

La Revue Populaire

Magazine Littéraire

Illustré Mensuel

13e Année, No 8

AOÛT 1920

PRIX: 20 CENTS



Des promenades en canot sur les eaux calmes... (Voir page 120.)

LA VIE

"C'est une énigme que la vie!"
—C'est une énigme, je le vois,
J'en ai l'âme toute ravie,
Et toute blessée à la fois.

Le plus grand mal qu'on peut en dire
Sans doute elle l'a mérité;
Mais celui qui peut en sourire
N'est pas loin de la vérité.

Elle est l'amour et sa souffrance
Qu'on recherche avec tant d'ardeur;
Elle est aussi l'indifférence
Dont on bénit la profondeur.

Elle est une belle harmonie
Que le moindre choc peut briser,
Elle est le râle d'agonie
Et le murmure du baiser.

Elle est la montée et la chute,
Elle est le trouble, elle est la loi.
Elle est enfin la longue lutte
Qu'on livre sans savoir pourquoi.

Le plus obstiné pessimiste
Ignore-t-il en ses douleurs
Qu'il n'est pas de terre si triste
Où ne doivent germer des fleurs.

Et que, même dans une larme,
Il est parfois tant de beauté,
De douceur, de grâce et de charme,
Qu'on a sa part de volupté?

Ceux qui soutiennent, au contraire,
Que l'homme est heureux comme un Dieu,
Que tout est pour le mieux sur terre,
Ne se moquent-ils pas un peu?

N'entendent-ils pas en leur rêve
De béate félicité,
L'immense sanglot qui soulève
A chaque instant l'humanité?

Il ne faut pas qu'on s'en effraie,
Encore moins qu'on y prenne goût
Elle n'est ni triste, ni gaie,
Elle est la vie, et voilà tout.

Emile HINZELIN.



La plus importante librairie et papeterie française du Canada.

Fondée en 1835

Littératures canadiennes et françaises.
 Livres et articles religieux. Livres et fournitures de classes. Articles de bureaux et fantaisies. Travaux d'imprimerie et de reliure.

Catalogues sur demande.

GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs,
 43, Notre-Dame, Ouest, Montréal

EDMOND J. MASSILOTTE

1 2 2 9

Si Vous Demenagez ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom

Rue

Localité

Ancienne Adresse

Localité

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal

La Revue Populaire

Vol. 13, No 8

Montréal, Août 1920

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$3.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Editeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

LE MOIS D'AOUT

Les faucheuses ont rasé le blé qu'engrangent moissonneurs et moissonneuses, d'un angelus à l'autre: "Donnez-nous aujourd'hui, notre pain quotidien!"

Mais, tous les champs ne sont cependant pas dénudés. Il en est qui, à perte de vue, laissent onduler comme des vagues les toisons d'or des hauts maïs.

Le soleil estival a mûri les vergers, et des serments d'amoureux, murmurés à voix basse, se mêlent à la bonne senteur des fruits.

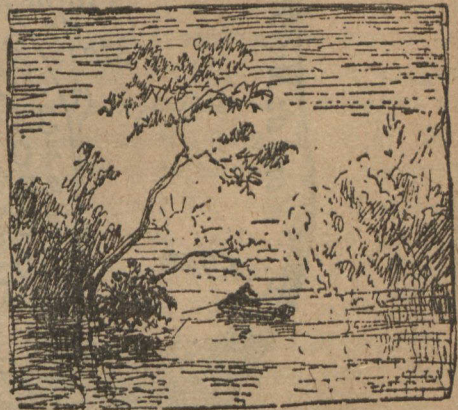
Il fait chaud, il fait soif, voici des melons; melons à la surface verte, unie comme marbre, ou rugueuse et d'aspect terreux, ou avec ou sans côtes. Coupons les melons en multiples croissants et désaltérons-nous de leur chair glauque, ou rose ou pâle, mais toujours juteuse... mais, gare les crampes ou coliques.

Il fait chaud, il fait soif, pêcheur rentre tes lignes, puisque le poisson attend septembre avant de mordre; pêcheur gravis les berges, voici des pêches, vrais soleils d'or, cueilles-en et mangre l'ambrosie en buvant le nectar.

Il fait chaud! Prenons garde pourtant aux déclinés plus frais des crépus-

cules et n'allons pas nous fier aux apparences profondes des solitudes. Ne leur confions pas surtout nos secrets, car les mousses comme les arbres ont des oreilles.

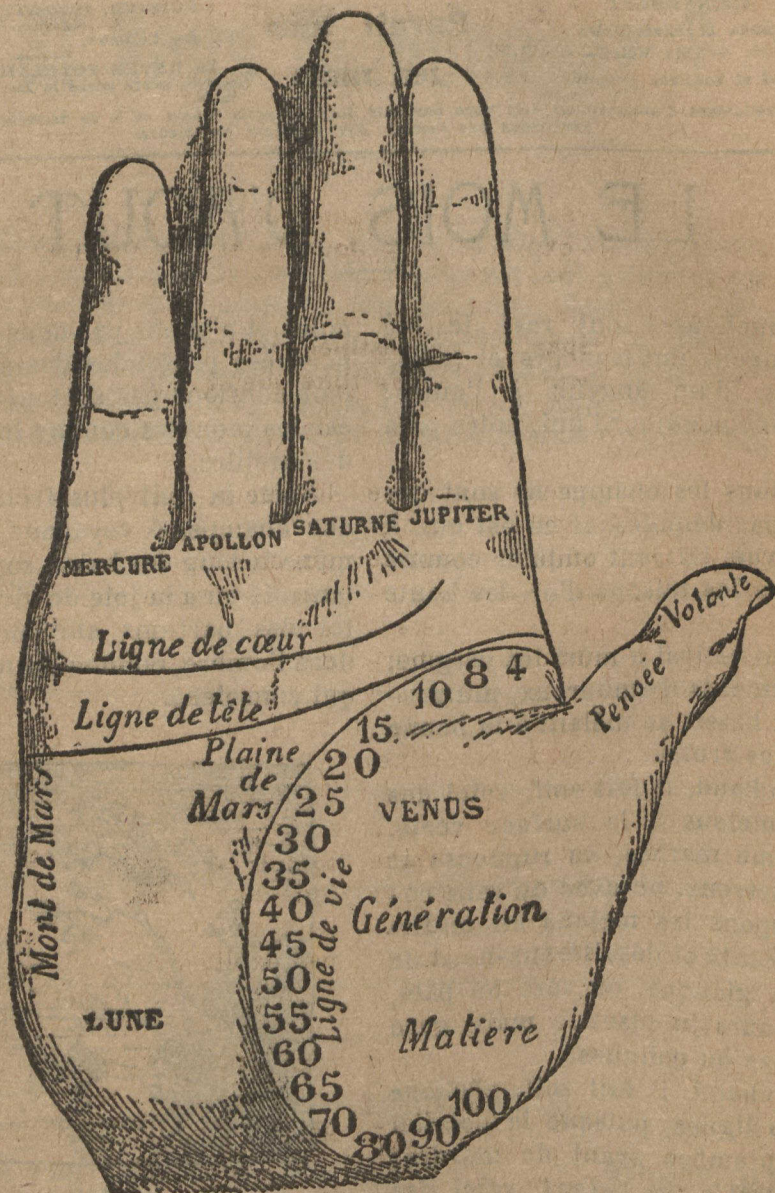
Voici la nuit plus froide de l'aôût aux champs, ô voyageur qui te promène le long des haies, songe à la mélancolie ou à la joie de vivre, et grise-toi des parfums ambiants, montant dans l'ombre, comme les mots de ceux qui consolent.



Retour de pêche, en août

C'est le mois d'aôût, l'été nous offre ses trésors: "Donnez-nous pour demain, notre pain quotidien!"

Gustave COMTE



Pour la commodité de nos lecteurs, nous répétons ici la photographie indiquant les principales divisions de la main.

Tout ce qu'on peut lire dans sa propre main

Faits authentiques révélés par l'examen chiromancique, avec l'indication des signes qui les expliquent. — Joueurs et aventuriers. — Fortune compromise. — Chagrin d'amour et folle. — Catastrophe annoncée par un mariage. — Ruine et abandon. — Fatalité après bonheur. — Séparation et destinée meilleure. — Fatalité heureuse. — Fortune quand même.

Les faits prouvent encore mieux que toutes les théories. Et, pour mieux illustrer, appuyer et compléter tout ce que nous avons dit jusqu'ici, nous empruntons à Desbarrolles, toute une série de faits et d'observation se rapportant à son époque (vers 1860) et qu'il eût voulu, comme Balzac, intuer, non sans raison, sa Comédie humaine. Qu'on lise très attentivement ces chapitres et l'on sera à jamais convaincu que la chiromancie n'est pas une vaine science. Ce sont les faits révélés par l'examen chiromancique avec l'indication des signes qui les expliquent.

Joueurs et gens disposés aux voyages aventureux

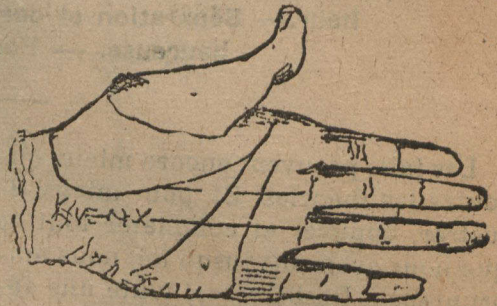
Le doigt du Soleil long indique l'artiste, le doigt du Soleil plus long que le doigt de Jupiter (l'art l'emportant sur le désir de fortune) indique surtout les vrais artistes ou les gens ayant des idées et l'indépendance de l'artiste; mais si le doigt du Soleil s'élève à la hauteur du doigt de Saturne, la fatalité ou à peu près, c'est un excès de

longueur qui donne toujours le jeu, l'entreprise hardie, le hasard, l'homme qui cherche les aventures, même lorsque sa fortune lui permettrait de vivre tranquille. Je fis cette découverte d'une manière assez étrange. J'avais demandé à voir la main de l'assassin de la Pommeraye. Il y consentait, le juge impérial me refusa absolument. Je tâchai d'examiner ses mains extérieurement à l'aide d'une lorgnette lors de son procès. Je fus frappé de la longueur de son doigt du Soleil. Je me demandai si cette anomalie ne pouvait pas expliquer son crime; il me semblait avoir vu cette forme de doigts chez quelques joueurs; de la Pommeraye avait en outre le type Mercure qui donne le jeu assez prononcé. Je pensai que le criminel avait joué sa vie contre la fortune. L'année suivante, j'allai à Baden-Baden examiner la main des joueurs. Je vis partout, ou presque partout, car quelques-uns jouent par caprice ou par orgueil, le doigt du Soleil très long. J'en pris note et les expériences de mes consultations me confirmèrent dans cette idée.

Un jour, à Bordeaux, je fus demandé dans une société par un jeune homme qui portait le signe du jeu, mais non corroboré par la planète de Mercure. Ses doigts étaient très spatulés et la main dure et si tranquille dans la paume que les événements principaux qui l'avaient affecté à peine, laissaient peu de traces; sa main était donc très simple; à l'aide des planètes cependant, je lui donnai une consultation suffisante en lui indiquant l'amour du jeu, ce qui était exact. Il me demanda lorsque j'eus fini s'il n'y avait pas dans son existence un temps d'aventures et d'épreuves, il avait des voyages indiqués à la percussion et l'organe des voyages était développé chez lui. Je lui dis qu'il aimait les voyages, et s'embarassait peu de voyages pénibles. Alors il me raconta que par goût, il était parti pour l'Amérique, et était allé chez les Sauvages chercher des aventures. Il avait commercé avec eux, avait chassé dans leur compagnie et avait quelquefois fait le coup de fusil pour se défendre contre les maraudeurs. Cette vie était pour lui la plus attrayante de toutes, bien qu'il eût une très belle fortune en France. Il n'y revint qu'à regret sur le désir de ses parents et retourna une seconde fois goûter de la même existence. La main était très dure, il était actif, tireur d'armes, cavalier, joueur de billard, et son goût des voyages joint à une exubérance de séve donnée par ses planètes Mars excessif, et Saturne, joint aussi à son mépris du confortable attesté par ses troisièmes phalanges osseuses lui donnait un besoin d'aventures, des risques, de périls. En temps de guerre il eut fait un remarquable et véritable franc-tireur. A partir de là, dès que je vis le soleil long avec l'organe des voyages et la main dure chez

les consultants, j'indiquai l'amour des voyages pénibles au désert ou dans les forêts vierges, et je ne me trompai plus. C'étaient de nouveaux moyens de divination ajoutés à la science. Quand on ne joue pas, le doigt du soleil long indique tendance à prendre des actions dans les entreprises hasardées, à spéculer, à former des projets d'affaires, à fréquenter la Bourse.

Cette passion pour la vie de hasard et de privations est bien moins rare qu'on ne pourrait le penser.



Il m'est venu en consultation un jeune homme, très intelligent du reste, dont le doigt du Soleil très spatulé dépassait en hauteur le doigt de Saturne, et il avait en outre l'organe des voyages très développé sur le crâne. Je lui dis aussitôt qu'il avait la passion des voyages et surtout des voyages aventureux, et qu'il pourrait les entreprendre follement, même dénué de ressources, et voici ce qu'il me raconta à mesure que je lui dévidais sa vie, en consultant surtout la percussion où sont tracés les voyages heureux ou pénibles.

Cet homme, aux manières très distinguées, comme tous les fils du Soleil, avait été à l'origine garçon boulanger chez son frère, et n'avait pu quitter sa profession, à cause de ses parents, qu'à vingt et un ans, âge où il partit comme marin pour la Crimée;

il se proposa comme boulanger à bord. A la suite de l'expédition, il partit pour l'Algérie sans aucune ressource autre que son état; il alla ensuite à Mahon, et là s'embarqua sur un navire américain, où faute d'argent pour prendre un matelas, il coucha toute la traversée sur des cordages. Il arriva dans un port cerné par la guerre, et se fit moissonneur pour ne pas mourir de faim, il alla successivement en Espagne, en Afrique, et se rembarqua pour Callao (au Pérou), d'où il se rendit à Lima, se trouvant partout alors, faute d'argent, en compagnie des frères de la côte et les filibustiers. Enfin il rencontra à Lima un Français qui le mit en rapport avec un individu qui parlait pour les mines, il dépensa pour louer un cheval et acheter une selle la seule once d'or qui lui restait et arriva sans ressources au lieu de l'exploitation, obligé de vivre de la vie la plus misérable, avec des espèces de bandits; mais comme la ligne de tête était très longue, il montra au chef de l'exploitation des talents administratifs assez remarquables pour que le directeur le prit pour contre-maître, et alors, en quatre ans, il se fit une assez belle position pour pouvoir se retirer en France où il épousa une femme qui lui apporta une grande fortune, et maintenant il se trouve, après tant d'aventures, dans une très belle position. Ses planètes sont naturellement Mars d'énergie et calme avec la Lune; c'est résignation, courage; le Soleil, une très belle ligne qui vient tard. La Lune et le Soleil lui donnent le voyage, le doigt du Soleil large et long, comme je l'ai dit, (voyage aventureux,) le pouce n'est que résistant, mais assez large et résigné, la main est bien équilibrée, le Mercure est développé. Il portait sur le mont de Mercure le si-

gne de la médecine, et en effet, il avait été quatre mois employé volontairement dans un hôpital. Il avait à la percussion de nombreuses lignes de voyage dont deux avec une étoile (voyages pénibles ou dangereux). Le front intelligent indique le goût des sciences naturelles et la comparaison est aussi développée; il a reçu peu d'éducation, a l'air très distingué, ce qui lui a attiré beaucoup de sympathies, et il parle facilement et bien. C'est un type du Soleil doigt long qui représente parfaitement son type principal.

Il se trouve même des gens possédant une très grande fortune qui semblent trouver un plaisir dans cette vie de privations et de dangers.

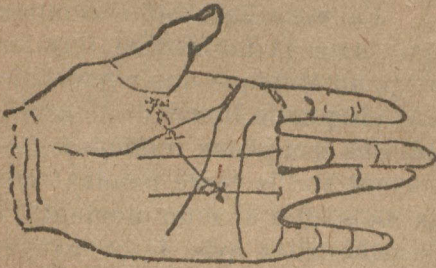
J'ai encore vu tout récemment ce signe dans la main d'un fermier qui dirige au Mexique une exploitation de cent cinquante lieues de long. Il conduit des troupeaux immenses, couche souvent sur la terre pendant cinq ou six mois, et à chaque moment il a des escarmouches avec les Sauvages. Sa vie est un péril continu, et c'est celle-la surtout qu'il préfère. Du reste, il est très riche comme l'était aussi celui qui m'avait consulté en premier.

Ces personnes ont toujours la main dure, les doigts maigres à la troisième phalange (au-dessus des monts) qui donnent l'absence complète de goûts confortables, elles ont les doigts spatulés: le mouvement, l'aventure, l'indépendance et aussi le pouce long, mais le doigt du Soleil surtout qui se lève aussi haut que le doigt de Saturne. Depuis, j'ai souvent vu des gens du même type.

Attaque à la fortune d'une famille par l'influence d'une aventurière

Je lus dans la main d'une femme, qu'à la mort d'un riche parent dont

elle devait hériter, une partie de la fortune avait été passée à une aventurière, ce qui avait amené un long et coûteux procès. A la hauteur de trente ans, dans la ligne de vie on distinguait une mort dans la main, sur le mont de Vénus une étoile, et attachée à cette mort, aussi sur le mont même, une fle de trahison qui, se réunissant en une seule ligne, formait à trente ans une fourche de procès, d'où sortait une ligne qui allait tracer une étoile sur le mont du Soleil. Je pronostiquai mort ayant causé un procès par une somme reconnue à une aventurière, ce qui était vrai, et comme cette dame m'avait amené son fils, je voulus voir s'il y avait coïncidence entre ces signes

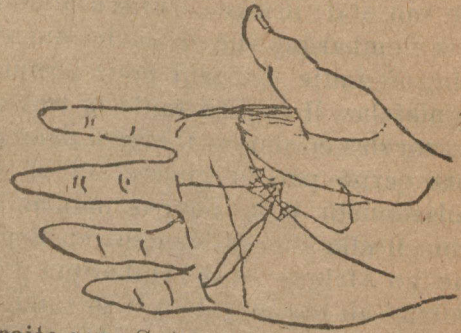


chez la mère et chez le fils; et en effet, je vis exactement le même signe à vingt ans de distance, car il éprouvait la même perte que la mère et par les mêmes causes. J'ai vu ailleurs le même effet indiqué par une étoile dans la paume de la main sur la Saturnienne, mais alors une des branches de l'étoile allait couper la ligne de Soleil, ce qui par le fait revenait au même.

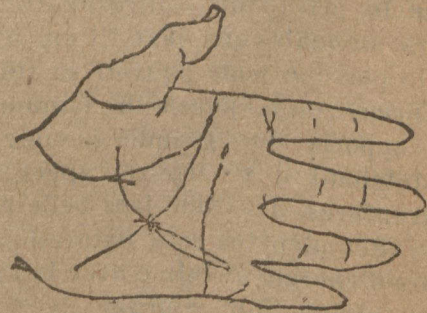
Perte de raison par chagrin d'amour

Un consultant avait dans la main, à l'âge de trente-cinq ans environ, une ligne de chagrin qui partait du mont de Vénus, prenait le signe de la séparation (la fourche), à la ligne de vie, et allait former une étoile très accen-

tuée au milieu de la ligne de tête sous Saturne; dans l'autre main, la ligne de chagrin après la fourche, s'élevait



droite sous Saturne (la fatalité), et au centre de la ligne de tête, toujours sous Saturne, se trouvait un amas de lignes entremêlées en épais fouillis, et il sortait de ce buisson, une fle qui se dirigeait vers Mercure, et dans l'autre main, il partait de l'étoile une autre fle allant aussi vers Mercure (trahison de la femme dont le type était naturellement Mercure). Le consultant avait été si frappé qu'il avait perdu la raison, qui, paraît-il, commençait à revenir à l'aide d'études spéculatives car il s'occupa d'inventions chimiques, et dans l'autre main sa ligne

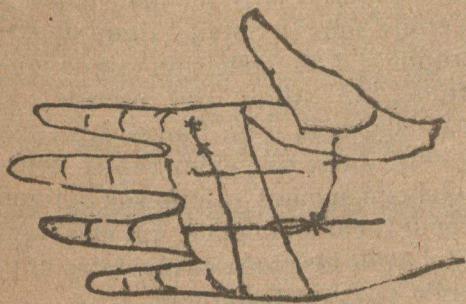


de tête descendait sur la lune jusqu'à la rascette (inventions, recherches).

Catastrophe annoncée par le mariage mais réparée

J'ai lu dans la main d'une jeune femme qu'à l'âge de vingt-six ans en-

viron, elle avait été abandonnée par un protecteur très riche et titré, ce qui avait été pour elle une véritable catas-



trophe; elle me dit que rien n'était plus vrai, et puis en examinant la main de plus près, j'ai vu qu'é l'étoile fatale se trouvait amenée une file sur la ligne du Soleil qui, en se développant, devenait le point de départ d'une nouvelle et très belle ligne heureuse. Je lui ai dit que cette catastrophe n'avait pas eu un résultat aussi funeste qu'elle le croyait au premier moment, puis qu'elle devenait la base d'une chance plus grande encore. Elle m'avoua en souriant que je ne me trompais pas, puisqu'après la catastrophe qui était le mariage de son fiancé, celui-ci était revenu plus généreux et plus tendre.

Le mont de Jupiter portait une étoile liée à une union d'inclination; à l'âge de la catastrophe une séparation partie de la ligne de vie était jointe à une ligne transversale, qui s'arrêtait à la ligne de Soleil en forme d'étoile, mais de cette étoile partait l'file qui continuait la chance.

Voici le même événement annoncé d'une manière toute différente.

Une dame ruinée et abandonnée par son ami.

J'ai vu dans la main de cette dame des particularités étranges. Elle avait été, à l'âge de vingt-trois ans environ,

amoureuse d'un homme très riche dont elle était follement éprise comme le prouvait une ligne d'union à la percussion qui venait occuper la ligne de coeur (en descendant dans la main), entre le Soleil et Saturne. C'était la marque d'un espèce d'envoûtement. A vingt-cinq ans, cet homme s'était ruiné aux jeux d'Allemagne, et avait de même dissipé un riche héritage venu plusieurs années après. Se trouvant sans fortune, il avait su s'introduire dans une riche famille, et se faire aimer de la fille de la maison qu'il avait épousée, sans rien en dire à son amie. Celle-ci avait appris le mariage quand il était déjà fait depuis quelque temps.

Ainsi elle avait connu son ami à vingt-trois ans et il la ruinait deux ans après — et dans la main — à l'âge de vingt-cinq ans, une ligne partie du mont de Vénus venait traverser la paume et se terminer par une étoile dans la plaine de Mars et sur la ligne de chance (saturnienne), qui, consultée de son côté, donnait des explications identiques. A la hauteur de vingt-trois ans, elle était arrêtée par une étoile, était rompue et se levait de nouveau pour venir traverser (redevenant alors ligne de fatalité) l'étoile déjà écrite à vingt-cinq ans dans la plaine de Mars, comme pour prouver que cette fatalité était bien causée par



l'ami, puis en montant toujours, cette ligne allait couper sur la droite la ligne de Soleil, sur la ligne de coeur, c'est-

à-dire à quarante-deux ou quarante-trois ans, et c'était en effet l'âge où son ami l'avait abandonnée pour contracter le riche mariage dont je viens de parler. La ligne de coeur en se joignant à la ligne d'inclination formait une croix qui indiquait changement de position, et la ligne de Soleil au-dessus indiquait meilleure fortune. En même temps, dans l'autre main, la ligne de chance s'arrêtait brusquement à la ligne de coeur, ce qui indiquait bien l'âge de l'abandon, et aussi l'âge où la ligne de Soleil était coupée. Il est difficile d'être plus clair.

Et (dans l'autre main aussi), une très belle ligne de Soleil devait, deux ans plus tard, promettre une position plus belle, qui semblait formée par une amitié nouvelle dont je ne pus obtenir l'aveu, cette dame étant accompagnée d'une amie. Peut-être l'union n'était-elle pas formée encore, mais elle devait venir. Le type de cette dame était Vénus, teint blanc et rose, et elle portait les stigmates du Soleil, la main était rayée, l'anneau de Vénus était indiqué et le pouce était court, les doigts étaient mixtes, une ligne de tête descendait vers la lune, une autre était longue et presque droite. La ligne de tête était longue et séparée, c'était à la fois raison et coups de tête.

Fatalité ayant apporté un grand bonheur

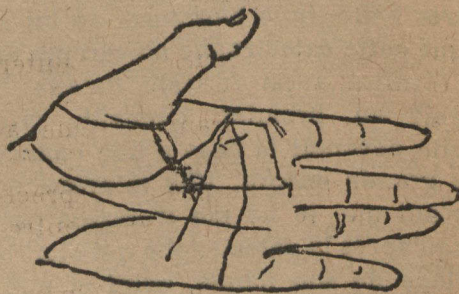


Dans la main d'une dame, une ligne de chagrins partant du mont de Vénus

et prenant naissance à une étoile (signe de mort d'une personne aimée ou d'un parent), venait en traversant la paume aboutir dans le quadrangle à une étoile sous le Soleil (signe de catastrophe), d'où partait une ligne magnifique, un sillon, qui creusait le mont. La mort d'un fiancé avait été pour cette dame une catastrophe, comme chagrin surtout (étoile sur la ligne de coeur), car son fiancé, qui était fort riche, l'avait instituée sa légataire universelle par son testament.

Séparation fatale amenant une destinée meilleure

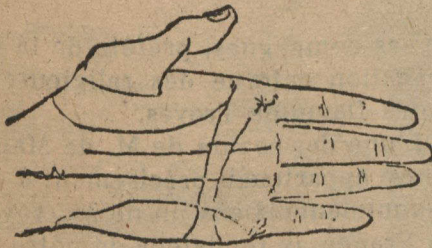
Chez une autre dame, une ligne de coeur descendait vers la ligne de tête



et dans son parcours était traversée, sur le mont de Jupiter, par une ligne formant une croix. C'était, vu la position de la croix fatale, une union malheureuse apportant un grand chagrin, mais cette croix se trouvait encadrée par une ligne qui partait du mont de Jupiter et concourait avec une belle ligne de chance à former un carré autour de cette croix même; c'était préservation, et, en effet, une ligne de traverse partie du mont de Vénus en formant une île à l'intérieur du mont, venait dessiner une étoile sur la ligne de chance, en traçant sur la ligne de vie une séparation dans son parcours; c'était abandon d'un protecteur, mais

de l'étoile qui brisait la saturnienne partait une ligne de chance magnifiquement tracée et indiquait, ce qui était vrai, que l'abandonnée avait trouvé un ami dans une position bien plus brillante que le premier et dont la longueur de la ligne de chance affirmait la constance. Une ligne partant du mont de la Lune et se joignant du Soleil annonçait aussi protection.

Mort apportant une fatalité heureuse

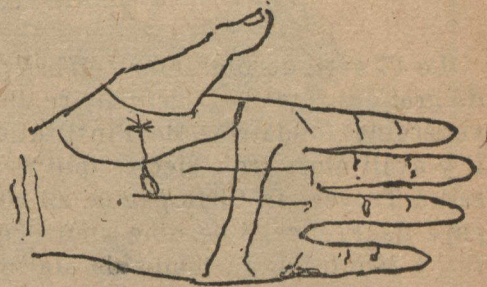


Une dame était venue me consulter, il y a quelques années déjà; je lui annonçai à l'âge de quarante ans une fatalité amenant un bonheur. Elle revint plus tard en me priant de préciser l'événement que je lui avais autrefois indiqué pour l'âge de quarante ans qu'elle avait en ce moment même. Je cherchai avec attention, et je vis dans le mont de Vénus une étoile (signe de mort de parent ou allié) liée par une ligne transversale à une île qui venait aboutir à la saturnienne, qui à partir de cette jonction devenait fort belle, et en effet un homme connu et dans une haute position venait de perdre son unique enfant, son fils légitime, et se disposait à adopter le fils de cette dame.

Réussite de fortune quand même

M. X..., Israélite très riche, est venu avec Albéric Second et Raymond Des-

landes; il avait les doigts carrés, des noeuds et une ligne de Soleil qui prenait du bas de la main et montait droite en traversant le mont jusqu'au doigt. Une ligne de Soleil extraordinaire! Nous avons deviné chez lui une grande fortune ou une grande célébrité. Sa ligne de chance moins belle avait été brisée deux fois, une fois par une faillite, une seconde fois par un banquier son ami, la première à la ligne de tête, la seconde à la ligne de



coeur. Mais la ligne de Soleil était si belle qu'elle promettait succès quand même, et en effet, il a une très grande fortune. Il avait une grande ligne d'intuition, de pressentiments qui contribuait aussi au succès de ses spéculations. Il prétendait avoir inventé une manière à lui de jouer à la Bourse, toujours est-il qu'il avait réussi; son oeil était bleu couleur de la lune, mais brillant comme Mercure; c'était invention dans le commerce, avec intuitions réglées par les doigts carrés et les noeuds.

— 0 —



La première institutrice de Montréal: Marguerite Bourgeoys, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame. — Un long rêve d'apostolat. — Tricentenaire remarquable.

Le 17 avril dernier, on a célébré par de grandes fêtes le tricentenaire de la vénérable fondatrice de l'institution. Il y avait alors trois siècles que naissait à Troyes, en Champagne, au cher pays de France, l'héroïne-apôtre qui fut, à Montréal, au temps de Maisonneuve, notre première maîtresse d'école et la fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame: Marguerite Bourgeoys.

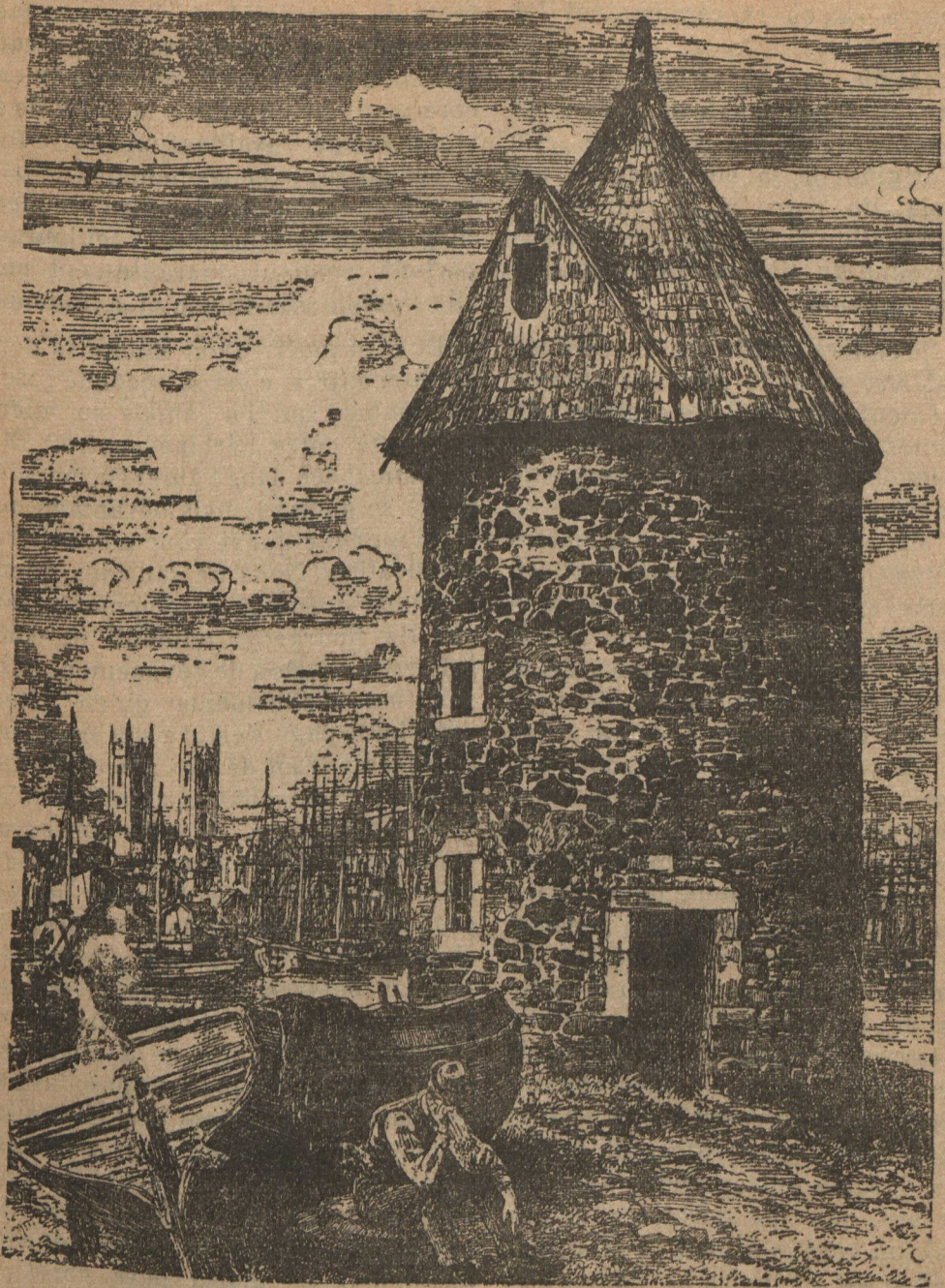
Son procès de béatification, personne ne l'ignore, est actuellement pendant en cour de Rome. Depuis le 7 décembre 1878, elle est "vénérable". Le 13 juillet 1910, la Congrégation des Rites a déclaré qu'elle avait pratiqué à un degré héroïque les vertus chrétiennes.

Dès son enfance, elle fut un modèle de pitié. A l'âge où l'on choisit sa voie, elle voulut entre chez les carmélites, puis chez les clarisses. Mais Dieu, qui avait ses desseins, permit que, dans ces couvents on refusât de l'admettre. En 1643, sur les conseils de son confesseur, l'abbé Jendret, elle tenta de fonder à Troyes même, une communauté pour l'instruction des jeunes filles. Là encore, la tentative échoua. Elle devint dans la suite, par le choix

de ses compagnes, préfète de la congrégation externe des religieuses de Notre-Dame de Troyes.

L'une des soeurs de M. de Maisonneuve appartenait précisément à cette communauté. Dans un de ses voyages en France, le fondateur de notre ville s'étant adressé à ces religieuses de Troyes et leur ayant demandé une institutrice pour les enfants de sa colonie, on lui désigna la préfète de la congrégation externe. Il lui proposa donc de venir établir une école à Montréal — à Montréal, qui appelait alors Ville-Marie — Marguerite avait 33 ans. De ce moment, sa vocation fut fixée.

Le 16 novembre 1653, elle arrivait à Ville-Marie, et, tout en logeant dans la maison du gouverneur, M. de Maisonneuve, elle commença sans tarder son oeuvre d'éducatrice. Cinq ans plus tard, en 1658 (30 avril) — l'année après l'arrivée des sulpiciens à Ville-Marie, — elle ouvrait sa première école "dans une étable de pierre". La même année, en 1658, elle fondait une congrégation externe pour les filles de la colonie, sur le modèle de celle dont elle avait été préfète à Troyes. Insensiblement, on donna aussi le nom de "congrégation à la maison — l'étable



Vieux moulin à vent, sur la pointe du canal, datant des premiers jours de la colonie, On dit que la bienheureuse Marguerite Bourgeoys y avait installé une école.

de pierre — où se réunissaient les congréganistes.

En 1659, la fondatrice allait en France chercher les trois premières compagnes de sa vie religieuse. Ce fut l'origine de la communauté qui s'appela, du nom de la maison, la "Congrégation" et du nom de la sainte patronne du ciel, la "Congrégation de Notre-Dame".

La première maîtresse d'école de Ville-Marie avait le zèle des enfants simplement parce qu'elle avait le zèle des âmes. Tout, dans ses projets et dans ses efforts, tendait à la plus grande gloire de Dieu.

M. de Maisonneuve, les premiers sulpiciens, Lambert Closse, Dollard Désormeaux, Mme de la Peltrie, Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys, tous nos héros et nos héroïnes de la première heure rivalisaient alors de zèle et d'ardeur au bien. C'est un spectacle édifiant autant qu'émouvant. Personne, assurément, pour la constance et le mérite, ne l'emporte sur la Soeur Bourgeoys. Sa première force, c'est, en tout et partout, de s'oublier elle-même et de pratiquer l'abnégation. Voyez-la partir de là-bas et affronter, toute seule, au milieu des soldats et des matelots, les rigueurs d'une rude traversée de trois mois; par trois fois, au prix de tant de peines, retourner en France et revenir en Canada; s'imposer ici des sacrifices de toutes sortes, jusqu'à entreprendre un jour, à 69 ans, par les dernières neiges d'avril, un voyage à pied de Montréal à Québec — 60 lieues — pour s'entendre avec Mgr de Saint-Valier; suivez-la par la pensée, aidant Jeanne Mance auprès des malades ou donnant ses premières leçons; vivant dans son étable de pierre ou faisant l'école aux petits indiens dans l'une des deux

tours du fort de M. de Belmont; instruisant et catéchant les petites françaises ou les petites iroquoises; ou encore montant un jour à la croix de la montagne ou travaillant une autre fois de ses mains, avec les hommes de peine, à la construction de notre première chapelle de Bonsecours... toujours et partout, pendant quarante-sept ans, elle s'oublie elle-même et se renonce.

Et pourquoi? Pour mieux se donner aux autres, c'est sa seconde force. Se donner, qui l'a jamais su mieux faire que notre héroïne-apôtre? Elle fut éducatrice dans l'âme! Or, personne ne se donne jamais davantage que celui ou celle qui se voue aux oeuvres d'éducation. Nous ne saurions mieux exprimer jusqu'où et comment Marguerite Bourgeoys entendit et comprit cette mission de dévouement et de donation d'elle-même qu'en citant cette belle page, écrite à son sujet, par Charlevoix, l'un de nos premiers historiens: "Ses yeux voyaient jusqu'au fond des choses, et elle apercevait clairement non seulement le présent mais encore l'avenir avec ses besoins probables. Lorsqu'elle conduisait en classe ses petites élèves et s'essayait à former leurs esprits et leurs coeurs, elle voyait en ces jeunes filles non seulement des enfants à instruire, mais encore les générations futures que ces enfants étaient destinées à influencer directement ou indirectement. Son but était de préparer de bonnes familles chrétiennes et, par là, une société vraiment chrétienne et finalement un grand pays chrétien. Avec cet idéal devant les yeux, elle refusa de cloître ses soeurs. Car si elles eussent eu la clôture, comment auraient-elles pu aller au peuple et l'aider dans tous ses besoins temporels et spirituels? Elle perçut clairement aus-

si qu'un genre de vie et une manière d'enseigner plus libres étaient plus en conformité avec les besoins d'un pays neuf..

Ce dernier point, que touche Charlevoix, nous amène à faire une autre constatation, c'est que non seulement Marguerite Bourgeoys se renonça et se donna, mais qu'encore elle le fit avec une très haute intelligence des besoins particuliers de son temps et du pays où elle était venue vivre. A cette époque, la fondation d'un ordre enseignant de femmes non cloîtrées était une étrange nouveauté.

Ce qu'on fit à la Congrégation, en ces temps héroïques, pour les jeunes personnes de la colonie, en particulier pour les "filles du roi", et aussi pour les petites indiennes, est bien vraiment, au premier chef, un travail d'apostolat. Les sauvagesses, à la mission de la montagne, par exemple, furent de la part de la fondatrice et de ses soeurs l'objet d'une attention spéciale. En 1694, M. de Belmont, à la suite d'un incendie qui avait dévoré une partie du petit village qui existait depuis 1676, fit bâtir à ses frais un fort de pierre, dont il reste deux tours au milieu des beaux arbres du grand séminaire actuel (rue-Sherbrooke). Quelques années auparavant, on prétend que Marguerite Bourgeoys avait enseigné dans un vieux moulin, dont une tour est encore debout, à la pointe du canal Lachine.

L'une de ces tours de la rue Sherbrooke, "qu'a noircie la patine du

temps, était la maison des soeurs, et l'autre leur école. Si ces vieux murs pouvaient parler quelle touchante histoire ils nous raconteraient! C'est là qu'on instruisait les petites sauvagesses, et les petits sauvages aussi. Delfosse s'est inspiré de ce souvenir pour son tableau de la basilique de Montréal. Quels élèves que ces enfants des bois, à la nature primitive et rebelle! Comme il fallait savoir aimer en Dieu pour les aimer vraiment et recommencer toujours! Et les "filles du roi" que non seulement on instruisait dès 1658, et longtemps après, mais qu'on préparait au mariage avec les colons et qu'on mariait effectivement! Que de dévouement ce ministère charitable suppose! Apôtre autant qu'héroïque, sûrement, Marguerite Bourgeoys le fut superbement. Et elle le fut, à Ville-Marie d'abord, et ensuite par tout le pays, à l'île d'Orléans, à Québec, à Château Richer, à Lachine, à Pointe aux Trembles — car ces établissements de la Congrégation remontent à son époque.

Aujourd'hui, après trois cents ans, la Congrégation de Notre-Dame compte 152 établissements répandus par le pays. Depuis les origines, 3,258 religieuses ont fait partie de la communauté. L'institut donne l'instruction et l'éducation à 50,000 jeunes filles. Ce sont là des chiffres qui sont assez éloquents pour se passer de commentaires!

— FIN —

LE COIN DES VRAIS POÈTES

LA PETITE ELLE

par Albert Mookel (1)

Celle qui chantait, vers moi s'est levée
lorsque j'ai salué son sourire d'aurore.

"Viens, dit-elle, ma robe aux calices s'irrole
et des pleurs ont stellé ma candeur rêvée.

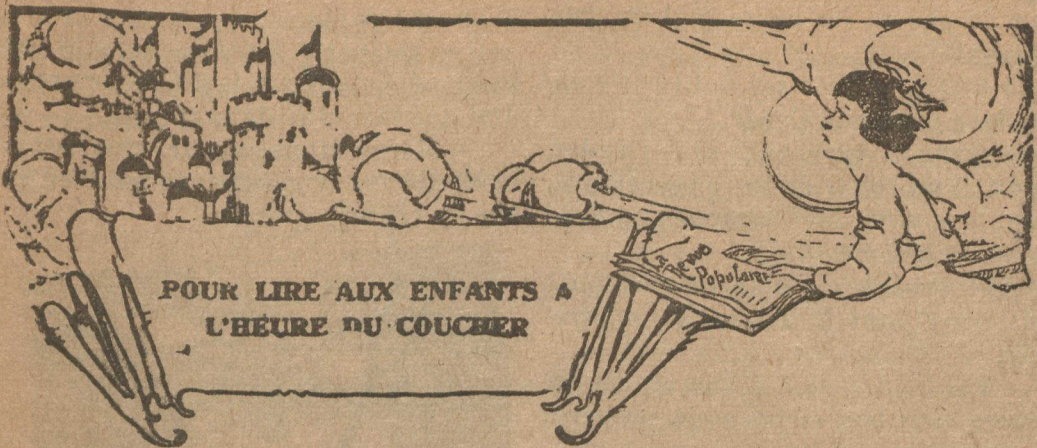
"Ah! ne regarde plus au loin; je suis à toi
et je suis belle ainsi, très belle, toute parée...
Vois! je suis tienne... Oh viens, sois le maître!

"Non, ne regarde pas au loin: regarde-moi.
Ton ciel n'a pas mes yeux, qu'il jalouse peut-être;
mille joailleries illuminent ma chair...
Viens! je t'aime! Viens te perdre en mes yeux clairs,
—mais, oh! ne regarde pas si loin dans mes yeux..."

Et l'enfant, la subtile enfant de mon désir,
captive au blanc réseau d'un penser virginal,
sentit en son regard mes yeux s'évanouir...
Mais elle, déliant sa grâce floréale,
levait ses douces mains pour me voiler les cieux.

(Chantefable un peu naïve.)

(1) Albert Mookel est né à Liège, en 1866, mais sa famille se fixa pendant assez longtemps en Hollande. Albert Mookel vint jeune à Paris. Il fonda la "Wallonnie" et la dirigea avec Henri de Régnier, pendant sept ans, de 1886 à 1893. C'est en 1891 qu'il a publié son poème "Chantefable un peu naïve", auquel nous empruntons les vers ic-dessus. Ce livre est baigné des ondes d'une pureté presque hautaine si elle n'était pas un peu naïve. Les délicates orchestrations prosodiques de M. Albert Mookel ne cherchent qu'à exprimer l'inaffable, l'intangible, le rêve azuré. On y respire toutes les clartés et la lumière de l'été couchant.



POUR LIRE AUX ENFANTS A
L'HEURE DU COUCHER

Le vilain qui trompa le diable

Après vèpres, le vilain, Jérôme Garlenne, de Montsauche, avait bu chopine et fait sa partie de quilles, où il avait gagné sept sous et deux liards. Egayé par le vin et le succès, il rentra chez lui vers les sept heures, en chantonnant.

Dès qu'il parut sur le seuil de la porte, il fut durement apostrophé par sa femme, Pierrette, personne jaune et sèche comme un hareng saur, plus criarde qu'une pie en colère.

— Te voilà donc enfin! Si c'est la soupe qui te ramène, tu peux bâiller; je viens de mettre la marmite au feu. Pendant que tu buvais, moi, j'avais les vaches à panser, la pâtée du cochon à préparer. Nous, nous pouvons attendre; pas les bêtes. Tu es bien heureux d'avoir une femme comme moi. Que je disparaisse et, six mois après, tu porteras la besace!

— Ne te fâche pas, ma petite canne, répondit doucement Jérôme Garlenne; j'attendrai le souper jusqu'à huit heures, même la demie par-dessus. D'ici là j'ai de quoi m'occuper.

— T'occuper à quoi?

— A repiquer des choux. Le vent tourne sur Planchez: c'est de la pluie pour trois jours. Je n'ai que le temps de faire ces choux.

— Repiquer des choux, aujourd'hui, un dimanche! Ce serait péché mortel. D'ailleurs, ton travail ne réussirait pas.



O'était une personne jaune et sèche comme un hareng.

— Oh! le neuvième dimanche après la Pentecôte, ça n'est pas une très grande fête.

— Nous n'avons pas à ergoter sur la religion; il faut faire ce que dit M. le Curé.

— Sans doute; mais pas pour un cent de choux, on ne se fâchera pas là-haut."

Ce disant, il prit ses outils et s'en alla dans le champ Cordu.

Comme il repiquait son dernier choux, il vit sortir de terre une fumée puante le soufre, qui s'arrangea en forme de diable cornu.

"Ah! ah! dit le diable en ricanant, nous travaillons le dimanche, maître Jérôme!

— Pardonnez-moi, Monseigneur le Diable, le temps menace, je prépare mes provisions d'hiver.

— Je te pardonne très volontiers; car chrétien qui travaille le dimanche travaille pour moi. Qu'est-ce que tu plantes-là?

— Des choux, Monseigneur.



Il vit sortir une fumée puante le soufre.

— C'est bon, les choux?

— Excellent.

— Bien. La récolte sera pour moi.

— Par pitié, Monseigneur, laissez-m'en une part.

— Une part? Soit! Je ne suis pas aussi méchant qu'on le dit. Je ne prendrai que la moitié de ta récolte.

— Merci, Monseigneur, choisissez: la droite ou la gauche, le haut ou le bas du champ.



Le diable apparut, fourche en main.

— Je partage autrement. Tout ce qui poussera hors de terre me reviendra; ce qui sera dans la terre, je te l'abandonne."

Vers la fin d'octobre, Jean Garlenne arrachait ses choux. Le Diable apparut, fourche en main. "Voilà, dit-il, de belles feuilles. Tiens, je travaille pour toi." Et d'un seul coup de fourche il tira les quatre-vingt-dix choux qui restaient à arracher.

"Mais, dit-il, surpris de voir la partie venue en terre renflée, charnue, de la sentir tendre, qu'est-ce que cette racine-là?

— C'est ce que nous mangeons dans les choux-raves ou choux-navets, nous autres vilains; les feuilles nous les donnons aux bêtes.

— Ah! gredin, tu t'es moqué de moi, tu vas me payer cela."

Jérôme, qui était dans son droit, fit le signe de la croix, et le Diable disparut.

L'année suivante, le dimanche de la Pentecôte, Jérôme rentra chez lui au coucher du soleil, la figure enluminée.

— "Te voilà encore gris, vaurien, lui cria sa femme, et demain tu ne pourras rien faire. Quand planteras-tu tes choux? C'est mardi la nouvelle lune: on ne peut attendre.



Jérôme rentra chez lui au coucher du soleil.

— Tu as raison, ma petite cane, répondit Jérôme; tellement raison que je vais, avant souper, m'occuper des choux.

— Malheureux, un jour de Pentecôte! Tu veux donc te damner!

— Bah! le Diable ne me verra pas. Il y a un grand dîner à Préporché. M. le régisseur du château régale deux huissiers, un moine et un procureur; sûrement le diable rôdera de leur côté.

— Probable. Tout de même, méfie-toi."

Jérôme planta ses choux.

Comme il enroulait son cordeau, Satan se dressa devant lui.

"Attrape! Jérôme! C'est encore des choux que tu plantes?"

— Oui, Monseigneur; soyez derechef pitoyable.

— Je ne prendrai encore que la moitié de la récolte; seulement, cette fois, j'aurai ce qui sera venu en terre;

tu te contenteras de ce qui aura poussé hors de terre.

— Vous êtes le maître, Monseigneur."

Au quinze octobre Jérôme décida d'arracher les choux. Le Diable arriva, et d'un coup de fourche les mit tous la racine en l'air.

— Qu'est ceci? s'écria-t-il, les feuilles forment des pommes énormes; la racine n'est rien du tout?

— C'est ainsi que viennent toujours les choux-cabus.

— Pourquoi ne m'as-tu pas averti?

— Je vous croyais plus savant qu'un vilain. C'est sans me consulter, Monseigneur, que vous avez choisi la racine. Elle est à vous. J'ai droit à la pomme.



Vous êtes le maître, Monseigneur.

— Scélérat, je vais t'emporter tout vif en enfer."

Jérôme recula d'un pas. Tirant de dessous sa veste une fiole d'eau bénite, il lança le liquide sur son ennemi.

Hurlant de douleur, le Diable s'enfonça dans la terre.



Votre fortune à peu de frais

Un moyen d'amuser les enfants et les grandes personnes sans les inquiéter outre mesure sur leur avenir.

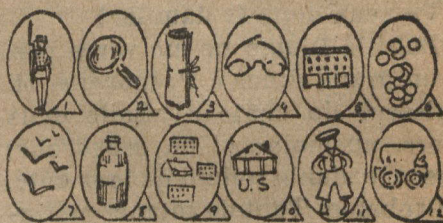
Nombreux sont ceux qui ont la manie de connaître les secrets de la vie.

Sans doute, la démangeaison qu'ils ont de soulever le voile qui leur fera voir de l'autre côté de leur vie, leur coûte quelquefois assez cher, particulièrement s'ils sont des habitués des maisons où l'on dit la "bonne aventure".

Pourtant, ce que l'on vous dit est loin de la vérité et dans le but de faire économiser ceux de nos lecteurs qui voudraient connaître leur destinée, nous suggérons un moyen amusant, qui ne coûte rien et qui n'est pas énervant.

Prenez 112 petits morceaux de papier, sur lesquels vous écrivez les chiffres de 1 à 112; ce travail terminé, mettez vos papiers dans une boîte quelconque. Secouez la boîte et tirez-en un numéro que vous confronterez avec les numéros indiqués sur nos illustrations et vous connaîtrez celui que vous devez marier, etc.

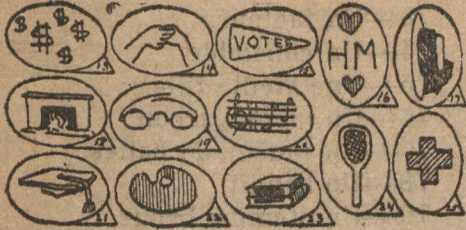
Groupe 1



Quel sera mon mari ?

- 1—Soldat
- 2—Savant.
- 3—Avocat.
- 4—Etudiant ou professeur.
- 5—Marchand.
- 6—Banquier.
- 7—Aviateur.
- 8—Médecin.
- 9—Courtier.
- 10—Député.
- 11—Marin.
- 12—Agent d'automobiles.

Groupe 2



Quelle sera mon épouse ?

- 13—Une femme d'argent.
- 14—Sociale.
- 15—Suffragette.
- 16—Charmante, aimable, bonne ménagère.
- 17—Modiste.
- 18—Hospitalière.
- 19—Institutrice.
- 20—Musicienne.
- 21—Instruite.
- 22—Artiste.
- 23—Studieuse.
- 24—Athlète.
- 25—Garde-malade.

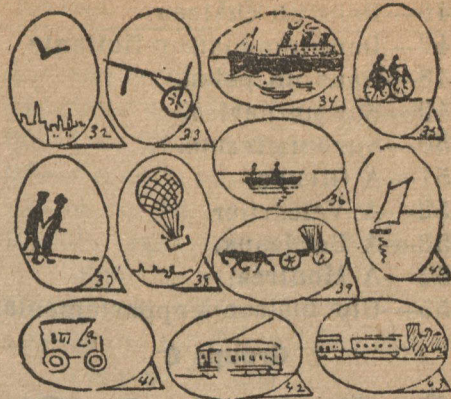
Groupe 3



Quel temps fera-t-il le jour de mon mariage ?

- 26—Pluie.
- 27—Soleil
- 28—Vent.
- 29—Très froid.
- 30—Beau et nuageux.
- 31—Neige.

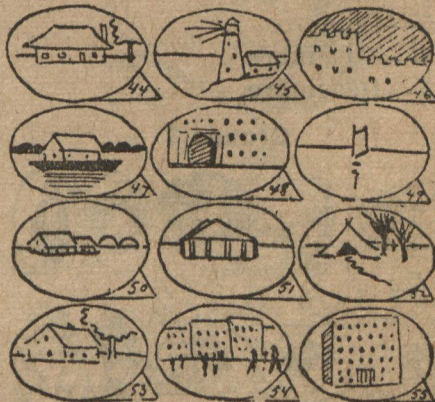
Groupe 4



Comment ferai-je mon voyage de noces ?

- 32—En aéroplane.
- 33—En charrette à ressorts.
- 34—En bateau.
- 35—En bicycle.
- 36—En chaloupe.
- 37—A pieds.
- 38—En ballon.
- 39—En voiture.
- 40—En yacht.
- 41—En automobile.
- 42—En "p'tits chars".
- 43—Sur un train de fret.

Groupe 5

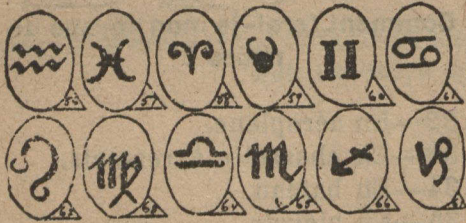


Où demeurerons-nous ?

- 44—Dans un Bungalow.
- 45—Dans un phare.

- 46—Dans un château.
- 47—Dans une maison flottante.
- 48—Dans un palais.
- 49—Sur un navire.
- 50—Sur une ferme.
- 51—A Ottawa.
- 52—A Valcartier.
- 53—A Bordeaux.
- 54—A Montréal.
- 55—Une maison à appartements.

Groupe 6



Quel est mon mois de fortune ?

- 56—Janvier.
- 57—Février.
- 58—Mars.
- 59—Avril.
- 60—Mai.
- 61—Juin.
- 62—Juillet.
- 63—Août.
- 64—Septembre.
- 65—Octobre.
- 66—Novembre.
- 67—Décembre.

Groupe 7



Qui influencera ma vie ?

- 68—Un vieux riche.
- 69—Un jeune brun.
- 70—Un jeune homme élégant.

- 71—Une jeune fille bavarde.
- 72—Un homme sociable.
- 73—Un facteur.
- 74—Un constable.
- 75—Une vieille fille.
- 76—Un vieux garçon.
- 77—Un joueur de balles.
- 78—Un bandit.
- 79—Une femme brune.
- 80—Une jeune fille blonde.

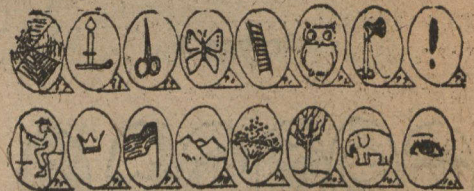
Groupe 8



Quelle est ma fleur chanceuse ?

- 81—Rose.
- 82—Pensée.
- 83—Marguerite.
- 84—Carnation.
- 85—Trèfle.
- 86—Immortelles.

Groupe 9



Quelques événements qui arriveront bientôt ?

- 87—Mystère.
- 88—Lumière.
- 89—Des remarques blessantes.
- 90—Désertion d'un ami.
- 91—Ambition.
- 92—Sagesse.
- 93—Un message important.
- 94—Surprise.
- 95—Tour de pêche.
- 96—Je serai élevé.
- 97—Patriotisme.

- 98—J'irai dans les montagnes.
 99—Je recevrai un bouquet.
 100—J'irai à la campagne.
 101—Un éléphant blanc.
 102—Un ami aux beaux yeux.

Groupe 10



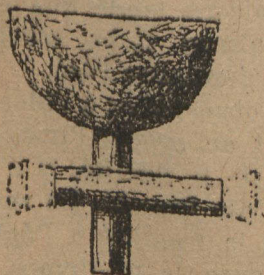
L'avenir en général ?

- 103—Lettre d'amour.
 104—Bonnes nouvelles par lettres.
 105—Une lettre d'argent.
 106—Feraï un voyage.
 107—A un thé.
 108—Je recevrai une boîte de chocolat.
 109—Je me marierai.
 110—Invitation à une excursion au clair de la lune.
 111—Mauvaises nouvelles.
 112—Bonnes nouvelles.

— 0 —

UN ENTONNOIR AVEC UNE NOIX DE COCO

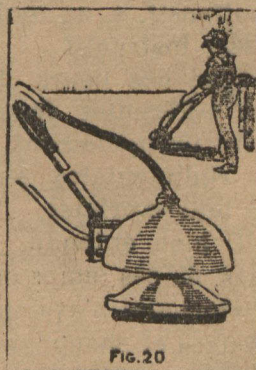
Un étranger de passage à Cuba, l'hiver dernier, avait besoin d'un entonnoir mais ne pouvait en trouver un dans le petit village où il se trouvait. Il prit donc une noix de coco, la scia en deux parties, en nettoya une moitié parfaitement; ceci fait, il prit un morceau de bambou qu'il perça à l'aide d'une vrille et qu'il ajusta à la partie nettoyée de la noix, après avoir fait un trou suffisamment grand pour y recevoir le bout de bambou.



Il eut de la sorte un entonnoir comme celui que vous montre notre vignette.

POUR LE PAVAGE

La plaque de métal qui repose sur le sol est chauffée par la combustion du gaz dans le compartiment supérieur fermé, et on la fait tourner sur le pavage que l'on veut traiter.



Elle fait fondre l'asphalte et permet d'obtenir une surface unie.

Le timon est creux et le gaz y passe pour descendre dans le compartiment inférieur.

Une petite machine pour faire tourner ce compartiment et la plaque, se trouve dans la partie supérieure et stationnaire de la machine.



La saison des fleurs

Origine du langage des fleurs; un peu d'histoire rétrospective

C'est la saison fleurie, et des parterres multicolores montent dans le soir, les parfums qui grisent et font déborder les coeurs de douces rêveries et d'espairs inespérés.

Et, les fleurs, tendres amies, par leur forme, leur couleur et leur parfum, ont un langage plus éloquent que les plus enthousiastes dictames. Or, le langage des fleurs, presque aussi vieux que le monde lui-même, a une origine que fort peu connaissent. Essayons ensemble de la retracer, à travers la nuit des âges écoulés. C'est un passe-temps qui en vaut bien un autre et qui, s'il est inoffensif, a, au moins le rare mérite d'être instructif.

Le langage des fleurs fit d'abord partie des différentes façons de se comprendre mutuellement, alors que la parole rudimentaire était encore inhabile à tout exprimer.

Il s'agit, bien entendu, de temps fort reculés, de ces temps où les hommes préhistoriques n'avaient point de demeures fixes et changeaient de pays lorsque les ressources naturelles, pâturages, gibier, poissons, étaient épuisées.

Dans ce temps-là, il n'y avait aucun tracé de routes. Pour retrouver son chemin, lorsque la pêche ou la chasse éloignait l'habitant de son logis, on repérait avec soin la route parcourue.

Les mamans d'alors devaient dire: "Ne dépassez pas, en jouant, le

grand arbre à feuillage noir qui a, près de lui, un petit buisson à fleurs roses!" Ou bien: "Allez dire à votre père que le dîner est cuit. Vous le trouverez passé la grosse roche qui a la forme d'une tortue, ou à la distance d'un jet de pierre d'un arbre à fruits rouges."

C'était peut-être une géographie assez imprécise, mais on s'y retrouvait quand même.

On observait tous les accidents de terrain, tous les aspects du paysage. On s'était aperçu, par exemple, qu'on arrivait plus vite à la rivière en suivant une rangée d'iris; que, derrière ce rideau de lierre, se trouvait une caverne fraîche, apte à conserver les provisions ménagères. De ces premières constatations en vinrent naturellement d'autres. Ainsi, l'on remarqua très vite que l'arbre noir et le lierre ne changeaient point au cours des saisons, tandis que les fleurs roses du buisson et les corolles des iris s'en allaient avec l'été.

De cette observation à l'idée de lier au lierre et au cyprès l'image de la constance, de la fidélité, il n'y avait qu'un pas, vite franchi. En revanche, on attribua la fragilité à l'églantine, qui passe avec le printemps, et la pensée du deuil à l'iris, qui meurt avec l'été.

Arbres, plantes, feuillages, corolles furent, à l'origine du monde, de pré-

à voir de près la construction des fleurs leurs efforts pour suivre le soleil, pour échapper aux insectes on est tenté de leur accorder une sorte d'intelligence propagatrice et préservatrice de leur race.

La **fougère** et la **capillaire** signifient discrétion, probablement parce que ces plantes—les plus anciens spécimens de la flore terrestre—croissent dans les bois.

La **belle de nuit** est l'emblème de la timidité parce qu'elle n'ouvre sa corolle que lorsque le soleil a disparu.

La **feuille de chêne** est un symbole d'hospitalité. Cette touchante réputation vient sans doute de ce que le chêne offrit, avant le blé, un pain primitif aux hommes. Les Gaulois broyaient le gland du chêne et pétrissaient avec cette farine, des galettes dont ils se contentaient.

La couronne de feuilles de chêne—dite aussi couronne civique, était, chez les Romains, une haute récompense. Pour l'obtenir, il fallait avoir tué un ennemi, sauvé la vie à un Romain et gagné une bataille. Il y eut pourtant un grand général Romain qui refusa de la ceindre: ce fut Scipion l'Africain. On lui offrit la couronne de chêne pour avoir sauvé son père à cette fameuse bataille de Trébie livrée contre Annibal. Le jeune héros déclina l'honneur qu'on voulait lui faire en disant que sauver son père était un acte qui portait en lui-même sa récompense.

L'**Amarante** (Immortelle,) signifie: **Immortalité**. De tous temps les poètes l'ont associée aux funérailles des grands hommes pour indiquer que nos oeuvres et nos actes nous survivaient.

Voici le **persil**. Il signifie: réjouissances, festins, agapes. Aussi, pour le goûter de la sainte Catherine, si vous

voulez imiter les anciens Romains, décorez la table avec du persil et mettez-en dans vos cheveux. Rassurez-vous; on ne vous demandera pas le même pour le mettre ensuite dans la soupe.

Le persil n'est pas bien vieux chez nous. Il fut rapporté d'Italie, en même temps que la laitue dite Romaine, par Rabelais, curé de Meudon. Il est l'emblème de la gaieté.

L'**anémone**? Elle signifie abandon. C'est un triste symbole. L'**aster** indique que l'on a, en vous l'offrant, une arrière-pensée. Si l'on veut, en même temps, renseigner sur cette dernière, il faut choisir une fleur se rapprochant du sentiment que l'on désire témoigner.

Le **bleuet** est le symbole du coeur volage parce qu'il se décolore très vite. La boule de neige veut dire calomnie. Sans doute parce qu'un méchant propos, roulé de bouche en bouche, grossit, fait la boule de neige.

La **bruyère** signifie solitude. Elle passe pour porter malheur, pour amener la pauvreté. Cette fleur méritait mieux que ce triste symbole, car, très sobre, elle se contente des plus mauvaises terres et embellit, de sa grâce délicate, les sites les plus désolés.

La **camomille** veut dire dévouement sans doute en l'honneur de ses multiples vertus curatives. Elle est excellente en lotions contre l'inflammation des yeux; elle répare les désordres causés par une indigestion. Elle calme l'insomnie nerveuse.

C'est une plante dévouée; elle rend de grands services.

La **fraise**, la fleur ou la feuille de fraisier, sont les symboles de bonté. Peu de plantes réunissent, plus que la fraise, l'agréable à l'utile. Voulez-

vous un bon dessert? Voici des fraises. Avez-vous des rhumatismes? Mangez des fraises. Etes-vous atteinte d'un coup de soleil? Ecrasez des fraises sur la partie frappée. La tisane de racines de fraises est merveilleuse dans les affections des reins et du foie. Et cette bonne plante n'est pas difficile; elle pousse comme un champignon. La culture la rend plus belle à voir, mais elle est aussi bonne à l'état sauvage.

Le **gui** est le symbole de l'audace. Il veut dire: je surmonte tout. Les druides le vénéraient comme un symbole sacré en souvenir de la légende qui fit périr Balder—l'Apollon scandinave—sous les coups d'une branche de gui. Ce qui veut dire sans doute que le gui reste vert après le départ du soleil, car tout l'hiver on voit ses boules glauques se balancer comme d'énormes nids entre les rameaux des grands arbres.

Le **chrysanthème** veut dire: pas d'hiver pour le coeur aimant. Cette jolie devise a été donnée au chrysanthème sans doute pour le remercier d'apporter la magie de ses couleurs chaudes et vives à une époque de l'année où les plantes vertes seules réjouissent nos yeux. Son nom veut dire: "fleur d'or", car le chrysanthème sauvage est d'un jaune brillant. Il est originaire de la Chine, on en voit, dans ce pays, des champs entiers. Les indigènes en font le héros d'une fête nationale: celle des chrysanthèmes... puis, comme ils sont gens pratiques, ils le mangent en salade.

Le **lierre** à, de tous temps, passé pour l'emblème de l'amitié. Cela sans doute parce qu'il ne craint pas de grimper après les ruines végétales ou minérales. Telle l'amitié véritable qui se fortifie dans l'adversité.

Mais, en revanche, le lierre a parfois représenté l'ingratitude car il étouffe souvent son soutien. Il est souvent néfaste aux arbres aux dépens desquels il vit. Dans ce sens, il représente, en effet, assez bien cette fausse amitié, intéressée, égoïste, qui ne s'attache qu'à ceux dont elle espère tirer parti.

La **giroflée** doit cette excellente réputation à ce qu'elle est la parure des sites les plus pauvres. Les Anglais l'appellent très joliment "la fiancée des murailles". Puis, elle fleurit presque toute l'année; elle ne fuit donc pas avec les beaux jours comme la plupart des corolles.

Le **réséda** veut dire. "vos qualités surpassent vos charmes." C'est le plus agréable compliment à recevoir. Cette fleur odorante est venue d'Egypte; son parfum est très pénétrant, surtout à la fin du jour.

Le **pissenlit**, malgré son nom peu gracieux, est très aimé des jeunes filles. Lorsqu'il est en "chandelles", on souffle dessus pour savoir dans combien d'années ou de mois l'on se mariera. Ces boules légères et plumeuses sont formées par des graines ailées, libérées par la chute des pétales. La nature les a empennées pour que le vent les emporte un peu partout. La fleur de pissenlit veut donc dire "oracle", "message". Car on souffle aussi sur ces jolis flocons pour les envoyer vers ceux qu'on aime. On souffle trois fois et si, après la troisième fois, il ne reste qu'une seule graine emplumée, c'est qu'on pense à vous.

Voici le **lis**, une fleur royale qui vient de loin. Il est originaire de la Syrie et le roi Salomon en avait beaucoup dans son fameux jardin. Il s'en couronnait aux jours de fête. Quant aux fleurs de lis dont se sont ornés

tous les écus des rois de France depuis Louis VII, leur symbole et leur origine sont fort contestés. Des étymologistes sérieux assurent qu'il faudrait voir, dans la fleur de lis héraldique, le souvenir d'un certain signe de ralliement adopté par les Croisés. Pour célébrer la victoire du christianisme sur l'antique religion solaire de l'Asie, ils nouaient, en haut de leurs piques, et dos à dos, les deux cornes attribués du dieu Mithra. La pointe de la pique formait le troisième fleuron.

Louis VII, en revenant de la deuxième croisade, plaça ce signe sur son sceau et sur sa monnaie. Philippe-Auguste en sema son étendard; Saint Louis, le mêlant à des marguerites, en entourait l'anneau nuptial qu'il offrit à la reine Marguerite, sa femme.

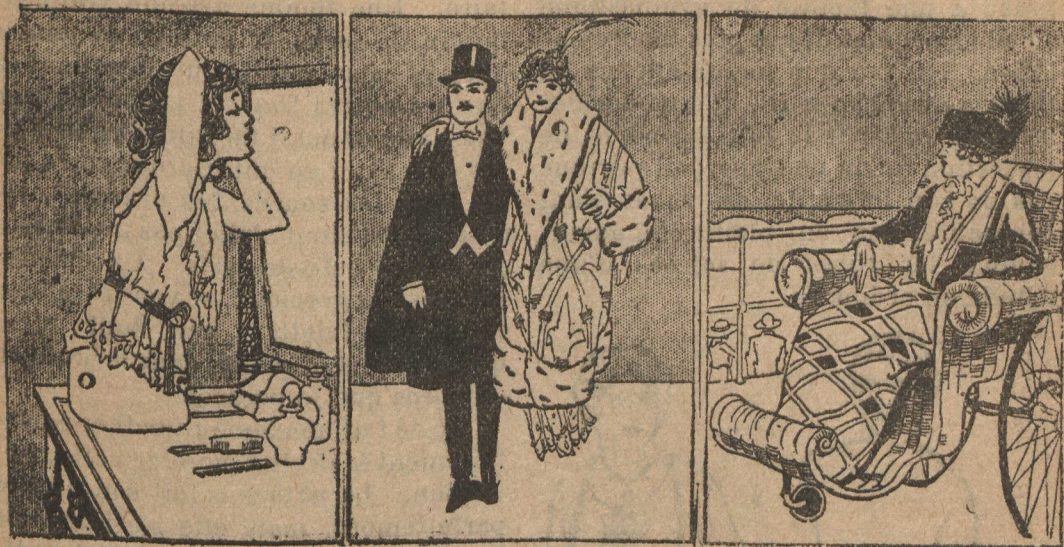
Tout ce passé fait, de la fleur de lis, le symbole de la "royauté" passée de mode, de nos jours.

Maintenant, lorsque les pétales de cette belle fleur seront tombés à ter-

re, vous les ramasserez et les mettrez soit dans l'huile, soit dans l'eau-de-vie. Les pétales du lis infusés dans l'huile, sont souverains dans les cas de brûlures légères; l'eau-de-vie de lis est très bonne pour la toilette.

Une branche de buis veut dire: persévérance. Le buis est un arbuste—et même un arbre—toujours vert. Le houx signifie: prévoyance, prudence, réserve. Le houx est en effet très armé pour la défense; il faut faire attention, lorsqu'on le prend, de ne pas s'y blesser les doigts. De même lorsqu'on se trouve en face des circonstances à saisir, faut-il les étudier prudemment avant de les accueillir. Les anciens en faisaient aussi le symbole de l'affection paternelle qui doit protéger et défendre tous les membres de la famille, comme le houx défend contre les oiseaux les petites bestioles qui s'abritent dans ses branches.





Mme Guenther dans diverses phases de sa vie.

Elle n'a jamais eu de jambes et dit qu'on peut s'en passer fort bien

Madame Gabrielle Guenther déclare à qui veut l'entendre qu'elle ne changerait pas son sort pour "celui" de la Vénus de Milo.—Une impossibilité physique vivante.—Le bonheur quand même.

Un être né sans quelques-uns de ses membres essentiels peut-il vivre et vivre heureux?

Tel est le problème qu'ont essayé de solutionner plusieurs savants, dans le passé, et la réponse dans l'affirmative, nous est cette fois donnée par madame Guenther, native de la Suisse, mais que son cas extraordinaire a poussé à s'exhiber au cirque Ringling, de Madison Square, New-York.

Madame Guenther n'a qu'un tronc. Elle n'a pas de jambes ni cuisses, et son corps s'arrête sous les hanches. Elle est née comme cela, et il ne s'agit pas ici d'illusionisme et de miroirs, mais bien d'un cas pathologique extrêmement curieux, constaté par des

milliers et des milliers de personnes, dont nombre de médecins et savants parmi les plus célèbres. Et chose encore plus singulière, madame Guenther est heureuse; elle est satisfaite de son sort. Femme d'une rare distinction et d'une beauté surprenante, elle a pu trouver un époux qui l'aime et qui l'emmène avec lui au théâtre et dans ses promenades.

Comme elle est privée des moyens ordinaires de locomotion, madame Guenther en a vite trouvé d'autres, en s'aidant de ses bras et de ses mains. Elle se déplace fort aisément, chez elle, voit aux soins du ménage, à tous les détails de sa toilette, et elle n'éprouve aucune difficulté à grimper sur

une chaise, sur son bureau de toilette, grâce à une facilité de gymnastique qu'elle a acquise dès sa plus tendre enfance. Il n'y a que lorsqu'elle va au théâtre avec son mari, que ce dernier la porte, mais il le fait avec tant de discrétion qu'on ne s'aperçoit presque pas de son infirmité, ses robes étant confectionnées en pleine longueur, comme les robes de soirées d'une mondaine ordinaire.



Mme Guenther et la Vénus de Milo.

Et pour montrer jusqu'à quel point on peut vivre et vivre heureux, même affligé d'une telle infirmité, citons cette interview que voulut bien accorder à un journaliste, la gracieuse, — oui, gracieuse malgré tout, comme le prouvent du reste nos vignettes, — jeune et jolie madame Guenther :

“Je vous en prie, faites-moi grâce de vos sympathies, dit-elle avec un ai-

mable sourire. Je n'en ai vraiment que faire. Une femme a-t-elle vraiment besoin de jambes? Je n'en ai jamais eues, et cependant je puis faire tout ce que les autres font, et je me déplace aussi vite et aussi facilement que toutes celles qui en ont. Gardez votre pitié pour les sourds, les aveugles, les muets, et surtout n'allez pas me classer parmi les culs-de-jatte. Un cul-de-jatte est disgracieux, et vous êtes bien obligé d'admettre que tout n'est qu'harmonie et grâce, dans le tronçon de corps que je possède.”

Et, de fait, madame Guenther a parfaitement le droit d'émettre cette prétention. La nature a fait son oeuvre parfaitement, mais elle s'est arrêtée tout à coup, et a oublié de lui fournir fémurs et tibias comme aux autres enfants. A part cela, madame Guenther est normale, et ce qui est mieux, elle peut être comparée aux modèles des plus grands maîtres pour le buste, les bras, les épaules et la tête.

“Naturellement, ajoute madame Guenther, mes pauvres parents reçurent un terrible choc, lors de mon arrivée en ce monde. Etais-je née viable? Quel serait mon lot dans la vie? A la longue ils s'habituerent, et... moi aussi, et vous voyez qu'après tout on peut vivre, et même vivre heureuse, sans pouvoir danser le “Fox-Trot” ou le “Shimmie”, ou encore les belles danses classique de madame Isadora Duncan.

“Naturellement, il fallait bien que je fusse toute ma vie un objet de curiosité. Cela fatigue par moments, mais on s'y fait. En tout cas, je bénis mes parents d'avoir fait de moi une femme cultivée, en m'ayant fait instruire dans un des premiers couvents de Genève.”

Et, madame Guenther, après avoir escaladé fort agilement le tabouret

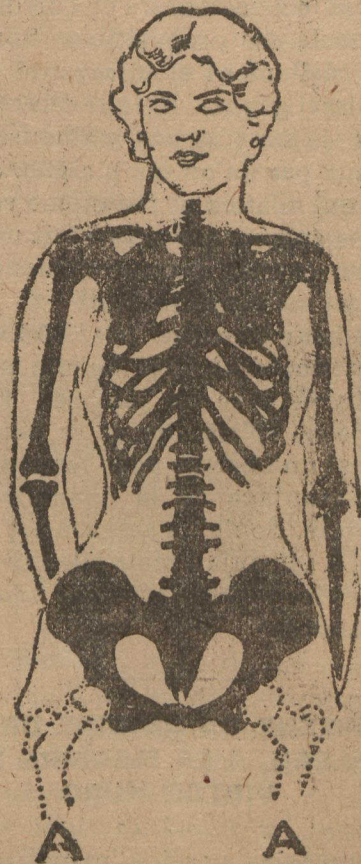
d'un piano, joua avec grand sens artistique une Ballade de Chopin. Elle faisait les effets de pédale, à l'aide d'un levier au pédalier, sur lequel elle appuyait en se renversant sur le dossier du tabouret. Puis elle montra aussi des toiles peintes par elle, d'une réelle valeur artistique.

"Dans les débuts, ce fut une rage. Les hommes de la science: anatomistes, ethnologistes, pathologistes, spécialistes, etc., m'ont auscultée, pincée, passée aux rayons X, et après d'interminables discussions, ils ne se sont entendus que sur ce seul point: "Que je n'avais aucune excuse pour vivre, attendu que j'étais bel et bien une impossibilité physique". Et voilà que je vis et que je vis même heureuse, malgré les décrets de la science. N'est-ce pas un comble?

"Un jour, on m'a demandé si je n'aurais pas préféré être la Vénus de Milo avec une bonne paire de belles jambes, mais sans bras, plutôt que d'être le tronçon de femme que je suis? Voulez-vous bien franchement mon opinion? Je ne changerais pas du tout mes deux jolis bras pour ses deux jambes. Avec mes bras, je marche, je cours même; je fais mon travail, je peins, je pianote, je mange et je fais ma toilette, sans l'aide de personne. Autant de choses qu'elle eut été fort embarrassée de faire, la pauvre Vénus. Telle que je suis, je me crois en droit d'offrir mes plus sincères sympathies à la grande dame du Louvre.

"Enfant, j'ai sans doute souffert de n'avoir pu jouer avec les autres jusqu'au jour où mes parents me firent visiter une institution où il y avait des aveugles et des sourds-muets. Je compris alors combien mon lot était meilleur que le leur. Vous pensez bien que je ne voudrais jamais changer mon sort avec celui d'Helen Keller, cette

aveugle sourde-muette, que j'ai vue l'autre jour au vaudeville. Si instruite qu'elle soit, quelle est sa triste vie comparée avec la mienne. Ici-bas, il faut savoir s'accommoder de tout, c'est la grande sagesse. C'est même le seul secret du bonheur terrestre. Et tenez ceci est peut-être un peu cruel, par exemple, — mais je ne puis m'empêcher de sourire lorsque j'entends les autres femmes se lamenter sur le coût élevé des bas et des chaussures.



Le corps de Mme Guenther finit où commencent les os du fémur, chez les autres femmes.

"J'étais en Autriche, avec mes parents, lorsque je visitai un cirque dont les directeurs étaient américains. On y exhibait une femme sans jambes. Mais c'était du simple truc, à l'aide de

miroirs. Lorsque les directeurs me virent et comprirent que j'étais "l'article authentique", ils firent à mes parents les propositions les plus alléchantes. Ils refusèrent de se séparer de moi, parce que j'étais alors trop jeune, et je leurs suis reconnaissante de leur considération et de leur affection pour moi. J'avais seize ans lorsque je perdis ma mère et mon père, et je me trouvai bien seule et désemparée dans l'existence, en dépit d'une petite fortune personnelle. Enfin, j'avais vingt ans lorsque le directeur du cirque de jadis, renouvela ses propositions. Son offre était réellement si attrayante que je me laissai gagner. Et telle que vous me voyez, je ne suis pas malheureuse et ne veux pas qu'on me plaigne. J'ai un mari qui m'aime et j'ai même rencontré des galants qui m'ont fait un doigt de cour comme aux autres mondaines. De quoi me plaindrais-je?"

Madame Guenther pèse 85 livres, et l'on s'accorde à dire qu'elle pèserait 125 livres avec ses jambes. Elle est fort jolie, spirituelle et sa conversation est un charme pour tous ceux qui ont l'avantage de la connaître dans l'intimité. Seule, la science est en désarroi à son sujet, mais elle laisse dire et faire les savants avec une admirable philosophie.

— o —

COMMENT ON DESSINE UN TABLEAU, A LA MANIÈRE DE VICTOR HUGO

Pour faire un dessin qui se vend cher, vous achetez une grande feuille de papier blanc solide, puis vous y jetez un paquet d'encre que vous étendez selon votre inspiration, en vous servant de la plume, du pinceau, du doigt, du canif, du grattoir, mettant çà et là des ombres avec des

éclaircies. Cette méthode extraordinaire était celle employée par Victor Hugo. Tout le monde connaît Victor Hugo, poète et auteur, mais Victor Hugo artiste était moins connu. Une exposition de ses dessins vient de le révéler aux Parisiens. Voici l'amusante histoire de son fameux "Burg à la Croix":

"Un jour, un de ses amis lui dit:

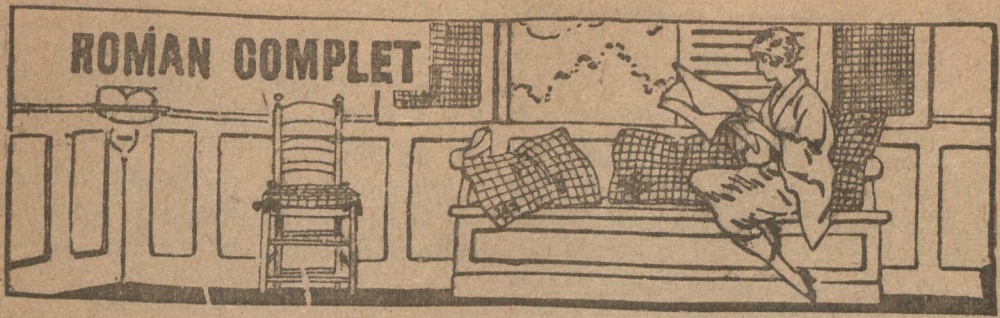
— Vous faites des croquis très originaux, mais trop petits. Pourquoi n'en feriez-vous pas un grand?

— Je n'y ai jamais pensé, répliqua le poète. Un grand dessin! Comme vous y allez! Mais ce n'est pas une mince affaire: il faut en avoir le temps et le pouvoir...

— Vous le pouvez, si vous le voulez.

"C'était en 1848. A cette époque, Victor Hugo habitait rue de La-Tour-d'Auvergne. Il acheta, chez le papetier du coin, une grande feuille de papier solide. Il avait sous la main ses "mixture", comme il les appelait: encre de Chine, sépia, café. Il jeta au hasard des paquets d'encre sur la plaque blanche et fit sortir cette masse noire. "Le Burg à la Croix", se servant de la plume, du doigt, du canif, du grattoir, dessinant, ciselant, mettant de l'air dans ces ombres et élevant un monument fantastique, troublant et terrible, dans un paysage de désolation.

Il y consacra trois mois. Quand il dut quitter la France à la suite du coup d'Etat, on vendit son mobilier et ses objets d'art. Paul Meurice fit l'acquisition du "Burg", pour quatre-vingt-dix dollars. Mais Victor Hugo ne voulut point que Meurice le payât. Il lui en remboursa le prix et, plus tard, lui fabriqua de ses mains un beau cadre qu'il enlumina lui-même d'oiseaux et d'insectes extraordinaires."



LES SENTIERS SE CROISENT

Par Renée d'Anjou

I—EN RETRAITE

Le colonel de Kerleven s'appuyait plus lourdement sur sa canne en sortant du Ministère de la Guerre, sa jambe raccommodée en trois endroits, lui faisait mal par temps humide de janvier et puis, il venait d'être mis à la retraite et le ressort moral échissait un peu, sa bonne figure s'allongeait... mais l'habituelle expression joviale de sa physionomie releva vite sa moustache, sa nature se prêtant mal à la mélancolie.

Il regarda de côté et d'autre pour appeler une voiture, puis il se ravisa soudain, s'apostrophant lui-même :

— Une voiture! tu n'y songes pas, vieux dépensier, il y a l'autobus tout indiqué pour un homme à l'oreille fendue.

Et résolument il alla se planter sur le refuge du boulevard Raspail près de la statue de Chappe dont les grands bras s'étendaient au-dessus de lui. Il regarda l'homme de pierre éclaboussé des éclats de bombes d'avions en 1918, et continuant son monologue :

— Vieux père de T. S. F. salut à toi! Quelle belle enfilade d'avenues tu gou-

vernes d'ici, c'est une place de choix pour l'inventeur des gestes parlants."

— Bonjour, mon oncle. Quelle bonne surprise!

— Toi, Dominique! par quel hasard, mon petit?

— Je viens du ministère, je voulais savoir ce qu'on va faire de moi, mon stage à Joinville finit jeudi, mon régiment est dissous, alors... et vous, mon oncle?

— Regarde un pauvre vieux qui arbore son uniforme pour la dernière fois. La retraite a sonné.

— Sur des lauriers, mon oncle.

Le colonel haussa les épaules.

— Les lauriers! maigre fruit, la pluie d'or n'a jamais arrosé notre famille.

— Bien sûr, mais remarquez, mon oncle, qu'il a tombé sur nous une chance providentielle. Aucun Kerleven n'a été tué quand nous étions vingt-deux au front et... pas un embusqué pourtant. Voyez, au contraire, nos voisins de Carvalec, cinq fils tués, leur soeur ensevelie sous son ambulance à Verdun. Que reste-t-il à la pauvre mère? Le petit Lune qui a six ans.

— Tu as raison, ne soyons pas ingrats.

— Qu'attendez-vous là, oncle Yves?

— L'omnibus mon ami, ou l'autobus, c'est plus moderne.

— Pour aller où?

— A mon hôtel de Bretagne sis rue Richelieu. Voilà quarante ans que j'y descends et ma fille m'y attends en ce moment.

— Oh! Yvrande est ici! Alors je vais la voir, quel bonheur. Je vous accompagne, mon oncle.

— Bien entendu et tu dînes avec nous. Connais-tu un coin pas cher, tout de même propre. C'est un problème que je te pose.

— Je peux le résoudre. Quand j'étais à Saint-Cyr, j'allais avec des camarades les dimanches à une petite popotte au Palais Royal. Repas: cinq francs. Ça vous convient?

— Absolument... Mais cette machine bruyante, dénommée autobus, ne vient donc jamais!

— Si, mon oncle, il en a passé trois devant nous depuis que nous causons.

— Naturellement. Je n'ai rien vu. La fatalité, tu sais, c'est comme mes trois contemporains de la même promotion que moi qui ont été nommés généraux pendant que j'étais prisonnier.

— Mon oncle, voilà une autre voiture. Venez.

— Complet!

Les deux officiers se regardèrent en riant.

— On pourrait peut-être aller à pied, mon oncle, ce n'est pas très loin.

— Pour toi, jeune homme, mais regarde un peu cette mauvaise patte, elle ne s'y prêterait guère.

— Alors, en métro...

— Non, aller sous la Seine ne me dit rien, je veux la franchir sur un pont, voir la vieille qui ose encore sortir de son lit pour se promener dans le quartier.

— Encore une autobus, mon oncle. Il y a de la place, conducteur?

— Oui, mon lieutenant, en première, au fond.

Ils montèrent. On devala en tonnerre la rue du Bac, puis le pont. L'eau montante ondulait, battant les quais.

— Tiens, regarde la Seine. Elle a chassé tous ses bateaux, elle ne veut plus rien porter, elle s'allonge, s'avance, envahit, elle va caresser les arbres des berges jusqu'aux branches.

— Oncle Yves, Yvrande n'était jamais venue à Paris?

— Jamais. Une vraie provinciale, la cousine.

— Il n'y a plus de provinciale, oncle Yves, le règne de l'oie blanche est aboli. La Province n'existe plus.

— Tu peux le dire au point de vue dépense tout au moins. Tiens, voilà que nous passons sous le guichet du Louvre. Si nous avions le temps — ou plutôt le moyen, car en ce moment mon temps ne vaut pas cher — comme j'aimerais à promener ma fille dans Paris, à lui montrer les choses dont elle a appris l'histoire.

— Pour ça, mon oncle, il vaut mieux la mener au cinéma, c'est plus moderne. Soyons de notre époque. C'est l'art de vivre demain qu'il faut lui apprendre, plutôt que l'histoire du passé. Nous sommes au Palais Royal, descendons-nous?

— Oui. Nous aurons un tout petit bout de la rue Richelieu. Tu vas être surpris, mais je ne veux rien te dire. Attention, ne nous faisons pas écraser. Moi, tu sais, j'aime mieux habiter au pays où je suis né, ingambe comme je le suis désormais. Entrons, nous voilà rendus. La maison n'est pas de premier ordre, c'est l'antique hôtellerie, seulement on n'y fait payer que le double d'autrefois.

Ils montèrent à l'entresol bas et sombre. Le colonel frappa deux petits coups à une porte numérotée et tout de suite elle s'ouvrit.

— Père, je te guettais par la fenêtre. Je ne t'ai pas vu venir parmi tout ce monde. Ah! qui amènes-tu?

— Devine?

Ce disant l'officier tournait le bouton électrique, la pièce s'éclairait et ce fut une délicieuse apparition dans ce décor banal d'hôtel meublé. Une fraîche et joyeuse jeune fille se dressait devant les deux hommes, ses yeux bruns emplis de rayons se posaient interrogateurs sur la fière et haute silhouette du lieutenant dont le regard bleu comme son dolman s'arrêtait sur elle avec une véritable stupéfaction, il balbutiait:

— Yvrande! la petite Yvrande!

— Dominique!

Et elle s'élançait les mains tendues, tandis que lui, son képi en main, déposait deux bons baisers fraternels sur les joues roses.

— Mais c'est une transformation féérique, mon oncle, j'ai dans le cœur le souvenir de l'enfant jolie aux jupes courtes.

— Elles le sont toujours, cousin, et même un peu plus aujourd'hui.

— ...aux boucles brunes...

— Elles tiennent encore, cousin, relevées, voilà tout.

Le colonel riait:

— En cinq ans, mon petit, une fillette change. Elle avait douze ans quand tu l'as vue à Kerleven.

— Oui, nous allions partir, et elle pleurait, la mignonne.

— Et maintenant elle rit. Figurez-vous que père, au premier abord, ne voulait pas me reconnaître lui non plus. Il s'y est mis à deux fois avant de me tendre les bras. Après il pleurait d'émotion le cher papa. Cinq an-

nées lui avaient changé sa fille, tandis que lui était toujours le même.

Hum... le même, plus gris, plus maigre, tellement plus vieux! Quatre ans de forteresse en Bochie, ça compte! Mais tu as aussi connu la geôle, mon neveu?

— Moins que vous, mon oncle, un an seulement. Assez pour prendre en horreur les fils barbelés et pour jurer bien sincèrement entre mes treillages, que je n'aurais jamais un chien en laisse, ni un oiseau en cage. Alors, Yvrande, vous avez donc dix-sept ans?

— Ni plus ni moins et comme il y a toujours quatre ans entre nous...

— Oh! bien plus. Vingt ans, cousine. Nous, soldats que la guerre a pris au sortir du collège, nous ignorons ce qu'est la jeunesse. A l'âge où l'on joue au tennis, au foot-ball où l'on apprend à danser, nous étudions l'art de tuer.

— C'est fini, silence. On ne doit plus parler des tristesses d'hier, demain nous sourit. Je suis tellement contente d'être sortie de pension; je vais tenir la maison de papa, on vivra enfin tous deux! ensemble! comme nous vivions en Algérie, avant la guerre. Je me réjouis tant de refaire le foyer quitté si vite, hélas! par ma chère maman, quand j'avais trois ans.

Tous les trois se turent. Un ange venait de passer... le rappel tendre et triste emplissait les cœurs. Le colonel se reprit:

— Allons dîner. Dominique, conduis-nous, moi je suis un peu brouillé avec les passages, les rues, les avenues de la grande capitale transformée, elle aussi. Tu ne nous mènes pas loin, j'es-père.

— Au Palais-Royal.

— Un vieux débris qui faisait flerès dans ma jeunesse. Ma fille tu ne verras pas Paris sous un bien beau jour.

— Oh! je vous vois tous les deux, le voilà le beau jour!

Le jeune lieutenant entraîna ses compagnons par un petit escalier qui relie la rue Richelieu à la rue de Valois et tout de suite ils furent sous les Galeries du Palais-Royal, à peine éclairées, aux boutiques closes, sauf quelques aspects de victuailles en vitrines servant d'enseigne à quelques rares restaurants,

Le jardin noir, avec ses arbres défeuillés, semblait un bois désert.

— On pourrait se croire à Pernichet, remarqua Yvrande.

— Après le dîner on te montrera le boulevard, fillette. Dominique prétend que je dois te mener au cinéma.

— Oh! oui, oui, je n'ai jamais vu que les projections d'histoires Sainte qu'on nous faisait au patronage, à Nantes.

— Ça vous changera, Yvrande, si nous pouvons tomber sur une pièce pas trop inepte ce sera une vraie chance.

— Tout m'amusera.

Ils s'installèrent dans une grande salle claire où de nombreuses tables étaient déjà occupées et les grandes places qui renvoyaient leur image montraient un trio charmant d'où émanait la sympathie. Cet officier supérieur à la poitrine constellée de croix et médailles, visiblement blessé, accompagné de ce joli couple rayonnant de jeunesse, retenait l'attention. Le lieutenant, mince, souple, le ruban rouge de la Légion d'honneur tranchant sur l'azur du dolman.

La jeune fille, de taille moyenne, admirablement proportionnée, au sourire amusé, aux limpides prunelles, ombrées de longs cils recourbés. Elle avait des cheveux bruns mousseux que recouvrait un simple chapeau de feutre gris, de couleur pareille à son cos-

tume en jersey de laine retenu à la taille par une ceinture de cuir. Ses hautes bottines de drap gris, sans talons exagérés, ses bas point transparent, indiquaient un goût sûr et sérieux.

Pour une provinciale, elle sait s'habiller, l'instinct d'élégance est inné chez la femme, songeait Dominique en s'asseyant près d'elle et de son oncle.

Il dit:

— Cousine, vous avez un costume d'une simplicité exquise.

— Simple! je vous crois. Je l'ai fabriqué pour venir ici. J'en ai vu le modèle à Nantes à une vitrine, je l'ai copié. Où irez-vous, Dominique, en quittant Paris?

— Au vent du destin. Pour l'instant immédiat il souffle sur une permission de dix-huit jours. Alors je vais à Roscof voir maman.

— Quand partez-vous?

— Demain. Si je n'avais eu la grande joie de croiser mon oncle, dans la rue, j'aurais pris le train ce soir.

Le maître d'hôtel présentait la carte.

— Si ces messieurs et dame veulent choisir?

— Choisis, fillette, dit le colonel, entre dans ton rôle de maîtresse de maison.

— C'est facile quand il n'y a qu'à commander. Voyons, qu'aimez-vous?

— Vous! riposta Dominique souriant.

— Entendu. Mais je ne suis guère comestible pour des gens civilisés. A quoi avons-nous droit pour nos cinq francs?

— A un potage, un plat de viande, un de légumes, un entremets, un fromage ou galettes des Rois, une demie bouteille de vin, expliqua le garçon.

— C'est parfait. Alors donnez-nous: potage, purée de pois, gigots aux ha-

ricots, soufflé aux abricots et galette des rois; ça vous plaît?

— Absolument, fit le colonel. Ajoute: vin blanc, et qu'on nous serve.

— La belle idée de nous offrir la Galette, exclama Dominique. Chez nous, ma soeur en fabrique d'excellentes.

— Moi aussi je sais pétrir le bon gâteau feuilleté. En pension nous apprenions la cuisine, je compte bien régaler papa quand nous serons à notre ménage.

— Et... vous m'invitez?

— Tant que tu voudras, approuva le colonel. Nous allons habiter notre bicoque des Mouettes, à l'extrémité du Bois d'amour entre Pernichet et la Baule. Nous n'avons que cette ressource.

— Mais le vieux petit castel est charmant.

— Bien délabré. Les tempêtes ont arraché plus d'une tuile, courbé les sapins du parc.

— Ils sont tous penchés dans le sens opposé à la mer comme s'ils allaient partir en course pour fuir la rafale salée, dit Yvrande, mais ils abritent tout de même le potager, la vigne et les figuiers. Je me réjouis de m'installer là-bas chez nous. A votre retour de Rescef, passez aux Mouettes, Dominique, on fera un dîner qui sera la réplique de celui-ci. Je vous promets le même menu présenté par moi-même.

Son père la regarda avec attendrissement:

— Tu sauras, mon ami, que nous ne pourrons pas avoir de servante à demeure, une femme de ménage, c'est tout. Rien que ma retraite pour vivre, vois-tu, c'est maigre. J'ai bien quelques bibelots de valeur, ce sera la suprême ressource, la dot d'Yvrande.

Celle-ci leva sur son père ses prunelles lumineuses:

— Nous serons si bien ainsi; l'école ménagère m'a enseigné la manière de tenir une maison. Je serai tellement contente d'être utile. On ira à la pêche, on vivra comme aux premiers temps du monde, je n'ai jamais ouïe dire que notre mère Eve ait eu une servante.

Ils se mirent à rire si simples, si confiants, si gais, tous les trois avaient bel appétit et quand ils se levèrent de table, satisfaits de leur réunion. le vieil officier dit:

— Dominique, je vais te confier Yvrande, je suis décidément trop las. L'obus boche se rappelle terriblement à mon souvenir, ce soir. Je vais rentrer, mes enfants, je ne vous donne que la permission de dix heures. Tu me ramèneras ta cousine, lieutenant.

— Heure militaire, oncle Yves.

Ils allèrent reconduire le blessé, puis de leur pas souple, allègre, ils montèrent jusqu'au Boulevard. La rue mal éclairée, aux devantures fermées, n'offrait pas l'aspect superbe qu'avait imaginé la petite bretonne, mais elle remarquait à peines les choses, charmée de retrouver le cher ami d'enfance qui lui avait causé tant d'inquiétudes, pour lequel elle avait tant prié pendant les cinq années de suprême péril. Il disait:

— Cousine chérie, vous rappelez-vous notre dernière promenade...

— Oh! très bien, que de fois je l'ai revécue pendant la guerre. Nous allions au ras du fleuve, la marée était basse et les hirondelles de mer étaient nos seules compagnes sur la plage. Vous veniez de vous engager pour entrer à Saint-Cyr, c'était le premier jour de votre dix-huitième année. Depuis trois mois, j'étais sans nouvelles

de papa et je pleurais, me croyant orpheline.

— Oui, et alors vous souvenez-vous de ce que je vous ai demandé?

— Oh! comment aurais-je pu l'oublier, Dominique, c'était toute la pitié de votre coeur qui vibrait. . .

— La pitié, Yvrande? non, l'amour, ma chérie. Nous étions deux enfants, vous n'aviez que douze ans, mais nous avons fait un rond sur le sable humide, nous avons écrit dedans nos deux noms au-dessous "pour la vie".

— Et la mer en montant a effacé le tout.

Elle a emporté cette promesse dans son immensité, Yvrande, et pas un seul jour, là-bas au camp ennemi, je n'ai manqué de vous envoyer une pensée de tendresse. Quand nous étions encerclés au cimetière d'Hangard, en Santerre, et que je croyais mourir, j'ai dit au Bon Dieu: "Protégez Yvrande qui n'a plus que moi au monde." Et le Bon Dieu m'a gardé, votre père est revenu, notre vie s'arrange en bonheur; ne serait-il pas à propos de regarder l'avenir pour y chercher une date qui nous unirait enfin pour l'éternité.

Elle sourit dans la nuit. Ils passaient devant le square sombre de la bibliothèque nationale où tremblotait un unique bec de gaz. Dominique prit la menotte de sa petite compagne, il y colla ses lèvres chaudes:

— Dites-moi oui, Yvrande chérie. Pourquoi laisser fuir nos meilleures années?

— Pourquoi? Parce nous n'avons de fortune que notre tendresse. Vous avez entendu mon père, je ne possède rien.

— Mais vous êtes un trésor. Moi j'ai une bonne solde. On va m'envoyer à la garde du Rhin, sans doute, je serai enchanté de revoir, dans d'autres conditions, ce pays où j'ai tant souffert. Il est ravissant et vous l'aimerez.

— On en parlera à papa, Dominique. Vous comprenez bien que jamais je ne le quitterai, n'est-ce pas.

— Naturellement. Il sera des nôtres. Il parle admirablement l'Allemand, il trouvera moyen d'être utile aux Français en exil.

Ils arrivaient à la grande clarté du boulevard. Yvrande éblouie, regardait les affiches des cinémas. Dominique prit deux places de secondes et ils entrèrent, se tenant par la main dans l'obscurité de la salle où s'agitait au fond, la scène. Sur l'écran on représentait l'éternelle histoire jamais variée de la jeune Américaine poursuivie à travers les plus invraisemblables dangers, toujours sauvé à point par un jeune homme, journaliste ou ingénieur, extraordinaire héros. Heureusement il y eut des vues d'actualité, des tableaux mimés qui les intéressèrent. Les hommes du jour passaient sur l'écran, des avions voltigeaient, des autos culbutaient dans des précipices. C'était la folie de la catastrophe.

Quand ils sortirent, les yeux fatigués, la Bretonne remarqua:

— Voilà donc les spectacles qui passionnent les Parisiens.

— J'aurais mieux fait de vous conduire au cirque ou au théâtre.

— Non, puisque c'est les goûts du jour. Je suis contente d'avoir vu le fameux cinéma; maintenant je ne regretterai rien devant le grandiose spectacle de nos côtes. Notre directrice de pension disait aux leçons de choses: "Tout est instruction quand on sait voir". Me voilà fixée sur la mentalité de nos contemporains.

— De quelques-uns. . .

— Heureusement. Ramenez-moi vite, Dominique, père ne s'endormira pas avant mon retour, notre prochain revoir sera là-bas, chez nous.

— Et vous me direz ce que j'espère.

Elle lui serra la main sans répondre. La jeune fille élevée pieusement, pratiquement, sérieusement, songeait et ils marchaient très rapidement sur le trottoir presque désert pour rentrer à l'hôtel.

II—LES MOUETTES

Yvrande, en tablier, non dénué d'élégance, abritant sa jupe de lainage bleu, son corsage à manches courtes à peine ouvert au col, ses cheveux sombres enfoncés dans un béret de tricot, marchait lestement à travers les sapins jusqu'à la lisière du parc des Mouettes. Elle franchit la barrière qui fermait la propriété et continua sa route par les landes incultes jusqu'à la grille monumentale qui barrait une avenue plantée de cèdres. Une maisonnette de gardien s'élevait à l'entrée. La porte en était ouverte, elle entra. Tout de suite une exclamation joyeuse s'entendit et une jeune fille s'élança au-devant d'elle :

— Mamzelle Yvrande! comment vous êtes de retour au pays et vous ne m'avez pas prévenue!

La fille du colonel embrassait la fille du concierge et s'asseyait paisiblement dans la pièce reluisante de propreté qui servait à la fois de cuisine et de salon.

— Je n'ai pas voulu te déranger, ma petite Servane, tu serais venue à la gare et il y a loin; mais ma première visite est pour toi.

— Et monsieur le colonel?

— M'attend aux Mouettes, nous allons toujours habiter-là. Père est en retraite.

— Quel bonheur! je vous verrai comme autrefois tous les jours. J'appelle maman, elle sera si contente! Revoir l'enfant qu'elle a élevée, si belle, si grande!

— Mais je t'en dirai autant, ma mignonne, nous avons dix-sept ans.

— Et depuis cinq ans, on ne s'est pas vues!

Servane avait couru au jardin chercher Josette, sa mère, et par la même occasion, Denis le garde arrivait aussi. Et ce furent des exclamations joyeuses, des rappels sans fin de ce passé qu'ils avaient vécu ensemble alors que le garde et sa femme étaient au service des Kerleven, du temps où vivait encore la douce mère d'Yvrande. Puis quand celle-ci s'était éteinte, reprise par Dieu à vingt-cinq ans, les Denis avaient continué de gouverner la maison, ils avaient gardé la petite fille pendant les voyages forcés du père. Ils l'avaient élevée avec leur propre fille, Servane, et tous l'aimaient d'une affection dévouée, fidèle, qui n'avait jamais failli. Seulement, depuis la guerre, les Denis sans nouvelles du colonel fait prisonnier à la Marne, avaient accepté une place pour vivre et ils étaient entrés au service de Monsieur Jacques, nouvel enrichi, devenu acquéreur du Manoir de la Roche-Rouge, en Escoublac.

— Alors vous êtes heureux ici, mes bons amis? questionna la fille du colonel.

— Ben... oui, on est payé cher, assez libres, répondit le garde, moi je chasse pour la maison du maître et j'ai droit à deux lopins par semaine, ma femme soigne la basse-cour. Servane repasse et entretient le linge des patrons.

— Des drôles de gens, fit Servane en riant, ils parlent tout le temps de leur richesse, ils donnent aux pauvres, mais à son de clairon! Ah! ce n'est pas leur main gauche qui ignore le don de la main droite.

— Que veux-tu, l'exemple y gagne, objecta Yvrande; s'ils sont bons pour vous, c'est l'essentiel.

— Sans doute, mais ce n'est pas comme notre chère Dame de Kerleven, on l'aimait, on la respectait tant que jamais on aurait eu l'idée de se mettre sur le même plan qu'elle, expliqua Josette. Ceux-là, des fois on rigolle avec eux, d'autres fois, ils montent sur leurs grands chevaux que c'est à mourir de rire.

— De quoi se compose la famille?

— Juste comme nous, continua Servane, un père qui a toujours ses poches pleines de billets bleus qu'il montre à tout venant, une dame qui a des robes de soie pour se ballader le long de la mer et une fille de notre âge, qui est assez gentille, pas fine, par exemple. Pensez qu'elle m'appelait Servante au lieu de Servane et j'ai dû lui expliquer que saint Servan était mon patron.

— Et la famille mène grand train?

— Je vous crois! Deux femmes de chambre, un chef, une aide de cuisine, un maître d'hôtel, un chauffeur...

En achevant ces mots une nuance rose envahit les joues de la jeune fille. Sa mère la regarda en riant et reprit:

— Un chauffeur, un brave garçon qui revient de la guerre et qui va se marier avec Servane dans quinze jours.

— Ah! bonne chance, ma mignonne, exclama Yvrande, et c'est un breton?

— Pour sûr, il est de Piriac, son père est pilote.

— Et il s'appelle?

— Nazaire Lahoul. Dimanche, si vous voulez, mamzelle Yvrande, j'irai vous le présenter.

— Mais oui, je veux.

— Et qu'est-ce qui fait votre service; mamzelle Yvrande? On reviendrait bien chez vous.

La fille du colonel secoua la tête:

— Mes chers amis, nous sommes de pauvres retraités, nous vivons gaiement quand même, j'ai Dieu merci force et santé, je travaille et cela me plaît. J'ai la Mère Moutte, la femme du jardinier, quelques heures chaque jour et cela nous suffit.

— Moi, j'irai vous aider, mamzelle Yvrande, proposa Servane, cela me fera tant plaisir de me retrouver dans la maison où nous avons grandi ensemble.

— Tu seras toujours la bienvenue. Maintenant, je vous dis au revoir, mes amis, je m'en vais vite, père serait inquiet.

— Je vais vous reconduire, mamzelle Yvrande, proposa le garde; permettez-moi de vous porter ce petit lapin.

— Non, merci, Denis, j'ai tout ce qu'il me faut, j'en élève des lapins et puis notre vigne que nul n'a jamais soignée, a donné quand même, cette année, d'exceptionnelle abondance, deux barriques de vin. Les figuers ont eu tant de fruits que le jardinier m'a apporté des paniers de figues sèches. Au revoir encore, si vous saviez comme je suis contente de vous avoir retrouvés tous heureux!

Elle partit en courant, laissant le brave chasseur décontenancé debout à la grille son lapin en main suspendu par les pattes. Elle allait vent debout, la jupe plaquée aux genoux, le béret enfoncé jusqu'aux yeux, les lèvres entr'ouvertes au bon air salé, elle pensait à Dominique que venait de lui rappeler l'annonce du mariage de sa compagne d'enfance. Servane allait confiante, joyeuse au devant de l'amour loyal d'un brave homme qui gagnerait bien leur vie. Et elle? Pourquoi avait-

elle peur des lendemains que n'assureraient aucun capital? Dominique bon et charmant avait une haute paye, mais au prix habituel de la vie... Ah! elle manquait de foi vraiment, son éducation, sa conception de l'existence telle qu'on l'admet dans la classe élevée est un trouble fête, l'argent s'y place sur le même plan que la tendresse. Et la voix intérieure de la raison soufflait:

— Sans doute l'amour veut un cadre doré pour resplendir. Au régime, il faut être riche, il faut avoir l'aspect aisé, s'habiller avec élégance, recevoir ses pareils, même ses chefs, tenir un rang honorable — le mot est mal approprié. Il y a des fêtes. Il y a des réceptions obligées, des déplacements, des quêtes, bref, l'organisation de vie est différente de celle qui fera l'aisance et le bonheur de Servane.

Yvrande fut distraite de ses réflexions par la vue d'un bel épagneul blanc et feu qui sauta gracieusement par-dessus la barrière du jardin, rapportant un bâton dans sa gueule. Elle aimait les bêtes, elle s'arrêta pour le regarder, un sifflement impératif rappela l'animal et Yvrande aperçut un homme en costume kaki, casquette plate, lorgnette en sautoir qui passait sans vergogne par dessus la haie en mauvais état du parc des Mouettes. Il s'avança vers elle:

— I beg your pardon, young girl, I am....

Le rire d'Yvrande arrêta la phrase du promeneur indiscret, il la prepaît pour une servante évidemment et comme le chien avait posé le bâton par terre et sautait en jappant, il cria: "Stop, Mademoiselle." Il s'avançait riant aussi.

— Mademoiselle, c'est le nom de ma chienne, vous, en France, vous appelez votre animal "Miss".

— En effet, vous êtes dans mon parc, Monsieur. Que voulez-vous?

— Je suis être dans votre parc? Ah! vous seriez alors au service de Madame Jacques?

— Je ne suis au service de personne et je ne connais pas Madame Jacques. Vous êtes ici dans la propriété de mon père.

Cette fois l'étranger ôta sa casquette et saluant avec une parfaite aisance:

— Excusez-moi, Mademoiselle, ces bois sont pareils comme frères jumeaux. Je suis cherchant le Manoir de la Roche-Rouge.

— Allez droit devant vous, monsieur. Vent en poupe.

Elle désignait du geste le chemin d'où elle venait et d'un léger signe de tête prenait congé. Mais la jeune chienne la suivait attirée par cet instinct qui fait deviner aux bêtes qui les aime et l'anglais restait planté au milieu du sentier, sifflant en pure perte, n'osant orier "Mademoiselle".

Elle dû se retourner chasser l'animal et de loin encore l'étranger la salua avec un sourire. Yvrande, amusée, revint en courant. Le colonel rentrait en même temps chargé d'un filet rempli de moules.

— Une nouvelle, père! Je viens de voir nos anciens serviteurs, les Denis. La petite Servane se marie.

— C'est précoce, elle est de ton âge. Et qui épouse-t-elle?

— Le chauffeur des "Nouveaux-Riches" qui ont acheté la Roche-Rouge.

— Les Jacques! J'en ai entendu parler. Ce bonhomme-là est un enfant trouvé qui a gagné des millions à ramasser dans les camps les peaux des bêtes écorchées pour la nourriture des troupes

— Qu'est-ce que je pourrais bien donner à Servane pour cadeau de nocces?

— Cherche un petit objet dans la maison, il est impossible au prix actuel d'acheter une jolie chose sans y dépenser plus que nous le pouvons.

— Oh! je trouverai aisément. Songe que j'ai rencontré un anglais ou un américain qui franchissait sans gêne notre haie et m'a demandé son chemin.

— Il y a ici beaucoup d'étrangers, les hôtels en sont remplis. Ces gens venus pendant la guerre, restent à hiberner. J'ai résolu de vendre quelques tableaux, ils s'abîment par l'humidité et tu sais, il faut payer les réparations de notre cagna... il pleut dans ma chambre.

— Oh! vendez-les, à part les portraits de famille.

— Bien entendu, je ne toucherai pas aux ancêtres.

Il s'en alla un peu lourdement; ça lui coûtait d'avouer sa misère et pourtant il le fallait, les quartiers de sa retraite étaient mangés d'avance par les frais d'installation. Yvrande devinait bien les soucis de son père et de son côté elle songeait: Que pourrais-je faire? J'ai beaucoup d'heures libres. Qu'inventer pour gagner de l'argent.

Mais la nature d'Yvrande n'était nullement tournée vers la mélancolie, elle fut distraite par les imprécations de sa chatte qui remontait son dos, hérissait ses moustaches et elle en aperçut la cause sous la forme de "Mademoiselle" qui passait son museau curieux par l'entrebâillement de la porte du hall.

— Paix, Minoula! Qu'est-ce que tu viens faire ici l'indiscrette?

Elle ouvrit le battant. La chienne était seule, un bout de corde pendait à son collier racontait une évasion.

Yvrande se pencha sur la jolie bête pour lire sur son collier: "Nevil Camp-ton de Grovenor-Castle", puis elle caressa la visiteuse et la reconduisit jusqu'à la sortie du côté de la plage dont elle referma la grille. Alors elle se mit à arpenter la maison. C'était une mélancolique promenade. Depuis tant d'années à l'abandon, les choses parlaient encore, mais avec une grande détresse. A la fenêtre de la chambre de sa mère, un volet arraché par les autans livrait aux pluies et aux soleils la fenêtre aux vitres brisées que des papiers huilés réparaient tant bien que mal. Sous l'édredon du lit, une nichée de petites souris s'effara... Deux antiques robes suspendues aux patères, coupées aux plis semblaient faites de rubans, un cadre était tombé, le clou rongé par la rouille, dans un placard le linge taché de moisissures semblait inserviable. Le petit bureau en bois des îles attira spécialement son attention. Dans un tiroir du haut qui fermait sans serrure, elle découvrit la clef du meuble. La jeune fille avec mille peines ouvrit le bois gonflé par l'humidité qui tenait joints les vantaux, mais l'intérieur restait intact.

Yvrande vit tout de suite une photographie d'elle enfant, au dos de laquelle la chère écriture maternelle avait écrit: "Notre chérie à deux ans". Des larmes noyaient les yeux de l'orpheline. Elle aperçut un paquet de lettres de son père, du temps de ses fiançailles, des dessins informes tracés par une main enfantine, un album de portraits où s'alignaient les parents. Toute une procession des Kerleven. Depuis Malo qui fut évêque de Rennes jusqu'à Corentin, l'amiral qui représenta la France à la tête de son escadre en plusieurs grandes occasions. Puis Jacut et Brevin, les deux frères de son père, tués au Tonkin.

Voilà la douairière de Kerlo, sa marraine, qu'elle avait à peine connue. Dominique en uniforme de Stanislas, Tugdual, son cadet, en costume du Borda. Et tous ces visages aimés qu'avaient regardé les yeux de sa mère, défilaient devant la pauvre solitaire qui roidissait sa volonté pour garder sa force, ne pas se laisser vaincre par l'emprise amollissante de l'émotion. Il y avait aussi le livre de compte qui portait une date du commencement du siècle. A cette époque, la famille était riche, les valeurs russes, turques-russo-asiatique qui représentaient la fortune de sa mère donnaient un bon revenu. Ensuite un gros gigot coûtait six francs, une douzaine d'oeufs: quatre-vingt-dix centimes, le beurre: deux francs le kilog.

— Quel heureux temps, soupira Yvrande!

Elle referma le bureau, quitta la pièce délabrée, sans vouloir rien y changer, sauf les nettoyages nécessaires.

Elle passa dans la galerie vitrée d'où l'on voyait l'horizon sans fin de la mer, la Roche-percée, l'îlot des Evins. Adroite la Grande côte, à gauche la pointe du vieux Pornichet. Des caisses en bois pourri contenaient encore de la terre où étaient mortes des plantes qui jadis avaient charmé les yeux.

— J'en ferai revivre ici, pensa-t-elle, tout en continuant ses explorations par le grand salon. C'est là que miroitaient les tableaux. Six seulement représentaient les aïeux. Ceux-là seraient respectés. Quant aux autres: des marines, des gravures anciennes, on pouvait bien les vendre. Sur la cheminée, une pendule silencieuse marquait huit heures. Yvrande la monta pour entendre un bruit marquant la vie, et alors elle se mit à son-

ner interminablement comme si elle voulait rattrapper le passé, marquer toutes les heures écoulées. Dans les candélabres, les bougies à demi rongées par les rats tenaient à peine. Deux potiches gardaient fanées des branches de statice bleus. Et deux jolis petits cadres, en racine de bruyère se faisaient vis-à-vis. L'un représentait une miniature du Colonel en Saint-Cyrien, l'autre une scène de l'écriture. Le coloris était intact; les visages frais, bien détachés sur l'horizon clair semblaient ravissants de fraîcheur. Au bas du dessin la signature se voyait toute petite: Isabe..., la fin du nom disparaissait sous le cadre.

— Ma mère s'appelait Isabelle, songea Yvrande, cette peinture est d'elle bien sûr. Comme le sujet en est joli: Le désert d'Egypte, la Sainte Famille se repose dans l'oasis, l'âne broute de minces tiges d'alpha. Saint Joseph et la Vierge regardent les hauts palmiers chargés de dates. L'enfant Jésus tend les bras, et l'arbre se penche jusqu'à lui pour offrir ses fruits. Au dos du cadre est écrite la légende. Si je donnais cela à Servane, elle est pieuse, elle aimait maman, ce serait pour elle un double souvenir. Le petit entourage en bois sculpté non doré est évidemment sans valeur, il a l'air si vieux! sa forme ovale est si rare, mais je suis sûre que toute la valeur du présent résidera pour ma petite amie en l'idée que j'y attacherai. C'est cela, je vais le lui porter, père ne reviendra qu'en train de neuf heures, j'ai le temps et c'est si triste d'être seule ici.

Le temps était superbe par une claire journée de fin de janvier, les vagues faisaient à peine de bruit et les sapins qui les imitent dans leur chan-

son se taisaient immobiles, seul le ronflement d'un avion en manoeuvre animait la solitude, avec quelques corbeaux perchés dans les cimes.

Yvrande prit le chemin le plus long, au lieu de couper droit par les landes. Elle longea la plage, remonta à la hauteur de la Roche Rouge qui l'intéressait. On avait réparé le vieux nid de vautours, au sommet de la tour du Guetteur, qui servait d'indice aux navires, flottait le drapeau de France sur un socle blanc vif afin d'être aperçu de loin en mer. Elle entrevit la cour d'honneur, bien ratissee, seulement on avait imaginé d'y construire un jardin d'hiver, rempli de palmiers, de phénix, de myrthes, de plantes grimpanes, de pelouses de sedum.

— C'est joli, pensa Yvrande, il doit faire bon dans cette serre.

Mais elle ne s'attarda pas, suivant le chemin qui longeait le mur du parc. Elle n'alla pas loin, deux jeunes gens riant et causant, venaient à sa rencontre, elle reconnut Servane et devina son fiancé en celui qui l'accompagnait. En l'apercevant, ils hâtèrent le pas.

— Oh! Mamzelle Yvrande, quelle chance de vous rencontrer, nous allons justement chez vous, voilà Nazaire, mon futur mari.

Le jeune homme, en veste de cuir sur laquelle tranchait le ruban de la médaille militaire, retirait sa casquette et se tenait roide, dans l'attitude du soldat devant son supérieur.

Yvrande, sans façon, lui tendit la main:— Vous ne pouviez mieux choisir votre femme, mon brave, je suis contente de vous connaître, car j'aime beaucoup Servane et depuis toujours.

— Et elle donc, Mamzelle Yvrande,

faut voir comment qu'elle parle de vous! de sorte que moi, pour lors, je vous aime aussi.

Le bon garçon était devenu tout rouge du fait de son discours, ses yeux roux clairs fixaient franchement la jeune fille qui souriait, elle dit:

— Je vous portais mon petit souvenir, mes amis. C'est une image pieuse, tu la suspendras dans ta chambre, Servane, je crois que ma mère bien-aimée l'a peinte.

Le ravissant sujet, exclama la jeune fiancée, rien ne saurait me faire plus de plaisir, n'est-ce pas Nazaire?

— Pour sûr! approuva le chauffeur, c'est des belles figures.

— A quand le mariage, mes enfants?

— La semaine prochaine, mamzelle Yvrande. Si c'était un effet de votre bonté de venir à notre noce.

— J'irai et avec grand plaisir. Sera-ce ici?

Non, à Piriac, chez de Nazaire, parce que, voyez-vous mamzelle Yvrande, on sera plus libres, rapport qu'à la Roche Rouge on n'est pas chez nous. Mais vous viendrez bien jusqu'à Piriac, par mer, dans la barque à mon parrain Legalle. La mer, ça vous connaît, mamzelle Yvrande.

— Je crois bien et je l'aime la grande traîtresse.

Tous les trois regardaient monter les vagues doucement, se dépassant l'une l'autre, tous, les trois, jeunes, robustes, enfants de la côte, avaient dans l'âme l'amour de leurs grèves, de l'Océan d'azur à cette heure, comme le ciel, comme leurs espérances, comme leurs rêves.

III—LA CHANDLEUR

Yvrande s'était levée de très bonne heure pour aller à la messe, munie d'une bougie qu'elle portait à bénir en ce jour de la Purification de la Sainte Vierge, où une vieille coutume veut que le cierge béni préserve de l'orage.

Elle était également distante des églises d'Escoublac, Pornichet, la Baule, la villa des Mouettes étant située sur la dune au bout du bois d'Amour.

Mais Yvrande était bonne marcheuse, nullement craintive, vêtue de son costume de tricot blanc court, chaud, souple, elle fonça tête baissée dans le vent qui soufflait du surouâ, jetant à la côte des paquets d'eau écumeuse chargés de goëmon. Le jour gris naissait sous un ciel bas, plein de menaces.

Elle marcha vers la Baule, seule, à travers l'immense hémicycle de sable. Elle avait pris son béret en main, prudente contre une envolée ses boucles brunes flottaient, déroulées, et elle aimait cette rude caresse, ce parfum maritime, cette liberté dans la nature. Par moment, un son de cloche arrivait sur une rafale comme pour encourager la jeune fille à lutter plus vite contre les éléments hostiles.

Elle parvint à l'église, essoufflée, rose, et trouva un infini bien être au repos, silencieux et doux, de l'office divin. Elle alluma son cierge à celui d'une voisine. Peu d'assistants étaient réunis ce matin de février où bien que :

"A la Chandleur

Le jour croisse d'une heure"

l'obscurité persistait en l'absence du soleil voilé lourdement d'épais nuages. Yvrande priait. . . Devant les yeux de son âme passaient ceux qu'elle aimait: "Maman qui êtes au cieux, dites

au Bon Dieu de nous épargner les malheurs, de nous laisser comprendre Ses Divines Intentions, de nous donner la Paix. . ."

Et l'image de Dominique s'imposait à son tour; depuis qu'il était parti à l'armée d'occupation, elle était sans nouvelles de lui. Elle nomma aussi Servane et Nazaire mariés depuis une quinzaine, ils l'intéressaient, leur bonheur de s'aimer rayonnait sur leurs visages souriants. Elle avait eu grand plaisir à leur mariage, au milieu de braves marins simples, francs, gais. La traversée de la baie lui avait infiniment plu dans la barque de pêche. Elle songeait devant le Bon Dieu, si pure que ses distractions même étaient des oraisons. Après le dernier évangile elle souffla sa bougie et gagna la sortie.

Le jour venait un peu, mais le vent avait encore fraîchi, il avait des sautes formidables, le sable sec amoncelé en vagues rendait la marche difficile, une poudre fine soulevée du sol frappait le visage, l'obligeant presque à fermer les paupières. La mer grondait glauque, chargée d'algues, les grandes lames moutonnaient au large, par une voile à l'horizon.

— Il faut pourtant que j'avance, se dit la petite bretonne, je vais mettre des galets dans mes poches pour me lester.

Après un véritable combat, les jambes fauchées par un tourbillon, Yvrande se laissa tomber sur la Dune, afin de reprendre son souffle. Pour éviter la pluie de sable elle mit son visage dans ses mains essayant de se reprendre. L'impression froide, humide d'une chose qui s'appuyait contre son cou, lui fit soudain lever la tête. Et ce geste la mit en présence du museau de "Mademoiselle".

Elle sourit, prit les deux oreilles et regardant la bête de tout près :

—Tu as la chance d'avoir quatre pattes et pas de robe.

La chienne tirait sa langue rose, balançait sa queue, avait de petits cris tendres.

—Pourquoi m'aimes-tu ? Tu me recherche sans cesse. C'est bon l'affection d'une bête, parce que ça ne ment pas.

Pendant ce... colloque, le propriétaire de l'animal était arrivé auprès du groupe. Il saluait la main au front, sa casquette solidement retenue par une mentonnière de cuir, était inamovible, il dit :

—La chienne être sans gêne, elle embrasse vous, elle est familiale.

—Plutôt familière, riposta Yvrande en riant.

—Le vent il est terrible. Voulez-vous accorder à moi votre main, j'irai avec...

—Ma foi, j'accepte Mylord. A deux on offre plus de résistance. Je vous accorde la main... temporairement.

Elle s'amusait. L'anglais très correct prit solidement sa menotte rouge.

—Où conduire vous Mademoiselle ?

—Chez moi, mais ce n'est sans doute pas votre chemin.

—Mon chemin, il est le vôtre.

—Vous habitez près d'ici ?

—J'ai louagé, ville des Tamaris.

—Ah ! vous avez louagé, c'est-à-dire loué. Voilà bien notre français à double sens.

Leurs paroles étaient hachées, emportés, il y avait comme des sifflements dans l'air bouleversé.

—Je suppose on pourrait monter dans le bois, il serait meilleur abri.

—Allons-y, accepta la jeune fille accentuant sa devise, la devise qu'el-

le s'était appropriée pendant la guerre ! Allons-y !

Ils escaladèrent la falaise peu haute et furent dans les sapins dont les branches hérissées, piquantes, claquaient sur eux. Alors l'Anglais se mit devant sa compagne.

—Prenez-moi par ceinture et suivez, dit-il très grave pendant qu'Yvrande ne pouvait s'empêcher d'éclater de rire, tant leur promenade lui semblait bizarre. Ils arrivèrent pourtant après une vraie bataille. Le Colonel, inquiet, guettait le retour de sa fille à la porte de la véranda.

—Petite imprudente, s'écria-t-il, dès qu'il la vit poindre à la barrière du jardin en compagnie de son compagnon qui lui avait repris la main à l'entrée de l'avenue et la saluait respectueusement, devant l'entrée.

—Au revoir, Mademoiselle.

—Venez vous reposer un peu, Monsieur, mon père sera charmé de vous dire merci.

Le Colonel s'était avancé au dehors et soudain il tendit les mains très joyeux :

—Lord Névil Campton ici ! Par quel hasard ?

—Le colonel de Kerleven !

Ces deux exclamations se croisaient à la grande stupéfaction de la jeune fille puis, comme le Colonel parlait admirablement l'anglais, la conversation s'engageait dans cette langue, animée, les shake-hand se multipliaient et enfin les deux amis prirent congé l'un de l'autre et le vieil officier donna à sa fille l'explication de cette rencontre heureuse.

—Oui, imagine-toi que Lord Névil qui est capitaine de vaisseau, commandait l'"Orizaba", le navire américain sur lequel je suis revenu à Cherbourg après l'armistice. Et nous

avons eu le temps de faire connaissance car la traversée surtout depuis Rotterdam, était singulièrement allongée par le danger des champs de mines qu'il fallait éviter, par l'obligation de mouiller la nuit en pleine mer pour n'avancer qu'au jour. En quittant la Hollande, nous avons dû piquer droit sur la Tamise pour lâcher la côte de Belgique semée de périls. Une tempête nous a forcé de stopper à l'embouchure du fleuve et enfin quand nous avons pu rallier la France le capitaine et moi nous avons gagné l'un pour l'autre, une profonde sympathie, je dirai même de l'amitié.

— Alors, père, je suis contente de t'avoir amené le marin anglais. Il est bien amusant avec son étrange manière de parler le français.

— Il fait comme il peut. C'est un loyal et digne gentleman, bien éprouvé lui aussi. Imagine-toi que son père et sa mère ont été des premières victimes des zeppelons, à Londres, leur hôtel écrasé les a ensevelis ensemble sous les débris.

— Oh! le malheureux, comme il a dû souffrir!

— Certes. Il était capitaine de vaisseau avant la guerre, il avait donné sa démission, mais après ce malheur qui le faisait orphelin, il a sollicité un commandement et est parti sur un torpilleur. Ses deux frères ont été tués dans la Somme. A présent il est seul. Il a donné l'emplacement de son hôtel, à Londres, pour y construire un orphelinat. Son grand château de Grovenir lui semble bien désert, alors il reste en France où il s'occupe d'Hydro-Avions et fait ici des études à ce sujet. Il me paraît digne de toute estime.

L'entrée du facteur interrompit la conversation. Il remit au colonel une lettre timbrée de l'étranger.

— C'est de Dominique! s'écria Yvrande radieuse. C'est pour toi, père, mais lis tout haut.

Le jeune lieutenant, de son écriture haute et droite, parfaitement lisible, racontait sa vie:

"Mon cher oncle,

"Cousine chérie,

"Enfin me voilà libre. non de penser à vous, car c'est à toute heure, mais de vous le dire, ce qui, jusqu'à présent, m'a été impossible. Mon cheval a bu dans le Rhin allemand! Il s'est désaltéré au fleuve frontière et... j'aurais aimé à faire comme lui, si l'eau — à l'instar du beau Danube bleu — avait été moins grise. Quoiqu'il en soit, le Rhin attire ce n'est pas une vaine impression, et je suis resté sur ses bords hypnotisé. Je vous y plaçais à côté de moi. Là, j'ai imaginé toute une vie d'avenir. Je suis cantonné à Bohn, où naquit Beethoven. J'ai été visiter les coteaux de Johannisberg (trente florins la bouteille). J'ai regardé le château de Namédy où vit, en recluse, la soeur du roi Albert de Belgique, veuve d'un Hohenzollern; j'ai été jusqu'à Wilhemshoe, première résidence de l'Empereur Napoléon, prisonnier en '70 et dernière étape de Guillaume II avant la fuite et la déchéance. (Le château ne porte pas chance aux empreneurs.) J'y ai vu le socle colossal de la statue d'Hercule dont le bronze fut fondu en 1916 pour faire des canons. Puis, une après-midi, je suis allé revoir le camp de Dulmen, en Westphalie, où j'ai tant souffert de la faim, de la captivité, de la honte... Le château du Prince de Ligne qui dominait le camp est maintenant désert, le propriétaire est en exil comme tous les princes allemands. Notre temps est peu occupé, pas triste, je lis beaucoup en allemand, je vais au spectacle, je suis logé chez une "Frau" qui me

fait des grâces, possède trois filles: Rosen, Thécla, Elsa. Elles ont des yeux de faïence bleue, des tresses épaisses et rousses, une taille bien carrée, des pieds solides, et des battoirs de blanchisseuses pour mains. Elles sont aux petits soins pour moi, jugez-en: Un jour, je demande si je ne pourrais pas avoir une boule d'eau chaude dans mon lit. Trois sourires acquiescent à mon désir et le soir j'avais trois boules d'eau brûlante sous mes draps. Les trois soeurs ne s'étaient pas entendus ensemble avaient réalisé chacune mon vœu. Quel zèle!

On danse aussi, leur évêque prussien n'a défendu ni tango, ni fox-trot de sorte qu'on s'agite en cadence, pendant que le jeune Kurt qui a perdu les deux jambes par nos obus, s'escrime avec ses deux bras sur le piano. Il siffle en même temps merveilleusement comme le roi Charles I, de triste mémoire, et parfois il chante. Tout cela est fort gaie. Si gaie même que c'est incompréhensible.

Les jeunes Boches, Yvrande chérie, sont créés pour mettre encore plus en valeur votre charme prenant. . . Pardon, oncle Yves, mais vous savez bien le but de ma vie. J'ai de bons camarades, les officiers de notre régiment sont presque tous Saint-Cyriens, nous nous entendons pour l'agrément des jours, mais tout de même c'est l'exil, et quand je regarde par dessus le Rhin, mon coeur dépasse mon horizon et va se blottir près du vôtre.

Vers Pâques j'aurai vingt jours de permission. Comme les écoliers j'efface sur mon calendrier une date chaque jour. Ce sera le moment des grandes décisions, vous me laisserez, cher oncle, vous donner un autre nom plus proche et plus tendre. Ecrivez-moi,

n'oubliez pas l'absent qui vit d'un espoir.

A vous de tout moi.

Dominique."

Yvrande attentionnée, buvait les paroles qui tombaient des lèvres de son père, elle lui prit la lettre la relut, puis elle alla la mettre dans le tiroir du bureau de sa mère. Le Colonel la regardait agir sans un commentaire. Seulement au fond de sa conscience, il pensait: "De l'amour, sans doute. Mais..." Il n'osait pas formuler, même vis-à-vis de lui, une pensée qui venait de germer l'instant d'avant, pensée qui mettrait en liberté, si elle se réalisait, les soucis de la vie chère, des réparations dispendieuses, des difficultés nées de la pauvreté... Ces réflexions le conduisirent à cette demande:

—Sais-tu ma fille ce que peut être devenu le petit cadre en racine de bruyère, au milieu duquel figure une scène des Evangiles apogryphes. Je l'ai cherché toute la matinée, parce que, si petit qu'il soit, comme c'est une miniature d'Isabey, j'en tirerais un bon prix et cela me permettrait de payer le couvreur. Chose rudement pressée, car la tempête a encore emporté ce matin un grand morceau du toit.

—Tu parles d'une vue de la Sainte Famille dans le désert. Le Divin fant tendant ses petits bras vers un palmier qui s'incline pour lui offrir ses fruits.

—C'est cela, tu sais où il est?

—Oui, je le sais, père, seulement, quel ennui! Figure-toi que j'en ignorais totalement la valeur et je l'ai donné à Servane le croyant signé de maman: Isabelle.

—Ne t'alarme pas, ma chérie, tu iras tout simplement porter un autre

cadeau, à la bonne petite Servane qui te rendra l'objet illico.

—En effet.

—Tiens, donne-lui cette lampe, elle lui sera infiniment plus utile que la miniature et lui plaira bien davantage.

—Tu as raison, papa, je m'y rendrai aussitôt après déjeuné. On dirait que le vent s'apaise.

—Un peu, mais il y a des sinistres en mer. Pendant que je guettais ton retour, j'ai aperçu des fusées blanches. Il faut encore que je t'explique une chose et ce sera la seule que tu pourras dire à ta compagne d'enfance, car en vérité ce serait trop oruel de lui vouloir reprendre un objet parce qu'il a trop de valeur.

—Elle est tellement dévouée qu'elle l'admettrait sans se froisser, père.

—C'est égal, l'explication te sera moins pénible en usant du second moyen.

—Lequel donc papa?

—Dans les carnets de mon père, relatant la guerre de 70, il y a une page que je comprends mal, que d'ailleurs je n'avais jamais eu le temps de lire attentivement avant les heures d'inactions qui me sont imposées à présent.

—Je n'ai jamais lu ces carnets père, oh! comme j'aimerais à revivre la vie des miens, veux-tu me les donner?

—Certainement. Pour aujourd'hui, je vais t'en lire une page, peut-être seras-tu plus perspicace que moi.

—J'en doute, mais je suis toute attention.

Le Colonel tira de la poche intérieure de son veston un cahier relié en rouge dans un caoutchouc maintenait les feuillets. Il lut.

“Angers décembre 71. “Les Prussiens sont à Durtal, à six lieues de notre ville, on les attend. Aussi ma femme et moi avons-nous pris quelques précautions... Le plan en est au dos du cadre de bruyère que j'ai envoyé avec quelques caisses de linge et de vêtements à notre villa des Mouettes. Nous attendons de pied ferme. L'ennemi peut nous vaincre, non nous abattre. Grâce à Dieu, mon fils est en sûreté au collège de Cambridge. Un jour il nous vengera.”

—Grand-père était prophète, interrompit Yvrande, tu as tenu le voeu de 71. Continue ta lecture si passionnante.

—C'est tout. Les feuillets s'arrêtent brusquement. Tu sais que mon pauvre père est mort au mois de janvier suivant, avant l'armistice par conséquent. Ma mère, atteinte comme lui de l'épidémie de varole noire qui sévissait alors, l'a suivi au tombeau et je suis resté, pauvre orphelin, en Angleterre, jusqu'à la fin de la campagne.

—Alors, que déduis-tu?

—Que mes parents ont caché de l'argent, que cette cachette n'a jamais été recherchée...

—Je pense comme toi, mais le renseignement est bien vague.

—Pas tant que tu crois. Je me rappelle très bien notre maison d'Angers. Elle fut vendue par mon tuteur et je n'y retournai jamais. A chaque anniversaire, j'ai accompli le pèlerinage du cimetière, sauf pendant les années passées en Afrique. Mais je m'arrêtais seulement à Angers entre deux trains et je n'eus jamais l'idée d'aller demander une autre source de larmes devant cette maison où je ne pouvais plus entrer.

—Père, il nous faut le cadre à tout prix. Par quelle fatalité l'ais-je donné. Yvrande fut obligé d'attendre le déclin du jour avant de pouvoir sortir. Soudain une averse torrentielle s'était abattue après cette formidable ruée d'air. Elle mit sa cape de caoutchouc, son canotier de toile cirée et bravement se lança sous la cinglée, vaillante, la pensée en avant. Fille de soldat, petite fille de marin, elle avait un atavisme de bravoure, une vigueur de jeunesse et l'interminable gaieté qui était le fond de son caractère heureux. Elle s'amusait le long du chemin bouleversé, semé de petites pointes de sapin comme pour une procession. L'eau ruisselait sur son visage et maintenant plus un souffle ne secouait les arbres las de la formidable fûte, les branches affairées restaient immobiles.

—Mademoiselle Yvrande! Par un temps pareil!

Telle fut l'exclamation, bien justifiée qui accueillit l'arrivante au chalet du garde. Toute la famille était là, autour de la lampe allumée déjà.

La mère épluchait la salade destinée au souper, le père préparait un piège à renards, Servane cousait, Nazaire lisait le journal.

Sans tarder la jeune fille expliqua son but, son premier regard avait été pour la place connue où elle savait son présent accroché. Mais au lieu du petit cadre il y avait une large gravure enluminée où rutilait une copie de la Vierge à la chaise, copie grotesque du tableau de Raphaël.

Hélas les mines consternées de ses amis attéaient la pauvre enfant:

—Où est le petit cadre que je t'ai donné Servane?

Alors ils se mirent à parler tous à la fois, expliquant:

—Un commis-voyageur est entré ici en attendant que sa visite soit annoncée à Monsieur à qui il allait faire des offres de services. Il a aperçu le petit tableau, il l'a décroché, regardé, puis il nous a demandé de le lui vendre.

—Bien entendu j'ai refusé, affirma Servane dont la voix dépassa celle des autres, les fit taire tous, tandis que les larmes aux yeux la petite Bretonne continuait seule: Le malheur a voulu que juste Nazaire vint à ce moment, l'homme disait: "Je vous donnerai en place un grand tableau, tenez j'en porte justement à votre patron, vous n'avez qu'à choisir, j'en ai plusieurs dans ma voiture.

Tout en parlant il allait devant la porte où son auto stoppait. Il déballait des images, des portraits d'ancêtres pour notre maître qui voulait une galerie. Il faisait valoir les encadrements dorée en regard de la vieille sculpture noire, poussiéreuse, ajourés et Nazaire, enthousiasmé, s'écria:

Faut pas hésiter, c'est du beau pour du vilain. Mamzelle Yvrande sera contente pour sûr que son cadeau soit changé de la sorte. Alors on a cédé.

Cela semble vous consterner Mamzelle, pourquoi...

—Parce que mon père tenait beaucoup à cette miniature ce que j'ignorais, quand je vous l'ai donnée, chers amis, elle contient, paraît-il, un plan d'une chose importante pour nous. Je voulais vous redemander de me la rendre et je vous offrais en place une lampe. Peut-être n'est-il pas trop tard pour la reconquérir. L'objet a peut-être été vendu à Monsieur Jacques par le commis-voyageur.

—Non, Monsieur et Madame ont trouvé eux aussi la chose laide, ils se sont payés tous les portraits, fit Na-

zaire, à preuve que c'est moi qui les ai accrochés dans la galerie.

—Alors qu'est devenu le voyageur?

—Je l'ai entendu répondre au patron qui le pria de rester à dîner : "Non, merci, je dois rattraper l'express de Paris à Saint-Nazaire, l'auto qui m'a amené va me reconduire." Et il s'en est allé tout souriant.

—Je le comprends, fit Yvrande désolée. Est-il parti depuis longtemps?

—Non. Son tacot de louage allait si mal que...

—On pourrait peut-être le rattraper. A quelle heure part le train de Paris?

Le chauffeur tira sa montre :

—A dix-huit quarante à Saint-Nazaire.

—Il faut que je le rejoigne. Où trouver une voiture?

—Ici, Mademoiselle, j'ai causé votre souci, je le réparerai. Les maîtres sont à table, ils ne sortiront pas ce soir, je suis libre, je vais chercher la voiture de service, nous avons de l'essence à nous ici, et je vais vous mener.

Le chauffeur, désespéré de sa bévue, bondissait vers les remises, il savait que son brave homme de patron comprendrait l'explication qu'il lui donnerait le lendemain. Cinq minutes plus tard sa machine vibrante était devant la maison.

—Montez vite, Mamzelle Yvrande, mon moteur dégottera l'autre, j'en réponds.

Yvrande avait repris sa cape, enfoncé son chapeau jusqu'aux yeux, la pluie d'ailleurs avait cessé, le temps était au calme plat. Servane lui passa au cou un châle de laine, l'embrassa en lui demandant pardon et sans attendre une seconde de trop, les trois

phares allumés inondant de clarté les avenues sombres, enfla à une vitesse vertigineuse. Ils ne parlaient pas, la respiration coupée, l'un près de l'autre, dans le torpéde découvert. Ils traversèrent Pornichet en trombe, mais comme nul n'était dehors à cette heure, ils passèrent sans soucis des avis affichés à l'entrée et à la sortie du pays : "Allez doucement" et "Merci".

Toutes les étoiles resplendissaient maintenant là-haut le ciel épuré couvrait la terre tranquille, comme si jamais un cyclone n'eut passé.

IV.—EN ROUTE

Nazaire et Yvrande parvinrent à la gare comme l'horloge éclairée marquait 18 h. 38 m. Il restait deux minutes avant le départ de l'express. Le train trépidait, les voyageurs se hâtaient de monter dans les wagons. C'était le grand rapide de nuit n'ayant que des premières et des secondes classes. D'un geste prompt Nazaire avait jeté dix centimes dans le distributeur automatique, retiré un billet et le glissant dans la main de sa compagne, il la poussait sur le quai en lui soufflant : "Vite, c'est l'homme là-bas avec sa valise jaune, chapeau mou brun, macfarlane gr's.

La jeune fille sans hésiter se lança. Déjà on fermait les portières :

—En voiture!

On se bousculait, l'homme avait disparu.

Un employé apercevant Yvrande, ahurie, lui ouvrit une portière, la saisit par le coude : Dépêchons, ma petite Dame, le train file.

Le coup de sifflet parlait violent sous la marquise et la petite bretonne se trouva embarquée sans avoir eu le

temps de réfléchir. Sa tête bourdonnait, la course rapide en auto, la surprise de ce départ presque involontaire, lui causaient un véritable affolement. Elle ferma les yeux pour mieux voir en sa conscience, peser son extraordinaire aventure, son coeur battait, le sang martelait ses tempes. Au bout de quelques minutes, un peu de calme reparut, sa pensée devint lucide, elle put raisonner :

—Me voilà en route pour Paris avec un simple billet de quai, pas même une bourse dans ma poche ! à la poursuite d'un individu qui m'ignore. Il faut que je le découvre, que je lui parle, que je parvienne à le convaincre... oui, mais c'est un homme indécis, évidemment un connaisseur. Il a abusé des ignorants. Quel motif vais-je invoquer, moi, pour me faire rendre mon bien ? Quelle preuve vais-je lui donner de ma bonne foi ? Quelles offres vais-je lui faire ? Il ne me restituera pas mon tableau pour rien. Je n'ai pas un sou, je ne paie pas de mine, avec mon chandail bleu, ma jupe de tricot, mon suroît de toile cirée. Quelle situation Seigneur ! Elle se mit à prier mentalement et peu à peu son désarroi d'âme s'apaisa.

—Je m'en tirerai ! Je réussirai ! Voyons d'abord où git notre voleur ?

Il lui était facile de visiter les wagons en suivant les couloirs, que des soufflets unissaient jusqu'au restaurant. Yvrande, bien entendu, n'avait aucun colis, elle marquerait sa place avec le châle de laine blanche offert par Servane.

En face d'elle il y avait seulement deux personnes, un vieux ménage. Ils avaient des sacs qu'un porteur avait déposé dans le filet, mais la "Dame" tenait précieusement un panier dont une claire-vue dans le côté, laissait

apercevoir des yeux étincelants, Il venait de ce colis des appels plaintifs. Alors la voyageuse entr'ouvrit le couvercle. Deux petites pattes noires apparurent, puis une fine tête tachée de feu et une conversation tendre commença :

—Oui, on va vous délivrer de prison, on va dîner aussi, seulement il faut être sage, ne pas bouger des genoux à sa mère.

De légers jappements répondaient.

Yvrande sourit, remise d'aplomb maintenant, et son vis-à-vis, le Monsieur, lui demanda poliment :

—Cela ne vous gênerait pas Mademoiselle, que nous donnions la liberté à notre petit chien ?

—Oh ! nullement Monsieur.

Il salua pour remercier tandis que sa compagne libérait l'animal avec un sourire reconnaissant à l'égard de la jeune fille.

Celle-ci d'ailleurs se levait, elle avait vraiment autre chose à faire que de voyager tranquillement. Une angoisse la tenaillait : Le contrôle ! Allait-on faire le contrôle ? comment s'en tirerait-elle ? On la traiterait comme une voleuse, on la débarquerait à la première station. Oh ! vite, vite, il fallait agir. Elle s'en alla observer le contenu de toutes les voitures, du couloir c'était facile, le hasard l'avait placée en première classe. Il y avait assez peu de monde. Le train se remplirait à Nantes, à Angers, à Saumur, Tours, Orléans, etc... Dans aucun wagon elle ne découvrit le sujet de sa recherche.

—Il est donc en seconde classe, pensa-t-elle, ou au wagon-restaurant. Mais les soufflets ne communiquaient pas avec les secondes. Il lui faudrait descendre à une station et remonter ailleurs. Une difficulté de plus !

Un garçon, serviette en main, la croisa: Le premier service du dîner! disait-il.

Elle l'interrogea:

—Le restaurant ne communique pas avec les secondes classes?

—Si, Mademoiselle, on ouvrira le soufflet pour le second service après Nantes.

Yvrande n'avait d'autre parti à prendre que de s'asseoir à sa place, jusqu'au moment où elle pourrait se remettre la piste.

Ses deux compagnons avaient étalé leurs victuailles sur la tablette dressée devant eux, en face l'un de l'autre, leur chien, sagement assis auprès de sa mère, avait part au festin. L'odeur appétissante du poulet rôti rappela à la petite voyageuse qu'elle n'avait rien pris depuis le déjeûné.

—Je vais dîner d'un parfum, se dit-elle. Et pour ne gêner personne elle se tourna vers la glace de la portière qui lui renvoyait le reflet du wagon dessiné dans la sombre campagne. Si, au lieu d'être en première classe, elle eut occupé un wagon des troisièmes, ses compagnons la voyant dénuée du moindre paquet, n'eussent pas manqué de lui offrir de partager leurs provisions. Mais ses voisines de premières ne se seraient jamais permis une telle incorrection, qu'elle eut d'ailleurs repoussée. Pourtant c'était vraiment cruel d'avoir si faim. Nantes!

Il y eut une invasion de nouveaux venus, Yvrande s'élança au dehors, remonta hâtivement en seconde. Prudente, elle resta dans le couloir, sans doute un contrôleur passerait, il lui faudrait savoir l'éviter; elle se rencoigna dans le petit enfoncement près du soufflet et guetta les voyageurs qui se rendaient au restaurant pour le se-

cond service qui a lieu entre Nantes et Angers.

Aucun n'avait l'allure du commis-voyageur. Il était donc resté à sa place ?

Alors, de nouveau, elle recommença ses observations de chaque voiture, marchant lentement dans le couloir désert.

Soudain tout son sang afflua à son cœur. Elle découvrait une chose inouïe, incroyable, l'homme qu'elle cherchait était installé dans un coin, sa valise béante auprès de lui. Il en sortait de menus paquets blancs. Evidemment des victuailles, et entre ces choses elle aperçut la forme ovale du cadre de bruyère enveloppé de papier de soie. L'homme le frôla des doigts avec un sourire de contentement, puis un désir de revoir sa conquête le prit, il déplia l'objet le contempla un long moment et le remballa avec soin.

— Vais-je l'interpeler, se dit Yvrande dont l'angoisse croissait. . . Si plutôt je pouvais reprendre mon bien, voler mon voleur. Celui-ci avait étalé des journaux, il se complaisait dans ses arrangements, seul dans sa voiture.

Alors elle entra résolument, s'assit à côté de l'individu qui leva à peine les yeux tout occupé de son repas, nullement intéressé par l'aspect d'une élégante inconnue enveloppée d'un suroît gris et dont le chapeau de toile cirée, bien enfoncée, cachait une partie du visage. Yvrande n'avait nulle envie de se faire remarquer, elle observait. L'idée la meilleure, sinon la plus facile, était décidément de s'emparer du cadre. . . qu'un indigne abus de confiance lui avait fait perdre. Le possesseur actuel avait agi déloyalement en connaissance de cause. On lui rendrait son affreux chromo et on serait quitte. Il était fort peu probable qu'il osât jamais réclamer. Les

yeux mi-clos, la jeune fille ne perdait pas un des mouvements de son voisin dont la valise béante la séparait.

Après avoir lentement diné, il re-plaça son gobelet, sa serviette, les menus objets dont il s'était servi dans le sac, en reboucla les courroies, fit jouer le ressort, mais ne le ferma pas à clef. En suite il jeta dessus sa couverture, tira un cigare de sa poche et s'en alla fumer dans le couloir.

Yvrande aussitôt fit glisser la portière du wagon, comme si elle craignait le froid et ne bougea plus. L'homme accoudé à la barre d'appui ne s'occupait en rien des autres voyageurs, il tirait de grosses bouffées de fumée, et les mains derrière le dos, il commença une promenade le long du train. La jeune fille le suivait dans le champ de son regard, puis elle le perdit de vue.

Alors, doucement, elle glissa sa main sous la couverture qui recouvrait la valise, défit une courroie, puis l'autre et s'arrêta. L'homme revenait, mais il dépassa l'entrée de la voiture avec le calme le plus parfait.

Appuyer sur le bouton central du sac, faire jouer le ressort fut un jeu pour Yvrande. Elle sentit les deux côtés s'entr'ouvrir. Avant d'oser davantage, elle passa la tête par l'entrebâillement de la portière, personne dans le couloir. Personne, son voyageur avait dû filer plus loin. Alors, audacieuse, le coeur battant, la sueur au front, la petite bretonne enfonça sa main dans le compartiment de la valise qu'elle avait remarqué et tâta les paquets. Elle n'eut aucune peine à sentir le cadre rigide sous le papier de soie. Le retirer prestement, le glisser contre son coeur, sous son corsage de tricot fut l'affaire d'un instant. Hâtivement, elle referma le sac, les courroies et, tranquille en apparence, mais émue à ne

pouvoir se lever tant ses jambes tremblaient, elle attendit avec une inexprimable angoisse le retour de l'homme. Elle le vit passer plusieurs fois, puis il lia conversation avec un autre fumeur.

Le temps s'écoulait, Yvrande reprenait forces et courage, vraiment le plus difficile était accompli. A présent il s'agissait de terminer ce voyage, puis de le recommencer en sens inverse. Elle ne savait même plus où elle était tant le trouble de son coeur l'agitait. Cependant elle comprit que la marche se ralentissait et soudain l'arrêt brusque la fit se lever. Vivement elle courut vers la portière la plus rapprochée et sauta sur le quai.

Où était-elle? Qu'importait, son invraisemblable besogne était achevée. Quand le commis-voyageur s'apercevait du larcin, il y aurait des kilomètres de franchis. Oh! comme la Providence divine l'avait assistée! Son coeur se haussait d'allégresse et de reconnaissance.

Elle regarda les alentours. Une grande gare, une haute marquise, une pendule qui marquait minuit.

— Angers! dix minutes d'arrêt! criait un employé.

Qu'allait-elle devenir en attendant le train qui la repatrierait? A quelle heure ce train?

Elle grelottait. Le vent humide, glacial, s'engouffrait à travers le hall ouvert aux deux bouts, elle aperçut un bon feu dans une salle d'attente et s'y jeta, attirée par un peu de bien-être. Elle entendit, avec soulagement, le train repartir. Un homme d'équipe vint refermer la porte, la vit:

— Qu'est-ce que vous faites là? il faut sortir.

— J'attends le train.

— Lequel de train?

— Celui qui va à Saint-Nazaire.

—A Saint-Nazaire! à trois heures dix. Vous n'allez pas demeurer ici plus de trois heures, ma petite Dame.

—Mais ne puis-je attendre ici le départ, je ne saurais aller en ville...

Il réfléchit: Pourquoi êtes-vous venue si en avance? j'ai ordre de fermer les salles.

—Fermez Monsieur, mais laissez-moi me reposer près du feu, tellement j'ai froid.

Il la vit si pâle, si jolie, si embarrassée, qu'il eut une pensée pitoyable. Il revenait de la guerre et il en avait vu des exilés fuyant, harassés, éperdus! Alors haussant les épaules il dit:

—Ben, restez là-dedans, je vous ouvrirai au moment voulu.

—Merci.

Elle tomba dans un fouteuil. Réellement elle était épuisée. Si énergique que soit la volonté, la nature a tout de même des droits qui la dépasse. Yvrande, à jeun depuis plus de douze heures, manquait de forces. La joie de la réussite seule la soutenait, elle sentait contre son coeur la bienfaisante image de la Vierge Marie et elle songeait que dans le désert les palmiers chargés de dattes, s'étaient inclinés vers la Sainte Famille en détresse... mais dans la gare aucun palmier ne fleurissait. Un vague assoupissement la saisit sous l'empire de la bonne chaleur et le temps passa sans qu'elle en compta les divisions.

A trois heures on ouvrit la salle d'attente, elle sortit anxieuse. Allait-on lui demander son billet? Ce simple billet de quai pris à Saint-Nazaire... Oh! bien sûr elle rembourserait dès qu'elle le pourrait, mais pour le moment il lui fallait user de ruse, payer d'audace.

Aussitôt que la rame parut bruyante, sifflante, enveloppée de fumée,

elle s'élança, agrippa une poignée de cuivre et monta au hasard. Qu'importait la classe, pourqu' elle partit.

A cette heure nocturne, en février, les voyageurs sont peu nombreux, dans la direction du Croisic, elle se trouva en seconde. Il y avait dans la voiture où elle échoua une religieuse qui accompagnait deux jeunes garçons étendus sur la banquette, un oreiller sous la tête, la couverture jusqu'au menton. Yvrande se cacha dans le coin opposé et le train démarra doucement. Un des enfants se plaignait, la soeur le caressa, lui parla, le redressa, lui donna à boire d'un liquide qu'elle prit dans une bouteille thermogène, mais la trépidation la gênait et le liquide se renversa en partie.

—Ma soeur, puis-je vous aider? fit Yvrande empressée.

—Merci. Si vous le voulez bien versez le tilleul pendant que je soutiens le petit.

La jeune fille obéit, heureuse d'être utile et après, quand le garçon fut recouché, la religieuse expliqua:

—Je conduis ces jeunes malades au Sanatorium de "Pen-Bron" près du Croisic. Nous venons du Nord, ce sont des orphelins qui ont trop souffert pendant l'invasion.

Juste à ce moment, la casquette galonnée du contrôleur de billets, son emporte pièce en main, apparaissait dans la porte du wagon. Yvrande frémit, mais elle était protégée. La soeur tira des papiers de son sac... l'homme ne les regarda pas, comprit qu'il s'agissait d'un convoi de l'assistance publique et referma la porte sans s'occuper de la jeune fille qu'il prit pour la compagne de la soeur.

—Décidément, pensa la tremblante voyageuse, j'ai la chance avec moi,

Je suis venue dans le seul compartiment où je pouvais passer sans être remarquée.

Et tout le long de la route elle s'empressa auprès de la Soeur de Charité, l'aidant à soigner les enfants, les changeant de position, les faisant boire car ils avaient la fièvre. Elle répondit le chapelet que la religieuse dit tout haut et quand on fut à Saint-Nazaire, les petits malades lui souriaient et la Soeur lui affirma que Dieu la bénirait.

Sortir de la gare de Saint-Nazaire avec l'éternel billet de quai était fort simple. Yvrande aurait bien pu continuer en chemin de fer jusqu'à Pornichet, le train s'y arrêta à 7 h. 46, mais comment descendre de wagon et passer à la sortie sans billet dans un pays où elle était connue. Tandis qu'à Saint-Nazaire toute facilité lui était accordée. De cette ville aux Mouettes il n'y a que douze kilomètres, elle pouvait bien les faire à pied, ce ne serait pas la première fois... seulement elle avait compté sans l'épuisement de son jeûne prolongé. Quand elle voulut marcher, elle sentit ses jambes molles et un éblouissement fulgura devant ses yeux. Elle dut s'appuyer un moment contre le mur, puis le grand air salé la ranima; au sortir de ce wagon clos, le souffle maritime frais et pur l'avait surprise. A présent elle reprenait d'un sursaut sa vaillance:

— Vite, allons retrouver papa. Comme il doit être inquiet, bien que, sans aucun doute Nazaire l'ait prévenu de ma fugue spontanée.

Roidie, la volonté tendue, elle prit la route de Pornichet. Le soleil levant se montrait derrière les pins et projetait sur les vagues calmes des lueurs roses.

— Sept heures et un quart, se dit-elle, en deux heures je ferai bien la route. Seulement c'était dur, elle avait le front moite, les mains glacées, le coeur trop agité. Au sortir de la ville elle fut forcée de s'asseoir un moment sur le talut. Une carriole tressautant arrivait au trot d'un cheval qu'elle reconnut. C'était celui du boucher de la Baule dont elle était la modeste cliente. L'homme en passant la regarda, puis il tira sur les guides, arrêta sa bête.

— Mamzelle Yvrande de Kerleven!
— Monsieur Leveau.

— Est-ce par hasard, mamzelle, vous reviendriez chez vous à pied?

— Oui, mon ami, je vais dans le même sens que vous, avec mes moyens naturels.

— Ben, montez donc avec moi, mamzelle Yvrande, le chemin sera moins long.

— Merci, j'accepte bien volontiers.

— Encore ma chance, pensa la petite bretonne en prenant place sur la peau de mouton étendue sur la banquette.

— Vous me rendrez grand service, dit-elle sincère. J'arriverai plus tôt ainsi.

— C'est mon plaisir, mamzelle. Votre père a été bon pour mon gas au régiment, je ne l'ai pas oublié. Un officier comme y en a guère. Juste, pas fier et regardant les pauvres comme les riches.

— J'aime à entendre parler ainsi de mon père, Monsieur Leveau. Ce n'est pourtant pas que nous soyions pour vous de fameux clients.

— Bah! votre père s'est pas enrichi à se faire casser les jambes, y en a d'autres qui ont pas donné leur peau et leurs os et qui ont ramassé la bonne galette. Pas besoin d'aller bien loin pour voir ça. Tenez, le panier que

je porte, là, derrière nous, savez-vous ce qu'il y a dedans?

— De la viande?

— Pour sûr, mais quelle viande! Un grand filet de première piqué de lardons, six paire des ries de veau. Pour plus de deux cents francs! A fallu que j'aïlle chercher ça jusqu'à St-Nazaire. Savez-vous qui boulottera la belle marchandise?

— Ah! je devine, c'est pour le nouveau riche de la Roche Rouge.

— Juste, pour M. Jacques.

— De braves gens, dit-on.

— Oui, assez. Lui est un bon bougre qui vous tape sur l'épaule, rigolle, m'appelle Leveau, fils de sa mère. A preuve qu'une fois que ça m'échauffait, j'y ai riposté:

— Fais ton Jacques, spèce d'enrichi! Vous croyez qu'il s'est fâché? Point, il a ri, m'a fait trinquer avec lui. "Si je suis riche, qu'il a dit, je ne l'ai pas volé. Ah! j'en ai trimé des nuits et des jours pour amasser les pepettes. Mais aujourd'hui mademoiselle Jacqueline Jacques est la plus riche héritière du pays." Une fille de votre âge, mamzelle Yvrande, mais dame! pas jolie comme vous.

Yvrande haussa les épaules en riant.

— Père Leveau devient galant!

— Dame, puisque je vous roule...

Il éclatait de rire, jovial, tout en allongeant la mèche de son fouet sur la croupe de son cheval.

— Hue Corneille! hue!

— Alors il y a de grand diner à la Roche Rouge, demanda la jeune fille intéressée par ce voisinage dont tout le monde parlait au village.

— Pas tant que le voudraient les patrons. Ils ne connaissent personne de la localité, c'est pas des comtes et des marquis qui vont aller les voir s'pas? Mais ils invitent les officiers

du camp d'aviation américain, c'est pour eux ces réjouissances-là.

— Et Madame Jacques vous la connaissez?

— Ben sûr, elle fait sa sucrée celle-là, elle vient à la cambuse en robe de velours, regarde pas les prix et dit d'un ton pointu: "Apportez-moi tout ce qu'il y a de meilleur, boucher." Alors dame, je la sers à souhait. C'est pas croyable ce qu'il passe de viande dans la maison avec le tas de domestiques qui s'en fourent jusqu'aux yeux.

Yvrande écoutait ce verbiage, un peu ennuyée de ces confidences, mais le chemin défilait très vite, on avait déjà dépassé le vieux Pornichet. La mer étale, splendidement calme, affleurait la route, quelques voiles rousses ponotuaient l'horizon, le train passa en tonnerre à droite des voyageurs. Yvrande pensa qu'il emportait les pauvres enfants malades et elle éprouva un peu de contentement en songeant qu'elle leur avait été utile pendant le voyage. Elle n'écoutait plus Leveau qui pérorait, pourtant un nom attira son attention. Il venait de nommer Lord Nevil. Il racontait un joli trait de charité accompli par l'Anglais.

— C'était justement le jour de Noël, expliquait le boucher. J'avais porté des gigots à la villa des Tamaris où le Monsieur Mylord avait un grand diner de camarades. Quand je livrai la commande, il y avait au fond du panier un tout petit morceau de pot au feu pour la femme au Pouleau qui loue les cabines de bains et dont le gas a été tué et l'homme noyé.

— Pas gros que je dis, pour la mère et les gosses ce bout de frige, y bouffent pas comme vous autres. Je causais au chef qui gouverne la cuisine,

mais le patron se trouvait à passer, il entendit, s'amena contre la table et prenant un gros rumsteack que je venais d'y déposer pour lui, il le posa sur le mince pot au feu. "Portez le tout à la veuve" qu'il dit.

—Le geste est d'un brave homme, concéda Yvrande. Ces étrangers sont bons, j'ai remarqué combien ils aimaient les enfants. Ils ont toujours des tablettes de chocolat dans leurs poches et ils les distribuent aux marmots.

—Oui, ça fait aller le commerce du pays. Nous via quasiment rendus, Mamzelle Yvrande, on d'rait que c'est votre papa qui est contre la barrière de chez vous.

—Oh! c'est lui, il m'attend! Merci de tout mon coeur, Monsieur Leveau, voulez-vous arrêter Corneille que je descende.

Mais la demande était superflue, à peine le cheval avait-il ralenti son allure, que la jeune fille avait sauté et d'un élan s'était jetée au cou de son père qui, de son côté, arrivait au devant d'elle de toute la vitesse de sa mauvaise jambe.

—Je l'ai! Je l'ai papa.

Telle fut la première parole d'Yvrande, radieuse.

—Dieu soit loué chérie! Mais comme j'ai été inquiet! Je t'attends ici aux heures d'arrivée de tous les trains.

—Nazaire t'avait averti de mon départ si imprévu?

—Il m'a dit t'avoir vu monter dans le wagon. Lui et moi avons pensé que tu allais t'entendre avec le voyageur en route et que tu descendrais à la première station... Savenay sans doute.

—Ah! je suis allée plus loin.

Ils étaient rentrés dans la cuisine où Servane était venue s'installer en l'absence de son amie. Ce fut un second élan de coeur, les deux compagnes s'embrassèrent puis Yvrande, rose de joie d'être au but, mais épuisée de fatigue, tomba sur une chaise anéantie. Promptement Servane lui servit une tasse de café brûlant, de belles tartines dorées et l'affamée y fit honneur, tout en expliquant son miraculeux succès. Mais elle tut ce qu'elle avait souffert et comment elle avait fait sa tournée sans un sou.

— Alors, Servane, ma mignonne, tu vas bien vite retourner le chromo d'échange. Nazaire saura par son patron l'adresse de l'indélicat personnage et on lui réexpédiera sa marchandise.

— Soyez tranquille, Mademoiselle, dans deux heures ce sera fait.

— Et cela ne te chagrine pas, ma petite amie?

— Moi! Depuis que j'ai compris notre sottise, je suis indignée, mademoiselle, le chromo est décroché, enveloppé, il n'y a plus qu'à le mettre en caisse et à le porter à la gare.

Le colonel avait pris le cadre des mains de sa fille, il contemplait ému le charmant sujet, il relisait au dos la légende écrite de la main de son père et dont l'encre blanchie était encore visible, il le palpait.

Evidemment le tope de la cachette se trouvait entre la feuille d'ivoire et la feuille de papier, il fallait décoller celle-ci.

Il ferait ce travail avec grand soin, dans la solitude sa chambre.

Alors il monta chez lui, laissant ensemble les deux bretonnes, l'une servant l'autre, tranquilles maintenant.

Servane dit:

— Mamzelle Yvrande, j'ai pensé à ce que vous me disiez, l'autre jour.

— Quoi donc? Je te dis tant de choses.

— Rapport à votre idée de gagner de l'argent.

— Ah! certes, je voudrais en gagner. Je souffre de mon incapacité et, ajouta-t-elle mentalement, il faut absolument que j'envoie au chef de gare de Saint-Nazaire le prix aller et retour de mon voyage. Il ne s'en doute pas de ce larcin, il ne s'en doutera jamais, je mettrai un mandat dans une enveloppe avec ces mots: "De la part d'une personne qui a voyagé sans billet". Après, ma conscience sera tranquille.

Servane continuait:

— Hier, je suis allée au château, mamzelle Jacqueline voulait que je lui apprenne à faire le filet. Son père est arrivé, il a regardé ma cordelette, ma navette, il s'est intéressé à mon travail et il a dit avec sa familiarité habituelle.

— Dites donc, la gosse, vous connaissez la Demoiselle des Mouettes?

— Pour sûr, Monsieur, à preuve que je l'aime comme si elle était ma soeur.

— Elle n'a pas l'air d'une mijorée, elle est de la haue quand même.

— Tout ce qu'il y a de plus. Son père, le colonel, a le titre de comte.

— Je m'en bat l'oeil, en fait de compte j'aime ceux que j'encaisse, mais il m'a poussé une idée. Elle a pas l'air d'avoir le sac, la gamine toute comtesse qu'elle soit.

— Elle a ce qu'il lui faut, monsieur.

— Bast! ça ne paraît guère. Aucun équipage dans la maison aux Mouettes, des carreaux de vitres cassés remplacés par du papier, ça pue la purée.

Il riait le gros père, je l'aurais giflé. J'aurais eu tort. Il ajoutait:

— Elle a des manières de noblesse, elle sait le "pot-à-colle" du grand monde, hein?

— Qu'est-ce que c'est que vous dites?

— Je dis "pot-à-colle" ça veut dire le protocole, comme qui dirait le catéchisme des belles façons, des usages du monde chic.

— Elle sait tout ce qu'il faut, monsieur pour plaire et se faire aimer.

— Faut nous faire faire sa connaissance, ma petite, je lui ferai une proposition: Communiquer sa science à Jacqueline, lui donner des leçons quoi?

— Je le lui offrirai de votre part, monsieur.

— Et puis on ne lésinera pas sur le prix vous savez. Quand on a de la gallette à ne savoir qu'en faire, on aime à en jeter aux moineaux... aux mouettes aussi.

Il avait l'air de s'amuser considérablement le bonhomme, moi j'ai dit:

— Sûr que Mamzelle Yvrandre acceptera. Seulement elle est fière, faudra que vous y alliez en douceur monsieur.

— Avec des gants de velours, ma belle; amenez-la toujours au plus tôt.

— Voilà la chose, Mamzelle, j'ai bien fait pas-vrai?

— Très bien. Comme ton coeur te guide, ma mignonne. Veux-tu que nous allions à la Roche Rouge dès ce soir? Tout de même, je suis bien lasse.

— Plutôt demain. Ce soir il y a grand raout au château.

— Je préfère en effet remettre. Veux-tu demain dix heures? j'irai te prendre chez toi.

— Entendu, je vous attendrai, Mademoiselle. A présent que vous avez déjeuné, je vais rentrer rassurer les miens à votre sujet et L'occuper du tableau.

De nouveau un bon baiser scelle le projet du lendemain. Servane partit lestement et Yvrande monta à la chambre du haut où chaque jour elle se rendait pour prier devant la Vierge qu'elle aimait. L'orpheline avait placé l'image de N.-D. de la Mer sur une console, elle l'avait entourée de statuettes bleues des Dunes, au bas du portrait de sa mère. Elle s'agenouilla devant les chères images confondant son amour, sa foi, son espérance, puis de la prière elle passa au rêve ennuagé, puis au sommeil involontaire, impérieux. Sa force nerveuse, sa volonté étaient enfin vaincues par la nature reprenant ses droits. Au pied des deux images au regard maternel, la petite Yvrande dormait.

V—CHEZ LES NOUVEUX RICHES

Yvrande avait revêtu le costume qu'elle avait composé pour son voyage à Paris. Fine et svelte, amusée à l'idée du métier qu'on lui offrait, elle marchait gaiement en compagnie de Servane le long de l'avenue conduisant de la loge du garde Denis au Manoir de Roche Rouge. Les sapins couverts d'une mince couche de givre que le soleil faisait étinceler, offraient un aspect grandiose, avec au bout de leur enfilade les tours rondes et grises de style roman qui gardaient l'entrée de la cour d'honneur. M. Jacques, auquel on avait décrit le manoir de style "roman" au moment de son achat, avait eu beau s'écrier que peu lui importait le genre des romans qu'il ne lisait d'ailleurs pas, préférant les voir au cinéma, il n'en avait pas moins acquis le manoir féodal. Dans la galerie des armures, qu'il dénommait les "Marmittes", il avait fait poser les portraits frisés, poudrés, achetés fort cher et il expliquait avec un geste large: "Mes

ancêtres" tenant ce raisonnement pas trop faux: "Je viens du père Adam et de la mère Eve, tout comme ceux-là". Quant à Madame Jacques elle donnait à sa famille une bonne rente afin de permettre au vieux chaudronnier qu'était son père de ne plus aller par les villages et campagnes "chiner" les casseroles et mors de chevaux à rétamer. Elle avait le sentiment filial, moins de rondeur que son mari, plus gênée dans sa nouvelle situation parce qu'elle avait le sens du ridicule de certaines attitudes et cela la rendait ombrageuse, capable d'écouter aux portes les réflexions de ses domestiques ce dont le digne Jacques "se moquait pas mal". La fille de ce couple parvenu aux sources du pactole, élevée à l'école communale, sous la garde de ses grands parents, pendant que son père et sa mère achetaient et vendaient à mille pour cent de bénéfices, était une enfant simple, franche, timide et douce. Le luxe tombé soudain dans sa vie, l'étonnait sans l'éblouir, elle ne songeait jamais à se faire servir, surprise quand le maître d'hôtel lui changeait son assiette à table, stupéfaite de voir la femme de chambre lui boutonner ses bottines. Ces manières allaient à l'inverse de l'enseignement donné par sa grand-mère qui lui avait appris à laver le linge et la vaisselle, à reporter l'ouvrage chez la pratique, à faire fondre l'étain, même à souder les boîtes de conserves de sardines.

Jacqueline disait: "Merci Monsieur" au valet de chambre et ne pouvait se déshabituer de faire son lit.

Le trio des Jacques attendait Yvrande dans le hall d'entrée où brûlait un feu énorme dans l'immense cheminée haute et large, flanquée à l'intérieur de deux bancs de pierre.

Sur une table en bois sculpté un vase de Chine contenait de frais lilas, des oeillets, des roses. Dans une autre potiche des mimosas. L'aspect des choses était charmant. Madame Jacques s'était assise dans un fauteuil antique représentant un personnage de bois, dont les genoux formaient le siège, la poitrine, le dossier, la tête, le fronton, les bras, les accoudoirs et les pieds, le tabouret. Elle avait revêtu une robe de panne verte garnie de zibeline, ouverte en pointe, laissant voir à son cou rouge un collier de perles merveilleuses. Ses doigts courts, épais, étaient encerclés de bagues où rutilaient des saphirs, rubis, diamants, des bracelets entouraient ses poignets rugueux.

Des boucles d'argent ornaient ses larges souliers dominés de bas transparents. Ses cheveux, savamment ondulés, se dressaient en dôme au-dessus d'un front hâlé, ses yeux gris luisaient à travers un face à main d'écaïlle blonde, qu'elle tenait par genre car les verres n'étaient que de simples vitres.

Jacqueline habillée d'une robe de soie cerise décolletée en rond, garnie de précieuses dentelles se tenait en équilibre sur de hauts talons, terminant des bottes de cuir blanc claqué de noir vernis, une montre enrichie de diamants ornait son bras gauche, elle était debout appuyés au siège de sa mère.

Le père, les jambes écartées se tenaient le dos au feu, il était en smoking. Evidemment la famille avait étudié une pose.

La première impression d'Yvrande en voyant ce tableau faillit se traduire par un intempestif éclat de rire, d'autant plus que les yeux ronds de Servane trahissaient la plus vive admiration. Elle parvint à se dominer.

Madame Jacques se levait majestueusement pour venir au devant d'elle. Monsieur Jacques lui avançait un fauteuil. Jacqueline, les bras ballants, les lèvres entr'ouvertes se tenant d'un pied sur l'autre, la contemplait. La maîtresse de maison crut de bon ton de sortir une insolence:

—Vous pouvez vous retirer, dit-elle à Servane, la place des domestiques n'est pas au salon.

—Va, ma petite amie, ajouta Yvrande, je te rejoindrai tout à l'heure.

La fille du garde obéit aussitôt.

—Nos gens n'ont pas besoin d'assister à nos arrangements pas vrai ? confirma la maîtresse de maison.

Le père prit la parole: —Mademoiselle de Kerleven, je n'y vais pas par quatre chemins moi, aussi vous dirais-je tout net ceci, en vous priant de ne pas vous offenser si je cause franchement.

—Expliquez-moi vos intentions. Monsieur, je verrai s'il me convient d'y souscrire.

—Voilà: On a gagné son pain et même un peu de beurre avec... mais, avouons-le, on ne sait pas très bien les usages du monde.

—Du grand monde, punctua la mère du fond de sa cathèdre.

—Nous avons une demoiselle et nous voudrions que ses connaissances soient à la hauteur de sa fortune. Pour la science, elle a son certificat d'études primaires. C'est pas de la grammaire de quoi je parle, non, c'est d'une science qui s'apprend pas dans les bouquins.

—Nous voudrions qu'elle ait le vernis de la distinction, ajouta la mère. Pour la toilette on s'y connaît. Croyez-vous, songea Yvrande qui s'amusa.

—C'est plutôt pour les manières. Nous voulons recevoir toute la société du pays, donner des bals, des soupers, des chasses.

—Je fais venir une meute d'Ecosse, lança le châtelain.

—Vous devez me comprendre, Mademoiselle, continuait Madame Jacques. Il m'est difficile de m'expliquer sur une chose où il s'agit de pointes d'aiguilles, de finesse de langage, d'attitudes, de façons.

—Je vous comprends très bien, Madame, et je crois très aisé de renseigner Mademoiselle Jacqueline, la femme est très naturellement très assimilable, quelques conseils suffiront.

—Et la paye? interrompit le père. La paye, parlons-en, vous gênez pas, parce que nous, voyez-vous, rien ne saurait nous gêner, conclut le bonhomme en tapant sur son gousset.

Yvrande rougit. Faire passer un peu de délicatesse dans ces consciences-là céderait peut-être aux leçons. Elle en eut l'espoir en voyant le froncement de sourcils de la jeune fille et la manière gentille dont elle ajouta:

—Mademoiselle de Kerleven veut bien nous rendre service, papa, nous la prions d'accepter une indemnité pour le temps qu'elle perdra en venant chez nous.

—Bon, se dit Yvrande, il y a de l'étoffe chez mon élève, alors franchement elle explique:

—Monsieur, je n'ai aucune honte d'avouer mon peu de fortune. mon père s'est battu pour la France. Il a recueilli beaucoup d'honneur et de satisfaction intime, je suis fière de lui. Seulement, il est certain que par le temps actuel la vie est un problème, je serai contente de vous être utile, je m'en rapporte à vous pour le

reste. Avant tout, croyez bien que jamais je n'aurai l'intention de vous froisser par mes avis, je vous supplie de toujours les prendre en bonne part.

—Mais pour sûr, ma chère Demoiselle, on avoue notre ignorance, c'est pour ça qu'on prend un prof.

—Alors, chose entendue. Je peux venir tous les matins pendant quelques jours, ensuite pour les cas imprévus, je resterai à votre disposition.

—Ça colle. Si qu'on commençait sur l'heure.

—J'accepte, fit Yvrande en glissant un regard très doux vers la jeune fille qui restait plantée devant elle. Prenons notre étude par le commencement, Mademoiselle Jacqueline, sortez et arrivez comme si vous veniez me faire une visite. Je suis un châtelain des environs.

L'élève sourit. D'une glissade elle fut dehors et rentra gravement à pas comptés, puis elle tendit la main en disant:

—Bonjour Madame, la santé est bonne, ça se voit du reste.

—Ma petite Jacqueline cela n'est pas tout à fait la note. Vous venez voir une personne plus âgée que vous, donc vous devez attendre qu'elle vous tende la main, il est d'usage que les jeunes filles fassent une révérence à une femme d'âge mûr, ensuite le ton de votre question est trop familier. Vous ne connaissez pas la personne que vous visitez, vous arrivez dans le pays, vous vous présentez pour la première fois, il serait de bon ton que vous vous exprimassiez avec plus de réserve. Par exemple: "Madame, je suis charmée de faire votre connaissance, nous nous installons dans votre voisinage, nous serions heureux de nouer avec vous de bonnes relations.

—Ma femme prends des notes, interjeta M. Jacques.

—Il est évident qu'une phrase de ce genre est plutôt pour Madame votre mère que pour vous qui n'avez à parler que lorsqu'on vous interroge à moins qu'il n'y ait des jeunes filles dans la maison. Supposez que je vous demande: Vous plaisez-vous dans le pays? Mademoiselle répondez-moi.

—Je vous crois que je m'y plais, ces costumes bretons sont tout à fait rigolo.

Yvrande secoua la tête: Ce n'est pas une phrase correcte, mon enfant, puis il y a des mots d'argot qui n'ont pas place dans une causerie mondaine.

—Décidément, c'est pas commode, argua le père.

—Au contraire, c'est tellement naturel!

—Pour vous, chère Demoiselle qui êtes née dans le Sérail...

Yvrande ne put s'empêcher d'éclater de rire: Vous avez des lettres, Monsieur Jacques. "Élevée dans le sérail j'en connais les détours". C'est du symbolisme. Nul ne m'a jamais appris ce que j'enseigne. Continuons: Vous désirez inviter à dîner chez vous le Baron et la Baronne de Ker-mavale, comment vous y prendrez-vous?

—Y a pas deux manières, je pense, de prier les gens à bouloter, intervint le tanneur en riant: Si j'étais chargé de la commission je dirais:

—Madame la Baronne, faites-moi le plaisir de venir dîner à la Roche Rouge, tel jour, on tâchera de vous régaler". Qu'allez-vous encore critiquer, Mamzelle le prof?

—Tout. D'abord, à part les serveurs, on ne donne pas leur titre aux gens quand on leur parle en le fai-

sant précéder de l'appellation Madame, c'est se considérer en inférieur.

—Tiens, tiens, tiens... j'ignorais ça par exemple!

—Cela et encore autre chose. Une femme qui en invite une autre peut dire: "Faites-moi le plaisir..." mais un homme s'exprime avec plus de respect et doit dire: "Faites-moi l'honneur..." et négliger toute allusion au régal.

—Non! ce que c'est bêtes les formules du grand monde! Alors on ne dit jamais ce que l'on pense.

—Si, autant que possible. Il est clair qu'il y a des circonstances où il faut un peu arranger la vérité, même en conscience, c'est admis au profit de la politesse uniquement bien entendu.

—Ben, vous savez, en faudra des leçons et des leçons avant qu'on soit à la coule; ça vous botte de les faire durer tout l'hiver?

—Si vous voulez.

—Dites donc, autre chose. Jacques a appris à danser, je voudrais organiser des... dansings, comment que vous dites ce mot-là?

—Dansing. Ce mot n'a guère cours dans les salons, on dit matinées ou soirées dansantes. Mais où en prendrez-vous les éléments?

—Pour la partie mâle, au camp d'aviation, pour les dames dans la société qui hiverne ici. Toutes les villas de la Baule sont habitées, on verra voir dans ce rayon-là. Faudrait dire un mot des toilettes.

—Ce sera en effet bien utile, fit Yvrande dont le regard amusé détaillait la tenue des trois châtelains. Seulement la vraie société ne viendra pas danser avec des gens si incertainement présentés que vos aviateurs.

—Ma robe est de votre goût, Mademoiselle? fit Jacqueline hésitante.

—Elle est fort jolie, seulement hors de propos.

—Oh! comment donc?

—Mignonne, il n'est pas midi et vous avez une robe du soir. Des dentelles comme une grand'mère...

— Là, je l'avais pensé, transigea Madame Jacques. Je voulais qu'on mette au cou de la mousseline de soie, c'est Jacques qui a observé que ce n'était pas assez riche.

—Vrai, Justine, tu n'es pas juste. T'as dit: Pour se poser dans un endroit, où que l'on est pas connus, faut de l'épate.

—Non, Madame, il faut une simplicité de bon ton. Si vous êtes affable, généreuse pour les pauvres, si vous n'affichez votre richesse qu'envers les malheureux, vous prendrez le meilleur rang parmi nous.

—Avec votre aide, digne Demoiselle, confirma le brave Jacques. Quel genre de livrée devons-nous admettre, pour affubler nos gens? Ma femme pensait rouge et or.

—Oh non! Ils auraient l'air de suisses d'églises. Généralement les valets portent les couleurs du blason de leur maître. Quand ceux-ci n'en ont pas, l'habit bleu marine ou gros vert avec simple liséré jaune par exemple est de mise.

—Ce sera bien terne.

—Ce sera convenable.

—C'est drôle, vous êtes sûre.

—Absolument.

—J'avais idée... puisque je n'ai qu'un nom de baptême, moi! de mettre sur mes cartes: M. et Mme Jacques de la Roche Rouge. J'ai payé la niche à hibou, c'est mon droit. S'pas?

—Vaguement. Enfin, bien d'autres que vous l'ont fait et je ne crois pas

qu'il existe d'autre famille de ce nom pour protester.

—Enfin, vous devenez raisonnable. Dites donc voilà la cloche du déjeuner qui sonne, vous allez casser la croute avec nous?

—Pas aujourd'hui, Monsieur, mon père n'est pas prévenu.

—A la prochaine alors. Vous l'amèneriez pas votre papa?

—Merci, plus tard, quand nous nous connaissons mieux.

Yvrande se levait, tendant la main aux braves qui la secouaient énergiquement dans le sens horizontal et allaient tous les trois la reconduire.

Jacqueline, au passage, saisit une gerbe de fleurs, l'entortilla d'un journal et la mettant aux bras d'Yvrande:

—Emportez ce sourire du printemps, Mademoiselle, à travers la neige qui menace.

—Merçi, mignonne, je suis charmée de ma petite élève, à demain.

La jeune fille rentra aux Mouettes de son pas souple et vif. Ses fleurs contre le visage, respirant ses roses, elle appréciait le bon coeur de ces braves gens et la pensée de les revoir lui plaisait.

VI—LE PLAN MYSTÉRIEUX

Le père et la fille étaient penchés sur la table de la salle à manger. Le Colonel y avait étalé un schéma de la maison où il était né à Angers et qu'il venait d'achever de mémoire.

—Regarde, disait-il, je vois la maison avec autant de sûreté que si je l'avais quittée hier et pourtant, j'en suis parti à l'âge de dix ans pour n'y plus revenir. Ce qui est entré jusqu'à mon coeur par mes yeux d'enfant y est resté gravé à jamais. J'aperçois le moindre arbuste du jardin, le plus pe-

tit meuble des chambres. Il me semble que mes parents bien aimés passent entre les choses... Maintenant je vais détacher le carton qui ferme le petit cadre, tu ne peux te figurer comme mon cœur bat, chérie.

Le cœur d'Yvrande battait aussi. Elle regardait son père inciser avec d'innombrables précautions l'envers de la miniature, ôter la rondelle épaisse de carton, puis il s'arrêtait :

— Vois-tu ce papier contre la plaque d'ivoire? eh bien, c'est le noeud du mystère. Depuis cinquante ans, nul ne l'a touché et ce sont les doigts de mon père qui l'ont effleuré la dernière fois.

D'une main tremblante il déplaçait la feuille intacte, à peine coupée aux plis. Ils regardaient anxieux. Quelle surprise était là?

— Oh! fit Yvrande, rien que des lignes, pas un mot. Quelle énigme!

— Très clair. Regarde, je pose cette feuille sur le plan du jardin, elle en est la parfaite réduction. Ces traits en carrés, ce sont les murs, ils étaient couverts d'espaliers où s'étendaient des arbres à fruits. Ces petits cercles figurent les massifs, au milieu la ligne verticale représente le tilleul, le gros vieux tilleul sous lequel il y avait un banc, une table, des sièges rustiques. Nous dinions là l'été.

— Je comprends, père, mais où vois-tu un indice de cachette?

— Il est limpide, suis bien le tracé. Autour de ce tronc, il y a une ligne courbe au milieu de cette ligne un point, ce point, ma fille, c'est l'endroit où est la cachette.

— Tu crois père?

— J'en suis sûr. Le jardin est orienté Est-Ouest. Le point est à l'Est où bat moins souvent la pluie. Evidemment mon père a creusé un trou à une

certaine profondeur et il y a enfoui un récipient quelconque rempli du trésor. J'en suis d'autant plus certain que enfant il me racontait des histoires forgées par lui, réminiscences souvent de celles de sa jeunesse à l'époque où notre aïeul, ancien soldat des guerres de Vendée, rappelait des aventures où figuraient des cachettes d'argent, des fois dans un pot de terre, d'autres fois dans un nid de pie au sommet d'un chêne. Je devine, je devine, ma fille, c'est comme si mon père me soufflait le passé. Quelle merveille ce plan, il ne peut être compris que par moi.

— En effet, mais alors comment aller sur place à présent puisque la maison est vendue?

Là gît la difficulté, depuis cinquante ans les propriétaires ont pu se succéder. Oh! mon Dieu, si le tilleul avait été arraché?

— Non, papa, il ne l'est pas, parce que, vois-tu, si la Providence nous a conduit où nous en sommes à travers tant d'obstacles, c'est pour que notre but soit atteint.

— Puisse-tu dire vrai!

— Il faudrait bien vite nous renseigner, partir là-bas.

— Sans doute, seulement pour partir là-bas il faut attendre que j'aie touché le prochain quartier de ma retraite. Nous devons loger à l'hôtel à Angers et quand nous connaîtrons qui demeure dans la maison, obtenir de l'actuel habitant l'autorisation de faire des recherches chez lui. Qui sait même s'il nous le permettra?

— A moins d'avoir affaire à un voleur, oui sûrement.

— Comment se fait-il père que nous soyons si pauvres, cette maison était à toi. Elle me vint par suite de l'héritage paternel. Mon tuteur, un notaire, géra assez mal mes revenus, il

acheta de mauvaises valeurs. Ta mère avait peu de fortune, notre mariage, heureux entre tous, était d'amour. Les voyages, la vie dans un régiment sont dispendieux, bref les obligations qui me restent représentent des fonds de Russie, de Turquie et russo-asiatiques. Aucun ne paie de dividendes depuis la guerre, de là notre gêne, ma pauvre chérie. Enfin, nous trouverons peut-être une fortune pour assurer ta dot.

—Oh ma dot, voilà qui ne m'occupe guère. Je saurai bien la gagner. A notre époque une femme peut se tirer d'affaire par ses propres forces. J'auras voulu trouver une lettre, un mot dans ce cadre.

—La prudence s'y opposait. Pour moi de telles lignes valent une description détaillée. C'est tout le jardin qui surgit devant mes yeux. Voici le massif de rosiers, celui de salvyas, les héliotropes, les geraniums. Autour des murs des plates bandes où il y avait des légumes. Au fond des vignes surmontant des pêchers. Voici l'écurie et la remise, puis l'entrée de la maison. Elle donne du côté opposé sur la rue. La porte cochère s'ouvre à deux battants, une petite porte est coupée dans le battant de droite. Au rez-de-chaussée on accède par trois marches dans le vestibule sur lequel sont les entrées de la cuisine, du salon et de la salle à manger. Au premier, nos chambres, au-dessus celles des domestiques. Notre maison était confortable, notre parterre délicieux.

—Comme j'aimerais à y aller.

—Et moi, j'aimerais à voir ma fille où j'ai vu ma mère, j'étais si heureux enfant, quand je rentrais du collège les soirs, j'apercevais mes parents bien-aimés assis sous le tilleul, père lisait le journal, maman s'occupait

d'un ouvrage dont j'étais généralement le but. Elle cousait mes costumes, brodait mes mouchoirs, tricottait mes chaussettes. Ils me souriaient et je les embrassais, je disais ma journée monotone d'écolier, eux me contaient la leur, à nous trois on n'avait qu'un cœur. Jamais il ne leur est venue l'idée de me céder quelque chose, ils parlaient devant moi de nos affaires, de leurs projets dont j'étais toujours l'objectif. Ah! comme ils t'auraient aimée, mon Yvrande!

—Et moi donc!

—D'ailleurs tu ressembles à ma mère, tu as sa vaillance courageuse, sa gaieté, son entrain, ah! chérie, comme je voudrais ton bonheur!

Elle passa ses bras autour du cou du vieux soldat, le regarda de tout près:

—Mon bonheur, c'est le tien.

Ils allaient s'attendrir, mais la voix de la mère Moutte qui faisait un sabbat dans la cuisine, cria d'en bas:

—Monsieur le Colonel, c'est un Monsieur qui vous demande.

—Je descends.

Hâtivement il serra ses papiers dans un tiroir. Père et fille gagnèrent l'escalier. En bas, sa casquette en main, se tenait lord Névil:

—Je venais vous voir, mon cher Colonel, est-ce que je ne vous dérange pas? dit-il en anglais.

—Nullement, capitaine, faites-moi le plaisir d'entrer au salon.

Ce disant il ouvrait la porte de la pièce calme et gaie d'où la mer apparaissait par une large baie. Yvrande avança des sièges et dit:

—Je vous laisse, je vais au village.

L'Anglais, intervint, ses lunettes bleues arrêtées avec une expression de regret sur la jeune fille: il osa, dans le bizarre français qu'il essayait de par-

ler: Mademoiselle, restez un peu dedans, on dirait le rayon de soleil il s'en va avec vous.

Elle rit: — Il s'en va avec l'heure qui passe, Mylord; j'ai une course à faire avant la nuit. Au revoir.

Sans attendre de réponse la jeune fille s'éclipsa. A la porte elle trouva "Mademoiselle" qui gémissait et la chienne la suivit. Yvrande n'avait pas de course pressée à faire, elle avait seulement le désir d'être seule, de causer avec elle-même, de mettre un peu d'ordre dans ses idées. La conversation de son père et de l'anglais ne l'intéressait nullement. Ils allaient parler de choses militaires et politiques... en cela, elle se trompait, car la première phrase de l'étranger avait été celle-ci dites en sa langue.

— Quelle ravissante enfant vous avez, Colonel, une compagne comme elle serait le rêve de ma vie.

— C'est le rêve d'un père, oui, si j'avais pu choisir ma fille—ce que le ciel ne me permet pas—je l'eusse choisie ainsi.

— Et moi si je pouvais choisir une femme je la choiserais ainsi.

Il avait lancé ces mots spontanément, c'était le cri du coeur, mais il s'arrêta net dans son expansion, troublé une nuance rose envahit son visage soigneusement rasé. Le Colonel souriait, il trouvait tout simple qu'on apprécia sa fille, la joie de son existence, l'enfant pour laquelle il avait sacrifié sa jeunesse. Veuf à trente ans, il avait vécu pour Yvrande. L'étranger reprenait après un silence:

— Voulez-vous me permettre de vous dire ma pensée, si elle vous déplaît, jamais plus je ne vous la révélerai... mais elle charge mon coeur depuis le premier jour où j'ai rencontré,

la gracieuse apparition de la petite fée des Mouettes.

— Parlez, mon ami, j'ai tant d'estime pour vous, je puis répéter votre phrase et expliquer moi aussi à quel point j'ai apprécié votre caractère chevaleresque, pendant la navigation qui nous a réunis à bord de l'Orizaba.

— Donc je voudrais demander la faveur d'être reçu par vous sur un pied plus intime, je solliciterais aussi de vous voir admettre de venir me visiter chez moi, de dîner avec moi aux Tamaris, de faire des promenades sur mer dans mon canot automobile, vous et celle qui est la fête du foyer. Quand elle se serait un peu assise au mien, au foyer désert du malheureux abandonné que je suis, j'aurais au moins après dans mes heures lourdes, un exquis souvenir.

— Je ne puis guère aller chez vous avec ma fille, Névil, un homme seul ne reçoit pas.

— Alors, je suis donc un paria.

— Nullement, je parle des coutumes françaises. Je puis moi seul me rendre à vos cordiales invitations.

— Si j'invitais avec vous d'autres dames viendrait-elle?

— Je le lui demanderai... Yvrande est peu mondaine, elle aime son intérieur, son travail, elle prend sa revanche de cinq années de séparation. Pourquoi ne vous mariez-vous pas, cher ami?

— Parce que je ne crois pas à présent pouvoir aimer... J'ai quarante ans, je suis vieux; à mon âge vous étiez père, vous.

— Oui, et veuf. Ne comparons pas les destinées. Jamais deux chemins ne sont pareils. Il me semble que le vôtre peut être facile à présent, les obstacles et les rangs sont passés.

— Il resté les blessures de l'âme. Je suis venu en France pour oublier, travailler. Aujourd'hui j'ai presque mis au point un appareil d'aviation dont j'ai créé le plan, payé la mise en marche. L'idée a tenu mon esprit en éveil, à présent je reconnais l'insuffisance des choses pour occuper le coeur.

Le colonel lui tendit la main. Il comprenait bien l'intention de l'anglais, il la comprenait trop. . . Quoi, il complotait de lui prendre sa fille déjà! Il n'osait l'avouer franchement, mais toutes ses paroles le laissaient comprendre.

— Ecoutez, reprenait Névil, je suis d'origine irlandaise, donc de religion catholique, mes biens sont étendus sur un grand espace, mon château de Grovenor est depuis cinq siècles dans la famille, tout le pays s'accorde pour honorer les Crampton qui ont toujours tenu le premier rang à l'honneur.

— Je vous crois, je vous jugé comme un vrai gentleman, Nevil, mais à quoi bon me conter votre histoire.

— Parce que je suis un étranger.

— Un allié, un ami par conséquent.

— Oui, un allié. Si je vous disais: Est-ce qu'il vous semblerait tout à fait impossible de consacrer NOUS, l'alliance de la France et de l'Angleterre.

Yves de Kerleven sourit:

— Mon cher ami, que pensez-vous de ce tunnel sous le Pas-de-Calais qui nous permettra de passer la Manche à pied sec?

L'anglais eut un soupir, un regard de détresse, lentement il se leva, puis:

— Au revoir, colonel. Il y a des pensées qu'il faut mûrir, je serais heureux si seulement vous vouliez me laisser croire que les miennes n'ont pas d'hostilité dans les vôtres.

— La paix est faite, Névil. Ne parlons plus d'hostilité. Jamais, quoi qu'il

advienne, jamais vous ne trouverez un meilleur ami que moi.

Les deux hommes se séparèrent à la barrière du jardin. L'anglais siffla sa chienne qui ne vint pas. Alors il soupira: La bête est plus heureuse que l'homme, elle va où elle aime et elle ne doute pas.

Pendant que les deux amis causaient, Yvrande s'en allait lentement au ras des vagues, elle flânait, prise elle aussi de songerie rêveuse. Son but qui était simplement d'aller à la poste prendre un mandat pour rembourser la compagnie de chemin de fer de son voyage gratuit, était peu distant. Alors elle pouvait s'abandonner à ce charme reposant de causer avec soi, de revoir d'anciens tableaux, de jouir de ce privilège humain de la pensée et de la mémoire. Yvrande, tout en laissant errer ses yeux sur la mer immense, remontait son passé si court, mais si rempli. Au loin d'où pouvait jaillir un rappel, un point de lumière douce et triste se dégageait: Son père la tenait dans ses bras, il penchait son frais visage vers celui mortellement pâle de sa mère qui lui donnait un dernier et tendre baiser, avait un geste de bénédiction suprême. . . Puis la voix grave du père disait: "Je te jure de consacrer ma vie entière à notre enfant, jamais un autre amour n'entrera en moi".

Elle avait bien pleuré sans trop comprendre et jamais plus elle n'avait reposé sur les genoux de sa maman, jamais une caresse maternelle n'était venue réchauffer son coeur de fillette aimante. Mais elle avait vécu dans l'ombre de son père. L'officier brillant, jeune, beau, rieur, s'était retiré de tout plaisir, hors le service du métier militaire, il ne distrait pas un instant au devoir sacré qu'il avait as-

sumé. Lui-même instruisait sa fille, développait sans fatigue son intelligence. Il lui racontait l'histoire, il lui dessinait des cartes de géographie, il admettait peu de livres, il donnait ses leçons en promenades lui faisant réserver pour les études les moments où ses devoirs de soldat l'appelaient au dehors. En Algérie, où le régiment avait été envoyé, il lui avait appris à monter à cheval, à nager, à ramer, à n'avoir jamais la peur puérile qu'éprouvent les enfants livrés au contact des gouvernantes peu instruites.

Yvrande se revoyait campée sur son ponney Ali dont la longue queue balayait le sol, tandis que son père à cheval sur Kadour, l'emmenait en de longues courses qui l'aguerrissaient, en faisant une cavalière accomplie.

Elle revoyait le désert aux ondulations de sable, l'horizon embrasé du couchant, la mer et le ciel si bleus. Des mots arabes lui revenaient aux lèvres. Puis le tableau changeait comme tourne un cinéma, maintenant on habitait en Franche comté, le commandant de Kerleven inspectait les forts de frontières et toujours il emmenait sa jeune compagne à travers les montagnes où s'étagent les défenseurs de la Patrie. On visitait le fort Lhomont, érigé à la frontière suisse comme une sentinelle, le fort de Voujaucourt, le Lachaux au-dessus de Montbéliard. Et c'étaient de délicieuses promenades, on déjeunait dans les casemates, on cueillait des myrtilles, des noisettes, des framboises dans les bois. Elle comprenait la télégraphie optique, les signes de la T. 6. F.

Puis soudain, un grand coup de tonnerre avait renversé tout l'édifice de ses joies : La guerre était déclarée. Son coeur de douze ans se brisait

d'angoisse et elle contenait ses sanglots pour ne pas aggraver encore l'inquiétude de son père qui devait placer la Patrie devant la famille. Il l'avait alors conduite à Nantes, au pensionnat des demoiselles de Saint-Sauveur, et il était parti enfermant là tout ce qu'il avait d'amour.

Avait-elle pleuré quand il était parti! avait-elle prié! avait-elle mis assez toute sa volonté pour se montrer digne au soldat de France qui allait défendre le sol sacré. Pendant un an, tous les jours une lettre courte et tendre, venait apporter la vie au coeur de l'enfant, puis un jour d'avril 1915, brusquement tout message avait cessé. Une semaine, puis deux, puis trois et rien rien. Yvrande se sentait mourir, tout le pensionnat s'associait à son désespoir, même les parents de ses compagnes de classe s'occupaient de la pauvre orpheline, c'était à qui se dépenserait pour essayer de lui apporter des nouvelles.

Le vingt-troisième jour après l'atroce silence, le facteur présenta enfin une carte postale timbrée de Westphalie. Elle contenait cinq mots : mais cinq mots qui rendaient la vie à l'enfant, la faisaient sangloter à perdre haleine de reconnaissance et de bonheur : "Je suis prisonnier en Allemagne".

C'était la chère écriture, tremblée, mais lisible, toute parfumée de l'odeur antiseptique dont l'ennemi se servait pour assainir ses messages.

Yvrande, aussitôt, s'était mise à confectionner des paquets, à tricoter des chaussettes, ses compagnes l'aidaient sympathiques, affectueuses. Pendant trois ans la petite avait refusé de goûter au moindre dessert :

—Père souffre, il a faim.

Chaque quinzaine elle recevait de longues lettres grises, tendres, consolantes.

Ses éducatrices avaient mille peines à lui faire prendre le nécessaire. Ses lettres, où le vaillant officier évitait de se plaindre, bien qu'il fut atrocement blessé.

En 1917, une dépêche arriva timbrée de Lausanne.

“Je suis envoyé en Suisse, viens me rejoindre mon trésor.”

Yvrande s'évanouit à cette lecture. Elle comprenait le sens de cette mesure.

—Père est un grand blessé! mais il vit!

Son voyage fut un long calvaire, pourtant mitigé par l'espoir de retrouver son unique tendresse. Mais dans quel état serait le père chéri? Quand elle l'aperçut à la gare appuyé sur deux béquilles, accompagné d'une infirmière, elle eut un tel élan que son cœur faillit encore défaillir. Il lui tendait ses pauvres mains tremblantes et leur étreinte cœur contre cœur fut réellement le summum de l'émotion humaine! Leur séjour d'une année au bord du Léman fut un des meilleurs de leur existence. Ensemble, sauvés, ils vivaient leur amour retrouvé. Ils avaient été quatre ans sans se voir, la fillette de douze ans en avait seize et le père ne pouvait se lasser de regarder son trésor, de l'admirer, de remercier le ciel qui les avait gardés l'un à l'autre.

L'armistice les avait rapatriés, depuis un an ils avaient reconquis les anciennes habitudes.

Telles étaient les réminiscences de la petite Bretonne. Son père chéri tenait le premier plan dans sa pensée, puis en errant encore à l'horizon où moutonnaient les vagues, ses yeux rencontraient une autre figure jeune,

radieuse, souriante, Dominique! Celui-là aussi avait eu sa part de dangers, de souffrances, il avait connu les horreurs de la forteresse, du camp de représailles, mais à présent la grande misère était passée et c'était l'avenir couleur d'espérance qui s'élevait avec son mystère tout ensoleillé.

—Entre père et Dominique, l'existence serait bonne, se disait la rêveuse qui avait depuis longtemps dépassé l'avenue conduisant à la poste. L'impression d'un souffle chaud sur sa main pendante, une caresse, un petit cri de reproche la rappela à la réalité: “Mademoiselle” commençait à se trouver trop oubliée.

Yvrande posa ses doigts sur la tête de la bonne bête.

— Pourquoi me suis-tu? Pourquoi t'imposes-tu à mon attention? Tu es une étrangère. Ton pays est là-bas, à l'opposé de cette grève. Que se passe-t-il dans ta cervelle de chien pour que tu m'aimes?

Les yeux roux la fixaient pendant ce discours, l'animal comprenait qu'on s'adressait à lui, il se leva sur ses pattes de derrière appuyant celles de devant contre la jeune fille, il allongea son museau vers le visage penché sur lui, mettant sous les yeux de l'amie dont il convoitait une caresse, la plaque brillante de son collier où ressortait ce nom très lisible:

“Névil Campton, villa des Tamaris”. Yvrande n'avait pas songé à cet homme dans son rêve éveillée, la physiologie calme de l'anglais ne s'était pas présentée sur le tableau créé par son imagination et voilà que justement, il venait de projeter dans le champ de sa pensée sans qu'elle l'eût évoqué.

Alors, très vite, elle courut à la poste, accomplit sa mission, puis elle entra en retard, fermant sans vergogne

la porte de la villa des Mouettes au nez de la pauvre chienne désolée, gémissante qui quêtait en vain une petite tape amicale et partit tête et queue basses, déçue.

VII—LES NOUVEAUX AMIS

Une véritable sympathie était née entre la fille du colonel et la fille de M. Jacques. Toutes les deux du même âge réunies sur cette plage où elles aimaient à se promener, à jouer au tennis, trouvaient un égal plaisir à être ensemble. Yvrande avait rencontré en la petite "nouvelle riche" un coeur excellent, elle s'intéressait à lui apprendre des choses qui, en vérité ne valaient pas ce que la nature avait mis de bon en elle. Elle la stylait consciencieusement, amusée de ses réflexions souvent justes. A présent que la timidité de Jacqueline était vaincue envers sa jeune institutrice, elle montrait un bon sens parfait, le bon sens populaire qui juge sainement. Le père et la mère étaient moins assimilables, eux garderaient toujours leurs vernis inusables de parvenus, mais leur "hérédité", comme ils se plaisaient à la nommer, serait dans peu une "Demoiselle" accomplie.

Yvrande prenait pour ses leçons tous les sujets inspirés par les circonstances : à table, en déjeunant avec la famille, elle leur avait montré comment s'ouvre élégamment un oeuf à la coque. Alors, tous les trois s'étaient amusés à essayer et la leçon s'était achevée au milieu des rires. Mme Jacques en avait les larmes aux yeux, ce qui l'avait amenée à tirer son mouchoir de sa poche, à se pencher de côté, hors le couvert, pour se moucher.

— Voyez, mademoiselle modèle, comment on sait se servir de son tire-

jus, s'était écrié le brave homme. On connaît bien les beaux usages. On ne suce plus les petits os de poulet, pour tant si bons, on ne ramasse plus la sauce avec une bouchée de pain. Tout ça c'est cruel, mais nécessaire, aussi on s'est résigné.

Yvrande avait corrigé le premier geste, corrigé l'appellation du mouchoir, et enseigné l'art délicat d'écrire une lettre, un billet, une carte avec l'a propos des nuances selon le rang social, l'âge, la personnalité à laquelle on s'adressait.

— C'est pourtant étrange, pensait-elle, je n'ai jamais appris tout cela, comment se fait-il que je l'aie toujours su.

Elle éprouvait une attraction envers ces âmes simples, elle pensait avec admiration, qu'aucun des gens de son milieu social n'aurait été capable de faire fortune, alors que ces Jacques avaient réalisé des millions en cinq ans et point malhonnêtement. Ils avaient simplement profiter des circonstances. Ils avaient saisi la balle au bond, attrapé la fortune par un de ses trois cheveux.

Qu'était sa mince science mondaine auprès du génie de tels travailleurs!

Ils la comblaient d'attentions, ils l'écoutaient religieusement, leur naïveté s'accordait si mal avec leur roublardise commerciale, que la jeune fille se perdait dans ses contrastes, n'en pouvant analyser la véritable psychologie.

— Mon colonel, je vais vous dire une sorte de choses, s'était écrié Jacques, la première fois que celui-là avait consenti à venir dîner à la Roche Rouge, vous n'êtes pas "culotte de peau" pour deux sous, je parie que vous ne savez seulement pas dire "Scrongnéugneu". Vous avez une gos-

se qu'est épatante de beauté, d'esprit, de gentillesse, elle est avec ma fille comme qui dirait deux soeurs, si qu'on se mettait amis nous deux, comme deux poteaux?

Le colonel avait tendu la main au brave homme, cordialement amusé, et depuis lors il consentait à dîner une fois par semaine au Manoir. C'était pour les propriétaires le premier pas fait dans la société du pays. Les Jacques ne doutaient plus de rien. Un samedi soir le châtelain écrivit au curé de la Baule:

"Monsieur le Curé,

"Ma légitime étant occupée, je prends la plume pour dire que vous nous feriez plaisir en venant trinquer chez nous sur le coup de midi quand vous aurez fini le boniment à l'église. Le colonel de Kerloven et sa Demoiselle sceront du repas.

"Je vous salue bien, Monsieur le Curé,

Jacques."

Le pasteur était venu et avait remporté, en plus d'une excellente idée de la bonté de ces gens, un large billet bleu pour ses pauvres. Après le curé, ils avaient invité le maire, puis les propriétaires des alentours. Peu à peu un cercle se formait. On riait, mais la bonhomie des Jacques désarmait tout le monde; toutes les idées moqueuses ne tenaient plus.

La baronne de Kernavalo, intransigeante sur les relations, n'avait nullement refusé l'invitation de ses voisins, expliquant: "Le bon peuple me plaît, il n'a nulle idée de m'égalier, tandis que je n'irais à aucun prix chez des bourgeois".

Le colonel haussait les épaules, répétant le mot de Madame Sans-Gêne: "**C'est eux qui sont les ancêtres**".

Le temps du carnavail s'écoulait tranquillement au milieu de ces fêtes, les officiers venaient de Saint-Nazaire. La station balnéaire était envahie de la passion de la danse qui caractérise l'hiver de 1920. Pour la carnaval, les Jacques avaient projeté d'offrir un grand dîner. Le texte des invitations rédigé par Yvrande, avait été correct.

Tout le monde avait accepté, ravi. Sûrement on s'amuserait et puis l'évolution des idées se précisait. La guerre avait amené plus d'union entre les classes. Les femmes de toutes les sociétés même en la Province, si fermée autrefois, s'étaient connues aux ambulances, aux ouvriers, dans les cantines des gares, les hommes s'étaient croisés au régiment, le résultat était charmant, plausible, si un peu plus de solidarité chrétienne, avait pénétré les âmes, on aurait eu un vrai retour de fraternité. Mais l'Europe n'est pas encore mûre, et le bolchévisme guette, l'antique race jaune ennemie, fixe jalousement les fils de Japhet.

Pour cette fête, Jacqueline avait eu une idée délicate, sinon dans la forme du moins dans le fond. Elle avait consulté sa jeune ducatrice pour sa toilette de bal et, à elles deux elles avaient réalisé un costume ravissant de simplicité et de bon goût. Elles avaient envoyé la commande à un grand couturier de Paris.

D'accord avec sa mère, Jacqueline avait aussitôt écrit au marchand d'exécuter deux toilettes semblables et d'en envoyer une à Mlle de Kerloven, villa des Mouettes à Pornichet.

Quand Yvrande reçut le colis, elle devina l'intention de son élève qui ne savait de quelle manière lui faire plaisir, tantôt c'étaient des paniers de fleurs de Nice, des boîtes de fruits

confits d'Auvergne, bref, une série d'égards touchants. Cependant la vue de la délicieuse robe de crêpe de Chine blanc semée de rares bouquets de roses rouges brodés à même l'étoffe, amena une hésitation chez Yvrande.

— Cette famille me comble, oeil dépasse vraiment les petits cadeaux, dit-elle à son père qui assistait au déballage. Vêtues pareilles ainsi, Jacqueline et moi, nous aurons l'air de deux soeurs.

— Sois tranquille, on ne s'y trompera pas, fit le père en riant. Accepte, tu froisserais ces braves gens en refusant.

Yvrande avait été embrasser Jacqueline en lui disant de ne pas continuer de semblables gâteries.

— Pourquoi? Jamais je ne m'acquitterai envers vous, chère Mademoiselle, vous avez été mon ange gardien.

— Moins les ailes, mignonne.

— Heureusement, car vous vous envolerez et qui est-ce qui aurait du chagrin?

— Votre Jacqueline.

Cette petite est réellement attachante, pensait la fille du Colonel, elle est issue d'une race vulgaire, elle monte d'un des derniers de l'échelle sociale et elle à l'âme très haute, c'est vraiment curieux, j'ai rencontré dans ce milieu que l'on connaît si mal, des êtres d'élite, l'affection dévouée de Servane prouve aussi que l'éducation est bien peu de chose en face des dons naturels.

Le jour du mardi gras, une lettre de Dominique arriva aux Mouettes:

“Mon cher Oncle,

“J'ai trente jours de congé! Voulez-vous de moi la moitié du temps? Je commencerai par un séjour chez mes

parents et je finirai avec vous ma permission. On a demandé des volontaires pour la Pologne, j'irai si ma cousine ne me tend pas la main pour me retenir. Nous avons peu de travail, beaucoup de fêtes, mais je n'y trouve aucun attrait, ma pensée suit le soleil qui se lève ici, traverse le ciel de France, pour aller se coucher en Bretagne... A bientôt, oncle Yves, de tout coeur votre

“Dominique.”

Yvrande lut ces lignes non sans émotion, il lui fallait prendre un parti, décider son avenir. Son père lisait ses impressions sur son visage. Depuis toujours il savait deviner ce qui se passait en elle, c'est lui qui avait formé sa conscience, en avait fait cet être de loyauté et de courage que les circonstances avaient encore développé. Il osa interrompre la rêverie d'Yvrande, il vint à elle l'obligea à s'asseoir près de lui et doucement:

— L'aimes-tu?

Elle hésita:— Je le crois.

— Tu as si peu vu le monde depuis que tu sais regarder la vie comme une jeune fille, tu n'as que dix-huit ans, je voudrais te faire connaître davantage la réalité. Ce n'est pas d'après notre intimité que tu peux juger des difficultés et des joies d'un foyer à deux. Dominique n'a que sa solde, toi aucune dot.

— Et le trésor, père? interrompit-elle en riant. Allons-nous bientôt partir?

— Aussitôt après le passage de ton cousin, mais je compte sur ce mithe pour ta dot, mes parents n'étaient guère fortunés, s'ils ont caché quelques économies, quelques bijoux, c'est tout. Non, pas d'illusions. Je voudrais qu'avant de t'engager par une promesse

qu'il faudrait tenir, tu rencontres d'autres jeunes gens. Justement les occasions se présentent, observe, consulte la raison, c'est elle souvent qui conduit au bonheur.

— Père, voici un auto qui s'arrête devant notre porte.

Elle bondit: "Ah! c'est Nazaire.

— Oui, mademoiselle Yvrande, mon patron m'envoie vous chercher, parce qu'avec votre belle toilette vous ne pouvez pas venir à pied à la Roche Rouge.

— Mais vous êtes venu trop tôt, mon ami. Il est six heures et le dîner est à huit heures.

— Monsieur a dit qu'il fallait venir tout de suite pour l'aider à recevoir les invités.

— Eh bien nous allons nous dépêcher, entrez Nazaire, vos quarante chevaux ne s'emballeront pas. Que fait Servane?

— Elle est au château, elle a un beau tablier brodé, elle doit mener les dames au vestiaire, leur offrir la poudre de riz, pour se bichonner...

— C'est bien, on a suivi mes instructions.

— Dame, pour sûr, c'est mamzelle Yvrande qui fait la pluie et le beau temps chez nous.

Le chauffeur souriait. Yvrande lui servit une "bolée" de cidre et l'abandonna dans la cuisine pendant qu'elle se hâtait de passer sa robe.

Elle s'habillait avec plaisir, son charmant visage, sa taille souple s'harmonisait avec cette exquise création d'un grand artiste parisien qui avait su allier la mode avec les convenances. Gainée dans l'étoffe flou, à peine décolletée, point trop courte, coiffée de ses abondants cheveux brun où se noyait une rose rouge, avec son teint éblouissant de fraîcheur, ses

grands yeux limpides et tendres, Yvrande était la plus exquise jeune fille qu'on put imaginer. Le colonel aussi avait grand air, sa rosette de la Légion d'honneur, ses décorations multiples brillant sur son habit noir, sa moustache blanche prématurément, sa blessure qui le faisait légèrement boiter, révélaient l'officier qui avait largement payé de sa personne.

Naturellement, ils arrivèrent les premiers au Manoir.

M. Jacques les attendait, sanglé dans un gilet blanc, le cou pris dans un col roide qui le faisait gémir, un oeillet à la boutonnière, sa bonne figure congestionnée, il leur ouvrit lui-même la porte vitrée du Hall.

— Venez, le maître d'hôtel rouspette, les menus imprimés ne sont pas arrivés par la poste.

— Nous allons les écrire, concilia Yvrande. Où est Jacqueline?

— Elle est en train de s'harnacher. Paraît que le coiffeur a roussi ses frisettes.

— Je vais la rejoindre. Père, veux-tu aller lire les journaux dans la bibliothèque, en attendant les invités.

— Allons voir la table, offrit le châtelain, on dirait une noce. Dites donc, à qui faut-il que je serre la pince?

— A tous les messieurs.

— Et les dames?

— Vous vous inclinez devant elles.

— A laquelle faudra-t-il que j'offre mon abatti pour passer à la salle à manger?

A la plus âgée, c'est la marquise de Vannes.

Ceci réglé Yvrande alla chercher son élève pour distribuer l'arrangement des places à table afin de grouper les sympathies, elle se réserva un des bouts et mit Jacqueline en face, au

bout opposé. Il avait été convenu que le colonel conduirait madame Jacques et s'asseoirait près d'elle pour le repas.

Les invités arrivaient en foule, tous enchantés d'une partie de plaisir qu'ils jugeaient spéciale. La maîtresse de maison attendait dans le salon, mise avec une sobre élégance, conseillée par la fille du Colonel. Son rôle était facile, ses invités se connaissaient tous, elle était chez elle la seule étrangère.

Quand le maître d'hôtel, venu de Saint-Nazaire tout exprès pour diriger les valets en livrée bleu très simple, ouvrit la porte de la galerie conduisant à la salle à manger, ce fut un véritable éblouissement. Un "Ah!" d'admiration s'entendit dans les groupes. Cette galerie des armures, éclairée à giorno, formait un véritable jardin d'hiver, où les palmiers géants, les phénix, se rejoignaient au-dessus des passants. Au fond, on apercevait la table étincelante de cinquante couverts. Une corbeille de lilas et de roses posée sur une glace où se miraient des figurines de Sèvres, en ornait le milieu. Un chemin d'oeillets jeté sur la nappe, les candélabres reliés par des guirlandes vertes embaumaient. Sur chaque serviette se voyait une rose pour les dames, un gardénia pour les messieurs. Seuls des fleurs et des fruits étaient offerts aux yeux charmés des convives.

—C'est féérique, dit la marquise de Vannes dont les doigts frêles reposaient gantés de blanc, sur la manche du maître de maison.

—Oui, c'est joli, Madame la Marquise, mais ce n'est guère nourrissant, heureusement il y a autre chose à boulotter.

Ils se regardèrent en riant, la grande dame conquise par la naïve bonté

écrite sur la physionomie ouverte du brave homme.

Yvrande avait vu se diriger vers elle le bras arrondi, lord Nevil et elle avait répondu gracieusement au compliment de l'anglais assez singulièrement tourné, bien qu'il étudia avec ardeur la langue française.

—Vous avez délicieux habillement, je pense j'ai été si ridicule la première fois que j'ai eu l'honneur de rencontrer vous avec moi dans le bois. Vous voulez donner le pardon?

—Même plus: La sympathie. Père m'a dit combien vous aviez eu d'égards pour lui et nos soldats à bord de l'"Orizaba".

—J'ai fait quoi je devais. Le Colonel j'aime. Vous laissez moi rester près de vous pour le dîner?

Très volontiers Mylord.

Tout le monde causait. Le premier petit silence qui d'ordinaire accompagne le potage n'existait pas entre gens très libre en ce milieu qui les amusait.

Le menu exquis, délicat, composé par un chef venu de Nantes avait d'agréables surprises. Les vins de qualités supérieure, les truffes abondantes, les primeurs envoyées de Roscoff ornaient les viandes de premier choix.

— Vous savez bien faire les choses, dit familièrement la marquise de Vannes à son voisin. Est-il indiscret de vous demander dans quelle partie vous avez fait fortune?

— Dans les peaux, répondit simplement le brave Jacques qui ne voyait là aucune insolence.

— Les pôts de quoi? s'écria la sous-préfète dont la spécialité était les gaffes.

Des rires fusèrent, mais tranquille Jacques expliquait:

— Les peaux de bêtes. Elles se per-

daient dans la boue, je les ai recueillies, salées, j'ai créé des tanneries, une fabrique d'alumine, et cela a marché comme sur des roulettes.

— Voilà, il s'agit de savoir employer le tan, remarqua le capitaine Harton.

On applaudit, mais Névil demanda à sa voisine:

— Expliquez-moi la chose loustic.

— Un jeu de mots: Le tan pour le temps.

— Miss Yvrande, dites je vous ennuie, je suis un sot.

Elle lui sourit:

— Je voudrais bien savoir autant d'anglais que vous savez de français, moi, je suis une ignorante.

— Vous voulez faire un marché avec moi, on s'apprendra chacun sa connaissance... on sera égal partenaire.

— Nous en reparlerons, mylord.

— Yes. Vous savez mon château de Grovenor, il est égal en beauté à celui-ci, il est du siècle douze et le parc il loge cerfs et biches. Vous aimeriez venir en Angleterre?

— Beaucoup, je ne connais guère de pays: l'Algérie, la Suisse, c'est tout.

— Alors, colonel, et vous seriez very good indeed d'accepter invitation de moi pour automne proche.

Il suppliait, sa main effleurait celle de la jeune fille sur la nappe, elle dit:

— Ecoutez, voilà notre hôte qui va conter une aventure et vous aurez là une bonne leçon de discours français.

Elle riait, malicieuse, un silence s'était fait soudain, après une question lancée à haute voix par le comte de Kermel: Vous avez dû avoir beaucoup d'aventures, monsieur Jacques, dans votre carrière si brillante?

— Des tas. Pas toutes gaies pour sûr.

— ConteZ-nous en une, cher Monsieur,, insista Mme LéraleC qui flâtrait un discours panaché.

— Oh! je le veux bien, puisque ça vous botte. Je vas vous dire une affaire qui m'a remué le coeur. Voilà, en 1916, on n'en menait pas large, un soir je m'amenais avec ma voiture chargée de marchandises sur une route hérissée de trous que bordait la ligne du chemin de fer. Il y avait de la menace dans l'air. Une troupe de leurs pigeons de malheur volait entre des nuages bas chargés de neige. Tout à coup ils se mettent à crotter des bombes, un train arrivait rempli d'infortunés évacués. Moi, j'avise un tunnel qui enjambait le chemin sous la voie et je m'y cache, mon cheval se câbrait, fou de peur. J'entends un choc formidable, je vois dégringoler des débris de chaque côté de mon abri, puis des cris et les damnés "taubes" qui filent à toute vitesse dans le nord. Je pense qu'il y a de la casse et je grimpe le talus.

Ah! Malheur, quelle bouillie! des voitures en miettes, des morts, des blessés. Je ramasse tout ce que je peux de ces derniers, je les cale dans ma guimbarde, et on se trotte à l'ambulance loin comme qui dirait le Pouliguen. Je me débarrasse des pauvres martyrs et je me dis: C'est pas tout il y en a de reste, et je recours au lieu du sinistre emmenant des infirmières, des mulets, des cacolets, un camion automobile qui me dépasse vite. Ma bête trop fatiguée, ne marchait qu'à coups de fouet, de sorte que j'arrive quand les autres étaient déjà repartis. Faut vous dire que j'avais laissé mon chargement sur le pont pour donner la place aux blessés. Je me mets à rechager, seulement y me vient aux oreilles des cris, des cris

aigü de marmot: Quoi? un gosse? où donc qu'il est? Je me hisse sur la voie, des morts des débris! une horreur dans quoi je trébuche. Mais le bébé hurlait toujours comme pour me montrer le chemin.

Miséricorde! quelle vue! Un petit poupon au maillot agitait ses bras, perché dans le filet d'une voiture sans toit, aux banquettes arrachées, du sang partout, un miracle le préservait, calé sous les planches. Je l'attrape, je le serre le long de moi et on se trotte vers la charrette. Cela l'avait fait taire, il gémissait doucement en suçant son pouce. Arrivé à Gerbervillers, je me dis: — Pour une nourrice, je suis plutôt sec, quoi faire de ma prise? Le village était désert, les maisons détruites, je ne trouvais pas une goutte de lait.

Je ne savais où donner du nez avec mon marmot dans les bras, quand j'entrevois une sorte de refuge marqué d'une croix rouge. Je cogne. Faut vous dire que je n'avais que la lune pour chandelle et encore souvent elle se cachait. Tout de même on m'ouvre, je vois une cornette blanche, derrière elle un homme en soutane qui avait un tablier blanc par dessus.

— Vlà, que je dis, un gosse qui crie la faim.

— Donnez, qu'on me répond, nous avons des boîtes de lait sucré. La minute d'après le marmot faisait bombance, fallait le voir gonfler ses joues, avaler à plein gosier. Alors moi je suis reparti.

— Qu'est devenu le bébé?

— A-t-il retrouvé sa mère?

Les questions partaient de tous les coins de la table. Très simple, Jacques continuait:

— Ben, le lendemain, je suis retourné voir mon nourrisson. Il riait

dans les bras de la soeur. On l'avait lavé, rafistolé, il était joli comme un amour. Je l'ai embrassé comme mon propre enfant. J'ai laissé tout ce que j'avais d'argent dans ma profonde, j'ai dit qu'on le soigne et que si nul ne le réclamait je l'adopterais..

— Brave homme, ponctua madame de Vannes. L'a-t-on réclamé?

— Pas encore. Il y a deux ans de cela. Ses parents ont dû être tués. Je paie sa pension chez les bonnes soeurs, ma fille voulait que je le lui amène. Mais les autorités du village ont dit qu'il fallait voir, attendre, parce que si on le réclamait ce serait dans le pays. Deux ans après l'armistice, si rien n'est venu, je ramènerai mon bébé.

— Et vous n'avez pas su son nom?

— Rien. Pensez-vous il n'avait pas un an! Ses langes n'avaient pas de marque, c'était un beau petit gas en bon état. Le curé l'a rebaptisé et j'ai été son parrain.

— Comment l'avez-vous appelé?

— René, s'pas ça allait de soi.

— Monsieur Jacques, la fortune est bien placée entre vos mains, déclara le colonel.

— A la santé de René le rescapé! s'écria le major américain en levant sa coupe de champagne.

Tous applaudirent. La vulgarité du bon Jacques disparaissait devant sa belle action.

— A présent, proposa le capitaine des douanes, il faudrait une petite chanson.

— Comme aux noces de village.

— Si vous voulez, on le faisait aussi au vieux temps. Je vous assure que cette salle où nous dinons a entendu plus d'un refrain au temps des Sires de la Roche Rouge.

— Je suis certain que Mademoiselle-

le Jacqueline a une jolie voix, affirma le jeune Gaétan de Livrac dont les yeux admiraient beaucoup l'entourage de richesse et se reportaient avec complaisance sur la jeune héritière.

Jacqueline avait en effet une voix juste et étendue, souvent elle chantait avec Yvrande, mais avant de céder, elle chercha l'approbation de celle-ci.

"Non" lui dirent les yeux de son amie à travers la table.

— Commencez, monsieur, fit-elle non sans raillerie.

Le dîner s'acheva en pleine cordialité, puis on quitta la salle du festin pour le fumoir où beaucoup de femmes acceptèrent une cigarette.

— Les bretonnes fument la pipe, dit le maître de la maison en tendant un étui plein de fines cigarettes à bout doré à la jeune sous préfète. Elle riposta :

— J'aime mieux danser. Votre galerie est idéale pour tourner une valse-hésitation.

— Oui, dansons, approuvèrent les jeunes gens. Qui est-ce qui joue du piano ?

— Moi, offrit Yvrande.

— Non, rétorqua Jacqueline, vous allez danser, chère amie, et le gramophone va remplacer la tapeuse.

— Bravo, approuva Nevil, Mademoiselle Yvrande accordez-moi votre main pour Fox-trot ?

— Pas plus ma main que le Fox-trot, Mylord.

— Pourquoi ?

— Parce que les deux sont défendus.

— Et par qui défendus, si je prie, moi ?

— La première est presque promise, et le second est interdit par l'archevêque de Paris.

— C'est vrai, approuva en riant le comte de Roselyn, mais vous savez on a débaptisé la chose, elle s'appelle à présent "l'amétiste".

On riait. Le jeu de mots courait les salons, mais pour tout concilier, l'enseigne de vaisseau Jehan de Mesquer, proposa une bourrée bretonne bien couleur locale et une farandole à travers tous les salons.

Les suffrages se rallièrent à l'excellente idée et tous, même les gens moyennement âgés, partirent gaiement entraînés, joyeux, pleins d'entrain après le merveilleux dîner. Quand on se quitta après minuit, chacun emportait un souvenir charmé de Jacqueline en embrassant Yvrande, lui disait :

— Je vous dois tout le plaisir d'être ce que je suis.

Leurs yeux se rencontrèrent souriants et la fille du Colonel répondit :

— Et moi je vous dois le bonheur d'avoir appris à connaître en vous toute une race.

Au retour à pied, au ras de l'eau, le Colonel et sa fille marchaient à petits pas, les reflets de lune se mouvaient dans les vagues, les phosphorescences mettaient des étincelles au bord des lames brisées. La nuit était splendide, les deux promeneurs trouvaient exquise la paix de ce retour au grand air pur après la soirée agitée qu'ils venaient de passer.

— Père, remarque l'évolution mondaine se précise, voilà nos parvenus d'hier reçus, lancés.

— Parbleu, quand on roule sur l'or, on va loin.

— Est-ce bien la seule cause, père ? Il me semble que le monde se retourne. A présent, c'est le triomphe du travail manuel, de l'énergie physique, les penseurs, les intellectuels, incli-

ment vers les seconds plans parce que la Fortune se détourne d'eux. Ils ne sont plus dans le train.

Le colonel haussa les épaules :

— Qu'importe s'ils restent dans le mouvement. Je suis incapable de me moderniser moi. Ton évolution mondaine a tout de même besoin de vieillir pour se faire accepter. Aujourd'hui on a une telle soif de plaisir que peu importe où on le trouve.

Une légère détonation leur fit lever les yeux, une fusée multicolore éclatait au-dessus d'eux et ils aperçurent un aéroplane décrivant des courbes gracieuses dans l'espace.

— Ce doit être lord Névil, il fait souvent des promenades nocturnes, il a dû nous voir et ils nous accompagne de haut..

— Un beau type d'intellectuel ce-lui-là. Que penses-tu de lui, fillette?

— Qu'il est bon pilote, père. Vois, il fait à présent des looping... C'est dommage que nous ne soyions que deux spectateurs.

— C'est encore un de trop, je crois bien, ma chérie, que ces prouesses-là ne sont que pour toi.

D'autres fusées venaient illuminer la plage, on aurait dit une pluie d'étoiles multicolores.

VIII—LE RETOUR DANS LA NUIT

Les soirs du carême Yvrande s'en allait au salut, elle y retrouvait Servane et tout un groupe de jeunes personnes qui chantaient, tandis que l'institutrice libre du pays tenait l'harmonium.

— Venez avec nous, dit la fille du colonel à Jacqueline uns fois qu'après avoir diné au Manoir, elle se hâtait pour ne pas manquer le chapelet.

— Je veux bien, mademoiselle, ce sera un petit moment de plus à passer avec vous.

— Ben, argua le père Jacques, c'est pas que je veuille t'empêcher d'aller dire des patenotes, si ça te chante, seulement qui est-ce qui te ramènera? Il y a un bout de ruban de l'église à venir chez nous.

— T'en fais pas, papa, la mère Denis et Servane y vont et puis dès neuf heures on souffle les cierges. De plus jusqu'aux Mouettes, à mi-route Mademoiselle de Kerleven m'accompagnera. Tu ne viendrais pas toi aussi maman?

— Ah! non, tu sais, je suis toujours fatiguée, je n'ai jamais pu me reposer assez depuis le surmenage de mon commerce.

— Parle plus de ça, Poupoule, rétorqua Jacques, il est entendu que la vie ancienne on s'asseoit dessus. Elle est enterrée.

— Oui, mais j'ai pas enterré mes douleurs. Quand j'étais dix-huit heures debout sur vingt-quatre, derrière mon comptoir, à débiter le pinard, mes jambes me sortaient par les épaules.

— Assez causé, ces histoires-là, c'est pas pour le jour d'aujourd'hui.

— Je sais. T'aime guère que je parle. Aussi c'est bon pour la fille qu'on la dirait née dans la cuisse de Jupiter.

— Quoi que tu jaspine, je te demande ce que papa Piter vient faire là..

— On dit ça des gens très nobles, n'est-ce pas Mademoiselle Yvrande?

— Ce n'est pas tout à fait ainsi, chère Madame, mais tant pis. Vous êtes bonne, c'est suffisant, on vous admet telle que vous êtes et on vous estime. Quant à Jacqueline elle peut aller partout et y être à sa place.

—Grâce à vous.

—Grâce surtout à son intelligente simplicité et à son excellent cœur.

—Vous l'aimez bien, ajouta le père ému, et vous êtes notre meilleure conquête Mamzelle Yvrande, comme qui dirait pour nous l'Alsace et la Lorraine. Foi de Jacques, si jamais vous étiez dans le pétrin, pensez à moi, je serais quasiment un père.

—Merci, je sais quels amis vous êtes. Alors j'emmène mon élève.

—Où que vous voudrez, moi, je fréquente guère les églises, j'en ai jamais dit bien long au Bon Dieu. Il n'y a qu'une fois dans un bois de l'Argone qu'arrosaient les Boches, on s'était mis dans une manière de chapelle faite par les Poilus avec des pommes de pin, y avait un autel, une croix de bois, tout autour des bruyères roses, ça tonnait malheur! Les arbres craquaient, dégringolaient, on était une trentaine là-dedans. Un jeune abbé qui avait lâché la soutane pour l'uniforme, se met à réciter une prière. Ceux qui savaient lui répondaient. Moi je savais rien. De père et de mère sur la terre, j'en ai jamais connu. Alors j'ai eu l'idée de dire comme eux: Notre Père qui êtes aux Cieux... et ma foi pas une bombe n'a touché la chapelle. Au jour quand on s'est décanillés, fallait voir l'aspect du bois. Plus un arbre intact, par terre des trous à cacher des maisons.

— Vous voyez bien que la prière est bonne, monsieur Jacques, c'est l'unique réconfort dans le malheur. Maintenant au revoir, à bientôt.

— A demain, pria Madame Jacques, vous revenez déjeuner avec nous.

— Mais non, père se plaindrait, je ne suis presque plus avec lui. Je reviendrai dimanche.

— Pourquoi aussi que le colonel ne vient pas avec vous?

Elle secoua la tête en souriant, leur tendit les mains et partit suivie de Jacqueline. Au bout de l'allée elles rencontrèrent Servane et le jeune trio s'en alla sous les sombres sapins en devisant gaiement.

Dès lors ce fut une habitude. Jacqueline arrivait presque toujours avec Servane jusqu'à la barrière du parc des Mouettes. Là elles se mettaient à chanter un air breton: "Je suis né natif du Finistère..." ou "mon rocher de Saint-Malo", bref n'importe quelle ritournelle qu'emportait le vent jusqu'à la villa. Yvrande accourait et tout en chantant ou causant, on achevait la route.

Jacqueline s'était formée aux "belles manières" avec une extrême rapidité. Dans l'intimité de ses parents elle retombait bien un peu aux paroles et aux usages vulgaires, mais aussitôt qu'elle se retrouvait dans un autre milieu, l'ambiance agissait et elle ne commettait plus une faute de tact. Yvrande lui avait fait deviner, car ça ne saurait se définir, la manière d'être avec les inférieurs, pour rester dans la note juste entre la familiarité et la hauteur.

De même avec les relations variées qui demandent l'assimilation immédiate au milieu où l'on se trouve, l'art de sembler en être. Science mondaine? plutôt don naturel. Un samedi soir, sous une pluie diluvienne, Jacqueline encapuchonnée de caoutchouc arriva seule au rendez-vous, Nazaire n'avait pas voulu laisser partir sa femme sous l'averse, mais rien ne pouvait arrêter la fille du tanneur, lorsqu'il s'agissait de rencontrer Yvrande. Celle-ci l'attendait vague-

ment, mais quand elle entendit la voix fraîche dans la nuit:

“Mon clocher est le plus beau de la [terre,
Mon clocher le plus beau d'alentour”.

elle prit son chapeau de toile cirée, son imperméable et elle bondit dans l'avenue.

—J'avais peur de ne pas vous voir, Mademoiselle, le temps n'est guère favorable, pas de lune.

—J'aime la pluie, riposta Yvrande en riant, c'est très agréable d'être enfermé avec soi-même dans son suroit. La pluie! c'est le meilleur des calmants pour les nerfs. Et puis écoutez ce bruit d'eau ruisselant, il y a des accords. Connaissez-vous le ravissant morceau de piano de Debussy: “Le jardin sous la pluie.”

—Non. Quand nous étions à Paris mes parents ont voulu aller dans tous les théâtres. Nous ne connaissions rien, de sorte que nous tombions au hasard et juste nous sommes arrivés à l'opéra comique pour entendre Péléas et Mélisandre de ce même auteur. Ah! bien je me suis ennuyée!

—Pour une débutante l'oeuvre était difficile à comprendre. Entendez-vous la cloche de l'église, voyez quelle harmonie des choses. Au fond le très lointain bruit de la mer basse à ce moment, puis les gouttelettes dans les sapins, leur son plus mate sur le sable, la sonorité de l'eau tombant dans l'eau des flaques. Cette musique naturelle est l'expression de la mélancolie.

—Mademoiselle, je crois que la tristesse vient de soi et se répand sur l'entourage, de même la joie, j'ai souvent pleuré par le plus beau temps du monde.

—Moi aussi. Quand papa était disparu, le temps et toutes les choses avaient pour moi l'aspect désespéré. Vous n'avez pas connu une telle angoisse, ma petite Jacqueline.

—Non, mon père n'a jamais été prisonnier, mais il risquait comme il dit “sa peau contre des peaux”. Maman tenait son bar à l'arrière, moi j'étais chez grand'mère, j'allais à l'école communale, quand je rentrais dans la boutique, je raccommodais le linge, je faisais les commissions, la cuisine. Il venait des clients qui racontaient la guerre horrible, des femmes qui appréhendaient la mort de leur mari, de leur fils, venaient pleurer chez grand'mère. Une bonne et brave femme, grand'mère, Mademoiselle Yvrande, vous qui comprenez le peuple vous l'apprécieriez. Elle a refusé de venir habiter chez nous dans le “lusque”? Père lui donne une rente et elle a recueilli deux orphelines des pays envahis. J'ai remarqué depuis que je fréquente les riches qu'il y a plus de charité chez les pauvres que dans la classe où nous venons d'accéder.

—Oui. Ils savent mieux ce qu'est la souffrance. Mais aujourd'hui nous allons vers une fusion, les unes montent, les autres descendent, on se rencontrera au milieu.

—Et c'est nous qui serons le trait d'union, acheva Jacqueline comme elles passaient le seuil de l'église. Elles allèrent prendre leur place autour de l'harmonium. Pendant le salut Yvrande fut bien souvent distraite, elle apercevait dans le bas de l'église, une silhouette dont le bleu horizon tranchait sur l'ensemble sombre des fidèles.

— On dirait Dominique... pourtant, par quel hasard...

A la sortie, son incertitude ne fut pas longue. Une main saisit la sienne et une voix caressante, dit: Cousine chérie!

— Vous! Comment se fait-il que je vous trouve ici?

— Parce qu'au sortir du train je suis allé chez vous, mon oncle qui fumait sa pipe auprès du feu m'a dit: "Ta cousine est au salut".

"Alors, je cours au-devant d'elle."

Et je suis parti si joyeux de vous voir un peu plus tôt! Je vous cherchais dans na nef, je ne pouvais vous trouver.

Soudain, j'ai reconnu votre voix, et alors j'ai compris que vous étiez dans le chœur. Quel déluge, rentrons vite.

— Oui, je suis avec une petite amie. Jacqueline, je vous présente mon cousin, le lieutenant de Kerleven.

— Dont vous m'avez déjà parlé, monsieur je suis charmée... j'allais dire de vous voir, mais dans cette obscurité ce serait invraisemblable.

Ils se mirent à rire. Dominique offrit de se mettre entre les deux jeunes filles, selon l'usage breton, elle lui donneraient le bras et ils résisteraient ainsi mieux à la rafale.

L'arrangement fut accepté, ils fonçaient la tête baissée, avec la marée montante, le vent s'était élevé, l'averse cinglait et tous les trois amusés, ravis, comme on l'est à leur âge. A eux trois ils avaient à peine soixante ans, ils trouvaient la promenade charmante. Ils entrèrent roses et joyeux dans le hall des Mouettes. Le colonel avait envie de gronder:

— On ne sort pas d'un temps pareil! J'ai mis une bouillotte au feu.

— La belle idée, papa! j'attends les tasses. Jacqueline vous restez?

— Je redoute l'inquiétude de mes parents.

— Elle sera courte, nous allons prendre le thé et j'irai vous reconduire.

— Me reconduire, mademoiselle! jamais je n'accepterai. Je suppose qu'on va m'envoyer l'auto.

— En effet, seulement nous aurions dû la rencontrer.

— J'entends la trompe... j'aperçois la lumière des phares à la barrière.

— Prenez toujours ce petit réconfort brûlant.

Yvrande, tout en parlant, préparait la table. Dominique ne la quittait pas des yeux. Jacqueline essayait d'aider son amie, voulant être utile. Elle offrit de faire griller le pain, et elle alla gentiment s'agenouiller devant la cheminée disposant, ses tartines au bout de fourchettes au long des brases.

Dominique expliquait avoir quinze jours à passer à Pornichet, après il rentrerait encore en Allemagne puis il aurait peut-être la chance d'être nommé au camp d'aviation. Il exultait de bonheur d'être là!

Quand le petit repas fut prêt, quatre couverts dressés, la pile des rôties bien beurrées, la théière fumante, ils s'assirent sous la lampe et alors Jacqueline et l'officier purent se voir. Ils échangèrent un cordial sourire:

— La présentation est plus claire ici, Mademoiselle, dit le lieutenant.

— Et plus correcte. Mais vous nous avez rendu grand service, Monsieur, en nous aidant à lutter contre les éléments.

— La lutte, prononça le Colonel, il la connaît. Voilà un garçon qui n'a guère fait autre chose pendant toute sa vie:

— Toute ma vie... non.

— Je maintiens. Enfant, tu as lutté contre ta paresse, collègien contre tes

camarades pour les dépasser, avoir les premières places. Enfin, contre les Boches qui t'ont pris ta jeunesse.

—Le fait est que j'ai plutôt l'âge mûr.

—Pas d'aspect, interrompit Jacqueline.

Ils avaient un appétit superbe, si gais, si simples, on fit encore griller d'autres tartines, on remit de l'eau sur le thé. En même temps on inventait des projets de promenades, de visites. Jacqueline implorait une bonne journée passée à la Roche Rouge. Elle prétendait n'avoir jamais visité toutes les caves du manoir, ni le chemin de ronde à ciel ouvert, entravé de ronces et de plantes grimpantes. Elle voulait obtenir d'Yvrande qu'ils entreprissent ensemble cette exploration. Alors les deux cousins acceptèrent l'offre si cordiale de la jeune châtelaine pour le surindemain. Et tout à coup celle-ci s'effara :

—Il est horriblement tard ! que vont penser mes auteurs... elle se reprit : mes parents ? Au revoir, Colonel.

Elle ouvrit la porte et résolument se jeta dans la nuit.

—Mais je vous reconduis, Mademoiselle, fit le vieil officier, laissez-moi le temps de prendre ma canne.

—Non, non, l'auto est à la barrière.

—Restez mon oncle, j'y vais, intervint Dominique.

—C'est cela, allez cousin. Ah ! il ne pleut plus.

Le lieutenant, en deux enjambées, eut rejoint la jeune fille bien qu'elle courut.

—Mademoiselle, nous jouons au loup... mais vous êtes prise.

—Je suis désolée de vous déranger, je ne suis pas du tout craintive, je connais très bien l'allée des Mouettes,

j'y viens souvent, j'aime à y venir.

—Et moi aussi, Mademoiselle, nous avons une attraction commune.

—Voire cousine est ma meilleure amie, j'adore la Bretagne.

—Et moi aussi. Mes réponses ne sont pas variées, Mademoiselle.

—Ce qui prouve que nous partageons les mêmes sympathies. Ah ! mais où donc est l'auto ? je ne vois plus les phares.

Elle appela : Nazaire !

Aucune réponse. La lune était sortie des nuages. Aussi loin qu'on pouvait voir à droite et à gauche, la route était déserte.

—Le chauffeur aura pensé que je n'étais pas ici... Je vais vite filer à pied, j'en ai pour une demie heure.

—Vous ne pouvez pas partir ainsi seule dans la nuit, Mademoiselle.

—Bien sûr que si. Je ne rencontrerai âme qui vive. A moins que—ce qui est probable—mon père n'ait envoyé à ma recherche.

—Mademoiselle, permettez-moi de vous accompagner.

—Certainement non, Monsieur. Mademoiselle de Kerleven vous attend.

—Mademoiselle de Kerleven me ferait des reproches justifiés, si je ne remplissais pas le devoir d'un galant homme vis-à-vis d'une femme seule en pleine nuit, au milieu des bois.

Jacqueline se mit à rire : Monsieur, je ne suis pas une jeune fille comme celle que vous croyez...

—Comment Mademoiselle ?

—Mais non. Je suis une fille du peuple, moi. A douze ans, je trottais sans peur, et sans reproche aux heures tardives de la soirée quand il y avait des commissions à faire. Mon père est tanneur...

—Un Président de la République Française, le fut.

—... ma mère tenait un cabaret.

—Mademoiselle, nous ne sommes plus au mardi-gras, pas encore à la mi-carême, donc trêve de plaisanteries. Marchons plutôt, nous n'avons pas de temps à perdre.

—Marchons donc, puisque vous y tenez. Je vais vous mener au pas accéléré. Etes-vous chasseur, Monsieur?

—Non, Mademoiselle, je n'ai encore tué que des hommes... Je suis lieutenant d'infanterie.

Elle rit: Vous êtes dans les mille pattes, les pousse-cailloux (croyez que c'est mon père qui parle) il a un langage pittoresque papa, moi je devrais dire avec élégance: Un peu de footing, Monsieur.

—Tout ce qu'il vous plaira, Mademoiselle, pourvu que je le fasse en votre compagnie. Voulez-vous m'autoriser à vous donner le bras? J'ai remarqué qu'on marche beaucoup mieux quand le plus grand...

—S'accroche au plus petit, seulement voilà, c'est plus familier.

—Oh! la nuit! Et pas un être humain pour nous rencontrer.

—Précisément.

Tous les deux riaient. Très souples, très lestes, ils allaient à belle allure.

—Vous savez le nom de ce bois que nous traversons, Mademoiselle?

—Oui Monsieur. Un nom banal: le bois d'amour. Il relie la Baule à Pornichet. Et vous savez la légende de l'ensevelissement d'Escoublac sous la dune?

—Parfaitement. On dit même que le coq qui ornait le sommet du clocher, dépasse encore le sable. Quelques-uns disent l'avoir retrouvé.

—Et entendu chanter le soir du Jeudi Saint. Bien que je ne sois pas du pays, Monsieur, j'en connais les secrets.

—D'où êtes-vous Mademoiselle?

—Pour l'instant: de la Roche Rouge. Mon père a acheté le manoir historique afin que toute la gloire de son passé rayonne sur... les parvenus que nous sommes.

—Mademoiselle, vous vous amusez à mes dépens, je viens de passer une heure charmante avec vous aux Mouettes, ma cousine vous traite en amie très intime, je vous assure que la mystification ne prend pas.

—Il n'y a nulle mystification. Je dis ce qui est, je pense ce que je dis, et sans doute vous vous dites que la promenade obligée pour un chevalier français est un peu longue avec une inconnue.

—Inconnue, c'est relatif. Les amis de nos amis sont nos amis. Mais en effet, Mademoiselle, ma cousine m'a présenté à vous, mais a oublié de vous nommer à moi.

—Pas du tout. Elle a dit: Jacqueline.

—Jacqueline, nom pittoresque et joli qui, si je ne me trompe, vient de l'hébreu et veut dire: "suppliante".

—J'ignorais cela.

—Mais Yvrande n'a énoncé que le nom de baptême.

—Parce qu'il est suivi d'un autre nom de baptême, celui de mon père: Jacques. Et c'est toute notre appellation. Aucune légalité ne saurait l'allonger... à moins que par l'usage on y ajoute: de la Roche Rouge, ce qui ferait peut-être se dresser les chevaliers enfouis dans les tombeaux de la chapelle du Manoir.

—Mademoiselle, pardonnez à la franchise d'un soldat et dites-moi le nom de vos parents.

Elle éclata d'un rire sonore: On nous appelle des "Nouveaux-Riches". Et toujours riant, elle parodia le récitatif de Mignon. "Je n'ai pas d'autre nom". Je crois bien que je vais vous libérer, Monsieur, ne voyez-vous pas briller une lumière entre les branches au tournant. N'entendez-vous pas le ronflement d'un moteur. C'est l'auto qui revient, vous pouvez sans remords m'abandonner ici. Faites demi tour, lieutenant. Au revoir et merci.

Elle courut sans attendre la réponse du jeune homme qui restait planté le long du fossé. Il vit s'arrêter une voiture et deux voix sortant de l'intérieur, s'écrièrent, l'une sur un ton de colère, l'autre enrouée d'émotion.

—Enfin te voilà coureuse!

— Ma chérie, quelle inquiétude, d'où viens-tu? Nazaire est allé te chercher au village, il a attendu à la barrière des Mouettes, il a corné, il est revenu, reparti, nous étions fou...

La portière claqua, Dominique revint sur ses pas, songeant:

—Elle est drôle, là gamine, pas sotte, un peu ironique, gouailleuse, peut-être met-elle en pratique la devise de Figaro... Yvrande va m'expliquer l'aventure. Elle doit se demander pourquoi je tarde tant. Allons Mille-Patte au pas de course!

IX.—AU MANOIR DE LA ROCHE-ROUGE

La journée du lendemain fut calme, familiale, très douce entre les trois Kerleven. Ils ne sortirent qu'un peu sur la plage, ils se racontaient leur vie pendant les mois d'absence.

Le Colonel avait expliqué le rêve du trésor caché, montré le plan du jardin d'Angers. Mais cela n'avait pas ébloui Dominique: Cinquante ans de mystère, la maison louée, vendue, le jardin béché, retourné, planté, un miracle en vérité, si les choses avaient survécu à l'amour du changement que possèdent les hommes.

—N'importe, affirmait Yvrande, nous irons voir, nous avons résolu d'aller chercher là nos oeufs de Pâques.

Dominique narrait son séjour en Allemagne. Il avait été reçu au château de Namédy am Rhein, chez la soeur du Roi de Belgique, la princesse Joséphine. Il disait le charme de ses deux filles les princesses Marie-Antoinette et Stéphonie, fiancées à deux princes allemands et si malheureuses de la division de leur famille en deux camps ennemis. Il racontait les fêtes de Mayence, on dansait, on jouait la comédie, on avait patiné tout l'hiver.

—Mais la rancune, l'animosité...

—N'en parlons pas. La paix est faite. L'âme collective d'un peuple est ennemie de l'âme collective d'un autre peuple. L'âme individuelle a ses conceptions particulières.

Ils s'étaient raconté les nouvelles de famille: Les Kerleven de Roscoff devenus tout à fait agriculteurs, envoyaient des primeurs partout. Malo et Yves libérés du Régiment ne redoutaient pas de tenir la bêche et l'arrosoir, revenant en cela aux temps bibliques. Leurs soeurs Odyles et Ménéthould, qu'on appelait Dilette et Manou, faisaient le beurre et soignaient la basse-cour.

Nul, dans cette patriarcale famille ne redoutait le travail, on l'accomplissait avec l'entrain gai de coeurs purs.

Tous comprenaient qu'après le tournant du chemin, encore mal éclairé où nous marchons, les conditions sociales seraient autres. L'ouvrier, le cultivateur prendraient leur part des bénéfiques produits par le capital. Personne désormais ne pourrait vivre paresseusement de la peine des autres. La justice y gagne, mais l'habitude coûte à prendre pour ceux qui s'entête à marcher de l'avant en regardant en arrière. Le Colonel gémissait :

—Moi, je ne suis bon à rien maintenant. A quoi employer mon reste de forces? Alors sérieusement sa fille répondait :

—Père, nous planterons des choux dans le parc et nous élèverons des lapins. Tu sais notre cousin du Sourdy en vend deux mille par an et vit très largement d'une pareille production. Nous n'allons pas rester en panne quand tout le monde avancera. Les gens de notre espèce doivent devenir pratiques, c'est en vue de cette transformation des plans sociaux que la Providence a permis la guerre.

Le soir Lord Nevil arriva aux Mouettes, il aimait à venir passer une heure avec le Colonel après dîner. Ils fumaient chacun une bonne vieille pipe de bruyère en discutant la politique. L'Anglais était heureux de respirer l'atmosphère où vivait la jeune fille, ne fut-ce qu'un instant. Et elle venait très bonne pendant quelques minutes soustraites à ses occupations. Il la remerciait d'un regard tendre, avec une de ses singulières phrases où son cœur transparaissait. Il allait beaucoup à la Roche Rouge, les châteauxains toujours prêts à inviter leurs visiteurs trouvaient le Lord charmant. M. Jacques l'appelait au début: Monsieur Mylord, mais sa fille lui avait expliqué la traduction du mot, en

plus ils avaient parfaitement compris l'attraction de l'étranger pour la petite Bretonne des Mouettes. Jacqueline, s'appliquait à faire ressortir en toute occasion le charme de son amie, si bien que Névil avait fini par la prendre pour confidente, lui avouer son rêve, lui demander conseil.

—Je pense, vous êtes en confiance avec Miss Yvrande, elle dit à vous des choses de moi.

Elle dit que vous êtes un brave et loyal gentleman.

—Mais elle pourrait pas admettre aimer moi pour mari?

— Qui sait, répondait Jacqueline rêveuse... qui sait? Les Kerleven n'ont pas de fortune.

—Ceci plait à nous, anglais, qui jamais dot demandons. Nos usages n'ont par rapport avec coutumes de France.

—Non, certes, la première parole d'un aspirant époux en notre pays est :

—“Combien a-t-elle de dot?” Et il poursuit ou s'en va selon le chiffre.

—Pas gentleman...

—Si, tout de même, parce que l'argent est nécessaire, il en faut tant! Vous êtes très riche Mylord?

—Assez pour mettre en aisance mon ménage, le malheur, chère Miss Jacqueline, c'est combien je suis vieux!

—Oh! vous êtes un beau cavalier, Mylord, et je crois que mon amie l'a remarqué.

—Vous êtes la bonne créature, vous voulez parler pour moi. Votre père il dit avoir de la galette beaucoup, je pense avoir la mienne grande aussi.

—Alors oui, Mylord, je dirai à Mademoiselle de Kerleven que vous lui en offrez une part.

—La grosse. Vous allez associer avec moi pour la belle action.

—De tout cœur, Mylord.

Le lendemain de ces aveux, Jacqueline avait prié le brave anglais à déjeuner, cela concordait juste avec l'arrivée de Dominique, de sorte que les Kerleven trouvèrent à la Roche Rouge Névil radieux, installé avec Jacqueline dans le hall du manoir d'où ils guettaient leur arrivée.

—Tiens, pensa le Colonel, voilà une petite personne qui pourrait bien consoler notre allié du refus de ma fille... si refus il y a.

Comme toujours le déjeuné fut exquis, le chef savait organiser un menu délicat et le maître d'hôtel savait le servir.

—Mon lieutenant, lança en riant le châtelain au nouveau venu, il faut manger pour réparer le temps perdu, le jeûne du camp de représailles. Reprenez donc de cette dinde où se mêlent le noir et le blanc en un agréable parfum. Laissez la flotte en la carafe et dégustez ce pinard dénommé Château Larose, un bouquet hein?

—Excellent, approuva Dominique qui avait allongé d'eau le célèbre cru sans y prendre garde.

—Une hérésie, mon neveu, fit le Colonel, on ne baptise pas ce vin-là.

—Mon vieux, passe-moi la goutte, demanda Madame Jacques qui n'avait pas le même défaut que l'officier et absorbait la liqueur rouge en connaissance.

—C'est ce qui vous remonte, affirmait-elle. Avec un morceau de singe grillé, on peut déjeuner. Boulottez donc mieux que ça Mamzelle Yvrande, vous êtes trop pâle.

—Parce qu'elle a un teint de brune, maman, c'est plus chic que d'a-

voir l'air d'une pomme d'api comme moi, riposta Jacqueline.

—La pomme d'api est bonne à croquer, ajouta le père joyeusement.

Tous riaient entraînés par la gaieté de leur hôte, subissant le bien être de cette revanche des anciennes privations, dans ce cadre joli où des fleurs de Nice mettaient, unies aux mets, l'odeur de leur épanouissement. De petites roses rouges semées sur la nappe, attirèrent l'attention de Névil.

—L'été, ici entre les sables, on cueille des roses pareilles, n'est-ce pas, Miss Yvrande.

—Oui, c'est la rose des dunes et c'est la marraine du Manoir où nous sommes.

—Comment.

—Vous ne vous êtes pas demandé Monsieur Jacques, pourquoi votre château s'appelait La Roche Rouge?

—J'ai pensé que cela venait de la couleur des pierres où d'une histoire sanglante comme celle de la Goule aux Fées en Saint Enogat.

—C'est plus poétique. La Roche doit son nom aux roses rouges.

—J'ai l'intention, expliqua le châtelain, de faire de longues excursions en auto. Nous ne connaissons pas la légende Bretagne.

—Aucun pays n'est plus intéressant, approuva le Colonel, vous iriez bien loin, avant de rencontrer l'attrait pittoresque de notre petite Patrie.

—Je le crois, je l'aime et je l'adopte, exprima Jacqueline.

—Il faudra marier vous, avec un Breton, conseilla Névil.

—Si je me marie...

—Quoi, vous hésitez, insista Dominique. Voulez-vous savoir si ce sera cette année?

—Bien sûr, déclara la jeune fille toute rose et souriante.

—Eh bien, dans votre voyage d'exploration, allez à un de nos "Pardons" et cherchez la fontaine qui coule toujours près des Calvaires, il y en a partout de miraculeuses.

—On cherchera, consentit M. Jacques, ça te plaît Justine. On se balladera dans la quarante chevaux. Seulement il nous faudrait un guide, hein lieutenant?

—Ma foi, je ne demanderais pas mieux, cher Monsieur, mais les permissions au Régiment n'abondent pas. Ce que je puis faire, c'est de vous donner un topo pour vous indiquer les plus jolies excursions et les Légendes. Un de nos compatriotes, M. Descognets les a groupées en un charmant volume. Vous pouvez vous le procurer.

—Oui, approuva Jacqueline. En attendant, après le déjeuner vous nous dicterez un itinéraire, j'écrirai.

—Tu ennuieras Monsieur de Kerleven, observa Madame Justine.

—Nullement, Madame, j'aime tant à parler de mon pays, les Bretons sont des patriotes renforcés.

—Nous jouerons aux petits papiers aussi bien il pleut, on ne pourra pas se promener.

—Oui, jouons aux petits papiers, on racontera des histoires, le prix à la meilleure.

—Un concours de légendes! j'offre un objet d'art, s'écria Jacques.

—Alors vite à l'ouvrage, le dessert est fini, affirma Jacqueline, maman lève-toi.

Madame Jacques obéit, docile, suivant son habitude, on passa au salon où la gaieté d'une flambée de chêne, mettait la douce chaleur utile encore en cette saison. Vite Jacqueline ras-

sembla des crayons, des papiers et les quatre jeunes gens se groupèrent autour d'une table attentionnés à leur travail.

—Montre en main: Dix minutes et on rassemble les copies, imposa Yvrande.

—Moi je ne peux écrire qu'en anglais, expliqua Névil.

—Allez, je traduirai, concéda le Colonel.

Un silence tomba dans la grande pièce. Courbés sur leur page, les quatre travailleurs, s'activaient, tandis que M. Jacques et le Colonel fumaient en buvant à petits coups leur café. Madame Justine avait pris une Revue, mais elle ne tarda guère à s'endormir tout doucement dans la bonne bergère où elle reposait ses membres fatigués. De temps à autres un écrivain levait les yeux, semblant chercher au plafond cloisonné une inspiration propice. Puis il se remettait à l'ouvrage. Quand vint l'heure de clôture, il y eut des protestations, mais la loi était inexorable, Yvrande recueillit les papiers et les porta à son père.

—Lisez, sans nommer l'auteur.

Le vieil officier sourit, déplia lentement une feuille pliée en quatre et jetant un regard souriant à Névil, il traduisit:

"Fingal avait volé de la Clyde à la Vilaine en son navire aérien. Il voulait prendre part au tournoi que l'on donnait à la Roche Rouge. Après avoir conquis une victoire, un jour rêvant au bord de l'Océan, il vit venir souple et légère, la jolie Fée des grèves. Couronnés de marjolaine, elle avait des yeux de diamants noirs, des lèvres de corail et ses pieds semblaient de marbre rose.

—Gentile Fée, offrit Fingal, voulez-vous voler avec moi, je vous mènerai dans ma grotte célèbre où l'écho répète plus de deux cents fois quand on lui dit: "I love you", love you... love you... you...

—Mais vous n'êtes ni ange, ni démon pour voler à travers le ciel.

—Belle, je vous cacherai sous mes ailes.

—Vous n'êtes ni aigle ni vautour pour voler sur la mer immense.

—Belle, je vous emporterai entre mes ailes.

—Vous n'êtes pas moulin à vent pour avoir des ailes.

—Je vole ainsi que les oiseaux, les diables et les anges et... les moulins, fiez-vous à moi Fée des bruyères car je suis venu jouter en Bretagne pour conquérir le bonheur.

Ce disant il enleva la Fille des landes Bretagne jusqu'à la grande île de Bretagne.

Les bravo éclatèrent, et Nevil osa: Une énigme est cachée dans la pensée de la légende, je aimerais, Miss Yvrande, vous devineriez.

—J'y réfléchirai Mylord, c'est trop difficile au pied levé.

Il la regarda stupéfait: Au pied levé... sur quoi?

—Sur le tentateur qui perdit Eve. Tous riaient, tandis que Nevil très rouge, murmurait:

—Je saisis pas moi french subtily.

—Je tire une autre copie. fit le Colonel. Oh! voici une bonne écriture droite et ronde, je n'aurai pas de peine à l'épeler: Il déplia le papier, le parcourut:

—On dirait qu'un même souffle a courbé les têtes vers le même objectif, écoutez:

"Il y avait une fois, un troubadour fidèle. Il se reposa près d'un puits au fond duquel veillait la Vérité qui s'y ennuyait bien.

Car nul ne lui disait rien.

Il s'assit sur la margelle: Las! je suis [très fatigué.

—C'est la pure Vérité, dit la voix profonde.

—Je reviens aux landes d'armor,

Où ma belle m'attend encor

Depuis le Rhin jusqu'à l'Adour,

J'ai chanté aux cours d'amour,

Les charmes de ma mie si jolie.

—C'est la pure Vérité, dit la voix profonde.

"Du fond de l'horizon

Ayant quitté son donjon

Montée sur sa haquenée,

Venait la bien-aimée:

Le Troubadour fit vibrer les cordes de [sa viole:

"Gentille châtelaine,

Je reviens près de toi,

Mais mon âme incertaine

Eprouve quelqu'effroi"

—O Troubadour je t'aime,

Tu reviens près de moi,

A travers monts et plaines.

Je t'ai gardé ma foi!

—C'est la pure Vérité, dit la voix profonde.

Les deux amoureux penchés sur le puits sombre imploraient:

—Monte vers nous amie sincère.

—Las je ne puis, car je suis nue comme vos mains, puisque vous ne m'avez pas tissé de voiles, ni voulu me farder.

Alors ils s'en allèrent à travers la lande fleurie de bruyères où les oiseaux chantaient sous le soleil clair de printemps qui rayonnait dans leur cœur.

Après cela, conclu Jacqueline qui déchira son papier, on ne lira pas mes stupides élucubrations. A vous Mademoiselle de Kerleven.

—Ma mie Jacqueline, je suis votre exemple, je mets ma prose en quatre morceaux et déclare les lauréats ex-aequo.

Jacques s'était levé, il allait vers une vitrine, l'ouvrait, cherchait un instant parmi les bibelots, puis revenant avec une statuette dans chaque main, il tendait, avec un sourire, un objet à chacun des jeunes concurrents:

—Non, non, se récusait l'anglais, jamais je n'accepterai si admirable chose.

—Admirable! cette petite Hermine d'albâtre, un rien Mylord, un souvenir, prenez et gardez.

Névil coula un regard tendre vers Yvrande. Il aurait bien voulu glisser le présent aux doigts de la jeune fille, mais il ne savait comment faire. Il dit à demie voix en venant près d'elle:

—Votre petite soeur... l'hermine de Bretagne, j'aimerais vous la mettiez aux Mouettes dans la chambre où vous dormez.

Le bon tanneur s'était retourné vers Dominique: Voici une toute petite reproduction de la statue équestre du roi Graalon qui domine la cathédrale de Quimper, encore de la couleur locale Lieutenant.

—Ceci est un prix de valeur, Monsieur, je ne sais comment le mériter.

—Je vais vous le dire: Ecrivez notre itinéraire de ballades à travers "Monts et plaines", comme vous dites.

Le jeune homme avait vu le geste de l'anglais vis-à-vis d'Yvrande, un agacement lui en venait, il eut une malice aux lèvres:

—Mademoiselle Jacqueline, je voudrais vous proposer le cavalier et sa monture, mais ce serait je crois vous retourner votre bien.

La jeune fille sourit: 'Je garderai plutôt l'histoire de la Haquenée... et à présent passons au sujet pratique: A Pâques nous nous mobiliserons, par où commencer?

—Allez tout droit au Finistère qui est la vraie Bretagne pittoresque où tout parlé, où chaque pierre a une histoire, où les Calvaires et les Eglises racontent les siècles. Prenez la route de Douarnenez à Quimper. Arrêtez-vous à Locronan, cette année aura lieu la "Grande Troménie" qui revient tous les sept ans.

— Qu'est-ce que cela peut bien être?

—Le grand "Pardon", la fête bretonne par excellence. Là vous verrez venir des pèlerins de toute la Bretagne vous y verrez plus d'autos qu'au champ de courses d'Auteuil.

—Mais que va-t-on y faire?

—On prie, on danse, on mange des galettes de blé noir avec du cidre, on achète des souvenirs et puis on regarde passer sous la pierre tombale des femmes à quatre pattes. D'autres vont tirer sur une quenouille de chanvre pour en arracher quelques brins. Ce n'est pas tout à Kerdévot, les jeunes filles vont jeter des épingles, à grosses fête de couleur, dans la fontaine. Si les épingles disparaissent au fond, elles se marient dans l'année.

—Vous avez conté l'histoire à rebours, mis la charrue avant les boeufs, mon cousin, rectifia Yvrande, moqueuse.

— C'est possible, ma cousine. Si mademoiselle Jacqueline veut essayer de la dernière partie du récit...

— Peut-être n'est-il pas indispensable d'aller si loin, conseilla le colonel. Tout près d'ici, au Bourg de Batz, il y a le long de la porte de l'église, une pierre percée à hauteur d'un mètre environ. Si en partant du bout opposé du parvis, les yeux fermés, un garçon ou une fille arrivent juste à poser leur doigt dans la pierre, leur mariage est certain au cours de l'année.

— Balivernes, mes enfants, fit Jacques sagement, le grain est fini. Voulez-vous aller faire un tour?

— Oui, oui, allons visiter le château, comme vous nous l'avez promis, Jacqueline, acquiesça Yvrande. Il y a des mystères dans toutes les vieilles demeures féodales.

— Des oubliettes, des cachots, des revenants, ajouta Dominique.

— C'est curieux comme on aime à avoir peur, observa Jacqueline.

— On aime l'émotion, Jacqueline. Prenez une lanterne, nous allons commencer par la visite souterraine. Vous ne venez pas avec nous, madame Jacques?

— Non, mademoiselle Yvrande, moi vous savez, pendant la digestion, je roupille et puis les crapauds, les araignées, les chauves-souris, ça ne me va pas. Je reste avec ces messieurs qui partagent mes idées sur les explorations dans le noir.

— Faites attention, conseilla le Tanneur, il y a un puits dans la cave.

— Tant mieux, la Vérité y sera peut-être... nous l'habillerons.

— Moi, je ne saurais pas la revêtir d'un costume, fit Jacqueline, je suis trop son amie pour la cacher.

Les yeux de Dominique et de la jeune fille se croisaient souriants. Celle-ci prit un briquet:

— Marchez dans mes pas, en file indienne, l'escalier est très étroit. Voici un bougeoir pour chacun.

— Mais nous allons jouer une scène de Robert le Diable, fit le lieutenant. Je vois Berthe la jolie, mais où est le Démon, le noir démon?

— Ici, fit Jacqueline en frappant légèrement le bras du jeune homme avec la grosse clef de la cave.

X—DANS LE SOUTERRAIN

L'escalier de pierre tournant s'enfonçait de plus en plus obscur, creusé dans l'épaisseur des murs, voûté, humide, il offrait des marches glissantes, verdies.

— Premier crapaud, annonça Jacqueline qui ouvrait la marche. Attention, ne montez pas dessus. Il est suffisamment ahuri de semblable visite. En passant regardez ses beaux yeux d'or.

C'est nous qui sommes les crapauds, Nous crevons dans notre vieille peau.

parodia Dominique, grand admirateur de Rostand. Vraiment, mademoiselle, vous n'êtes pas craintive.

— Nous sommes en nombre. Deux cavaliers c'est plus que suffisants, déclara Yvrande enjambant le batracien énorme, applati contre la pierre.

Une grille de fer terminait l'escalier. Jacqueline l'ouvrit avec sa clef qu'elle laissa dans la serrure, tandis que Névil repoussait le lourd vantail dont les gongs grinçaient. Un oiseau de nuit vint se jeter sur le bougeoir de l'anglais qui eut un cri de surprise:

— Un Vampire!

— Moins que cela, mylord, un chat-huant ou une chauve-souris.

— Voici le tour des araignées, et elles sont de taille! C'est curieux nos

ombres sur ce mur, l'étrange voyage!

— Si amusant.

— "Very loustic".

Ils avançaient maintenant sous une voûte haute et large, de chaque côté de laquelle se trouvaient des caveaux.

— Quoi on mettait dedans? fit Névil.

— Le bon vin.

— Non, dénonça Dominique, aux temps anciens, la Roche Rouge remonte à l'an mil, c'étaient des prisons. On y mettait les vaincus.

— Horreur, s'écria Jacqueline en reculant hors de l'étroit réduit meublé d'un banc de pierre.

— Que diriez-vous, mademoiselle, si vous aviez vu les "puits" de Venise.

— Les "Puits"?

— Sans doute, l'opposé des Plombs. C'étaient de tragiques cachots où le condamné avait une chaîne au cou. Les bouts de cette chaîne passaient par un trou dans le mur donnant sur le couloir central. De temps à autres les gardiens tordaient la chaîne et le malheureux était étranglé, ce qui mettait fin à son supplice.

— Est-il possible de concevoir toute l'étendue de la méchanceté humaine!

— Mais l'homme s'est amélioré, depuis l'époque de barbarie, fit Yvrande.

— La guerre récente ne le prouve guère, rectifia le lieutenant.

— On n'est pas confortable ici, remarqua l'anglais.

— Je vous crois! approuva Jacqueline. Je n'avais pas encore visité ces ténèbres, de sorte que je ne sais où nous allons. Voilà les cachots finis. Nous entrons, semble-t-il, dans une vaste salle.

— Tiens, il y a des stalactites. Ah! qu'est-ce que c'est que ce trou noir? Attention, une citerne sans rebords,

elle doit communiquer avec la mer, elle paraît agitée au fond.

— C'est la Vérité qui s'y cache.

— Je croirais une source, expliqua Névil, le froid est ici, avançons.

Ils traversèrent la grande salle ronde sablée, à l'extrémité opposé s'ouvrait encore une grille qu'un simple verrou fermait. La rouille l'empêchait de fonctionner, mais les deux hommes en secouant les barreaux firent tomber tout le panneau. La lueur des bougies montrait un long couloir bas.

— Voici le souterrain, dit Jacqueline, je ne sais pas où il va.

— On dit dans le pays, qu'il va à plusieurs kilomètres, mais je n'ai jamais vu quelqu'un l'ayant suivi, dit Yvrande. Grand-père racontait qu'en 93 des prêtres proscrits habitaient là.

— Marchons toujours, on finira bien par arriver quelque part.

— Permettez-moi de passer devant, mademoiselle Jacqueline, fit Dominique, les boyaux sont d'anciennes connaissances pour moi. Lord Névil fermez la marche, ces demoiselles au milieu, voilà l'ordre logique.

— Very well.

Le chemin très sec n'était nullement difficile, au long des parois on voyait des racines, et des insectes fuyaient devant la lumière.

— Pour la faune et la fleur, ça manque de beauté, constata Yvrande.

La pente devenait rapide, un éboulement ancien obstruait le passage, ils durent l'escalader en se courbant:

— Nous enfonçons au centre de la terre, mesdemoiselles, dit le lieutenant, nous allons rencontrer des gnomes... entendez-vous un bruit d'eau?

— Oui, au-dessus de nos têtes. Ah! on remonte, voici des marches, un peu vétustes, accessibles quand même. En vérité nous avons dû parcourir plus

d'un kilomètre.

Névil tira une boussole de sa poche :

— Je constate, on marche Est-Ouest.

— Quel interminable escalier!

— Je sens une bouffée d'air.

— Oui, on doit approcher de l'orifice terminal, la voûte s'abaisse, courbons le front, même plus, la taille. Tiens, encore une porte.

Névil l'enfonça d'un coup de pied. Le bois pourri n'offrait aucune résistance.

A présent, ils étaient dans une vaste cave éclairée en haut par un soupirail. Cette cave contenait un tas de pommes de terre, un autre de betteraves. Une plantation de "barbes de capucins" qui allongeait ses longs brins jaunes sur un sol friable. Puis des bouteilles bien rangées, des barriques qui sonnaient le creux, des corbeilles d'oeufs.

— Tiens, mais on pourrait vivre ici, remarqua Jacqueline.

— A condition de manger tout cru, riposta le lieutenant. Où pouvons-nous bien être, Yvrande, vous qui connaissez le pays.

— Je le connais à ciel ouvert... Mais je n'ai jamais pratiqué le chemin des taupes.

— All right! fit Névil, montons, on verra, les degrés s'éclaireront en haut.

Ils s'élançèrent sur la première marche, mais juste à ce moment une femme descendait, un panier vide d'une main, une lanterne de l'autre. A la vue du quatuor elle poussa un cri terrible et s'enfuit en appelant :

— François! Au voleur!

Les amis éclatèrent de rire.

— Elle résoud l'aspect de la situation, acquiesça Yvrande, nous n'avons certes pas l'aspect de gens bien intentionnés.

— En avant et pour l'honneur! accentua Jacqueline qui s'amusa prodigieusement. Allons nous expliquer au grand jour.

Mais à présent ils entendaient une course effarée au-dessus d'eux. Des voix se mêlaient des accents de détresse.

— Prenez votre fusil, monsieur, il y a du mauvais monde en bas.

— Que dis-tu, Tanguy? j'irai avec toi. Je ne veux pas que tu t'exposes seul, attends, je prends les pincettes.

— François, décroche le fusil sur la cheminée, vite, vite, charge-le, du gros plomb.

— Ah! ça, ils vont nous exterminer, constata Dominique. Mesdemoiselles en arrière, Névil marchons de front! La guerre! c'est notre allure.

— Haut les mains! ordonnait une voix sévère tandis que dans l'encadrement de la porte au sommet de l'escalier, apparaissait un vieillard, chargé d'un long pistolet de campagne, suivi d'un valet en tablier blanc, qui portait un fusil et derrière eux deux têtes de femmes effarées.

Les quatre explorateurs levèrent les bras en riant :

— Camarades!

— Madame Lemadec! s'écria Yvrande, excusez, je vous prie, notre extraordinaire intrusion chez vous. Nous n'avons que l'apparence des malfaiteurs.

— Ah! par exemple, mademoiselle de Kerleven, je ne m'attendais guère à votre visite par ce chemin.

— Et moi, je ne pensais certes pas à aboutir à Loctanguy, chez vous. Nous allons nous expliquer, madame.

— Bas les armes, fit l'amiral Tanguy Lemadec, remettez-les au clou. Et vous, mesdemoiselles, messieurs, faites-moi le plaisir d'entrer... cet

escalier n'est pas un endroit convenable pour causer.

Le vieux marin ouvrait la porte d'une vaste pièce, où brillait un bon feu devant lequel étaient deux fauteuils, évidemment abandonnés en hâte par leurs propriétaires, car sur l'un restait un tricot de laine dont le peloton avait roulé jusqu'aux cendres et, près de l'autre, un journal et une pipe encore fumante posés sur une petite table. Ces choses parlantes expliquaient le trouble où les cris de leurs domestiques avaient jeté les maîtres de la maison.

Yvrande présentait:

— Mademoiselle Jacqueline Jacques, notre voisine de la Roche Rouge, le lieutenant Dominique de Kerleven, le capitaine Névil Campton.

Les jeunes gens s'inclinaient à mesure qu'on les nommait et quand la fille du colonel eut achevé les présentations par ces mots: "L'amiral et madame Lemadec", les mains se joignirent cordialement.

— Et maintenant au récit! dit le marin en désignant des sièges aux arrivants. Mademoiselle de Kerleven, j'espère que le colonel se porte bien, puisque vous vous promenez ainsi.

— Très bien, Amiral, il est en ce moment à la Roche Rouge et est loin de se douter que nous sommes chez vous.

— La Roche Rouge vient d'être vendue, intervint madame Lemadec. On dit que le Manoir a été acheté par des nou...

Yvrande coupa:

— Par le père de mademoiselle Jacqueline Jacques que je viens de vous présenter, madame.

Mais Jacqueline, un peu rose, s'empresait:

— Oui, madame, par des nouveaux riches, la locution est courante, vous pouvez le dire. Seulement, ceux-ci s'efforcent de ne pas mériter la seconde appellation octroyée à beaucoup. Celle de nouveaux-chiches.

Le lieutenant ajouta:

— Ce serait une grande ingratitude, car il est impossible d'être plus généreux et meilleurs que monsieur et madame Jacques.

— It is very true! lança Névil, oubliant dans son besoin de justice qu'il parlait sa propre langue.

Les deux vieux bretons échangèrent un regard souriant puis l'amiral insista:

— Mais l'histoire de votre entrée chez nous par la cave...

Yvrande commença de bon coeur.

— Nous avons déjeuné chez nos amis à la Roche Rouge, après nous avons projeté de visiter le Manoir. On parlait d'un souterrain, nous voulions le découvrir.

— Ah! le souterrain fameux. Comment, il existe? intervint l'amiral. Je le croyais bouché, effondré depuis longtemps.

— Il y a en effet des affaissements de la voûte, nous avons dû avancer courbés à plusieurs reprises, mais nous passions quand même et après avoir franchi des grilles rouillées, descendu très bas, remonté ensuite, nous avons fini par arriver au pied d'un escalier qui nous a conduit à une porte vermoulue laquelle, madame, fermait votre cave. Nous ne pouvions deviner être venus à Loc-Tanguy, si éloigné du Manoir.

— Voilà le mystère expliqué, et très plausible, fit l'amiral, je suis charmé de cette découverte et surtout de la visite qu'il nous vaut.

— Les chevaliers de Colomb! punctua madame Lemadec.

— Je fais pas comprendre, objecta l'Anglais, comment le boyau a pu mener ici. Par route en l'air, je vois bien trois kilomètres de distance.

— Le boyau va droit. Il n'épouse aucune des courbes de la côte, expliqua l'amiral. Ma chère amie, continua-t-il en se tournant vers sa femme, ne pensez-vous pas que nos explorateurs auraient bien droit à une tasse de thé.

— Oh! sûrement. Je vais non pas sonner, car ce système, ainsi que tout confort d'ailleurs est banni de Loc-Tanguy, mais donner un coup de gong.

— C'est moins banal, approuva Jacqueline. A la Roche-Rouge, il n'y a pas davantage de clochette, mon père fait donner à son de trompe les rassemblements pour les repas.

— C'est charmant, très en harmonie avec le style du château, approuva le marin.

— Nul ne venait à l'appel sonore, on réitéra sans plus de succès.

— Nos pauvres serviteurs ont été si épouvantés, qu'ils sont peut-être en pamoison, je vais aller voir.

— Oh! madame, ne vous dérangez pas.

— Il faut bien que je les rassure.

Ce disant, la maîtresse de maison passait dans le vestibule, en face une porte grande ouverte montrait la cuisine vide. Elle appela:

— François! Anaïk!

Une voix cria d'en bas.

— Voilà, madame, on rebouche le passage.

— C'est juste, approuva Dominique, les braves gens veulent se mettre en garde, contre de nouveaux intrus. Alons vite leur aider, Névil.

Ce disant, avant d'attendre une approbation, il descendait en hâte au

sous-sol, suivi de l'anglais toujours flegmatique. Alors, Gentille Yvrande offrait:

— Madame, nous allons faire le thé nous-même, la bouilloire aura belle place devant ce bon feu, et je vois sur le dressoir la théière et les tasses, voulez-vous me permettre de remplacer Anaïk.

— Nous y gagnerons beaucoup, approuva galamment l'amiral.

— Je ne croyais pas que vous habitéssiez le pays en hiver, demanda Yvrande tout en s'occupant gracieusement des apprêts du thé.

— Nous ne l'habitons jamais en effet, nous y sommes venus en 1918, chassés de Paris par les Bertha et Gotha, puis nous avons pris l'habitude de vivre là près de l'"amie" de Tanguy; ma rivale en son coeur, la mer. Nous aimons cette bicoque inconfortable baptisée du nom de mon mari: Loc-Tanguy.

— Loc veut dire "lieu" en breton, expliqua Yvrande pour Jacqueline.

— Quand nos chères filles étaient avec nous, continua madame Lemadec, elles adoraient la plage.

— Vous avez des filles, madame, demanda Jacqueline intéressée.

— Oui, j'en ai cinq et pas une avec moi!

— Mais toutes se portent bien, j'espère, fit Yvrande.

— Oui, grâce à Dieu!

— Seulement, interrompit l'amiral, ayez donc des enfants pour rester comme nous abandonnés dans nos vieux jours.

— Elles sont loin? je me souviens que, dans ma petite enfance, dit la fille du colonel, l'une d'elles, Mélanie, alors une grande personne, avait la bonté de me faire jouer au croquet

avec elle et ses compagnes à marée basse. Où donc est-elle, madame?

— Mélanie est notre plus jeune enfant, elle n'est pas mariée, nous ne l'avons pas davantage pour cela. Sans cesse l'une ou l'autre de ses soeurs la réclame pour lui aider, soigner ses neveux, les garder pendant une absence des parents, elle fait la navette constamment, maintenant elle est chez Zabet, à Douarnenez. Mon gendre a eu un bras coupé à Verdun, le bras droit, alors c'est Mélanie qui le remplace...

— Et les autres soeurs? continua Yvrande intéressée et voyant surtout le plaisir qu'éprouvait la mère à parler de ses enfants.

Il y a Louisa qui est au Brésil, mon gendre a rempli une belle carrière diplomatique, il est ambassadeur à Rio de Janeiro. Nous la voyons bien peu, c'est à peine si nous connaissons nos petits enfants.

Elle montrait du geste une série de photographies alignées sur la cheminée ou de charmants groupes se dressaient.

— Il reste encore Marie et Jehanne?

Toutes les deux aussi sont envolées du nid. Marie a épousé pendant la guerre Léon Legall qui est d'Ergue-Gabéric. Il s'est couvert de gloire, est officier de la Légion d'honneur, capitaine à vingt-trois ans. C'est un héros tendre et doux, Marie est avec lui en ce moment aux rives du Rhin. Quant à Jehanne, ambulancière pendant cinq ans, décorée de la Croix de guerre, elle est à Sarrebruck avec son amie Yolande de Baye qui a fondé cette cantine où passent nos soldats allant en occupation.

— Quelle belle famille! s'écria Jacqueline.

— La bouilloire chante, fit l'amiral en se levant pour aller chercher dans le buffet la boîte à thé. Voilà nos cambrioleurs qui arrivent à point.

— Nous ne méritons pas ce titre, amiral, protesta Dominique, qui revenait suivi de Névil, leurs deux uniformes panachés de toiles d'araignées. Nous venons de réparer le désordre, aidés de vos serviteurs. A présent, nul ne passera, j'en réponds.

Les deux jeunes filles avaient préparé la table. La maîtresse de maison, ouvrit une boîte ronde et en sortit un superbe gâteau nantais qu'elle partagea en tranches.

— Comme dénouement de notre entreprise audacieuse, fit Dominique, on ne saurait trouver mieux. Un bon goûter pour des malfaiteurs reçus d'abord avec des fusils.

Yvrande servait, adroite, gracieuse en tous ses gestes simples, l'amiral la regardait:

— Quelle bonne aubaine pour les vieux isolés que nous sommes, mademoiselle de Kerleven vous me rappelez ma fille Marie qui n'est guère plus âgée que vous. Aprésent, je vous en prie revenez nous voir... par la porte.

— Sûrement, amiral, père sera charmé de vous remercier de votre aimable accueil.

— Le thé parfumé, préparé par des mains expertes, était exquis, le gâteau parfait.

— Il n'est si bonne compagnie qui ne se quitte, fit Jacqueline, nous devons rentrer, nos parents finiraient par s'étonner de notre long séjour... dans la cave.

En parlant ainsi elle regardait Yvrande qui se leva aussitôt.

— Encore pardon, madame, et merci de votre bienveillance.

— Revenez, voilà la meilleure manière de vous faire pardonner, acheva l'amiral en effleurant de sa moustache blanche les doigts que la jeune fille lui tendait.

La pluie avait cessé. Le vieux ménage alla reconduire les jeunes gens jusqu'à la barrière du jardin et la séparation fut des plus cordiales.

Le soleil, déjà bas sur l'horizon, envoyait ses rayons rosés dans les gouttelettes suspendues au bout des aiguilles des sapins et les transformait en perles irisées.

— Comme c'est joli, fit Jacqueline, pas un rayon n'a brillé aujourd'hui et voilà qu'il en vient pour éclairer notre retour.

— Marchons bon train, accentua Yvrande, nous avons plus de deux kilomètres à parcourir pour atteindre le Manoir. Nous pouvons nous raccourcir en coupant par les sentiers à travers bois, on se mouillera bien un peu le long des branches...

— Je passerai devant, dit Névil. Vous aurez pas à essuyer pluie dans les branches.

— Oui, mais elles reviendront sur nous en coup de fouet, riposta Yvrande.

— Laissez espace entre mes pas et vôtres.

Ils marchaient à la file. Dominique sifflait l'air de Madelon. Le sol couvert d'aiguilles de pins glissant, plusieurs fois les hauts talons de Jacqueline la firent trébucher. Le lieutenant qui la précédait voulut la soutenir, mais elle le repoussa en riant.

— Une autre fois je mettrai des chaussures de tennis. Savez-vous d'autres jolies excursions à faire ne trouvez-vous pas qu'elles sont amusantes ainsi, à nous quatre?

— Très, approuva l'anglais qui, bien qu'il fut en éclaireur entendait, je suppose, on pourrait pour le jour après en inventer. J'aimerais vous voir luncher aux Tamaris avec moi.

— Nous irons, accepta le lieutenant. Les anciens Celtes mes aïeux, étaient cousins des vôtres d'Albion.

Yvrande se retourna en riant:

— Mes ennemis.

Il haussa les épaules:

— Alliés aujourd'hui. Qu'est-ce que vous prenez, mademoiselle Jacqueline, à rester en arrière?

— Ce qui me prends... un piège. Si vous pouvez m'aider à en sortir, répondit la jeune fille en faisant des efforts violents pour arracher son talon étroit enfoncé entre deux racines à fleur de terre.

Ses trois compagnons revinrent sur leurs pas. Névil se pencha, essayant de prendre les deux branches de la racine et de les écarter pendant que Dominique tirait la prisonnière par les deux mains.

— Rien ne bouge, affirma Névil. Si vous avez couteau, je couperai le bois ou la bottine son talon.

Nul n'avait le moindre canif et d'ailleurs eut-il pu entamer deux choses aussi dures. Jacqueline, ennuyée, se lamentait:

— Je ne peux pas rester là jusqu'à ce que vous alliez chercher une scie, une hache...

— Un seul moyen reste, il va vous libérer de suite, expliqua Yvrande, abandonnez votre bottine et sortez votre pied.

— Mais je ne peux pas marcher à cloche pied...

— Vous marcherez aisément sur votre bas, le sol est doux et je ne vois pas d'autre solution.

— En effet.

Déjà Dominique agenouillé débou-
tonnait la haute botte en cuir souple,
tandis qu'Yvrande soutenait son amie.
— Drôle de situation, fit Névil, le
jour est aux étranges choses.

— Pour sûr, consentit la pauvre
Jacqueline en se libérant.

— Vous n'êtes pas blessée? deman-
da le lieutenant.

— En rien.

Elle posait sur le sol trempé son
pied ganté de soie transparente. En
vain l'anglais tirait sur la chaussure
solidement coincée, il finit par l'aban-
donner.

— Voulez-vous m'accepter pour
monture, Mademoiselle, offrit Domi-
nique, vous boitez affreusement.

— Bien entendu, j'ai un pied
chaussé et l'autre nu ou presque. Allez
tous de l'avant, je suivrai.

— Jamais, marchez plutôt entre
nous, voulut Yvrande. Tant que nous
serons sur le sentier, cela ira bien,
mais à la route qu'on vient justement
d'empierre, il faudra aviser.

— J'ai une idée, assura le lieute-
nant.

Il cassa une branche, la tendit à la
jeune fille:

— Appuyez-vous. Nous en sommes
aux moyens de fortune. Votre bottine
restée là-bas va servir de nid à de jolis
petits mulots. A quelque chose, mal-
heur est bon.

Ils avançaient gaiement. Ils étaient
jeunes, ils venaient — comme nous
tous — de passer par les années d'an-
goisse, et ils admettaient la réaction,
le plaisir avec le bel entrain qui carac-
térise la reprise de joie de 1920.

Le bas illusion de Jacqueline n'avait
pas duré longtemps. Ses compagnons
réunirent leurs mouchoirs de poche
pour protéger "sa plante" comme di-
sait Névil. Mais à la route il fallut s'ar-

rêter, les cailloux coupants auraient
vite détruit le chausson improvisé.
Alors Dominique expliqua en dégrafant
sa ceinture de cuir fauve:

— Nous allons faire, comme si sou-
vent nous avons agi avec d'infortunés
blessés. Névil, prenez un des bouts de
la ceinture, moi l'autre, mademoiselle
assez-vous sur cette balançoire, tenez-
nous chacun par un bras avec chacune
de vos mains et nous irions ainsi au
bout du monde.

— Je vais vous fatiguer, je n'ose.

— Nous fatiguer? ah! nous avons
porté des poids plus lourds.

— Acceptez, Jacqueline, conseilla
son amie, je ne vois vraiment pas
d'autre moyen.

Alors ils s'en allèrent ainsi au mi-
lieu des rires et rentrèrent au Manoir
à la nuit tombante. Ils furent reçus par
des reproches:

— Si tard, si longtemps! Qu'avez-
vous donc fait?

— Ah! voilà, c'est une tournée de
découverte.

Ils se mirent à narrer leur excu-
sion, s'interrompant les uns les autres
pour rappeler un détail.

— Vous avez couru un abominable
danger.

— Ah!

— Oui, certes. Aux grandes marées
le souterrain est envahi et vous pour-
riez être noyés.

— Heureusement, c'est le "mor-
d'eau", riposta Yvrande.

Les Kerleven voulaient rentrer
mais les Jacques s'y opposèrent, dé-
clarant fermes portes et fenêtres s'ils
persistaient dans leur projet. Après le
dîner l'auto irait les reconduire au
Manoir.

XI—COEUR DE JEUNE FILLE

Les quatre amis enchantés de leur groupe sympathique, organisaient chaque jour une nouvelle expédition. Ils allèrent à la grande côte où se hérissent la mer furieuse contre les falaises à pic. Ils descendirent dans le creux des rochers. Jacqueline ignorait la vie maritime, elle avouait en riant, avoir longtemps cru que les crevettes se pêchaient roses. Cette jeune fille élevée dans un milieu des plus vulgaires, avait un coeur sensible et délicat, elle comprenait toutes les nuances. Affinée très vite au contact amical d'Yvrande, elle gardait seulement des visions de son enfance, la grande pitié des misères qu'elle avait coudoyées. L'enfant rudoyé par une mère harrassée de fatigue, battu par un père qui a bu plus que de raison, vivant sur le trottoir des rues, toujours affamé, envieux de gâteaux, de fruits, même des croissants étalés aux vitrines. Des fois quand les excursionnistes s'asseyaient au repos, à l'abri du vent, sur le sable doux, et que chacun contait un incident de sa vie, une anecdote émouvante ou risible, Jacqueline, très franche, mettait sa note populaire dans ces récits.

— On sait ce que je suis, disait-elle à Yvrande, je ne saurais poser pour une fille de race. J'aime mieux qu'on m'admette en connaissance de cause.

— On vous admet pour votre nature sympathique, ma chérie.

— Pour mon argent, rectifiant la petite point illusionnée. Je ne dis pas, vous qui êtes l'incarnation de la bonté, mais l'entourage. Remarquez nos voisins nobles. . . ils viennent chez nous, ils acceptent nos succulents dîners, mais s'ils nous invitent c'est quand ils n'ont aucun autre invité. Sauf les Le-

halleur qui nous recherchent parce qu'ils aimeraient bien me voir accepter pour mari leur fils à demi idiot, par suite de soulerie. . . Ma dot allourdirait leur bourse plate, dit-on, comme une galette de blé noir.

— Il y a nous qui vous aimons, Jacqueline, et je serais la première à vous conseiller le refus que vous indiquez.

— Je ne me marierai jamais, mademoiselle Yvrande.

— Pourquoi, ma chérie?

— Parce que je suis partout hors cadre. Dans mon ancien milieu, c'est impossible, dans celui que je fréquente actuellement, je ne trouverais que des rebus. Mes pareils, les "nouveaux riches" me dégoûtent. Alors, je resterai fille, j'épouserai la Roche Rouge.

— Un jour votre coeur parlera.

Jacqueline rougit et courba le front.

— C'est fait déjà? osa Yvrande. Versez vos confidences dans le mien, si sincèrement ami.

— A quoi bon.

— A vous soulager.

Les yeux de la fille du tanneur s'emplissaient de larmes:

— Maman ne voit pas juste, père voit ce qu'il voudrait voir, moi seule je vois clair.

— Et que voyez-vous, mignonne?

— Je vois que nos compagnons de promenade quotidienne vous aiment tous les deux?

Yvrande éclata de rire:

— Quand cela serait, je n'épouserais quand pas le couple.

— Non, mais celui qui sera évincé souffrira.

— S'il vous priait de le consoler, Jacqueline?

— Je refuserais, mademoiselle, ~~fit~~ la petite dignement.

Cette conversation avait fait réfléchir Yvrande. Elle connaissait l'amour, d'ailleurs avoué, de lord Névil et celui de Dominique, elle se demandait quelle solution auraient ces rêves. Elle remarquait aussi que certainement son cousin appréciait Jacqueline et elle lisait dans les yeux bleus de lord Névil son extrême tendresse pour elle, jamais vagabonde, toujours attentive à l'observer, à l'admirer. Névil! Dominique! Un jour à marée montante, elle avait écrit sur le sable, à côté l'un de l'autre, ces deux noms et elle s'était éloignée un peu pour voir la vague les effacer. La vague était venue, mais jamais elle ne suit une ligne rigoureusement droite, son avance dessine des festons. Elle avait atteint d'abord le nom de Dominique le laissant couvert d'écume en rétrogradant. Une fois, dans les marais salants du bourg de Batz, où les quatre amis étaient allés, Dominique n'avait pas hésité à entrer dans l'eau jusqu'aux genoux pour rapporter à Jacqueline sa voilette que le vent avait emportée.

Si Jacqueline aimait quelqu'un c'était certainement le lieutenant... pourquoi ne seraient-ils pas heureux ensemble?... mais cette pensée soudaine venait traverser le cœur d'Yvrande comme une flèche douloureuse. Abandonner à une autre son cher compagnon d'enfance. Celui qu'elle avait toujours considéré comme l'élu. Dominique si beau, si brave! Un arrêt irréflecté suspendait son rêve.

Puis sur le tableau de sa conscience se profilait Névil. Le sérieux et grave Névil. Certes il avait des yeux superbes, profonds, un regard loyal, un visage où quelques rides mettaient la trace d'années pouvant dépasser un

tiers de siècle. Son front intelligent était trop découvert, son allure trop rapide, dénuée de la vivacité française, n'avait pas l'aspect charmant et juvénile de Dominique. Il était d'une autre race. Cependant ils étaient Celtes de Bretagne tous les deux, de même religion, ils avaient combattu sous le même drapeau, pour la même cause, ils avaient couru les mêmes périls, avec la même bravoure. Et Névil comme Dominique passait sur l'écran, laissant Yvrande en face d'elle-même irrésolue.

Alors il vint en l'âme si pure de la petite bretonne, une autre objection:

— Je ne pense qu'à moi, je ne considère que moi, mon propre bonheur, j'analyse où il se place le mieux. Quelle criminelle je suis, tandis que je devrais bien penser à mon tendre papa. Lui qui ignore la plus petite apparence d'égoïsme, qui a vécu pour moi seule et pour son devoir envers la Patrie. Quelle solution serait heureuse pour papa? Il y en a trois à considérer. Primo: Ne pas me marier, rester à le soigner... Mais justement, à cause de son extrême dévouement, il n'admettrait jamais ce qu'il appellerait "mon sacrifice". Secundo: Epouser Dominique. Père l'aime, son neveu le lui rend, ils s'entendent à merveille, on vivrait ensemble tous les trois... mais il y aurait les voyages, les incertaines garnisons, et le manque de fortune. Pour vivre nous aurions la retraite de l'un, la solde de l'autre... et la vie si chère! Terso: Epouser Névil. Père l'apprécie, le caractère anglais lui plaît, il a vu cet homme à l'oeuvre quand il ne se savait pas observé à son bord. Névil est bon, très riche, quelle tranquillité il nous offre. Plus de soucis matériels. J'ai donc en main l'avenir de mon bien-aimé papa. Et, en libérant Dominique,

je crois réellement amener le bonheur de la petite Jacqueline. Peut-être serait-il loyal de causer sérieusement avec mon cousin... Encore ce lien de parenté entre nous, n'est pas un obstacle à une union? A la première occasion je lui parlerai.

Mais l'occasion fuyait, et Yvrande la laissait fuir, tant elle redoutait de la trouver. Vers la fin du congé de Dominique le quatuor fit de grandes randonnées à cheval, Yvrande, cavalière de premier ordre, ayant appris toute enfant en Algérie, avait vite enseigné l'art de l'équitation à son élève toujours assimilable. Ils étaient allés à Piriac, la Turballe, Guérande et en sens inverse à Sainte-Marguerite, Saint-Mars, Saint-Nazaire. Ils avaient réservé la dernière semaine pour naviguer. La Roche Percée, les Evins devaient recevoir leur visite en canot. Le colonel avait promis d'en être, en revanche lord Névil s'était refusé, sans expliquer la cause de cette résolution inexplicable. M. Jacques hésitait, affirmant préférer le plancher des vaches à cette coque de noix de laquelle on ne pouvait seulement pas sortir s'il vous prenait en route envie de... marcher. Quant à madame Jacques elle avait trop débité de "pinard" pour aimer "la flotte". Alors Yvrande eut une inspiration.

— Allons inviter l'amiral Lemadec. Nous lui devons bien une compensation.

Des applaudissements avaient salué la proposition et le colonel était parti proposer au vieux ménage de s'embarquer le matin de la mi-carême pour aller manger des crêpes aux Evins. On les ferait sauter dans l'île.

L'amiral accepta seul, de sorte qu'on se trouva six dans l'embarcation que gouvernait un matelot. Une petite

voile triangulaire prenait le vent, Dominique en tenait l'écoute. Yvrande avait attaché au sommet du mât une flamme tricolore puisqu'on avait l'honneur d'avoir un amiral à bord.

La mer très calme offrait un excellent accueil aux excursionnistes, la promenade fut un bercement, des goëlands se croisaient, le cri strident de petites hirondelles de mer, déjà reparues, faisaient augurer un temps superbe, la clôture de l'hiver. Au ciel pas un nuage. Le canot attérit doucement sur le sable de la grève déserte où seuls les oiseaux hantent les rochers, une herbe rare et dure poussait en haut de l'île, entre les interstices des roches quelques feuilles rondes de passe-pierres commençaient à se développer. Les Robinsons dans l'île déserte se mirent tout de suite à préparer leur campement. Le colonel et l'amiral allèrent se poster au sommet de la Dune observant avec leurs longues-vues l'horizon qu'ils pouvaient embrasser tout autour. Yvrande et Jacqueline, aidées par Dominique, sortaient du bateau le fagot de bois, la poêle, le panier de provisions. Une brise de terre apporta un son de cloche.

— Mi-jour, fit Dominique, l'heure du dîner. Vite, faisons les crêpes, j'allume le feu.

Jacqueline délayait la pâte avec les oeufs, le lait, le beurre. Yvrande avait fabriqué un superbe pâté de lapin dans une croûte dorée. Elle arrangeait le couvert sur une nappe posée à terre et retenue aux angles par le gros gallets à cause du vent. Le feu flambait gaiement, les jeunes fille faisaient sauter les crêpes, Dominique les poudrait de sucre, toutes chaudes et les posait en pile. Soudain un ronflement vibra dans l'air. Le matelot qui ramas-

sait des palourdes le long du rivage oria, ainsi qu'une vigie :

— Avion par Nord-Est, France!

Tous levèrent les yeux et ils aperçurent le drapeau tricolore flottant en plein ciel et un énorme oiseau qui décrivait des cercles en se rapprochant toujours de l'île. Une crêpe en fut brûlée tant les jeunes filles restaient surprises, la tête en l'air. L'aéroplane finit par se poser tranquillement à quelques pas du campement.

— Lord Névil qui tombe du ciel!

— Et qui le retrouve où vous êtes, miss Yvrande, dit l'Anglais en sautant sur le sable.

— Hourra! pour l'aviateur hurra! lançait Dominique à pleine voix.

Névil saluait les deux officiers supérieurs descendus avec lui, très intéressés par son appareil nouveau, si merveilleux avec cette récente invention des ailes mobiles comme celles de l'oiseau.

L'aviateur expliquait son système très simple en somme, les lamelles en aluminium pouvaient se tendre et se réduire par un mécanisme qu'actionnait le pilote. Il fallut qu'Yvrande alla passer son bras sous celui de l'amiral pour l'amener... à table, parce que les crêpes allaient refroidir si l'admiration durait trop longtemps. Névil délestait sa nacelle d'un panier de vin de Champagne flanqué de sacs de gâteaux.

Alors tous s'assirent dans l'île déserte entourée de la mer bleue, le matelot se joignit au groupe et, en bon breton, fit son signe de croix.

La joie de ce repas, la joie de cette réunion, l'entrain de tous, était vraiment la revanche des heures sombres. Jamais les oiseaux de mer n'avaient entendu de si francs rires, ni mangé des miettes de crêpes faites en leur

domaine. Ils étaient à peine effrayés, voletaient autour du "Grand Frère" au repos, les ailes repliées, le moteur silencieux.

— Miss Yvrande, j'enlève vous, offrit Névil quand il fut question de départ, jamais vous n'avez volé.

— Non, jamais mylord, seulement le poids de ma personne dans votre nacelle peut détruire votre équilibre.

— Le cas est prévu. Vous devez remplacer panier de Champagne.

Yvrande se mit à rire :

— Vous pensez à tout, mais j'aurais le vertige, je préfère naviguer sur l'eau.

— Oh! je suis chagrin de telle décision. Je peux emmener un passager, je comptais sur...

— ... Je ne pense pas que vous décidiez ces demoiselles, dit Dominique, faute de mieux, voulez-vous de moi?

— Aho yes!

— Je remplace le champagne, ce sera moins capiteux.

Le groupe les regarda décoller du sol facilement, sans efforts, les ailes battant régulièrement, brassant l'air qui faisait voltiger le voile des jeunes filles. Le lieutenant envoyait des saluts multiples. Névil, les mains sur ses commandes, ne s'occupait que de sa direction. Ils montèrent ainsi assez haut, puis soudain prirent leur vol horizontal pour atterrir à Pornichet bien des filles, un peu silencieuses, pensaient... Les deux officiers causaient mécanique, politique, art militaire. Le matelot, seul, sifflotait un air de biniou.

Après tant de rires la soirée fut mélancolique aux Mouettes. Dominique devait le lendemain rejoindre son régiment, il espérait bien obtenir de faire un stage au camp d'aviation, mais en attendant il quittait la famille.

— Yvrande! Yvrande chérie! disait-il les yeux noyés d'une buée involontaire, encore un départ, oh! quand donc ne partirais-je plus seul?

— Mon tendre ami, quand vous reviendrez, nous prendrons une grande résolution, aujourd'hui encore impossible.

— Vous retardez toujours. . .

— Je suis raisonnable, nous allons, père et moi, faire le voyage d'Angers, pour découvrir le trésor caché par grand-père.

— Qu'est-ce que cela peut changer à nos plans? fit le jeune homme.

— Rien, Dominique. Si c'était la fortune, je serais heureuse de la partager.

Il eut un sourire mélancolique.

— La fortune! moi je n'en aurai jamais, c'est hors de doute. Même si je deviens général, je n'aurai que ma solde. Ah! comme je voudrais gagner de l'argent pour assurer votre confort, votre plaisir, et je ne peux même pas vous promettre des fleurs. Savez-vous ce qui m'attriste ce soir, c'est précisément d'avoir eu pendant mon congé le spectacle de la richesse sous les yeux. Vous étiez si bien dans votre cadre, Yvrande, au milieu des bibelots de prix ou montée sur le cheval de sept ou huit mille francs, que vous prêtait le nouveau riche.

— N'étais-je pas aussi bien dans mon cadre quand je faisais le thé à Loc-Tanguy ou en sautant le crêpes dans l'île, et ce soir ici, où j'ai fait la crème, le potage et surveillé le rôti. Ce que vous me dites, cousin, est fort loin d'être un compliment.

— Je dis ce que je pense, moi hélas! Je ne puis rien vous offrir que mon cœur tout vibrant de tendresse. Je n'ai pas en moi assez de ressources pour inventer une chose productive,

comme par exemple, l'avion de Névil dont il peut vendre le brevet un million. Je suis dans une route frayée, je ne sais pas en sortir. Alors, Yvrande, des fois je me reproche de vous entraîner dans ma médiocrité.

Yvrande, à ces mots, regarda le jeune homme droit dans les yeux, elle y lut l'absolue vérité et le doute qui venait de l'effleurer s'envola.

Seule, dans sa chambre, quand son père et son cousin se furent retirés, la jeune fille ouvrit sa fenêtre où s'attachait un rayon de lune, elle laissa ses yeux errer sur l'immensité des flots, au loin le petit massif des Evens pouvait à peine se deviner mais des avions roulaient sur terre et sur mer, ils faisaient un exercice de nuit.

— Richesse, richesse! . . . soupira Yvrande, il n'en est pas besoin pour jouir de la beauté des soirs. Depuis que je suis assimilée à la richesse, comme ma vie devient moins utile. Voilà quinze jours que je ne cesse de m'amuser et pourquoi? à qui profite tout ce désordre? J'ai négligé mes études de musique et d'anglais, je n'ai pas fait un aiguillée au chandail de papa, ma corbeille à ouvrage est remplie de linge à raccommoder, je ne suis même pas allée voir la mère Moutte qui a son rhumatisme, ni les bons Denis. J'ai manqué les saluts du soir à l'église et tout cela pour le plaisir sans but.

— Comme notre chère Directrice de la pension me blâmerait si elle savait! De plus j'agis mal envers Jacqueline, cette petite qui à mon âge, mais qui me semble tellement plus jeune, m'écoute, m'observe, essaie de m'imiter, c'est donc presque une âme à ma charge, que lui ai-je appris? L'inutile.

— Je dois changer, la part est largement faite aux distractions du mon-

de, je vais entreprendre un autre genre d'éducation. Dominique parti il n'y aura plus de promenade, on travaillera, on ira voir les pauvres malades. Jacqueline est généreuse, je lui enseignerai que le mérite ne consiste pas à ouvrir une bourse bien garnie, mais à donner de soi, de son temps, de son coeur. Je l'emmènerai faire le catéchisme aux marmots étourdis qui ne veulent rien savoir, ceci exercera sa patience et... la mienne.

Yvrande, d'un long regard embrassa l'aspect tranquille de la baie. Comme toujours, chaque soir, devant l'admirable paysage de sérénité, elle éleva son âme vers sa mère qui avait, avant elle, contemplé ces merveilles du Créateur, elle comprit que la bien-simée, radieuse, éthérée, soufflait ces pensées à sa conscience, elle envoya aux nuages un baiser et, fermant la fenêtre, elle rentra dormir.

XII—LE TRESOR

Dans le train qui menait à Angers, le colonel de Kerleven et sa fille, celle-ci eut tout à coup une réflexion :

— Père, nous sommes au premier avril, allons-nous pêcher un poisson ?

— Non, non, ce sera un oeuf de Pâques, tu verras.

Ils s'étaient regardés en riant, bien qu'un peu émus, leur voyage de découverte ne les laissait pas sans inquiétude. Tant d'obstacles avaient pu surgir depuis cinquante ans. Ils regardaient défiler la campagne où le printemps ne souriait pas encore. A part les champs de blé, d'un vert tendre, ceux de choux fleuris de jaune, la Loire houleuse à leur droite, l'aspect des choses était monotone, plat, dénué de pittoresque. Ils arrivèrent à Angers vers dix-sept heures et choisirent pour

loger l'hôtel de France tout proche de la gare. Ils retinrent leur chambre, y posèrent leur valise et tout de suite se mirent en route pour aller en reconnaissance, comme disait le vieil officier.

A peine retrouvait-il les anciennes rues ; là comme ailleurs, un demi siècle avait apporté bien des changements. Il montrait à sa fille les places, il lui nommait les monuments, recherchait les demeures d'amis d'autrefois et constatait mélancoliquement, ne plus connaître personne.

La vieille maison était située rue d'Orléans prolongée, le nom de la rue était changé, tout autour on avait bâti. Placée jadis en face d'une pépinière, elle avait à présent pour vis-à-vis d'autres immeubles.

— Nous sommes rendus, dit le colonel, c'est là. Comme j'ai souvent franchi cette porte, fermée pour moi maintenant.

Ils s'étaient arrêtés devant une façade grise, à deux étages. Au rez-de-chaussée quatre fenêtres donnaient sur la rue. Notre salon et notre salle à manger, désigna le père, derrière la cuisine, au-dessus nos chambres. Au fond le jardin, nous ne saurions le voir d'ici, mais la propriété est à l'angle d'une ruelle. Viens, nous allons tourner le coin et longer le mur du jardin.

— Père, on dirait que personne n'habite ici, tout est fermé.

— On le dirait... Seulement il est presque nuit.

— Oui, mais on n'aperçoit aucune lumière.

Ils avaient doublé l'angle, les bâtiments se prolongeaient assez loin, puis le jardin commençait :

— Le tilleul y est encore ! Il est si vieux !

— Il y a d'autres arbres, les rameaux dépassent le mur.

— Nous avons là des espaliers couverts de pêchers à l'Est, de poiriers au Nord, de vignes à l'Ouest. Au Sud c'était le hangard où l'on rentrait les outils. Tiens on découvre le toit, rien n'est changé.

Ils restaient là, le père nommait les plantes, décrivant les massifs, découvrant le sommet d'un figulier tordu. La vigne vierge envoyait ses tiges souples jusqu'à la rue des lierres, d'où s'envolaient des moineaux dérangés dans leur retraite choisie pour la nuit.

— La petite porte qui est là, presque enfouie sous les liannes servait au jardin, expliquait le colonel. Une allée va jusqu'au tilleul, après c'est le potager.

— Alors, père, selon toi où serait la cachette.

— D'après le plan, le point qui la marque, regarde l'Est, il est situé au pied du cher vieil arbre. Revenons dans la rue, il y passe un tram à présent.

Le colonel étendit la main, fit vibrer la sonnette.

— Le même son!

Il récidiva après un moment d'attente, nul ne venait.

— Décidément la maison est abandonnée. Il faut s'informer près des voisins.

Seulement les boutiques étaient rares. Pourtant ils découvrirent la vitrine éclairée d'une marchande de légumes. Ils entrèrent. La marchande se tenait derrière son comptoir, elle avait la colle angevine:

— Que désire Monsieur?

— Un simple renseignement, madame. Voulez-vous me dire par qui est habitée la maison numéro 56. J'y ai longtemps résidé dans ma jeunesse,

mais à cette époque vous n'étiez pas née.

L'angevine, aimable comme la plupart de ses compatriotes, répondit:

— La maison, monsieur, est sous séquestre de puis 1914. C'étaient des Boches qui y logeaient avant la guerre.

— Ah! mais qui en détient les clefs?

— Dame, le notaire sans doute, nul n'y vient jamais, les rats y peuvent danser à l'aise.

— Mais où demeure ce notaire?

— Ce doit être M. Parcheminot. On voit d'ici ses pannonceaux.

— Merci, madame, vous me rendez grand service.

Le colonel salua et sortit, le crépuscule était venu. Le notaire venait de rentrer. A la demande de M. de Kerleven, il se récria:

— La maison est sous scellés, monsieur, il faut une loi pour qu'on puisse la louer. Le professeur d'allemand de l'Université l'avait achetée.

— Ne pourrais-je seulement pénétrer dans le jardin?

— Nul ne doit passer le seuil d'un immeuble sous séquestre.

L'homme de loi se levait, c'était l'heure du dîner, il ne voulait pas prolonger le travail.

Décidément les chercheurs de trésor n'avaient pas de chance, ils étaient devant le but, impuissants:

— Poisson d'avril! murmura Yvrande.

Le père absorbé, dans sa méditation ne répondit pas. Très las, il alla se coucher, le ressort d'espérance ne le soutenait plus.

Une fois seule, l'entêtée petite bretonne remit son chapeau, sa cape, sortit furtivement de l'hôtel et refit seule la route parcourue l'instant d'avant.

Elle marchait très vite, il semblait qu'une force inconnue la poussait.

— J'entrerais, se disait-elle, j'entrerais, je jardin n'est pas sous scellés!

Elle possédait la vision nette du topo étudié avec tant de soin. Quand elle arriva à l'extrémité de la rue, elle pénétra dans la ruelle. Aucun bec de gaz ne brillait par ces temps de pénurie.

La lune presque dans son plein éclairait splendidement. Le mur faisait une ombre longitudinale, au-dessus de la crête de ce mur des branches nues s'érigeaient. C'était un peu fantastique, absolument solitaire. Pas un bruit, pas une âme, rien que les quarts d'heure sonnait à une horloge lointaine. Les tramways avaient arrêté leur circulation, un auto passa devant la ruelle, trois ou quatre piétons attardés passèrent aussi. Yvrande regardait ce mur haut comme deux fois sa hauteur, très lisse crépu à la chaux. Il y avait bien les lierres qui pendaient par place, mais si peu résistants... Elle alla jusqu'au bout du jardin, là on construisait une maison, des planches fermaient le chantier. Entre ces planches mal jointes il y avait des interstices. La petite volontaire, toute mince, parvint à s'y glisser. De l'autre côté de la palissade le mur du jardin coupé à angle droit continuait, elle voyait le gros figuier à la cime dépassante. Yvrande, audacieuse, roula étroitement sa cape, l'attacha sur son dos et se mit à examiner les choses. Le long du mur il y avait des moëllons entassés, des brouettes, des madriers. Elle sauta sur le tas de moëllons, y attira une brouette, la dressa contre le mur, la cala avec des pieddes, puis sans rien calculer, agile comme une chatte, la Bretonne, habituée à tous les exercices de gymnastique, parvint à saisir

avec les mains le faite du mur. Un rétablissement la mit dessus. Doucement elle s'allongea pour faire corps avec la pierre, éviter d'être vue et elle rampa jusqu'au figuier. Descendre à l'aide des branches fut un jeu. Yvrande était dans la place, quel soulagement! Elle avait atteint son but. Elle avait bien les mains et les genoux écorchés, mais elle ne le sentait pas. Le jardin à l'abandon depuis six ans était un fouillis d'arbustes non taillés, les allées disparaissaient, mais le vieil arbre majestueux restait immuable.

Yvrande alla à lui, le prit dans ses bras, l'embrassa comme un ami:

— Livre-moi ton secret, vieux gardien du trésor!

Elle s'orienta. Elle était entrée par l'espallier de pêcheurs, donc à l'Est.

Elle s'adossa au tornic, entre les ramures dénuées de feuilles elle apercevait les étoiles, la voie lactée lui tenait lieu de boussole. Alors elle se baissa, tâta le sol couvert de lierres rampants.

— C'est là, ce doit être là.

Elle arrachait les plantes d'une main fiévreuse.

— Il me faudrait un outil, allons au hangard, la lune brille pour moi cette nuit, je vois très clair.

Sous le toit, elle alluma son briquet. Des tas de bancs, de paillasons, des cloches à melons lui apparurent et dans un angle, reluisants, les manches d'une pioche et d'une pelle. Elle s'en saisit et repartit vaillante. Aucun doute n'était possible, elle se souvenait du point précis. Elle leva sa bêche bien lourde, mais ses nerfs étaient tellement tendus que sa force en était doublée. Elle arracha une grosse motte de terre, les pluies persistantes de l'hiver avaient amoli le sol. Au bout d'un moment la sueur coulait de son front, elle dut souffler un peu. Un chien

aboyait dans le voisinage, elle entendit la corne d'un auto, puis le silence retomba. Elle reprit son instrument de labeur et d'un grand coup l'enfonça jusqu'au manche. Elle eut peine à le retirer, les deux crocs de la tranche embrassaient une racine. Yvrande débroya avec la pelle, une étincelle jaillit, le fer avait rencontré une pierre, elle s'acharnait, sous la racine plusieurs larges pierres formaient une cavité.

— Le voilà!

Yvrande se pencha, son briquet en main sur le trou profond, humide, une grande ardoise atteinte par son outil s'était fendue, elle la souleva et alors... la jeune fille chancela... alors, un pot à fleur recouvert d'une ardoise encerclé de fil de fer, apparut.

Yvrande agenouillée, les yeux fixés sur cette chose mystérieuse, les mains tremblantes, entendait battre son coeur. Elle était épuisée, anéantie, est-ce que la joie allait lui faire perdre connaissance! Un moment s'écoula, la cloche, au loin, sonnait lentement douze coups. Réunissant toutes ses forces, la brave enfant souleva le trésor, il était assez lourd, enveloppé de terre. Elle parvint à le poser près d'elle. De toute son âme elle eut une envolée de reconnaissance vers le ciel. Hâtivement elle combla l'excavation, reporta les instruments de jardinage, déroula sa cape, remit son chapeau tombé dans l'herbe et serrant le cher objet contre sa poitrine, elle songea au départ. La poterne du jardinier qui donnait sur la ruelle lui semblait tout indiquée, elle y courut. Deux verroux rouillés la fermaient, elle n'avait pas de serrure. Avec une pierre pour marteau elle parvint à les faire jouer, elle glissa un manche de pelle entre le mur et le battant et faisant levier, elle réus-

sit à entrebâiller cette porte qu'obstruaient une végétation de mousse et de lierres. Avant de sortir elle allongea la tête au dehors. Rien, une complète solitude. Haletante, mais transportée d'une joie délirante, la fille du colonel sortit, referma de son mieux derrière elle, et, allègre malgré sa charge, elle s'éloigna en suivant le côté d'ombre. Une peur la tenaillait: Les voleurs! Les cambrioleurs nocturnes dont les journaux racontent les exploits. Autre sujet de frayeur: l'hôtel serait fermé, allait-elle sonner? se faire reconnaître, à pareille heure, que penserait-on?... Elle marchait, mais ses oreilles bourdonnaient, ses yeux voyaient des éclairs, elle faiblissait, ce vase à fleur était bien lourd. Heureusement elle aperçut un banc sur le Boulevard et s'y laissa tomber. Le tronc d'un orme faisait ombre, au bout d'un moment elle grelottait, la réaction du froid nocturne, après le gigantesque effort qu'elle venait d'accomplir, la saisissait. Elle surmonta sa fatigue, parvint à se dresser. Comme la nuit était longue, elle venait d'entendre sonner trois heures. Pourtant il fallait attendre l'ouverture de l'hôtel, aller où en attendant? Elle se mit à marcher tout droit, elle arriva devant le château, les grosses tours rondes du temps de René d'Anjou se profilaient en noir. Mais à gauche, une église montrait ses vitraux éclairés. Elle s'élança vers ce refuge et se jeta dans le sanctuaire divin où l'adoration nocturne retenait de pieux veilleurs devant le tombeau du Christ Divin. Alors elle se laissa aller sur une chaise dans la tiédeur des cierges et le parfum des fleurs. Vaincue par l'épuisement physique, mais l'âme radieuse, elle demeura là, priant, rêvant, ravie.

Quand vint le jour elle se leva bien plus forte elle reconnut le chemin très court jusqu'à l'hôtel et pénétra par la grande porte ouverte sans être remarquée. Arrivée dans sa chambre, elle posa son fardeau sur la table, à peine l'avait-elle vu. L'ouvrir? Elle n'y songeait pas. Cette surprise était réservée à son cher papa. Pour ne pas l'effarer par sa tenue étrange, elle procéda à une toilette dont elle avait le plus grand besoin, puis quand toute sa personne fut en ordre, elle alla frapper à la porte de la chambre occupée par son père. Le vieux soldat avait mal dormi, la lourde déception l'angoissait, mais à la vue de sa fille au visage radieux, il eut un sourire:

— Tu as fait de beaux rêves, fillette?

— Extraordinairement beaux, père, car ils sont réalité.. Vois.

Elle posait sur le lit où le colonel était encore, la paquet merveilleux.

Ahuri, le colonel ouvrait les yeux sans comprendre d'abord, puis devant l'attitude de sa fille, il promenait ses doigts sur le pot de terre, encerclé de fil de fer, il balbutiait:

— On dirait, c'est impossible.

— Nullement papa, c'est notre trésor, ouvre-le.

— Voyons, Yvrande, tu as imaginé un poisson d'avril, ce n'est pas bien de jouer avec une déconvenue.

— Mais je t'assure que ce sont nos... oeufs de Pâques, ouvre donc!

— Enfin, explique-moi...

— Eh bien, père, je suis allée cette nuit au vieux jardin. Ah! la Providence, m'a aidée, j'ai escaladé le mur, j'ai déterré le trésor et je te l'apporte.

— Quelle invraisemblance!

— C'est possible, seulement les choses vraies sont souvent bien invrai-

semblables. Celle-là ne l'est nullement, je t'assure.

Il passa sa main sur la joue de sa fille.

— Ma chérie!

— Tu me fais languir, père.

— Je n'ose, je tremble, si...

— C'était une bombe, fit Yvrande en éclatant de rire, non, je l'ai retourné dans tous les sens, tiens, voici un couteau, fais sauter le couvercle.

Le vieil officier était bien maladroit, mais le vase de terre à demi pourri se fendait. Penchés tous les deux sur leur trésor, leurs yeux papillottaient.

— Le don des miens! disait le colonel, les cils embués de larmes, la réserve faite pour nous! ô père, merci!

La jeune fille non moins émue, écartait de ses doigts encore saignants, des débris d'ardoise qui voilaient le mystère. Puis des objets étincelèrent.

Elle saisit une rivière de diamants qui se déroula longue, éblouissante:

— Le collier de ma mère, je le reconnais! s'écria Kerleven. Puis ses bagues, sa chaîne de montre, deux solitaires, deux bracelets en or et émail, c'est l'évocation de la chère bien-aimée! Tout cela est précieux, ma fille. Celle qui a porté ces bijoux était la meilleure des mères, comme tu es la meilleure des filles. Si les choses gardent des radiations, si elles parlent, celles-ci disent: amour.

Au-dessous des joyaux il y avait un gobelet d'argent:

— Ma timbale, s'écria le vieillard au comble de l'émotion. Regarde, mon nom est gravé dessus: Yves de Kerleven. Elle est pleine. Ce sont les décorations de mon père; sa croix de la Légion d'honneur, sa croix du Lys, ses médailles du Cambodge, de Chine, l'ordre de Saint-Georges, de l'Aigle

noir. Ah! il en avait gagné! Quel bonheur de reconquérir ces souvenirs! Et c'est à toi que je les dois, chérie! A présent voici tout au fond deux rouleaux d'or et c'est tout.

— C'est immense! c'est le tendre présent de ceux qui nous aiment par-delà la tombe. Ils m'ont inspirée et protégée, j'en suis sûre.

— Tu dois être fatiguée, mon Yvrande, après une telle nuit.

— Non, père, je me suis reposée, mais j'ai grand faim.

— Parbleu! sonne, qu'on apporte le petit déjeuner.

Quand le plateau fut arrivé, Yvrande et son père se mirent à manger du meilleur appétit. Tout en dégustant le café au lait, le colonel proposa:

— Nous allons repartir par le premier train.

— Ah! oui, certes. A quelle heure?

— A une heure cinquante. Avant, sais-tu ce que je pense, je voudrais échanger cet or à la banque de France.

— Pourquoi, père, c'est une rareté les louis.

— Justement, notre Patrie a besoin d'or. C'est la servir que de lui en donner. En ce moment l'or fait prime, je n'en veux certes pas profiter, je veux, ne pouvant plus travailler pour la France, à titre de soldat, lui offrir au moins ce qui est en mon pouvoir. Trouves-tu bon que je dépose ces cent louis au guichet de la banque contre vingt billets de cent francs.

— Ce que tu fais, père, est toujours bon, ce que tu penses toujours juste. Va, pendant ton absence je préparerai la valise et je retournerai à l'église Saint-Lô où j'ai achevé ma nuit. Je mettrai un cierge et un bouquet au tombeau.

Le père attira son enfant contre son cœur, leur étreinte mit encore à leurs yeux des larmes, mais très douces. Ces deux êtres si nobles, si tendres, reportaient aux chers parents disparus, l'hommage de leur bonheur actuel, bonheur... si toutefois ce mot convient à un sentiment où toujours se mêle le regret de ne pouvoir le partager avec ceux qui l'ont préparé.

XIII—LES OEUFs DE PAQUES

Le matin du 4 avril, Jacqueline et Servane s'étaient rendues aux Mouettes. Il s'agissait de préparer les oeufs de Pâques pour les enfants de l'école, auxquels ils étaient promis. Les jeunes bretonnes faisaient bouillir des herbes et des pelures d'oignons pour colorer les oeufs en jaune, vert et violet. Elles causaient, riaient et chantaient. Soudain elles aperçurent un cavalier qui sautait sans vergogne par-dessus la haie du parc, arrivait au milieu de l'allée et il s'arrêtait court, pour se livrer à des gestes assez singuliers. Il appelait son chien, lui mettait entre les dents la faveur rose qui enveloppait un assez volumineux paquet et lui désignant la maison disait: "Go on". La bête partait comme une flèche, le cavalier faisait demi-tour et repartait par où il était venu.

Pendant ce temps le messenger à quatre pattes bondissait dans la cuisine, posait aux pieds d'Yvrande son chargement et s'en allait rappelée par un impérieux coup de sifflet.

— C'est lord Névil, fit Jacqueline.

— C'est sa chienne "Mademoiselle" dit Servane. Yvrande avait ramassé le paquet d'aspect gracieux.

— Un oeuf de Pâques, je parie, s'écria Jacqueline, ouvrez donc.

Yvrande hésitait.

— Je me demande si je dois ainsi accepter ce présent.

— Bien sûr, mademoiselle, conseilla la Servane, c'est comme un bouquet de fleurs, ça se prend toujours.

Curieuse, la fille du colonel défit la faveur et mit au jour un gros oeuf qui paraissait en ivoire.

— Un oeuf d'autruche, exclama Jacqueline.

— Non, un coco qui s'ouvre.

Yvrande tournait la vis et découvrait un autre oeuf rouge. Allez toujours, mademoiselle, conseilla Servane, vous allez voir qu'il y en a une série.

En effet, à l'oeuf rouge succédait un oeuf orange, puis un vert et enfin un violet gros comme un oeuf de pigeon. Dans ce dernier gisait une perle, d'un orient splendide et un mince papier sur lequel étaient écrits ces mots: "Une perle d'Irlande pour la perle de Bretagne".

— Comment ose-t-il, murmura Yvrande, un présent d'une telle valeur!

Elle monta aussitôt trouver son père qui travaillait à un ouvrage sur la guerre:

— Vois, père, ce que m'envoie lord Névil.

Elle montrait le petit oeuf et la perle. Le colonel fronça les sourcils:

— Névil t'envoie cela, il a donc perdu l'esprit? De la part d'un Français ce serait une insulte, de lui c'est un manque de tact, je vais lui reporter son présent et lui parler sérieusement, ne t'en préoccupe pas, ma chérie.

— Je pense comme toi, père, il faut trancher la situation qui s'embrouille. Je retourne à la cuisine, père. Tu iras dans la soirée aux Tamaris.

— Oui, après le salut, je veux t'entendre chanter l'"O Filii et Filiae".

— Tu as raison. Jacqueline chantera l'"Adeste fideles", sa voix est peu cultivée mais étendue et sympathique, elle mérite qu'on l'écoute.

— Tu aimes vraiment cette petite, tu prends plaisir à la mettre en relief.

— Elle le mérite, c'est une bonne fille.

Yvrande redescendit, les oeufs multicolores fumaient dans une corbeille.

— Voilà qui est fini, dit Servane, je me sauve, Mademoiselle, à tantôt pour la distribution.

— Je vous accompagne, fit Jacqueline, j'ai promis de rentrer déjeuner avec mes parents. Au revoir.

Yvrande leur tendit la main. Jacqueline lui semblait rêveuse.

Elle ne se trompait pas. L'excellent châtelain de la Roche Rouge arriva peu après le déjeuner, s'excusant de venir à pareille heure, mais il voulait demander un conseil à celle qui se montrait pour lui et sa famille si bienveillante amie.

Le colonel était allé fumer sa pipe sur la plage, le doux soleil lui faisait du bien. Le tanneur trouva donc la jeune fille seule.

— Mademoiselle de Kerleven, dit-il sans préambule, vous voyez un père plutôt embêté.

— Pourquoi donc, monsieur, vous avez une fille délicieuse.

— Ben, justement. Seulement, je ne peux pas deviner ce qu'elle veut, la gosse. Pensez que voilà trois demandes en mariage qui se présentent depuis quelque temps et quand j'en parle Jacqueline se bouche les oreilles et se sauve.

Ce n'est guère l'usage qu'une fille boude devant un galant.

— Elle a si bien le temps.

— Oui, mais la mère et moi on aimerait à voir pousser la jeune graine,

à remplir la niche avec des petits mu-seaux roses. Elle ne peut pourtant pas coiffer Sainte Catherine, m'est avis qu'une demoiselle qui a quinze cents mille balles de dot manque de l'étoffe nécessaire pour confectionner le bonnet d'une vieille fille.

— Attendez donc que son coeur parle.

— Est-ce que je sais comment ça parle, un coeur de mijaurée! Sa mère n'a pas fait tant de façons.

— Si les prétendants que vous lui présentez ne lui conviennent pas.

— Mince! des comtes, des marquis.

Je voudrais que vous la catéchisiez, elle croit tout ce que vous lui dites.

C'est ce que je voulais vous demander, mademoiselle Yvrande, parce que moi,

voyez-vous, je veux le bonheur de ma fille. Il n'y a que pour elle que je suis

content de gagner de la galette. Tous les jours mes tanneries augmentent de

valeur, je gagne ce que je veux quoi! Si que j'aurais un gendre pas bégueu-

le, eh bien il pourrait s'intéresser là-dedans. Au jour d'aujourd'hui il y a

des gens de la haute qui rechignent pas devant l'industrie.

— Ils ont grandement raison.

— Et puis, je vais tout vous avouer, le coeur sur la main, sa mère et moi,

on est convenus que si fallait qu'on débarrasse le plancher, rapport qu'on

est pas de la haute, ben... on s'en irait, rien ne compte que le bonheur

de la petite. On se sacrifierait pourvu qu'on la sache contente.

La voix du brave homme s'enrouait un peu en achevant sa profession de

foi.

Yvrande mit doucement sa main sur celle du pauvre père:

— Je suis sûre que Jacqueline ne consentirait jamais à être heureuse

aux dépens d'un tel sacrifice et le jeu-

ne homme qui oserait lui proposer une pareille lâcheté serait repoussé d'elle, car il ne la mériterait pas.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de l'industriel:

— Vrai! mademoiselle. Dommage que vous ne soyez pas un garçon, je vous aurais tendu les bras.

La jeune fille sourit:

— Je parlerai ce soir à mon amie après la distribution des oeufs de Pâques. Je lui proposerai de la reconduire.

— Et surtout n'avouez pas que je vous ai soufflé le boniment.

— Vous avez ma parole.

— Alors, au revoir, pour le vrai, c'est une chance de vous avoir connue. Au plaisir, mademoiselle.

Il sortit rasséréiné. Le colonel rentra de faire le tour de la maison.

Sa fille le reçut en riant:

— Que peux-tu bien noter ainsi sur son carnet?

— Les réparations! Les peintures, les vitres! Au prix où est le verre!

— Bah! nous sommes riches.

— C'est relatif. Avec les vingt billets de cent francs, on pourra aussi remonter les espaliers du jardin, remplacer des arbres fruitiers, regarnir notre garde-robe...

Yvrande hochait la tête.

— Père, tu me fais penser à Perrette de la fable. Nos billets bleus ne suffiront jamais.

— Il y a bien les bijoux, mais c'est ta dot, on n'y touche pas. Tu auras une corbeille de mariage splendide, même la richissime Jacqueline ne pourrait pas avoir des bijoux anciens de cette valeur, les purs diamants blancs d'autrefois. Tiens, fais-moi un plaisir, ma minette, mets-les tous sur toi pour notre dîner de Pâques en tête à tête.

— Ah! je ne demande pas mieux. On se fera une vraie fête nous deux.

Après le salut triomphant, où les voix prenantes des jeunes filles mirent au coeur des assistants l'émotion de foi et d'art, Yvrande, selon sa promesse, prit le bras de Jacqueline:

— Revenons par la grève, nous avons eu très chaud dans l'église, l'air nous fera du bien.

— J'en serai charmée, acquiesça Jacqueline et elles descendirent la dune en courant:

— Jacqueline vous avez eu des accents célestes, votre âme s'élevait entraînant les autres. Vous possédez un organe admirable.

La jeune fille haussa les épaules:

— Père dirait: "Je m'en bat l'oeil".

Yvrande sourit:

— Qu'avez-vous, mignonne, après avoir si bien chanté, vous semblez désenchantée.

— Je pense des choses. Voyez-vous mademoiselle, votre élève ne savait ni voir, ni comprendre, elle s'est formée à votre contact, à présent le voile est déchiré, les écailles sont tombées de ses yeux.

— A ce compte-là, Jacqueline, je vous aurais donc fait du mal.

— Ah! non. D'abord j'ai eu la joie incomparable de vous aimer, ensuite j'ai compris la vie.

— Mais elle vous sourit.

— Sourire mélancolique, mademoiselle. Je serais ingrate de me plaindre, car j'ai en effet sur ma route beaucoup de fleurs.

— Je n'y vois pas autre chose.

— Si. Quelle existence est toute de joie... Aucune puisque c'est la loi divine. Je vais vous énumérer mes fleurs, nous passerons après aux épines.

— Jacqueline vous réfléchissez trop.

— Ecoutez-moi avant, vous critiquerez ensuite. Donc mes roses: Des parents qui m'aiment et s'oublient pour moi, le moyen de faire beaucoup de bien, de soulager beaucoup de misères, une santé parfaite, des yeux qui savent voir... Passons à l'envers du bouquet: Des parents essouffés d'avoir monté trop vite, une fortune qui nous accable d'envieux, une situation qui ne nous classe nulle part, nous sommes des désaisonnés, hors cadre, mal placé partout. Des épouseurs se présentent en tas, ils veulent ma dot, de moi, ils ne font aucun cas, je serais bossue ou bancale, ce serait la même chose. Aussi je suis parfaitement résolue à ne jamais me marier. Ces coureurs de fortune m'obsèdent et ma position m'oblige à ne trouver aucun autre parti. Dans le monde où vous nous avez fait entrer aucun homme ne songerait à la fille du "Nouveau Riche" si elle n'était dorée sur tranche. Si un ouvrier appartenant à mon milieu de naissance se présentait ce serait encore pour avoir mon or.

— Vous êtes trop septique Jacqueline, vous réunissez assez de qualités pour être aimée pour vous-même.

— Ne le croyez pas, même un homme qui aurait autant d'argent que moi me demanderait pour doubler sa propre richesse.

— Tout ce que vous me comptez, ma mignonne, me prouve une chose très nettement, vous avez eu une désillusion.

— Aucune, je vous le jure.

— Peut-être, mais votre coeur s'est égaré sur une voie que vous croyez fermée. Vous avez fait un rêve, Jacqueline.

La pauvre petite rougit vivement, ses yeux se remplirent de larmes involontaires.

— Je n'ai pas fait de rêve, j'ai seulement pensé que dans d'autres conditions j'aurais pu en faire.

— Vous avez eu un entraînement. Vous avez senti une vibration d'amour en faveur de quelqu'un.

Jacqueline ne répondit pas, ses deux larmes tombèrent.

— Ouvrez donc franchement votre cœur, qui sait... j'aurais peut-être à vous offrir une consolation.

— Moins que toute autre vous le pouvez.

— Ne jugez pas. Rien ne trompe comme les apparences.

Le regard des deux amies se croisa, elles se devinèrent.

— Allons, avouez, fit Yvrande très bonne, n'ai-je pas compris?

— J'ai peur que si, mais je serais une tellement abominable créature.

— Non, la sympathie ne se commande pas.

— Vous voyez bien que mon avenir est fermé. J'aimerais mieux mourir que de vous causer une peine.

— Si ce n'était pas une peine. Si moi j'avais envoyé ma pensée dans une autre direction.

— Oh! que dites-vous? c'est impossible, "il" vous aime.

— "Il" est presque mon frère, un lien très proche de famille nous lie.

La voix d'Yvrande s'enrouait autant que celle de Jacqueline, les deux bras accrochés l'un à l'autre tremblaient, mais un sursaut de vaillance secoua la fille du colonel. En un éclair elle entrevit une juste répartition des lots de chance et bravement roidie, elle murmura cette devise que dans d'autres circonstances déjà elle avait admise: "Allons-y" et tout haut:

— Jacqueline, vous aimez Domini-que?

— Hélas!

— Eh bien, ma petite amie je vous nommerai ma cousine.

Après cette phrase nette, prononcée avec force, Yvrande abandonna sa compagne et à grands pas s'enfuit. Elle avait triomphé d'elle-même, sacrifié sa part d'espérance à la raison qui souvent, plus que l'amour, détient le bonheur.

XIV—ALLONS-Y

Le colonel de Kerleven rentrait à travers les bois, il faisait presque nuit, il s'était longtemps attardé à causer avec l'amiral Lemadec en attendant le retour de l'Albatros, sur lequel on voyait Névil naviguer entre ciel et terre.

— Enfin l'anglais avait fini par atterrir. Tanguy Lemadec était rentré chez lui laissant en tête à tête l'anglais et le breton.

Alors le vieil officier avait tiré de sa poche le paquet contenant l'oeuf de Pâques et il le tendait à l'aviateur:

— Névil, vous n'avez sûrement pas réfléchi à la portée d'un pareil présent, je vous le rapporte.

— Oh! pourquoi, mon colonel?

— Parce que c'est une inconvenance, mylord, en France un homme n'agit pas ainsi envers une femme de notre milieu.

— Moi, j'aurais commis une inconvenance! quand mon unique préoccupation était de montrer ma respectueuse sympathie, riposta Névil en anglais.

Très rouge, presque tremblant, il perdait son flegme britannique.

— Je m'en doute, seulement vous n'avez aucune notion des usages français et avec la meilleure bonne foi du monde vous avez dépassé la mesure.

— On a de bien singuliers usages en France, on se froisse d'un hommage!

— Parce que l'hommage d'un homme à une jeune fille ne s'exprime par des présents que dans la plus grande intimité.

— Et par ce mot qu'entendez-vous?

— Le titre de fiancé, par exemple. Vous avez agi à la légère, je vous excuse parce que vous êtes étranger.

— Et que j'ai besoin de leçons pour vivre dans la société française, y être convenable.

— Ne vous froissez pas, mon ami, une bévue se répare, reprenez votre perle et n'en parlons plus.

— Entendez-vous m'interdire de vous visiter?

— Non, à condition que vous ne recommenciez pas.

Un silence tomba. Le colonel était sérieux, l'anglais frémissait, un combat intérieur se livrait dans l'âme de cet homme. Visiblement il souffrait. Enfin il se leva et venant s'incliner profondément devant le vieil officier, il articula avec fermeté:

— Mon colonel, faites-moi l'honneur de m'accorder la main de mademoiselle votre fille?

Il se redressa, attendit debout.

— Mylord, répondit Kerleven, je suis très honoré d'une pareille demande, mais je vous dirai que vous agissez encore à la légère... vous connaissez à peine ma fille.

— Assez pour l'aimer.

— Vous ne savez rien de sa situation.

— Que m'importe.

— Elle n'a aucune fortune.

— Tant mieux! Chez nous un homme ne demande pas à sa femme d'apporter de l'argent, il tient à lui en donner. Je sais que mademoiselle Yvrande est la plus exquise des fem-

mes, que je serais le plus heureux des hommes si vous me permettiez de lui offrir un nom honorable, digne de votre nom, colonel, car les Campton de Grovenor Castle, ont un arbre généalogique vieux de plusieurs siècles, l'hermine de Bretagne n'y serait pas déplacée. Ma fortune est largement suffisante pour me permettre d'aspirer à fonder un foyer.

— Il faudrait que je réfléchisse, Névil, avant de vous répondre.

— Je le comprends, mon colonel, seulement permettez-moi de plaider ma cause auprès de mademoiselle de Kerleven.

— Ceci est encore contraire aux habitudes françaises. Quand j'aurai instruit ma fille de vos intentions et que je saurai sa pensée, je vous autoriserai ou non à lui parler vous-même.

— Nous disons "all right". En France vous ne savez pas aller tout droit.

— Nous sommes prudents. Le mariage est chose sainte et indissoluble.

— C'est ainsi que je le comprends. Je donne à ma femme toute ma tendresse, je n'ai pas de parents proches, je lui offre toute ma fortune, j'aurais voulu aussi lui garder ma jeunesse entamée puisque j'ai quarante ans, mais quels trésors d'amour n'ais-je pas accumulés! Ne me repoussez pas, mon colonel.

Il parlait avec une émotion vraie, son aspect robuste, sa haute taille souple, son visage entièrement rasé, ses yeux bleus bien ouverts montraient la plénitude de l'énergie, sa vie de travail et d'études avait laissée intacte sa force physique et sa santé morale. Il représentait toute la vigueur de sa race. Il continuait suppliant:

— Je n'ai jamais songé au mariage, j'ai navigué, je me suis battu au Trans-

vaal, j'y ai gagné mon grade, la croix, je me suis réengagé pour cette guerre, j'ai lutté avec l'armée de France, on m'a donné la Légion d'honneur quand j'ai réussi à capturer un sous-marin ennemi.

— Je vous estime profondément, Névil.

— Il faut m'excuser si je fais mon panégyrique, je suis seul pour me glorifier et je voudrais tant gagner mon but! Puis-je espérer, mon colonel, que vous m'aidez?

— Je ne veux en rien influencer ma fille. Je crois une chose: les conseils sont rarement bons, parce que l'intuition personnelle est la voix de la Providence. Je transmettrai votre demande, c'est tout.

— Et vous me répondrez?

— Dans une dizaine de jours. Au revoir, Névil, ramassez cette perle.

— ... Ah! donnez-moi la vôtre...

Le colonel sortit perplexe. Il avait deviné d'avance les intentions du capitaine anglais. En lui-même il les approuvait car il y voyait le bonheur de sa fille plutôt que dans l'union si précaire avec Dominique. La vie n'est pas facile sans ce terrible nerf qui actionne la machine sociale: l'argent! Le temps n'est plus au joli dicton: "Une chaumière et un coeur". Pour établir une base solide, où l'on puisse fixer des berceaux, il faut calculer. L'honneur, la loyauté, le courage, l'amour du lieutenant étaient les ornements somptueux d'un foyer. Ornaments glorieux certes, mais quel système pratique leur ferait équilibre. Ah! si Yvrande avait une fortune pour mettre en regard...

Quand il apparut chez lui, sa fille vit tout de suite sa préoccupation

— Tu as vu lord Névil?

— Oui, je lui ai remis sa perle et il m'a dit: "Donnez-moi la vôtre..."

— Vraiment, dit Yvrande en éclatant de rire, il aime l'allégorie. Et qu'as-tu répondu?

— Je lui ai fait une morale, je pense que ce garçon est gnéneux, franc, mais vouloir m'arracher mon trésor.

Le vieil officier ému se pencha sur sa fille dont les bras aussitôt se nouèrent à son cou et il acheva de tout près:

— L'aimerais-tu pour mari?

Un sanglot refoulé monta aux lèvres d'Yvrande et elle répondit:

— Oui.

Très surpris, le père se redressa pour regarder son enfant dans les yeux:

— Tu dis "oui", tu réponds sans hésiter "oui"?

— J'ai réfléchi, père. Il y a longtemps que j'ai deviné ce qui s'est passé ce soir.

— Et tu ne m'as rien dit?

— J'attendais qu'il parla.

— Mais Dominique tu le sacrifie?

— Pour son bonheur. Lui et moi nous sommes dénués de richesse, lui et moi, trouvons dans l'offre d'un mariage ce que nous n'avons pas. Et remarque: nous le trouvons chacun d'une manière honorable, avec un associé que nous pouvons aimer.

— J'étais bien loin de m'attendre à une telle révélation, Yvrande. Tu as la sagesse d'une fille pratique, d'une fille de ton époque que le roman laisse intranquille en te voyant protégée.

Elle posa sa joue chaude contre les lèvres paternelles pour les empêcher d'émettre une douloureuse pensée et se retirant avec un bon rire:

— Je serai lady Névil et Jacqueline sera madame Dominique de Kerleven. Equilibre parfait des richesses d'ici-

bas. Sois tranquille, papa, nous serons ainsi, mon cousin et moi, parfaitement heureux. Je vais écrire à Dominique.

— Je redoute pour lui une cruelle déception.

— Un grain qui passe, après le ciel est plus bleu.

Yvrande monta dans la chambre de sa mère, elle s'assit devant le petit bureau ancien en bois d'oranger, elle prit une feuille de papier, une plume et courageusement, elle se mit à l'ouvrage.

— Allons-y, murmura-t-elle, et "all right", comme dit Névil.

"Dominique, mon cher Dominique, n'ayez aucune peine, aucun regret, je viens de travailler à votre bonheur, au nôtre... Pour qu'il soit assuré, mon cousin, mon presque frère, il faut le chercher chacun de notre côté. Je l'ai trouvé pour nous deux. Souriez, Dominique et devinez. Nous allons nous marier. Vous avec Jacqueline, moi avec Névil. C'est entendu, l'aveu est fait, je dirai pour une fois: "Le coeur a des raisons que la raison approuve". Répondez vite, ma délicieuse petite amie vous aime, elle sera pour vous la compagne rêvée, bien mieux que moi... qui n'apporterais que ma tendresse... du courage, cher ami d'enfance, un grand bonheur en ce monde est de faire celui des autres et nous y tâcherons.

Au revoir, cousin,

Yvrande"

Ceci accompli, la jeune fille éprouva un sentiment de paix, elle avait rempli son devoir. Elle envoya porter sa lettre à la gare, puis se souvenant de la promesse faite à son père de se parer pour lui, elle entoura son cou de l'admirable rivière de sa grand-

mère, elle mit à ses doigts toutes les bagues, à ses bras tous les bracelets, elle alla jusqu'à accrocher à son épaule la croix du Lys de son aieule et, ainsi parée, elle descendit à la salle à manger.

Le colonel avait oublié la convention, en la voyant entrer, il se leva tout rouge de surprise, puis ouvrant les bras il les referma sur sa chérie.

— Mon trésor! mon Yvrande! puisse Dieu te bénir comme le fait ton père.

Mais la petite bretonne ne voulait plus d'émotion, elle s'écarta en riant, fit une grande révérence de Cour:

— Lady Névil salue le colonel de Kerleven!

Le repas tout simple fut charmant, ils bâtissaient de l'avenir, les bijoux étincelaient à la clarté de la lampe. Au dessert on entendit gratter à la porte puis un abboie timide... Yvrande se leva:

— Quelqu'un demande une part, donnons-la lui. Que ce soit bête ou gens.

Elle ouvrit et "Mademoiselle" se précipita, elle avait dans la gueule un paquet blanc, elle le posa à terre:

— A quoi donc pense ton maître? il perd en vérité l'esprit, dit la jeune fille à la chienne qui sautait devant elle. Tiens, voici un biscuit.

Elle ouvrit le paquet. Il contenait le coco et la perle y gisait toujours.

— Qu'est-ce que cela veut dire, après ce que je lui ai dit tantôt, réfléchissait le colonel.

Mais il ne réfléchit pas longtemps, une course s'entendait dans le jardin et soudain la silhouette haletante de Névil apparut dans l'encadrement de la porte qui n'était que poussée.

Les trois personnages se regardaient ahuris, presque à bout de souffle, l'an-

glais hachait une explication en anglais :

— J'avais laissé sur la table le paquet vous m'avez rendu, mon colonel, ma chienne l'a vu et comme une première fois, je lui avais appris à l'apporter ici, elle a recommencé l'exercice. Je l'ai appelée en vain, j'ai couru pour l'arrêter avant son arrivée chez vous, mais elle a quatre pattes et moi deux. . . Excusez-moi, j'é vous en supplie, il n'y a pas de ma faute, je vous le jure.

Le père et la fille riaient très amusés, l'anglais semblait en extase devant Yvrande si richement parée. Il joignit les mains :

— Quelle belle apparition !

— Je suis tout à fait ridicule, mylord, j'avais mis ces bijoux de ma grand-mère pour faire plaisir à papa. Vous êtes fatigué, mylord, asseyez-vous, je vais vous offrir une tasse de thé.

Il obéit très heureux et quand elle mit devant lui la tasse fumante, il eut un regard si implorant, si malheureux, avec son écerin d'ivoire dans la main, que le colonel prit de pitié dit avec un sourire :

— Je vous ai dit qu'il y avait une seule circonstance où une jeune fille pouvait accepter un bijou d'un homme. . .

— Oui, quand c'est un présent de fiancé.

— Alors Névil, vous pouvez donner votre perle à ma fille.

L'anglais tressaillit, se leva d'un bond et retombant à genoux devant Yvrande il saisit sa main pour y poser ses lèvres.

.

Quelques jours plus tard, la fille du colonel recevait la réponse de Dominique :

“Ma cousine chérie, je viens de lire votre lettre, j'en ai fait des petits morceaux que j'ai jetés au Rhin avec mes espérances de jeunesse. . . Sage et cruelle Yvrande, je vous avais confié le soin de mon avenir, vous le changez d'horizon, je dois obéir puisque hélas ! je ne puis réaliser votre bonheur. De toutes mes souffrances, je ferai celui de Jacqueline. Dites à mon oncle d'arranger les choses avec M. Jacques. Je suis nommé à Saint-Nazaire, j'y dois être dans un mois. . . je voudrais ne pas vous revoir tout de suite, je dois m'habituer à l'idée nouvelle, mais je ne suis pas assez sûr de moi encore. Adieu !

Dominique.”

CINQ ANS PLUS TARD

Epilogue

Sur un banc de jardin, devant la terrasse de Grovenor, deux jeunes femmes sont assises. L'une tricote un petit bas d'enfant, l'autre tient sur ses genoux un bébé de quelques mois. Devant elles sur la pelouse unie, deux garçonnetts de quatre ans, montés sur de minuscules ponneys, trottent et rient sous la garde d'un groom. L'un s'appelle Névil comme son parrain ; l'autre Dominique, aussi comme son parrain.

Au loin on entend une fanfare de chasse et les aboiements des chiens. Par une éclaircie des bois, à l'extrémité du parc, une bande de cavaliers en habits rouges vient de passer.

— Pourquoi n'as-tu pas voulu suivre la chasse, Jacqueline, toi qui aime tant l'exercice, dit la jeune maman.

— Parce que vos redoutables chasses anglaises avec des sauts de barrières et fossés me font peur, c'est bon

pour nos maris qui sont d'intrépides coureurs.

— Dis plutôt que tu n'as pas voulu me laisser seule avec bébé.

— Peut-être bien, chérie, mais comme pour moi aucun plaisir ne vaut ta société et celle de ma filleule, j'ai choisi ce que je préférais. Ne sommes-nous pas merveilleusement ici, loin de l'hallali sanglant avec ce charmant tableau de nos deux fils, si beaux, si forts, déjà si agiles.

— Ils ont de qui tenir. Ton mari est sorti premier de l'école de cavalerie. Quant au mien, ainsi que tu le dis, les chasses de ce pays sont de véritables steeples et Névil les suivait à dix ans.

Une voix derrière un basquet cria :

— Vous entendez, mes enfants, la biche est à l'eau.

— Ah! père, tu as des distractions, riposta Yvrande. Tu nous as quittées pour corriger les épreuves de ton livre et tu galoppes en imagination.

— Faute de mieux... Mais sois tranquille, mon bouquin sortira cet hiver à mon retour à Paris.

— A propos, cousine, dit Jacqueline, j'ai une lettre de mon père, veux-tu que je te la lise, elle raconte ce qui vous intéresse, oncle Yves, continuait-elle plus haut, si vous reveniez un instant avec nous, vous entendriez les nouvelles de Pornichet.

— Bon, j'arrive.

— Voici un fauteuil qui vous tend les bras.

— Tiens, père, ta petite fille aussi te tends les bras, vois comme elle te reconnaît.

— Mon amour, fit le colonel en se penchant sur la mignonne qu'il prit à sa mère et garda sur lui.

— Voilà, je commence, annonça Jacqueline. Névil et Dominique, ne

criez pas si haut, allez un peu plus loin, mes chéris.

“Ma chère enfant,

“La mère et moi nous comptons les jours jusqu'au revoir, heureusement notre trésor de Line charme nos heures. Ah! si tu ne nous avais pas laissés notre petite fille, ma bonne Jacqueline, nous n'aurions jamais pu supporter ton absence. Elle trotte, faut voir ses petons tricoter dans le sable. Elle a trouvé moyen de ressembler à sa marraine que ç'en est frappant. Des cheveux noirs, des yeux noirs, tout comme Yvrande. Un bijou, quoi! J'ai acheté un yacht pour aller vous chercher outre Manche, il est fin, bien d'aplomb à la lame. L'amiral Lemadec m'a conseillé, en connaisseur qu'il est, il l'a essayé dans la baie. En ce moment Servane et Nazaire arrangent vos cabines.

Les braves gens sont tellement joyeux de penser à votre arrivée prochaine. Nous avons baptisé solennellement le bateau, devinez comment? Les trois marmots de Servane habillés l'un de blanc, l'autre de rouge et le troisième de bleu, se tenaient à la proue debout avec des fleurs. Tout le pays, je crois, était sur le port du Croisic. Quand l'amiral a donné le signal de marcher, ces gosses qui figuraient le drapeau de France, ont lancé: “ALLONS-Y!” et le nom est resté au navire. Pour m'occuper, j'ai créé une champignonnière dans le souterrain et j'expédie à Paris des paniers de champignons qui me donnent un superbe bénéfice.

— Votre père a le génie de l'industrie, interrompit le colonel, moi je n'aurais pas deviné cela.

— ... dis à ton oncle, continuait la jeune femme, que ses plantations

poussent à merveille dans le jardin des Mouettes. Maintenant un conseil, chers enfants, comme vous le savez j'ai repris le petit René dont je suis quasiment le papa puisqu'il me doit la vie. Sans moi il mourait d'abandon dans le filet du train bombardé où je l'ai repêché. Je n'ai jamais pu, malgré mes recherches, retrouver des traces de sa famille. L'enfant est doux, intelligent, il m'appelle parrain et ma femme marraine. Depuis quelques jours il avait l'air pensif, il ne jouait plus, je l'ai câliné, pris sur mes genoux et je lui ai dit: "Qu'as-tu? souffres-tu?"

— Non, parrain.

— Mon chéri, dis-moi ce que tu penses, tu sais comme je t'aime.

— Oh! oui et je t'aime tant moi! J'ai du chagrin parce que les autres,

à l'école, disent papa et maman, moi je dis parrain et marraine.

"Cette réponse m'a bouleversé. Faut-il avouer à l'enfant le deuil qui l'a frappé quand il avait quelques mois. Il est tellement impressionnable que j'ai redouté de le voir tomber malade.

"Voilà les nouvelles du pays, ajoutons les tendres baisers des vieux parents pour toute la famille réunie, et à vous mes enfants,

Jacques"

Jacqueline replia le papier, les deux petits garçons accouraient vers leurs mères: "Voilà les chasseurs!"

— Alors, rentrons pour le lunch, dit Yvrande.

Et le petit groupe s'achemina vers le château.



LA "MARE"

"The pond", la "mare", tel est le nom un peu dédaigneux que les Américains, avant la guerre, affectaient de donner à l'Atlantique. En ces temps bénis où la navigation offrait au moins quelque sécurité et quelque confort on traversait couramment la "mare" en cinq jours.

On envisageait même la construction de paquebots dont la vitesse devait permettre aux passagers qui s'y embarqueraient de se rendre de Paris à New-York en quatre jours.

Ici encore par suite de la guerre sous-marine, la traversée de l'Atlantique est devenue une aventure souvent périlleuse. Le terme assez ironique que l'on employait à l'égard de l'immense et perfide masse d'eau n'était décidément plus de saison.

On s'excusait plutôt, en bouclant son gilet de sauvetage, d'avoir jamais eu l'impudence de traiter aussi légèrement l'Océan. Et si on cherche à démêler les raisons du mépris qu'on affectait jadis, on les trouve tout entières dans un juste sentiment d'orgueil.

Cet orgueil était né de la conscience des progrès merveilleux accomplis par la navigation transatlantique au cours de ces cent dernières années.

Le présent article vient en effet à point pour rappeler aux chroniqueurs de métier qu'ils auront à se préparer l'an prochain à célébrer le centenaire

de la navigation à vapeur transatlantique.

Ce fut en 1919, retenez cette date, qu'un trois-mâts américain, le "Savannah", muni d'une machine à vapeur auxiliaire, atteignit Liverpool après avoir quitté le rivage américain.

Son voyage dura trente-cinq jours. Mais il faut remarquer que le "Savannah", devançant en cela la pratique de tant de voiliers actuels, munis de moteurs auxiliaires, le "Savannah" profita du vent quand il soufflait et ne marcha en fait à la vapeur que pendant dix-huit jours.

Comme toutes les grandes idées, celle de la navigation à vapeur transatlantique eut beaucoup de peine à faire son chemin. Des voiliers devaient longtemps encore être seuls à assurer les communications entre les deux rives de la "Mare".

Les hardis voyageurs de l'époque—l'espèce "touriste" n'était pas encore née—se félicitaient d'avoir à traverser l'Atlantique sur des navires tels que le "Great Britain", trois-mâts américain de 800 tonneaux, dont ils vantaient l'unique "chambre très élégante et le vaste entrepont".

Comme vous le voyez, nous sommes encore assez loin des cinquante mille tonnes de l'"Olympic", de la White Star Line, des grands escaliers monumentaux des premières classes des paquebots modernes, des "jardins suspendus" du trop célèbre "Lusit-

nia", victime des Boches, des salles de jeux et de spectacle, des salons de thé du "Mauretania" et de la "France", des bains romains et des piscines de natation de l'"Imperator"...

Mais les temps approchent où l'homme va, enfin, songer à naviguer "à toute vapeur", et cette fois le mérite de l'initiative revient aux Anglais. Deux de leurs compagnies de navigation viennent de lancer à cet effet, et presque simultanément, le "Sirius" et le "Great-Western", en 1838.

Encore une fois, ces navires sont "mixtes". Mais leur voiture, loin de constituer l'essentiel, ne doit plus servir que comme secours, en cas de panne, d'avarie à la machine,—ou encore, pour soulager cette dernière, si le vent s'y prête avec extrêmement de bonne volonté.

On peut retrouver, aux Etats-Unis comme en Angleterre, toute une imagerie naïve qui rappelle l'enthousiasme indescriptible soulevé à New-York par l'arrivée de ces deux bâtiments, les premiers à traverser l'Atlantique, uniquement avec la force de leurs chaudières.

Et leur vitesse n'était pas si méprisable puisqu'elle atteignait environ neuf milles à l'heure. Les paquebots de notre époque, direz-vous, dépassent vingt-trois noeuds — mais les cargo-boats, en moyenne, filent leur petit bonhomme de chemin à raison d'une dizaine de noeuds à l'heure, ce qui est encore assez coquet.

Le "Great Western" de 1838 jaugeait 1,840 tonneaux et, en ces âges lointains, il faisait véritablement l'effet d'un géant. Cet exemple mit en appétit d'autres constructeurs, et l'on connut alors, comme dans les dernières années d'avant la guerre, la "folie

des grandeurs" en matière d'architecture navale.

Lorsque, en 1912, était-il réellement si "colossal", si nous le comparons avec celui d'Isambard Kingdom Brunel, le célèbre constructeur anglais du siècle passé, qui, en 1851, n'hésita pas à mettre en chantier un mammoth de 20,000 tonneaux.

De mille et quelques tonneaux, passer à vingt mille, voilà assurément une audace bien digne d'être notée. C'était du "vingtième siècle" avant la lettre.

L'expérience démontra d'ailleurs que les temps n'étaient pas encore venus. Le "géant marin", la "ville flottante", ainsi qu'on baptisait déjà le "Great Eastern", s'arrêta essoufflé au beau milieu de la "mare". Les canards qui barbotaient çà et là purent se moquer de la formidable machine qui devait avaler l'espace et qui restait tristement en panne.

Ballottée au sommet des flots, impuissante, proménée en tous sens, elle offrit une lamentable aventure à ses passagers qui, tous, pensèrent bien que leur dernière heure avait sonné.

On prit le "Great Eastern" en remorque et on le rentra au port. Il ne servit plus, dès lors, de paquebot. Une autre chose, pourtant, devait le réhabiliter dans nos esprits: employé, après transformation, par une compagnie télégraphique, il servit à immerger le premier câble qui relia l'Europe et l'Amérique.

Le "Great Eastern", pourtant, servit à stimuler l'effort des constructeurs et des compagnies de navigation. En France, en 1861, fut créée la Compagnie Générale Transatlantique, qui se lança carrément dans la voie du progrès.

Elle avait surtout comme concurrentes les fameuses compagnies anglaises Cunard et White Star Line. Vers 1883, notre compagnie française commençait la série des navires modernes tels que la "Normandie", la "Champagne", la "Bourgogne", etc., qui jaugeaient jusqu'à sept mille tonnes.

On jugera mieux le tour de force de Brunel si l'on sait que ce fut seulement quarante ans après le lancement du "Great Eastern", que la White Star Line lança le "Celtic", qui dépassait seulement de trois mètres la longueur du "Great Eastern".

Cette fois, le "Celtic" ouvrit, et bien définitivement, l'ère des "liners" géants qui devaient transformer l'Atlantique en une simple "mare".

LORD PALMERSTON

La carrière politique de Lord Palmerston, fut marquée par sa longueur extraordinaire. Pendant soixante ans, il prit part à la direction des affaires publiques de son pays, et son nom est resté intimement lié à l'histoire d'Angleterre.

Ce long laps de temps a donné lieu à plusieurs rapprochements curieux. En effet, Lord Palmerston était ministre de la guerre à l'époque où Sir Arthur Wellesley prenait le commandement des troupes anglaises dans la Péninsule.

Il vivait avant que Washington fut élu président des Etats-Unis. Il entra aux affaires quelques mois seulement après la mort de Pitt, de Fox et de Nelson.

Si l'on ne peut être accepté pour ce que ses compatriotes voudraient qu'il fut, c'est-à-dire, pour un homme d'état transcendant, on ne saurait, toute-

fois, se refuser à reconnaître qu'il possédait, au plus haut degré, plusieurs qualités qui vont droit au cœur des Anglais, et qui, dans sa position suprême, le rendaient irrésistible.

Au premier rang de ces dons heureux, il faut placer sa simplicité naturelle, son inaltérable gaieté, sa grande bienveillance.

Il semble qu'il ne se soit jamais beaucoup soucié pour lui, ou pour les autres, des distinctions nobiliaires.

Bien que pair d'Irlande, il n'a jamais cherché à affirmer ce titre en demandant à voter pour la nomination de ses représentants.

Pendant la plus grande partie de sa vie, Lord Palmerston ne fut point pair, comme il en avait le droit, mais un "commoner", un simple citoyen anglais.

Doué de la faculté de se mettre au niveau et de se faire entendre de tous ceux avec qui, il lui arrivait de se trouver en contact. Déployant partout où il allait, et quelque chose qu'il fit, sa supériorité dans l'art heureux et rare de mettre sa compagnie de bonne humeur; plein de tact, sachant épargner qui que ce fut à l'endroit sensible; prenant sur lui les fautes de ses subordonnés au risque de se compromettre; fidèle à ses collègues et leur retournant les éloges qu'il considérait leur être dus, il n'est pas étonnant qu'avec les qualités qui lui avaient concilié l'estime et les sympathies de toutes les classes, lord Palmerston fut devenu l'homme d'Etat le plus populaire de l'Angleterre.

Il ne se recommandait pas moins à eux par son amour pour le sport, sa libéralité comme propriétaire, sa magnifique hospitalité, son usage du monde, ses goûts domestiques et sa sobriété.

Le père de l'opérette en France

Jacques Offenbach faisait fureur, il y a 60 ans.—Un curieux compte-rendu.—Comment s'amusaient nos pères.



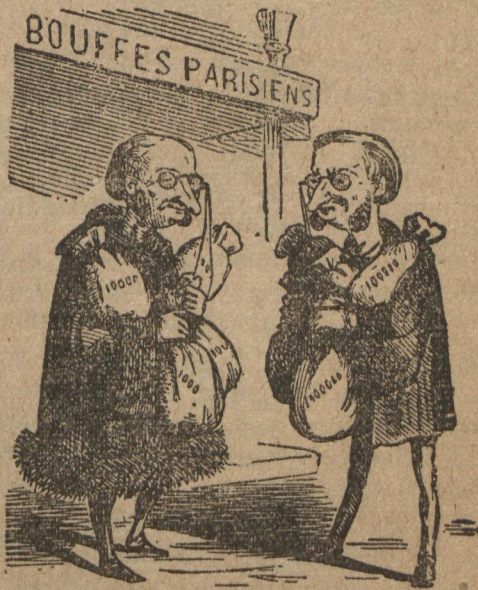
Caricature d'Offenbach, par André Gill (1853)

L'opérette est un genre de spectacle qui plaît toujours à notre public, à cause de sa musique gaie, du dialogue amusant et des situations cocasses des personnages. A Montréal, les troupes qui nous servent de l'opérette, dans les conditions voulues, font presque toujours salles comblées. Ce genre est encore plein de vie et les auteurs gais abondent tant en France qu'aux États-Unis, depuis Offenbach.

A vrai dire, l'opérette existait avant ce compositeur dont les oeuvres sont encore si populaires, pour ne nommer que "Orphée aux enfers", "La

Belle Hélène", "La Grande Duchesse", "La Périchole", "Vert-Vert", "Les contes d'Hoffman", "La fille du Tambour-Major", dont tout le monde chante les gais couplets; mais c'est avec Offenbach que le théâtre lyrique est devenu franchement gai. Si bien qu'on a appelé Offenbach, cet Allemand né à Cologne en 1819, mais devenu Français et mort à Paris, en 1880, le père de l'opérette.

L'auteur de tant de petits chefs-d'oeuvre débuta fort modestement comme violoncelliste, à l'opéra-comique de Paris, aux appointements de 83 francs (\$20.60) par mois, ce qui



Offenbach d'été et Offenbach d'hiver. (Caricature de l'époque).

était une somme vers 1845. Aujourd'hui, même musicien, on ne vit pas une semaine avec une si petite somme. La vie coûte cher.

Offenbach eut beaucoup de peine à faire accepter ses œuvres du public français d'alors. Les directeurs ne voulaient pas le jouer, et il dut commencer dans une toute petite salle qu'il put louer, les "Bouffes Parisiennes". Son premier grand succès, "Orphée aux Enfers", date de 1858. Cette pièce eut d'abord des hauts et des bas, mais à la fin il fallut agrandir le théâtre et "Orphée" vit ses 229 représentations. Du coup c'était la richesse, puis la célébrité pour Offenbach, dont nous offrons à nos lecteurs deux caricatures fort amusantes et fort populaires, il y a plus de 60 ans.

Les critiques de théâtre se permettaient des fantaisies, dans ce temps lointain, à preuve ce très curieux compte-rendu de "Orphée", publié comme suit, dans un Figaro-programme, de 1858, sous la signature de Jules Noriac (lire par colonne) :

"Inoui,	"l'hiver.	"tout
"splendide,	"Ceci	"le
"ébouriffant,	"soit	"monde.
"gracieux,	"dit	"Léonce,
"charmant,	"sans	"Désiré,
"spirituel,	"blesser	"Bache,
"amusant,	"Faust.	"splendides
"réussi,	"La	"Cent
"parfait,	"musique	"représenti
"mélodieux,	"d'	"tions au
"l'opéra	Offenbach	moins!
"d'"Orphée"	"est	"Gloire
(c'est un	"ravissante	"et
opéra)	"mademoi-	"argent
"sera	selle	"pour
"incontestable-	"Tautin	"Offenbach
ment (ce	"aussi.	"et
mot n'en finit	"Et	"pour
pas!)	"Garnier	"Crémieux
"le	"donc!	"Tant
"plus	"Et	"mieux!
"grand	"Geoffroy!	
"succès	"Succès	
"de	"pour	

Offenbach fut le seul Allemand qui ait sincèrement aimé la France, pour franciser son génie et y rester toujours, même après 1870. La France, du reste, oubliera son origine et l'acclama comme il le méritait.

POUR ETEINDRE TROIS BOUGIES

Une expérience intéressante peut être faite pour prouver que le gaz est plus lourd que l'air en plaçant trois bougies dans une large bouteille. Dans une autre bouteille, légèrement plus haute que la première vous placez un mélange de vinaigre fort, une partie, contre deux parties d'eau. Dans ce mélange mettez deux ou trois cuillères de soda à pâte et immédiatement placez le bouchon que vous aurez d'abord traversé d'un tube de verre recourbé. Il faut que le bouchon ferme



bien hermétiquement. Allumez les 3 bougies dans la grande bouteille et placez le tube de l'autre bouteille au-dessus de la première.

Lorsque le soda est additionné à la solution d'acide il se dissout et le gaz passe par le tube et tombe dans la grosse bouteille. Ce gaz étant beaucoup plus lourd que l'air tombera au fond de la bouteille et éteindra les bougies, la petite d'abord, puis l'autre et enfin la plus grande. Il faut que les trois bougies soient de dimensions différentes autant que possible pour rendre l'expérience plus amusante et plus intéressante.

Les mendiants millionnaires

Les journaux nous ont appris dernièrement la mort d'un mendiant "dont la fortune entièrement due à sa singulière industrie était évaluée à plus de \$150,000." Deux nièces indigentes ont hérité de cet oncle sordide et peu fier, qui avait su profiter d'une légère infirmité au poignet droit, pour attendrir les âmes charitables, sa vie durant.

Voilà un cas qui démontre bien une fois de plus que les lois ne sauraient être trop sévères contre la plaie de la mendicité; car, ici, nous sommes en présence d'un flagrant abus de confiance, et si de tels exemples se multipliaient dans une ville, ce serait un encouragement officiel à la fainéantise et à la duperie.

La mendicité en elle-même, n'est pas un délit proprement dit, car il existe des êtres qui ont véritablement besoin de l'assistance du public pour s'empêcher de mourir de faim, et la société leur doit sa protection; mais, au même titre que le vagabondage, la mendicité en général constitue une manière de vivre menaçante pour l'ordre public. C'est pourquoi, de tout temps, même si nous remontons aux origines du droit romain ou plus loin encore, les législateurs ont essayé de prévenir et de réprimer la mendicité et le vagabondage. Ils se sont toutefois inspirés de la distinction suivante. le mendiant invalide ne doit pas être puni; par contre, il faut

frapper le mendiant valide qui ne se livre à la mendicité qu'à cause de sa fainéantise ou de ses instincts bas, sordides ou pervers.

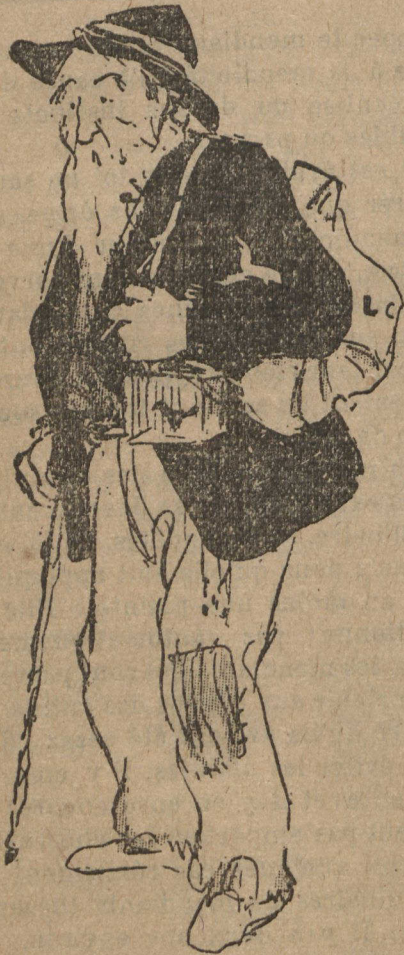
Il est évident que la loi ne saurait tolérer que des individus érigeassent la mendicité à la hauteur d'une industrie, et que ceux qui sont parvenus à entasser des fortunes en tendant la main sur les grandes routes, ont dû cacher leur richesse, pendant leur vie, autrement ils seraient tombés sous le coup de la loi.

Du reste, ce sont là des exceptions et les exceptions ne se découvrent pas d'ordinaire, sans enquêtes. La loi existe, mais pour qu'elle soit appliquée il faut au moins une plainte. Elle ne fonctionne pas automatiquement. Donc, les mendiants qui sont parvenus à s'enrichir aux dépens des autres, ont prouvé qu'ils avaient été assez "fins" pour éviter les plaintes. Il y en a eu, il y en a et il y en aura encore; on ne peut pas empêcher ces choses-là.

Voici quelques cas réellement extraordinaires de mendiants thésauriseurs: Il y a deux ans environ, Siméon Oppasian était condamné à sept années d'emprisonnement pour parjure, par une cour napolitaine. Manchot et cul-de-jatte de naissance, il avait profité de sa triste infirmité pour s'attirer la sympathie des passants. Lors de son procès, on découvrit qu'à l'âge de 47 ans, c'est-à-dire il y a douze ans, il valait \$100,000 en ar-

gent et \$200,000 en propriétés foncières. Au moment de sa condamnation il valait un million. Comme il était infirme, il est probable qu'il n'aurait jamais goûté de la prison s'il ne s'était pas parjuré.

Il y a quelques années à peine, la police de New-York mettait le grappin sur un individu du nom de Leary Lawson que ses collègues en mendi-



Larry Lawson, le prince des mendiants.

oté avaient surnommé le "prince des mendiants". Il fut arrêté pour fourberie et fausses représentations. Il excellait dans l'art d'inventer des his-

toires émouvantes et apitoyantes. On trouva sur lui un livre de fiches personnelles où figuraient tous les millionnaires américains, avec des indications: "excellent", "simplement bon", "crédule", "bonne poire", "rapiat", "dûr à la détente", etc. Son livre de banque démontra qu'il avait un dépôt de \$300,000 à son actif, lors de son arrestation, à part un grand nombre d'actions dans des stocks, sous un nom d'emprunt.

Lorsque le mendiant Tori mourut, à Florence, l'an dernier, on trouva dans son grabat, des documents attestant qu'il possédait une fortune de \$800,000 en argent, en or ou en sécurités de toutes sortes. Des neveux dans l'indigence héritèrent de cette fortune inespérée.

L'an dernier, dans un taudis de la rue de Sévère, à Paris, on trouva morte, une misérable femme du nom de Marie Dufour. Elle avait caché dans sa paillasse, une somme de \$15,000 en or et elle possédait des reçus de sécurités et bons de l'Etat, pour une valeur de \$20,000. Un autre mendiant du nom de Ignace Potain, mort en Auxerre, France, laissa une fortune de \$1,000,000 en bons de l'état, dans une malle, et dans sa cave, sous des tas de chiffons innommables, on découvrit 400 bouteilles d'un vieux vin de 1790. Ce mendiant avait des goûts dispendieux et le palais délicat.

Gustave Marcelin, mort il y a quatre ans, à Avignon, dans un misérable logis de la rue du Puy-Guillaume, laissait pour \$100,000 de bons sur l'état, mais il laissait aussi un testament divisant également sa fortune entre les autorités municipales de sa ville natale et le bureau de Bienfaisance local. Plusieurs affirment que le

soir, chez lui, vêtu à l'ancienne mode, il s'enfermait et comptait son or.



Il s'enfermait et comptait son or.

Il est bien entendu que dans tous ces cas, le public qui faisait la charité ne se doutait même pas qu'il donnait à des bourgeois cossus et avarés, implorant la pitié grâce à des défroques sordides. A Montréal, nous avons probablement nos mendiants riches, et il ne faudrait pas être trop surpris, si un de ces jours nous apprenions la mort de quelque Crésus de la besace.

— 0 —

SOIES, SATINS ET LAINES DE COULEUR

Quatre onces de savon mou, le même poids de miel, un blanc d'oeuf et un petit verre à vin de "gin"; mêlez bien et servez-vous-en pour nettoyer l'étoffe au moyen d'une brosse plutôt dure; rincez à l'eau froide, faites égoutter et repassez tout à fait humide.

ENCORE LE CELIBATAIRE

Les célibataires sont les pneus de caoutchouc des roues de la civilisation moderne; ils sont aussi nécessaires à la société que les scandales. S'imagine-t-on ce que serait une soirée mondaine sans célibataire; ou un baptême, car les célibataires font les meilleurs parrains du monde; moi qui écris ces lignes, j'y suis passé encore dernièrement.

Les célibataires ne sont pas toujours des hommes non-mariales; ce sont des individus qui sont assez vieux pour être intéressants et assez jeunes pour que les mamans ayant des filles à marier les regardent d'un oeil, oh! mais d'un oeil!... La plupart sont assez riches pour supporter une femme, mais ils préfèrent supporter un club; de fait ce sont des gens qui restent célibataire par grâce d'état et par leur force de résistance. Ils aiment les femmes et la liberté, et ils ont assez de volonté pour choisir la liberté.

Les hasards du jeu de l'amour sont toujours contre le célibataire. Si un célibataire accepte trop souvent une invitation; s'il garde une main de femme une seconde de trop dans la sienne; s'il se noie trop souvent dans un clair de lune avec une beauté blonde ou bruné, alors il est fini. Il sera marié malgré lui, car les femmes ne pensent qu'au mariage. Aussi le célibataire qui voudra dire adieu à la Liberté ira graduellement se jeter dans la gueule du loup. Il enverra des billets, des bonbons, puis des fleurs, puis un petit chien, oh! tout petit. Après le chien, une petite bague suivra, puis, après la bague, LUI, avec le jonc. C'est la sortie logique à moins qu'il ait encore le courage de fuir à toutes jambes. Ce qui n'arrive qu'une fois sur 10,000. J'ai été celui-là.

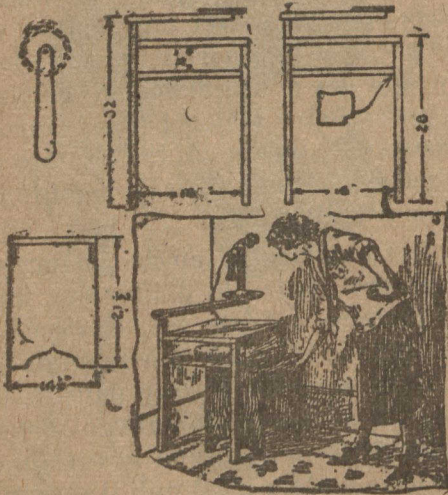
POUR LE TELEPHONE

Un téléphone dans une maison privée est généralement placé dans un endroit où il est encombrant.

Cependant le téléphone est devenu si indispensable partout qu'on devrait lui trouver un endroit convenable.

Nous avons cru bien faire de suggérer à nos lecteurs le procédé suivant:

Un meuble étant toujours le bienvenu dans une maison il est facile de construire une petite table à deux étages pour le téléphone.



Le livre se placera sous le deuxième étage de la table. Un bras flexible muni d'un plateau recevra le téléphone.

Un petit banc se plaçant sous la table lorsque l'on ne s'en sert pas, complètera le tout.

Si ce meuble est fait d'un joli bois et par un ouvrier compétent, il sera un ornement de plus dans la maison.

AVEC UN CHAPEAU DE PAILLE

Un vieux chapeau de paille nous fournira l'occasion de fabriquer un cadre original.

La couronne du chapeau est enlevée laissant une ouverture ovale.



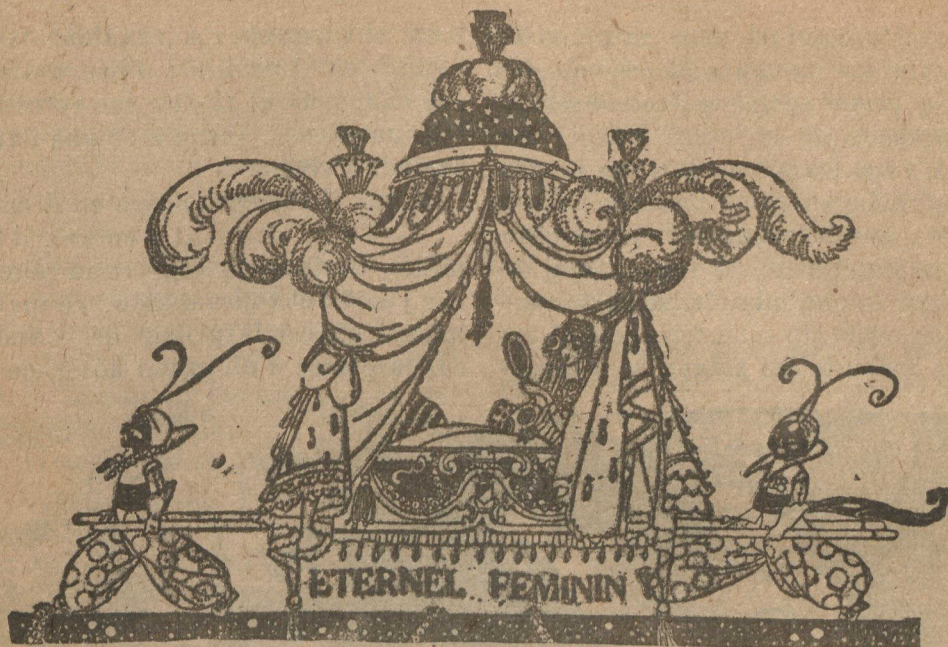
Une vitre légèrement plus grande que l'ouverture est placée sur un côté du chapeau et la photographie ou la gravure est mise en place derrière cette vitre.

On se sert de la couronne du chapeau pour former le dos du cadre. On peut aussi employer du papier ou du taffetas que l'on aura soin de bien coller solidement au dos de la gravure.

Ce cadre peut être accroché à un mur ou mis sur un bureau; dans ce dernier cas il faut ajouter un support.

PASTILLES CONTRE LA SOIF

Acide oxalique pur en poudre 1 pincée; Sucre blanc $\frac{1}{2}$ livre; Eau distillée de zestes de citron 1 once; Essence de citron 8 gouttes; Gomme adragante 26 gouttes. Faites des pastilles de 1-20 d'once.



Les vacances.—Ce qu'en pense madame—Histoire authentique d'une Jeune Montréalaise, d'un héros de la grande guerre et d'une veuve diplomate

Tenez-vous bien, mesdames, car voici que sont arrivées les vacances de vos bien-aimés seigneurs et maîtres.

Et, gardez-vous d'oublier que si les jours du mari sont remplis de plans, projets et préparatifs, ceux de l'épouse, par contre, sont faits de faux espoirs et de déceptions.

C'est d'ordinaire par un beau samedi après-midi que le bien-aimé s'amène au domicile conjugal, les bras chargés de catalogues, d'engins de pêche, le cerveau débordant d'enthousiasme et de projets.

—Hourrah, petit bébé, s'écrie-t-il en entrant, cette année nous pêcherons, nous pêcherons; car, en vérité, j'ai grand besoin d'un repos absolu. Et qu'y a-t-il de plus reposant que de passer la journée étendu sur la verte herbe, à attendre que ça morde, en

regardant défilier les nuages fantastiques dans des hamacs, déjeuner d'aurore et souper d'étoiles, porter ses plus vieux accoutrements !... O Paix, ô repos, ô calme des solitudes, ô le joyeux exode de la Cité vampire...

Et la douce créature de répondre, avec un angélique sourire, rêvant à des promenades en canot sur les eaux calmes d'un lac enchanteur :

—“O, bien-aimé, tu es un amour!”

Et, pendant toute une longue semaine, le seigneur et maître s'amuse béatement avec ses lignes, ses cordages, ses hameçons, ses amorces, ses flotteurs, ses calmants, ses habits de pêche.

Mais le samedi suivant, il rapplique au domicile en s'exclamant :

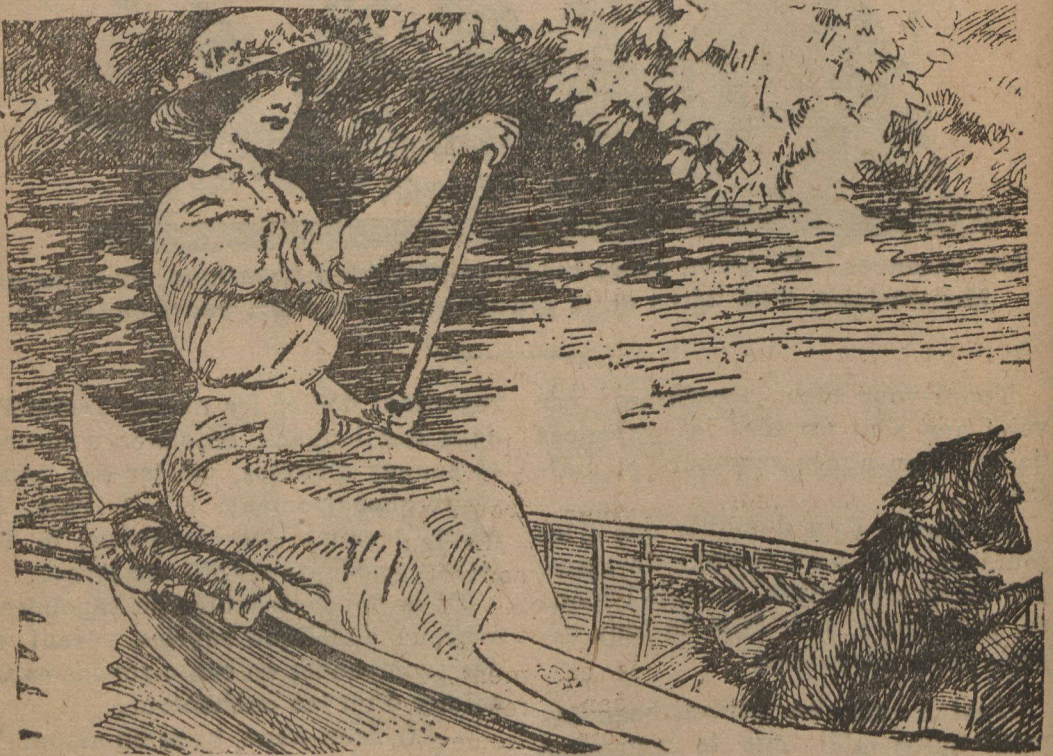
—“Petit bébé, après mûre réflexion, je me demande pourquoi nous irions passer deux interminables semaines sous une affreuse tente, sans

le moindre confort, sans autres visiteurs que les mouches et les moustiques, à ne manger que des conserves ou les restes de la veille? Tiens, vois plutôt, voici les prospectus des plages en vogue. Le grand air du large est salutaire pour les poumons, et le salin nous fait une santé nouvelle. Quoi de plus hygiénique que les bains de marée, les clairs de lune frisquets et les sables brûlants des plages, sans comp-

bain, envoyer chez son tailleur "smokings" et "tuxedos"; faire nettoyer ses chapeaux et frotter les verres de ses jumelles... jusqu'à ce que l'autre samedi arrive.

Alors, il revient encore en disant:

"—Ta, ta, ta, petit n'enfant, il faut mettre toute cette lingerie au rancart, car j'ai dû changer d'idée. Je me demande où est le plaisir de s'asseoir sur la piazza d'un grand hôtel, de re-



Des promenades en canot sur les eaux calmes...

ter les bonnes "gargousses" au poisson de mer! Non, à tout prendre, il n'y a rien comme le bord de la mer; c'est souverain." Alors, changeant son fusil d'épaule, la tendre créature soupire encore:

"— Bien-aimé chéri, n'es-tu pas toujours un amour?

Et pendant la semaine qui suit, on voit le mari préparer ses costumes de

garder "se bercer" le coeur des élégantes potinières? Quel confort y a-t-il dans l'obligation quotidienne de s'habiller pour le dîner, par des crépuscules torrides et sans air, puis ensuite regarder tourner des couples aux sons du jazz ou d'un phonographe sans pouvoir fermer l'oeil ni dormir? Non, vois-tu, chère amie, ce qu'il me faudrait surtout ce sont les majes-

tueuses altitudes, les calmes éthérés, les sommets glorieux, les ravins à faire frémir, et un peu de "golf". A nous les montagnes, à nous la jeunesse...!"

Et, adorablement soumise, l'épouse répond de nouveau avec son sempiternel sourire:

"—Bien-aimé, bien-aimé de mon coeur, tout ce que tu fais est bien!"

Est-il besoin d'ajouter que cette épouse ne se rencontre maintenant que très rarement, car on semble en avoir perdu le moule!

Or, le secret de sa grande et si seraine résignation se trouve dans le fait qu'elle sait qu'en fin de compte, il pourrait bien arriver que le bien-aimé se contentât de passer toutes ses vacances, entre son balcon, son sofa et son "club"; entre ses douches et ses journaux. Puis, après avoir ainsi dormi pendant le jour et vadrouillé la nuit, il est impossible que le bien-aimé ne soit pas complètement reposé et satisfait lorsque sera revenu le temps de retourner au bureau.

Voyez-vous, la femme s'est toujours imaginé que les vacances ça représentait un "glorieux repos" assaisonné de distractions, de changement d'atmosphère. Le mari, au contraire, s'est fait l'idée que les vacances ça voulait dire "une glorieuse fainéantise"; dès lors, pourquoi aller si loin, lorsqu'on est si bien chez soi, pour cela?

○

Quant à vous, mesdemoiselles, on m'a rapporté à votre intention, cette intéressante histoire, d'une plage très en vogue, d'en bas de Québec:

Une jeune brunette montréalaise, aussi ravissante qu'une couverture de magazine, aussi intelligente qu'une muse de poète,—le phénomène n'est

pas commun, mais on peut le rencontrer, en cherchant bien, — bien au fait de toutes les petites ruses de salon, et possédant un papa cossu, à part de cent et un autres avantages, s'était juré de s'accaparer un jeune homme qui, malheureusement, ne faisait plus de cas d'elle. Son prince de rêve était occupé ailleurs.

En désespoir de cause, et comme jadis Cendrillon, elle raconta ses chagrins à une fée tutélaire, déguisée en diseuse de bonne aventure, qui se hâta de lui dire que le prince charmant lui reviendrait, et qu'elle l'aurait si elle savait patienter et redoubler d'efforts.

Cependant, trois mois plus tard, le prince charmant enlevait une beauté de cinq ans son aînée, dont les principaux attraits, étaient d'admirables rangées de fausses dents, un teint du plus pur émail garanti contre les crevasses, et une trentaine de livres de chair en trop; à part les dettes contractées pour la confection de son trousseau.

La jeune fille, belle comme une couverture de magazine, versa d'abord toutes les larmes de son corps, en apprenant ce romanesque enlèvement. Ensuite elle alla retrouver sa fée tutélaire et l'apostropha en ces termes:

"—Espèce de vieux meuble, pourquoi n'avez-vous pas empêché cette aventure; n'étiez-vous même pas capable de jeter un sort à ma rivale? Qu'est-ce que vous faites de toutes les puissances occultes que vous vous vantez de dominer?"

Et, humblement, la diseuse de bonne aventure répondit:

"—J'ai fait de mon mieux, mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit que votre rivale était une veuve? Contre

une veuve, il n'y a rien à faire, surtout depuis la guerre. Les veuves sont devenues d'ardentes annexionnistes. On dirait qu'elles ont décidé de "s'annexer" tous les héros de retour du front, comme votre prince charmant. J'en sais même qui ont trouvé le moyen de convoler trois fois, au cours des derniers cinq ans. Il y en a aussi qui ont été jusqu'à quatre conjungos superposés.

"Les raisons de cet engouement pour les veuves, du moins, les principales, me semblent se trouver dans le fait que ceux qui ont été à la guerre n'aiment pas à se donner de la peine, et préfèrent celles qui ont de l'expérience à celles qui n'en ont pas.

"Ils savent qu'une veuve aime mieux flatter que se faire faire des compliments; sait mieux écouter que parler; elles ne se font plus d'illusion sur la galanterie ou la chevalerie des hommes, et elles les acceptent tels qu'ils sont."

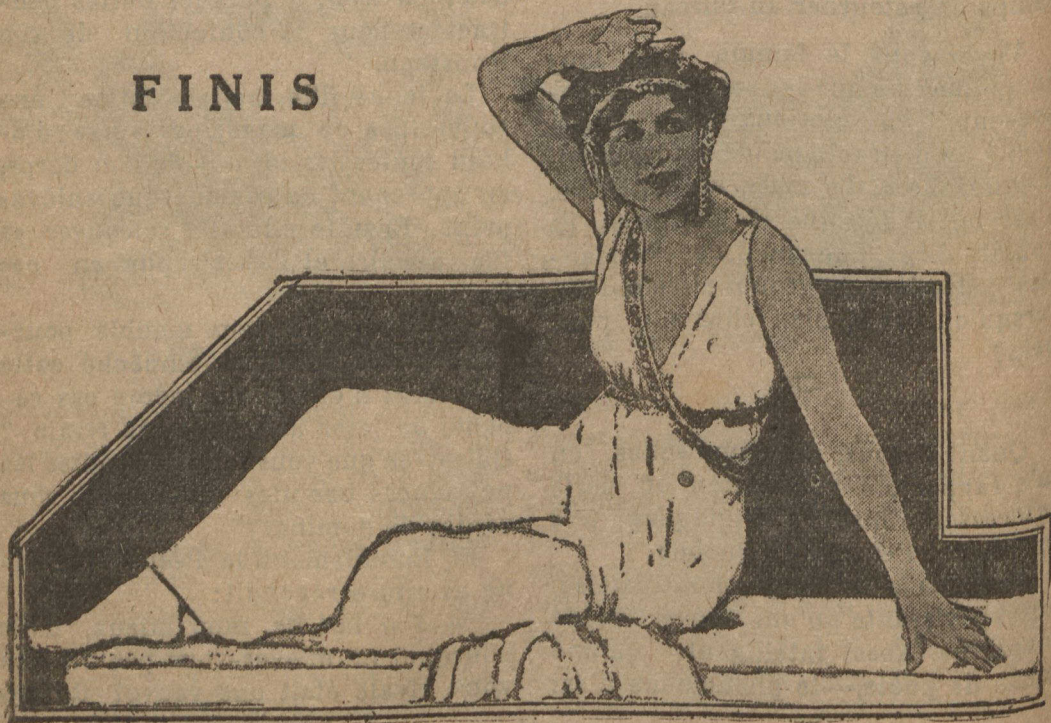
"—Mais, pour devenir veuve, il faut toujours bien commencer par se marier, murmura la radieuse Montréalaise, avec un accent de profond désespoir."

Or, on m'apprend qu'elle est fiancée et qu'elle doit se marier dans un mois.

La petite rosse! Bonsoir!

Manon.

FINIS





CHRONIQUE DE LA JEUNESSE

Petitesse de la science moderne devant l'immense et majestueuse harmonie des mondes



La chaleur du soleil; ce qui adviendrait si elle cessait de se manifester à la terre? — L'année la plus longue, depuis la création. — Le plus ancien système d'éclairage.—Les rêves et la rapidité de conception mentale. — L'ancêtre des joailliers.

Parlons encore une fois du Soleil. Tant de choses ont été dites à son sujet et il reste encore tant de choses à dire que c'est toujours l'éternel problème que n'approfondiront jamais les astronomes, même les plus savants.

Ainsi, qui donc peut dire quelle est la source de la chaleur du soleil, chaleur qui communique la vie et le mouvement à tout l'univers? Cette chaleur provient-elle d'une autre planète ou le Soleil est-il un corps céleste qui se consume lui-même? La première hypothèse n'est pas plausible, car la planète qui fournirait sa chaleur au soleil devrait être tellement considérable que nous sentirions cette chaleur nous-mêmes, et qu'il n'y aurait pas de raisons pour qu'une telle source d'incandescence fût, à son tour alimentée par une autre source encore plus volumineuse et ainsi de suite, sans que nous puissions en retracer le commencement.

D'autre part, si le Soleil se consumait lui-même, il est certain qu'il lui aurait fallu un temps relativement court pour s'anéantir par l'intensité même de la combustion. Donc, on ne

sait rien des deux hypothèses, si ce n'est qu'elles semblent parfaitement impossibles, à première vue.

Le fait brutal, c'est que le Soleil éclaire et chauffe tellement qu'il donne la vie et le mouvement à tous les mondes sidéraux, dans leur infinité.

Supposons alors qu'il cesse pour un moment de nous envoyer sa lumière et sa chaleur, qu'advviendrait-il?

Il advviendrait ceci, à savoir que pendant huit minutes seulement, nous ne nous apercevriions pas du changement, mais plus tard, — oh! ma mère, — sans la chaleur et la lumière du Soleil, ce ne serait partout que désolation et mort. Tout éclairage disparaîtrait excepté, naturellement celui si pâle et si lointain, qui nous parviendrait des étoiles situées à des millions de lieues de nous, et qui ne se ressentiraient pas encore de la faiblesse du Soleil. La lune et toutes les autres planètes que nous connaissons ne seraient plus que des masses opaques voguant sans direction et sans lois, dans l'espace infini. La chaleur de notre zone atmosphérique s'en irait vers les espaces inconnus, et le froid accumulé aux pôles

soufflerait sur la terre avec une telle furie que rien ne pourrait y résister. En quelques heures seulement, les océans seraient gelés jusque dans leurs profondeurs les plus mystérieuses, et tout notre globe ne serait plus qu'un solide bloc de glace. Et le froid serait tellement intense, au bout de seulement une heure, que les rochers, les montagnes, les édifices, même les plus solides éclateraient, sous l'effet de la contraction.

Les hommes, les animaux et tout ce qui a vie ne saurait vivre plus de cinq minutes. Tout principe de vie s'engloutirait dans le chaos produit par les énormes tempêtes, par la marche progressive de la glace, et par la chute des rochers et de toutes les constructions dépendant du fait des hommes.

Mais, rassurons-nous. Les savants nous consolent en nous assurant qu'un tel accident ne saurait se produire que graduellement. Ils ont calculé que la terre, jadis corps inerte et glacial, avait pris des millions et des millions d'années avant de se réchauffer suffisamment pour que la vie pût s'y maintenir, et que logiquement ce même globe terrestre ne se dépeuplera et ne mourra de nouveau que dans une progression descendante aussi longue. Qui sait même, si à ce moment ou longtemps avant, on n'aura pas découvert un autre soleil, venant prendre la place de l'ancien pour veiller à l'éternel harmonie des mondes?

En tout cas, petits amis, cela vous montre une fois de plus avec quelle perfection tout le système planétaire dans lequel nous gravitons a été créé. C'est vertigineux, mais cette étude est si noble et si belle, que seuls un groupe de savants tout à fait privilégiés cherchent encore à correspondre avec

les mondes extérieurs, et à nous renseigner sur les millions de mystères cosmiques que nous ne soupçonnons même pas encore.

★ ★ ★

Savez-vous maintenant quelle fut l'année la plus longue, de mémoire d'homme? Ce fut l'an 47 avant J.-C. Cette année-là fut de 80 jours plus longue que les autres, et elle compta exactement 445 jours. A ce moment-là, Jules César, voulant rectifier le calendrier romain, ajouta deux mois supplémentaires, un de 33 jours et l'autre de 34, entre les mois de novembre et décembre. De plus, cette année-là se trouvait l'une des années comprenant un 13^{me} mois de 23 jours, ce qui faisait bien une année d'une durée de 445 jours. Cette année-là accordée à la demande des astrologues et astronomes d'alors, fut baptisée "annus confusionis ultimus", ou la dernière année de la confusion sidérale.

★ ★ ★

Quand nos pères nous parlent de l'éclairage à la chandelle, ils semblent vouloir remonter au système le plus primitif, selon eux. Car, les lampes ne vinrent réellement qu'après l'éclairage à la chandelle. Ceci, toutefois, n'est pas exact, car ils avaient alors les fanaux, et ils avaient même les lampes, bien que d'un modèle plus ancien que les lampes qu'on peut acheter de nos jours.

Comme question de fait, et si nous remontons aux âges préhistoriques, il est certain qu'ele premier système d'éclairage du monde, ce fut les torches de résine. Plus tard, la civilisation ayant quelque peu avancé, on in-

venta les mèches trempées dans des huiles, ce qui, au fond était le principe même de la lampe.

Or, nous retrouvons des lampes dans les tombeaux des anciens Egyptiens, des milliers d'années avant l'ère chrétienne, et du reste les anciens Grecs et Romains s'éclairaient avec des lampes. Quant aux cierges ou chandelles, leur découverte remonte sans doute à un nombre considérable de siècles, mais il est certain qu'ils ne firent leur apparition que fort longtemps après l'usage des lampes.

L'éclairage à la chandelle peut donc être fort ancien, dans nos campagnes, mais il ne faut pas conclure de là que les lampes étaient alors inconnues. Ce système, bien plus primitif, était peut-être moins coûteux, ce qui expliquerait son heure de vogue, mais il était certainement d'origine beaucoup plus récente que les lampes à pétrole ou autres huiles.

☆ * ☆

La rapidité de conception de processus mental ne saurait être mieux démontrée que par les rêves. Combien de fois, par exemple, ne vous est-il pas arrivée de rêver, en quelques minutes seulement de sommeil, une quantité ou succession telle d'événements qu'à l'état de veille il aurait fallu au moins une semaine pour leur réalisation. En rêve, les distances et les obstacles ne comptent pas et la durée ne saurait s'apprécier. Voici, à ce sujet, ce qu'écrivit le docteur Winslow, dans le "Psychological Journal": En rêve toutes les notions du temps ou d'espace se trouvent annihilées; une éternité peut se trouver réduite à une fraction de seconde, et les plus grandes distances se trouvent franchies le temps de le dire. On ra-

conte ce fait extraordinaire. Un citoyen rêva un jour qu'il venait de s'enrôler comme soldat, au cours de la dernière guerre; qu'il s'était entraîné avec son régiment; qu'il avait déserté; qu'on l'avait capturé, passé en cour martiale, condamné à mort, conduit à l'endroit du supplice et qu'un canon avait été pointé vers lui. Lorsqu'il s'éveilla un bruit venait d'être fait dans une chambre voisine et l'on constata que le bruit produit l'avait à la fois endormi et éveillé, et qu'au cours de cette fraction infinité simale de seconde, il avait eu le temps de rêver tout ce qu'il venait de raconter. Un médecin rêva qu'il avait traversé l'Atlantique, puis passé un mois en Europe, et qu'au retour il était tombé à la mer. Eveillé dans le saisissement, il constata qu'il n'avait pas dormi plus de deux minutes. Si l'esprit humain travaillait aussi rapidement à l'état de veille qu'à l'état de sommeil, quelle somme énorme de travail, un individu ordinaire pourrait accomplir... C'est donc le cas de répéter de nouveau qu'il n'existe rien au monde de plus rapide que la pensée, surtout lorsqu'elle est endormie."

☆ * ☆

L'état de bijoutier ou de joaillier ne date d'hier, selon qu'on peut le voir. Il ya exactement 8,000 ans que la première boutique du genre fut découverte à Chang-On, ville chinoise alors fort importante. La "céleste" aristocratie d'alors ne connaissait pas toute la fascination du diamant, et l'on se contentait de perles, de jade, de coraux d'or et d'argent ciselé. C'est ainsi qu'on vient de retrouver dans des fouilles la fameuse tiare de la princesse de Chang-On dont les inscriptions nous instruisent sur cette époque loin-

taines. On ne connaissait pas alors les diamants, mais les perles, les métaux précieux et les différents substituts brillaient presque autant et coûtaient des prix fabuleux. Cela prouve que les femmes d'alors étaient tout aussi co-

quettes que celles d'aujourd'hui, et qu'il est probable que notre mère Eve ne dédaigna pas les compliments du serpent lorsqu'il la surprit en train de faire sa toilette vespérale dans la source prochaine.





HOMMES

La Liberté est personnifiée par une femme, probablement parce que tous les hommes courent après.

* * *

L'Amour doit apprendre à rire, même de l'amour.

* * *

Quand un homme insiste pour qu'une femme entende raison, cet homme veut dire que cette femme doit l'écouter.

* * *

L'amour est une habitude. Habituez-vous et soyez heureux.

* * *

Un homme marié n'est pas toujours apprécié à sa valeur par les amies de sa femme.

* * *

Dans un ordre d'idée élevé, la vie d'un homme est la gloire; dans le même ordre d'idée la vie d'une femme est l'amour.

* * *

Les fous se précipitent là où les célibataires craignent d'épouser.

FEMMES

Les femmes qui parlent sans penser fatiguent beaucoup les hommes qui pensent sans parler.

* * *

Le baiser est une étincelle s'échappant de la flamme de l'amour.

* * *

Même lorsqu'une femme regrette d'avoir épousé un homme, elle est toujours consolée par l'idée qu'elle a empêché une autre femme de l'avoir.

* * *

Il est plus pénible pour une jeune fille d'épouser un Don Juan qui ne lui parle jamais de ses exploits qu'un fat qui se vante constamment des exploits qui ne lui sont jamais arrivés.

* * *

Faire saigner une pierre est un jeu d'enfant comparé à la peine que doit prendre une femme qui veut avoir un compliment de son mari.

* * *

La sphère d'une femme doit être l'endroit où elle peut être la plus utile et la plus heureuse.

HOMMES

Si vous ne pouvez comprendre une femme, demandez des conseils à votre soeur.

* * *

Un homme prétend toujours s'être fait lui-même; une femme donnera toujours un peu de crédit à sa couturière.

* * *

Si un homme ne pleure pas à chaudes larmes à l'enterrement de sa femme, les autres femmes s'imagineront qu'il n'a aucun chagrin de sa perte.

* * *

Un homme qui vit dans la crainte de sa femme, n'a jamais de temps de reste pour l'aimer.

* * *

Que doit-on faire de la lettre d'amour qu'on a écrite et que l'on n'a jamais envoyée lorsqu'on apprend que la jeune fille se marie avec un autre.

* * *

L'homme jaloux se méfie même du rouge qui couvre les joues de la jeune fille qu'il embrasse.

FEMMES

Quand une femme a dit du mal d'un homme pendant dix ans et que tout à coup, elle le proclame son "ange", c'est le temps de se défilier "illico".

* * *

Il existe des femmes qui ne croient pas leur mari même lorsque celui-ci leur conte une petite "colle".

* * *

Une femme cherche la Fontaine de Jouvence chez un apothicaire, un homme dans une nouvelle affaire d'amour.

* * *

Lorsqu'un homme nous fait de la peine il retombe toujours sur la vieille histoire de la pomme d'Adam.

* * *

Quelle est la chose la plus exaspérante? Un clair de lune avec un homme que l'on n'aime pas ou un clair de lune sans homme du tout.

* * *

L'amour est la ligne droite qui conduit au bonheur et il n'y a pas de correspondances pour d'autres lignes.

* * *

Lorsqu'un célibataire commence la lettre qu'il vous envoie par ces mots: "Petite fillette, je suis assez vieux pour être votre père,"... Méfiez-vous.



LA GUILLOTINE

Histoire de la guillotine et des bourreaux de France

La guillotine fut présentée à l'Assemblée Nationale par le docteur Louis et adoptée le 20 mars 1792.

La guillotine de Louis existait déjà sous une forme rudimentaire dans l'Italie du XVIIe siècle.

Le nouvel instrument se composait d'une estrade carrée, sur laquelle étaient dressées deux montants parallèles d'une hauteur de 13½ pieds entre lesquels devait descendre une lame triangulaire entraînée par un poids de 125 livres. Le corps du patient était couché sur un plan incliné et sa tête maintenue entre les deux montants et sous le couteau, au moyen de deux traverses, l'une fixe, l'autre mobile dans laquelle elle s'intercalait.

En 1872, l'échafaud sur lequel reposait la guillotine a été supprimé. Les montants de la machine sont élevés sur des madriers posée en croix sur le sol. Un panier d'osier, placé à droite de la machine, reçoit le corps et la tête du supplicié, après la chute du couteau, commandé par un simple bouton.

On a toujours prétendu que la guillotine était l'invention du docteur Guillotin. Le docteur Guillotin s'est simplement contenté de demander l'égalité devant le bourreau, et l'Assemblée Législative adopta la guillo-

tine dont on se servait quelques siècles plus tôt, en Italie.

Telles sont les origines de l'instrument de supplice dont on se sert en France; l'instrument, qui, prétend-t-on est le plus rapide et le plus sûr.

Pendant un siècle et demi la guillotine a fait son oeuvre en France. Ses principales victimes furent Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Roland, Charlotte Corday, Robespierre, Danton, André Chénier, etc., etc.

Cependant, depuis un siècle, il s'est produit dans les foules de France de singuliers changements d'opinion sur la guillotine. Dans un certain milieu, le grand symbole de la Liberté et de l'Égalité de 1793 est devenu le signe exécré de l'oppression.

Les adversaires actuels de la guillotine sont les arrières petits-fils de ceux qui la créèrent au nom de la Liberté. Et c'est encore au nom de cette même Liberté qu'on réclame sa suppression.

Les mains qui maintenant s'élèvent contre la guillotine sont les mêmes mains qui l'ont arrosée du sang de la moitié de la noblesse française.

La situation est différente selon que la guillotine projette son ombre sur une tête d'apache ou sur un ennemi de la Liberté. Et la guillotine aujourd'hui est une nouvelle Bastille à démolir.

Les apaches de Paris sont devenus une disgrâce et une menace pour la



Métropole intellectuelle du monde. Pourquoi ne pas laisser la guillotine faire son oeuvre dans les rangs de ces bandits qui déshonorent la société française moderne. Pourquoi ne pas se débarrasser des apaches qui oppriment autant le peuple français que la famille royale et l'aristocratie française du dernier quart du 18ème siècle.

Il y a une dizaine d'années l'exécution de Liéboeuf, assassin d'un gardien de la paix, donna le signal d'une démonstration monstre contre la guillotine. L'exécution de Liéboeuf fut retardée de 24 heures, mais simplement du fait que Deibler, l'exécuteur des hautes oeuvres, ne put être trouvé que le lendemain.

Durant la dernière nuit que Lieboeuf passa sur la terre, il y eut des démonstrations dans toutes les rues de Paris, des édifices furent détruits; il y eut énormément de dégâts. La garde républicaine montée chargea sabre au clair à plusieurs intervalles. Quelques heures avant l'exécution, au-delà de 80 blessés étaient déjà dans les différents hôpitaux de la ville. Au moment où le couteau tomba sur Lieboeuf un groupe de manifestants tira sur les agents. Un capitaine tomba, les agents répondirent, et il y eut encore des blessés.

Il a fallu 5 heures pour vider les rues et plus de 500 arrestations furent faites.

C'est de ce jour que commença la grande lutte contre la guillotine. Outre les partis socialistes on compte plusieurs partisans influents de la suppression de la peine de mort, parmi ceux-ci nous voyons: Clémenceau, Fallières, qui était président de la République Française à l'époque de la condamnation de Lieboeuf, et le doc-

teur Charcot qui prétendait que la société n'avait pas le droit de faire collectivement ce que chacun de ses membres ne voudrait faire individuellement. Le châtiment que le docteur Charcot voulait infliger aux condamnés était une marque au front, ou encore le fouet ou le pilori.

En 1908, on supprima les exécutions capitales, ce fut durant ce temps que messieurs les Apaches de Paris s'en donnèrent à coeur joie. En janvier 1909, la capture et la condamnation des quatre principaux membres de la bande Polet tous trouvés coupables d'une quantité innombrable de meurtres, fit réapparaître la guillotine et Deibler.

On surnomme le bourreau "le Monsieur de Paris" et la guillotine "La Veuve" ou "l'Abbaye du Monte-à-Regret".

Depuis 1870, l'exécution des hautes oeuvres a été confiée à la famille Deibler. Durant près de 200 ans,—de 1684 à 1847,—la "dynastie" n'eut qu'un nom: Sanson. Entre le dernier Sanson et le premier Deibler il y eut un interrègne où l'on vit deux bourreaux, Heindrick et Roche.

Il y eut en tout six Sanson qui se succédèrent de père en fils. Le premier Sanson obtint sa position en épousant la fille du bourreau de Rouen; on le fit venir à Paris où il devint bientôt le "Monsieur de Paris". Il a laissé des mémoires où il confesse que sa situation le remplissait de terreur. Il faisait des rêves affreux et avait peur d'être seul la nuit. Il mourut dans un âge avancé laissant sa succession à son fils Charles, Sanson II. Sanson II ne fut pas comme son père hanté par ses victimes. Ce fut lui qui exécuta le fameux bandit

Cartouche. Il fallut 11 coups de hache avant d'achever le bandit.

Sanson III, Charles Jean-Baptiste, fils du précédent, fut bourreau à la mort de son père. Il avait 16 ans, et il s'acquitta de sa tâche avec un courage et une dignité (!) surprenante.

Sanson IV fut le premier grand Sanson. La guillotine fut inaugurée sous son règne ; elle fut employée pour la première fois sur un meurtrier et donna de si "bons" résultats qu'elle fut adoptée immédiatement.

Sanson V était très fier de son nouvel instrument et il s'en servait sans amertume jusqu'au jour où il reçut l'ordre de guillotiner Louis XVI. Il était de coeur un royaliste, mais il lui fallait couper la tête du roi ou la sienne; il n'hésita pas. Cependant, cette exécution le frappa à un tel point qu'il s'en retourna chez lui malade et qu'il en mourut six mois plus tard.

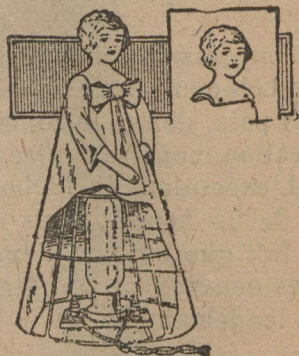
Sanson V fut le grand Sanson de la Terreur Rouge. Il fit tomber plus de têtes que tous les autres Sanson réunis. Même, à une certaine époque de son règne, il eut tellement de travail qu'il dut demander l'aide de ses deux oncles. Ce fut lui qui exécuta Madame Roland, Charlotte Corday, Danton et Robespierre.

Sanson VI eut un règne plutôt paisible de 7 ans. Il se retira en 1847. Sa dernière grande exécution fut celle de Fieschi qui tenta d'assassiner Louis Philippe.

Durant et depuis la guerre, la guillotine a continué de fonctionner sans attirer l'attention ou les protestations d'il y a 10 ans.

UNE POUPEE LUMINEUSE

La tête, les épaules et les bras d'une poupée brisée servent merveilleusement pour faire une jolie lampe pour la chambre à coucher, le salon ou encore comme veilleuse de nuit.



Un cadre de broche peut être fait, du même genre que celui que vous fait voir notre vignette. On ajoute une lumière électrique à l'intérieur du cadre. Le cadre s'ajuste au cou et au dos de la tête de la poupée.

On fait une jolie robe de soie suffisamment longue pour que toute l'ossature de broche disparaisse complètement.

Lorsque la lumière est donnée cela produit un très bel effet et la tête et les bras étant transparents; toute la poupée se trouve illuminée, projetant dans la pièce une lueur douce.

POUR NETTOYER LES EVIERS

Un excellent désinfectant pour les tuyaux d'eaux sales, les éviers, etc., est le perchlorure de fer, employé en solution dans de l'eau, et auquel on ajoute un dixième d'acide phénique. On peut aussi recourir au permanganate de potasse, ou encore au chlorure de chaux, qui a toutefois une odeur assez désagréable.

Quatre pays indépendants dont la population n'atteint pas celle de Montréal

Il est curieux d'apprendre que les quatre plus petits états du monde ont demandé leur admission dans la ligue des Nations, avec voix délibérante, et il est pour le moins vexant pour le Canada de constater que notre Dominion, toujours sous la tutelle britannique, ne se trouve dans la ligue que comme partie du grand empire mondial. Ces quatre états minuscules, l'Islande, la Georgie, le Luxembourg et Saint-Marin, n'ont, ensemble, qu'une population à peine égale à celle de Montréal, la métropole du Canada, dont les contribuables sont gouvernés par des hommes qui leur furent imposés par une législature aux trois quarts composés de représentants ruraux ne connaissant rien de la régie d'une grande ville.

Voici un court historique des quatre états indépendants les plus petits du monde, mais désirant quand même traiter sur un pied d'égalité avec les grands pouvoirs mondiaux :

L'ISLANDE L'Islande, qui jusqu'à 1918 appartenait au Danemark, a une population de près de 70,000 habitants et une superficie de 35,000 milles carrés. Elle fut découverte en 861 par un pirate norvégien nommé Nadod; des Norvégiens, conduits par Ingolf, s'y établirent les premiers en 872 à l'endroit même où s'élève aujourd'hui la ville de Reikia-

vik; elle devint chrétienne vers 984. Elle fut soumise à la Norvège en 1264, au Danemark en 1397.

Il y a deux ans, l'Islande, avec la permission du Danemark, proclama son indépendance. Le roi Christian honora son ancienne colonie en envoyant un navire de guerre saluer le drapeau national islandais.

En 1913, le gouvernement danois défendit la fabrication et la vente des liqueurs enivrantes et le parlement islandais suivit cet exemple quelque temps après en adoptant la prohibition pour les 19 syssels ou paroisses des trois baillages de l'île. Les femmes d'Islande ont depuis longtemps le droit de vote.

Reikiavik et Akreiri sont les deux principales villes d'Islande et se trouvent sur la côte qui donne de riches pâturages. L'intérieur est montagneux et forme un plateau de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer abrupte et improductif. Il y a dix volcans en Islande dont quelques-uns sont encore en activité et qui crachent sur une superficie de près de cinq mille carrés des torrents de boue et de lave. Il n'y a aucune route.

LA GEORGIE La Georgie, pays de la Transcaucasie russe, qui correspond à la Colchide, à l'Ibérie et à une partie de l'Albanie des Anciens, est peuplée d'habitants de la

race caucasienne qui s'appellent Kartaliniens, de la Kartalinie ou Karthie (contrée de l'empire russe, gouvernement de Tiflis), mais connus par les Perses voisins sous le nom de Gouriens de Gourie (contrée du Caucase asiatique, gouvernement de Koutaïs).

Les sièges du gouvernement actuels sont donc Tiflis et Koutaïs. Les Georgiens commencèrent à être connus au temps d'Alexandre. Le christianisme s'introduisit dans le pays au troisième siècle, vers 242. C'était alors un Etat puissant; mais il fut disputé, souvent ravagé par ses voisins plus forts jusqu'au jour où Grégoire XIII céda ses Etats à la Russie, en 1799; son fils David gouverna jusqu'en 1802. Ce fut en 1424 que la Georgie fut divisée en trois Etats; la Kartalinie, à l'ouest de Tiflis; la Somkhélie, au sud-ouest; la Kakhétie, à l'est.

Les autres Etats ont été annexés à la Russie d'après l'ordre chronologique suivant; la Mingrèlie, en 1803; l'Iméréthie en 1804; la Gourie, 1838, le territoire d'Akhaltikh en 1828.

La population de la Georgie, lorsqu'elle se déclara indépendante de la Russie, le 26 mai 1918, était d'environ 300,000. Quatre-vingt pour cent des Georgiens sont des cultivateurs. Le 17 mars dernier l'indépendance de la Georgie fut reconnue par l'Italie.

Les Georgiens sont le peuple le plus civilisé de l'isthme caucasien. Selon les savants, les Georgiens parlent une langue à part, un dialecte ancien qui cache son origine dans la nuit des temps.

SAN MARINO San Marino n'est (Saint-Marin) pas seulement la plus petite mais aussi la plus vieille des républiques de l'Europe. Elle est enfermée par trois

provinces italiennes et consiste en une montagne rocailleuse et escarpée de 2,420 pieds de haut où s'élève la ville, et de plateaux de quatre ou cinq villages. Avant la guerre la population était de 8,000 habitants. San Marino a fourni une armée aux Alliés, une armée d'environ 500 soldats (!) La principale industrie de San Marino est la culture et l'élevage des bestiaux. Le pouvoir législatif de la république appartient à un Sénat de 60 membres élus pour la vie. La population est composée de paysans, de bourgeois, de nobles. Deux présidents sont choisis pour le Sénat tous les six mois.

LE LUXEMBOURG Le Luxembourg est situé entre la Prusse rhénane, la Belgique et l'Alsace-Lorraine et fut occupé par les Allemands pendant la guerre. Il fut fait duché en 1854. La maison du Luxembourg donna plusieurs empereurs à l'Allemagne, des rois à la Bohême et plusieurs autres grands seigneurs. Le duché appartint aux ducs de Bourgogne (1448) puis à la maison d'Autriche qui le garda jusqu'à la fin du XVIIIème siècle. En 1815, les traités de Vienne le donnèrent au roi des Pays-Bas, en le faisant entrer dans la Confédération germanique. Le 11 mars 1867, il fut déclaré territoire neutre sous la garantie des grandes puissances, par le traité de Londres.

La population du Luxembourg était de 215,000 âmes avant la guerre. Presque toute la population est catholique et parle un dialecte allemand, sauf dans quelques villages où l'on parle le français et le wallon.

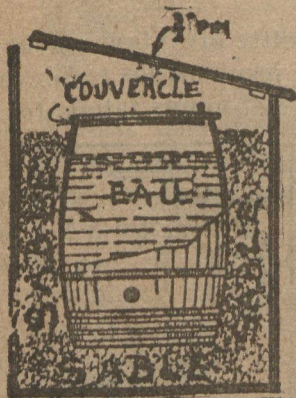
Après l'armistice, les Allemands évacuèrent le Luxembourg. Une révolution éclata, mais fut vite réprimée par les Alliés. Les troupes américaines

passèrent par le duché et furent bien reçues. La grande-duchesse Marie, dont la populace a demandé d'abdication, s'est enfuie du pays et la république fut proclamée. Mais cette nouvelle forme de gouvernement n'exista que quelques semaines. Le parlement décida de faire un plébiscite sur la forme de gouvernement qu'il voulait avoir et, par une forte majorité, le peuple vota pour la restauration du grand-duché, élisant comme grande-duchesse, la princesse Charlotte, soeur de Marie.

Le sol du Luxembourg est montagneux, les forêts nombreuses; les cours d'eau sont la Moselle, l'Alzette, l'Ourthe et le Chiers.

POUR AVOIR DE L'EAU FROIDE

Là où il n'y a pas d'aqueduc pour amener l'eau potable à la maison, on peut employer le procédé suivant:



Ce procédé consiste à construire une boîte de bois dans laquelle on introduit un baril. Dans l'espace laissé libre entre le baril et la boîte on place du sable de grève.

La boîte et le baril doivent être tout deux recouverts.

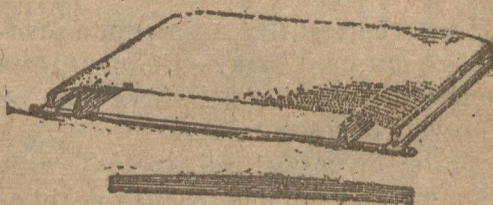
L'eau ainsi conservé sera toujours froide même par les plus grandes chaleurs de l'été.

POUR LES VIEUX SOMMIERS

Dormir sur un vieux sommier est une chose presque impossible et bien souvent le matin on se lève avec des courbatures dans tout le corps.

Alors on jette le vieux sommier pour le remplacer par un neuf.

Cependant la plupart des sommiers que l'on jette ainsi aux rebuts sont encore bons et il ne faudrait que bien peu de choses pour les rendre encore utiles et serviables.



Notre vignette vous montre une manière facile de bander et de resserrer un sommier défoncé.

Deux simples pièces de bois placées entre le sommier et le cadre feront l'affaire.

C'est exactement le même procédé que l'on emploie pour resserrer les cordes des violons.

POUR COUPER LES CHEVEUX

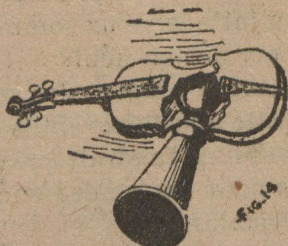
Cet appareil peut être ajusté de façon à maintenir le peigne à la distance voulue de la tête.



Les poignées sont réunies par un ressort et l'ajustage se fait au moyen d'un crochet qui réunit les extrémités supérieures des poignées.

CORNET POUR VIOLON

On coupe dans le dos du violon un trou que l'on bouche au moyen d'une planchette ayant la forme d'une assiette et sur laquelle repose l'instrument.



Le cornet est fixé à un coude pivotant et qui peut, par conséquent, être tourné dans toutes les directions où l'on veut envoyer le son.

Cette invention est surtout utile pour enregistrer des disques de phonographes. Ceux qui possèdent des violons dispendieux font mieux de ne pas les percer.

— 0 —

COUTEAU ET CISEAUX COMBINES

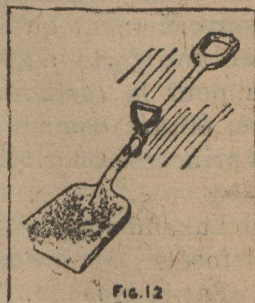
Cet outil est destiné principalement à couper les grappes de raisin.



La longue fourche comprend le couteau et la courte fourche à un bord qui se projette derrière la lame du couteau afin de soutenir la grappe pendant qu'on la coupe.

POIGNEE ADDITIONNELLE A UNE PELLE

Cette poignée additionnelle dont d'objet immédiat est d'assurer une meilleure prise à la pelle que l'on manie, est attachée à la poignée de la pelle au moyen d'un crampon.



Le crampon est maintenu à la pelle par une vis de pression. Pour donner une plus grande liberté de mouvement la poignée pivote sur le crampon.

— 0 —

ROUES DE BICYCLETTES SUR RESSORTS

Cette petite invention a pour but de rendre les promenades en bicyclette plus attrayantes et moins fatigantes.



Les roues d'avant et de derrière de la bicyclette sont montées sur ressorts, comme vous le fait voir notre vignette.

La construction de ce genre de ressorts est peu dispendieuse.



Les Enlève- ments Célèbres

Depuis celui, très antique, des Sabines, il y a eu les immortels amants de Vérone, avec obligatoire de balcon, de clair de lune et d'échelle de soie, et même les héros de Beaumarchais.

—Les enlèvements modernes, en auto, et les bonheurs éphémères.

Malgré toute leur imagination, les romanciers et les historiens n'ont pas trouvé plus de deux manières pour l'homme d'atteindre son idéal ou la possession de l'objet de sa flamme: 1° se faire aimer de la femme à qui l'on rêve, et obtenir son consentement, ou celui de ses parents, et 2° l'enlever de force ou de son plein gré. C'est en vain qu'on chercherait d'autres manières d'atteindre le but, on n'en trouverait pas, et depuis des milliers d'années que la terre est habitée, l'histoire se répète à l'infini. La deuxième manière est peut-être plus expéditive que la première, mais de nos jours surtout, elle n'offre pas toujours toutes les garanties de félicité future.

Sans avoir l'ambition de relater, dans cette brève étude sur les mouvements passionnels qui régissent les peuples et les individus, l'histoire de tous les enlèvements célèbres, à travers les âges, ou de toutes les déclarations brûlantes faites par les clairs de lune, et sous les balcons, il est tout de même certaines de ces scènes classiques qu'il est de toute actualité de rappeler à nos lecteurs.

Un enlèvement qui ne date pas d'hier, mais qui fit beaucoup parler de lui dans le temps et depuis, c'est celui des Sabines, lors de la fondation de Rome, en l'an 754 avant l'ère chrétienne. On peut même dire que cet enlèvement-là fut unique en son genre,

puisqu'il se fit en bloc, les armes à la main, et, chose singulière, il eut les conséquences les plus heureuses, puisque ce furent les jeunes filles enlevées elles-mêmes, qui, plus tard, se jetèrent entre leurs parents et leurs ravisseurs, pour les empêcher de s'entre-tuer, en déclarant qu'elles étaient heureuses et satisfaites de leur sort.

Plusieurs d'entre vous ont certainement dû admirer le célèbre tableau de David, sur cet événement historique de l'antiquité, aujourd'hui presque légendaire, à cause de l'éloigne-

qu'à condition que la vie y fut moins ennuyeuse et monotone; car, "ça manquait de femmes, littéralement". Romulus demanda donc des femmes aux peuples voisins, mais sa demande fut accueillie par des railleries. On lui conseilla même d'ouvrir, comme il l'avait fait pour les hommes, un asile aux femmes de réputation peu désirable. Romulus fut fort vexé, mais il dissimula son ressentiment. Il annonça une grande fête avec des jeux, et les peuples voisins accoururent en foule pour s'amuser. Tout alla bien, pour



L'enlèvement des Sabines, célèbre tableau de David.

ment. Voici les causes de cet enlèvement en bloc, à jamais fameux :

Après la fondation de Rome, la ville nouvelle qui comptait environ 4,000 citoyens, n'avait point de femmes. Fondez une colonie de 4,000 vieux garçons enragés, dans laquelle il n'y aurait pas une seule femme, et vous verrez ce qui adviendra de tous leurs sophismes et leurs traits empoisonnés contre les "anges du foyer". C'est ce qui arriva alors à Rome. Les nouveaux citoyens allèrent trouver Romulus, leur chef, et lui dirent qu'ils ne consentiraient à habiter la nouvelle ville

commencer, mais à un signal donné, les Romains, en armes, se précipitèrent sur toutes les jeunes filles et les enlevèrent, sans même prendre le temps de demander la permission à leurs parents.

Un moyen aussi expéditif de se procurer l'article qui manquait le plus à cette civilisation naissante, ne manqua pas, on le pense bien, de provoquer plusieurs guerres. Mais, un jour, les Sabins, conduits par leur roi Tatius, et désireux d'aller reprendre leurs soeurs capturées par les Romains, s'emparèrent de la citadelle de

Rome. La bataille s'engagea bientôt dans la pleine basse, qui devait être plus tard, le fameux Forum. Voyant ses soldats plier, Romulus invoqua Jupiter, Stator, et l'on vit aussitôt les Sabines s'élançer entre leurs frères et leurs maris, disant à chacun: "Pourquoi vous battez-vous, puisque nous sommes contentes de notre sort, et qu'il serait si facile et si agréable de vivre en famille?" Alors, la paix se fit, et Tatius partagea le pouvoir avec Romulus.

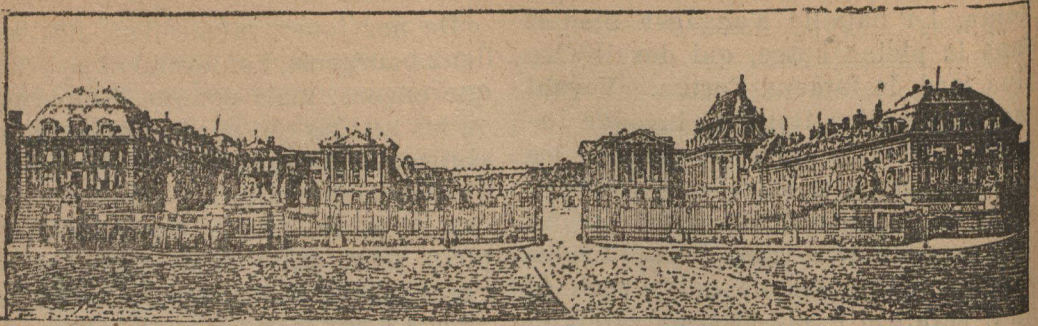
Ainsi, cet enlèvement, bien que fait en bloc et par la force armée, eut cependant un résultat des plus désirables. On ne saurait malheureusement en dire autant de plusieurs enlèvements modernes, simples duos d'amour, avec accompagnement de clair de lune, d'échelle de corde ou de limousines capitonnées.

L'histoire tragique et shakespearienne de Roméo et Juliette, les immortels amants de Vérone, est trop connue pour que nous entreprenions de la relater ici, en résumé, mais elle contient la scène classique par excellence du balcon d'amour et de l'échelle de soie. Comme enlèvement, c'est un peu primitif, mais cela n'en est pas moins fort romantique et romanesque. Et l'enlèvement de Rosine par Almaviva, à la barbe même de Bartholo, grâce à la complicité du rusé Figaro de la manière la plus spirituelle, sans que Beaumarchais ait eu besoin de la classique échelle de corde. Il ne s'est servi du balcon qu'au premier acte, encore qu'il ne soit là que comme accessoire secondaire. Ce n'en est pas moins un enlèvement, mais un enlèvement mené prestement et rondement, où les amoureux sont enfin réunis et heureux, après que l'affreux tuteur a été bel et bien joué.

De nos jours, même dans nos milieux bourgeois, l'enlèvement se pratique encore, mais comme les parents ou les tuteurs ont perdu l'habitude de séquestrer les jeunes filles, les modes d'enlèvement varient. Dans certains cas, c'est le simple rendez-vous en plein jour, suivi d'une fuite par le "prochain" train, avec une lettre explicative aux intéressés, ou même sans lettre du tout, lorsqu'on ne sait pas vivre. Dans d'autres cas, c'est la fuite du toit familial, par une nuit sans lune, parfois suivie d'une poursuite endiablée en auto, à grande vitesse. Mais, ces cas romanesques en habits modernes, se répètent plus souvent chez nos voisins les Américains que chez nous. A tout événement, sur dix cas d'enlèvements, il est rare de trouver plus de deux ou trois cas où les ménages sont heureux pour toute la vie.

On se marie aujourd'hui à la hâte et l'on a toute la vie pour s'en repentir. Mais, si l'on se fatigue du repentir et si une rupture définitive s'en suit, il n'est pas rare de voir les mêmes amoureux, mal guéris d'une première expérience, récidiver autant de fois qu'ils croient pouvoir atteindre leur idéal ou leur chimère.

Dans la vie réelle, il y a bien des enlèvements qui ratent, pour des motifs divers. Dans les romans, au théâtre et surtout au cinéma, les enlèvements sont menés rondement, avec une rare maestria. Les obstacles surgissent, presque insurmontables, mais l'auteur est toujours là, et, dût-il employer des ficelles grosses comme des câbles, que le dénouement doit toujours se produire selon sa fantaisie ou le goût du public. L'enlèvement joue un grand rôle dans notre vie passionnelle moderne.



Le palais de Versailles et ses merveilles

Construit par Louis XIV au prix approximatif de \$280,000,000

Le palais de Versailles est l'un des plus beaux palais du monde. Il fut commencé en 1661 sous la direction de Leveau qui en fit le plan général.

Lorsque Leveau mourut en 1669 il eut Mansard comme successeur, mais on peut dire que le véritable architecte du palais fut le roi Louis XIV lui-même, aucun plan, aucun détail n'ayant été adopté sans son autorisation.

C'est le palais de Versailles qui a vu dans le couronnement de Guillaume I, la naissance de la France libre et qui vient d'assister à la naissance de l'Allemagne libre.

L'ensemble du château est d'une réelle majesté surtout si on le regarde du parc, il mesure 1333 pieds de longueur.

L'entrée, très solennelle, est décorée de statues colossales sur son pourtour, et un Louis XIV équestre occupe le centre.

Voltaire estime le coût de la construction du palais de Versailles à \$100,000,000, Mirabeau à \$240,000,000, et Volney à \$280,000,000.

Lorsque Louis XIV vit "la facture" il la déchira afin que le peuple ne la vit pas.

Vingt mille ouvriers et six mille chevaux furent mis au travail pour créer le grand parc et le palais.

En 1685, un courtier écrivait: il y a plus de 36,000 paysans travaillant pour le roi à Versailles et dans les environs."

Lorsque le palais fut terminé, Louis XIV le trouva trop petit et fit construire l'aile du sud.

La magnifique galerie des glaces, qui a vu la signature du traité de paix avec l'Allemagne, mesure 242 pieds de long et 33 pieds de large. La hauteur est de 43 pieds. Sur un côté il y a 17 grandes fenêtres donnant sur les jardins dessinés par Lenôtre. Sur l'autre côté et faisant face aux 17 grandes fenêtres, se trouve 17 grands miroirs. Des peintures représentant les principaux événements du règne de Louis XIV ornent les plafonds et les murs, entre les miroirs et les fenêtres.

Les principales salles du palais de Versailles sont les appartements du Dauphin, la chambre à coucher de Louis XIV, la galerie des glaces, celle des batailles, les "petits appartements

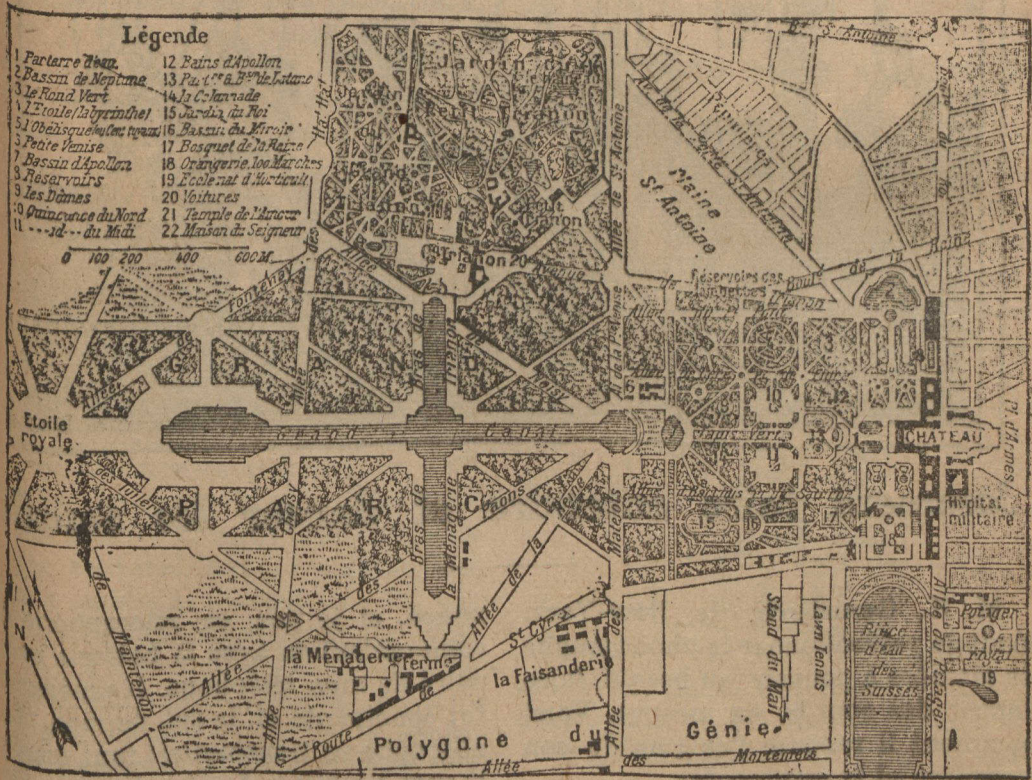
du roi", ceux de la reine, la salle de spectacle, la chapelle.

C'est au palais de Versailles que se réunit le congrès pour élire le président de la République Française.

Les principaux événements dont le château de Versailles a été le témoin sont: la mort de Louis XIV, la mort de Mme de Pompadour, la mort de Louis XV, l'invasion du château par le peu-

Ils comprennent une vingtaine de parterres ornés à profusion de statues, de bassins et de fontaines. Les plus beaux bassins sont ceux de Latone, de Neptune, d'Apollon, etc.

Le parterre d'eau, le tapis vert, la pièce d'eau des Suisses, l'ailée des marmousets, l'Orangerie, la faisanderie, le labyrinthe, etc., sont des en-



de Paris, l'ouverture du musée par Louis-Philippe, le couronnement de l'empereur d'Allemagne Guillaume I, la réception de l'ex-tsar Nicolas II, et de l'ex-impératrice de Russie, la signature du traité de paix avec l'Allemagne.

Les jardins du palais de Versailles sont considérés comme les plus beaux et les plus magnifiques du monde entier. Ils ont été dessinés par Lenôtre.

droits que l'on n'oublie jamais une fois qu'on les a vus.

Le bosquet de la reine fut le théâtre de l'affaire du collier.

Les Grandes eaux des bassins jouent à l'occasion des grandes fêtes et ordinairement le premier dimanche de chaque mois.



Comment faire entendre et danser les sourds

M. H. Gernsbach, de New-York, vient de perfectionner le phonographe de manière à pouvoir, au besoin, faire danser des sourds, en mesure. Voici comment il raconte l'origine de son invention et la commente :

“J'avais à peine seize ans, dit-il, quand on me donna un vieux phonographe à cylindres, alors fort en vogue. Comme je m'occupais beaucoup d'électricité, l'idée me vint d'essayer de faire entendre à distance, le son de mon phonographe. Je fis, probablement ce que beaucoup d'autres avaient fait comme moi. Je fabriquaï immédiatement un microphone primitif, à l'aide de trois bâtons de carbone que je fixai à la boîte de réson-

nance, et je mis ce microphone en communication avec la batterie ordinaire de mon téléphone. L'expérience fut concluante et le son de mon phonographe se transmettait tout comme la voix humaine. Je n'avais cependant rien fait d'extraordinaire.

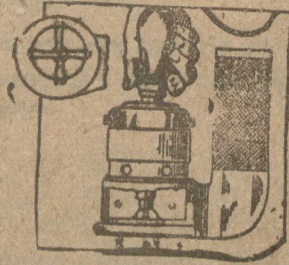
“Mais, un soir, je reçus un choc assez désagréable, en touchant accidentellement et simultanément aux deux fils du téléphone. Cela me fit aussitôt penser à une possibilité que, pour une raison ou pour une autre, je n'étudiaï qu'en 1917, soit une quinzaine d'années après mon expérience première. Je construisis un nouveau microphone, en remplaçant le mica par le carbone, sachant bien que l'air-

guille ressentirait les mêmes vibrations avec le carbone qu'avec le mica, même d'une manière amplifiée. Une fois les raccordements faits avec deux poignées, on pouvait sans difficulté ressentir, par une série de courtes vibrations, le rythme de la musique dansante exécutée. Plusieurs personnes ayant entendu d'abord mes records, en reconnaissaient fidèlement le rythme vibré, un peu plus tard, alors qu'elles ne se trouvaient qu'en communication directe avec le carbone, sans l'appareil ordinaire reproducteur des sons. La guerre retarda de nouveau mes expériences jusqu'à l'an dernier, alors que j'apportai les perfectionnements voulus à mon microphone à carbone. Enfin, depuis l'an dernier, je suis assuré de pouvoir faire entendre aux sourds, la musique aussi bien que le rythme d'un disque. Il ne faut à ces derniers qu'un peu d'entraînement et d'application. Notre vignette montre comment on peut installer un appareil pour faire danser les sourds. Il suffit d'un immense disque renversé, fixé au plafond, sur un axe mobile et portant d'autres petits disques également mobiles, munis de fils électriques s'adaptant à un bracelet conducteur, autour du pognet des danseurs. Par petits chocs, plutôt agréables, le courant étant très faible, les rythmes de la mesure sont bien marqués. Et, je le répète, avec de l'entraînement, les sourds de naissance finissent par entendre, en plus des mouvements rythmiques, les sons eux-mêmes. Si bien, que déjà, ces malheureux isolés du monde extérieur, peuvent déjà assister avec profit, à des concerts, et même suivre toute une conversation, grâce à de petits microphones accrochés aux oreilles et maintenus sur la tête par

un appareil ultra sensible aux vibrations. De même qu'un aveugle, voyant pour une première fois le jour, n'a pas la moindre idée des couleurs et des distances, finit vite pas s'habituer à juger comme nous par la pratique, de même, avec de la pratique et de l'entraînement, les sourds de naissance peuvent être en fort peu de temps, en état de partager notre conversation et nos plaisirs.

UN NOUVEAU PIEGE A MOUCHES

Il faut absolument détruire les mouches qui transportent avec elles des milliers de microbes et sèment les maladies partout où elles passent. De tout temps on a fait la guerre aux mouches et de tout temps on s'est ingénié à trouver des pièges pour les détruire.



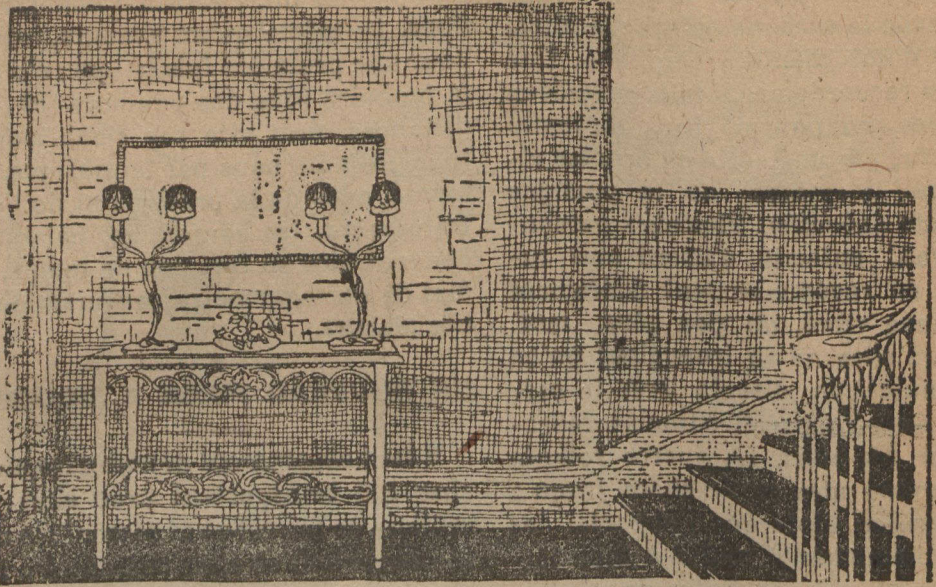
Voici aujourd'hui un nouveau piège qui nous semble très efficace dans la destruction de ces insectes nuisibles.

Le piège consiste en un petit moteur enchâssé dans une sorte de poignée à laquelle est attaché le fil électrique.

Le moteur fait tourner un ventilateur très petit placé à l'ouverture du piège.

L'air est ainsi vivement aspiré et refoulé à l'intérieur dans un tube recourbé finissant par une trappe grillée.

Les mouches sont emportées par le déplacement d'air dans la trappe grillée où elles sont détruites.



(a) On n'a plus besoin d'un grand espace pour les bronzes ou les cuivres.

Le mobilier moderne

Les ébénistes n'osent pas créer un nouveau style tant que les architectes ne seront pas parvenus à imposer aux constructeurs leurs conceptions nouvelles,—s'ils en ont !

Depuis une vingtaine d'années, les artistes et les artisans de l'ébénisterie ont fait des efforts puissants pour créer, en matière de mobilier, un style. Les éléments de ce style sont trouvés. Il reste à en effectuer la synthèse en un certain nombre de formes qui ne varieraient plus que par leurs motifs de décoration. Dès lors, dans ce domaine, nous parviendrions à égaler, sinon à surpasser nos ancêtres : notre personnalité s'affirmerait à côté de la leur sans être, ce qui paraît essentiel, fonction d'elle.

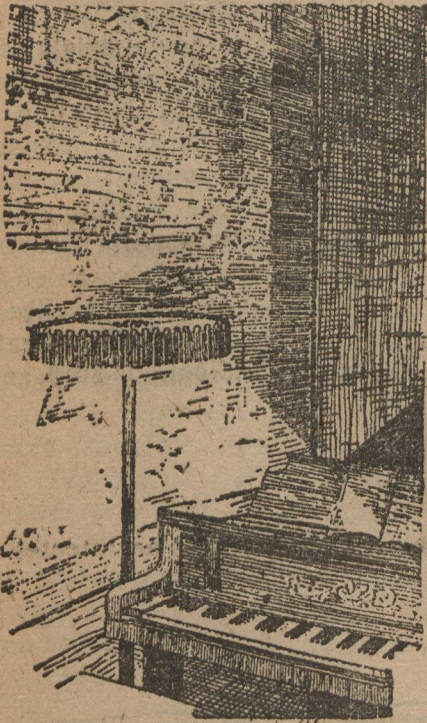
D'où vient que nous n'arrivons pas à obtenir cette synthèse ? De l'impuissance des créateurs, disent les uns ; de la méfiance du public pour tout ce qui rompt avec la tradition,

assurent les autres. Nous pensons que les deux assertions sont injustes. En réalité, l'art du mobilier précède, dans l'évolution de notre esthétique, d'autres arts indispensables à sa maturité et le plus important de tous : l'architecture, qui demeure réfractaire à toute innovation.

L'architecture réfractaire

Nous subissons, en somme, une crise du décor. Faisons-nous bien comprendre. Quand les corporations d'ébénistes du moyen âge bâtissaient des meubles énormes, massifs et somptueux, ils savaient que ces produits de leur patient labeur étaient appelés à peupler des pièces immenses et som-

bres, aux murailles nues. Leur mobilier, solide sur ses bases, surélevée de clochetons gothiques, tout ajouré de sculptures, avait pour dessein de pa-

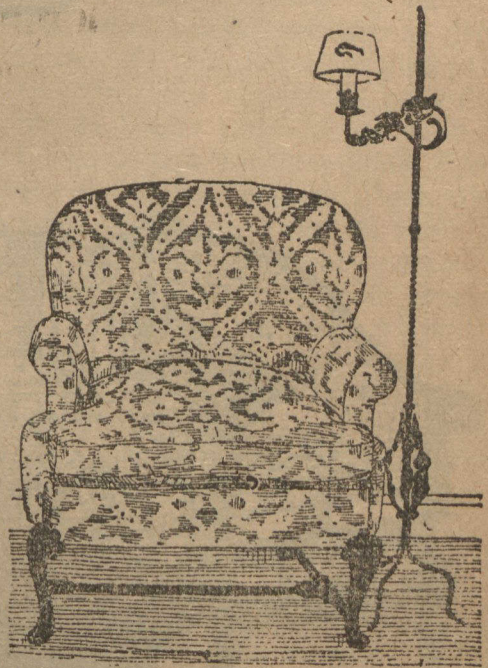


(b) ...qui aide à donner l'aspect d'un foyer familial.

rer la grise surface de la pierre en même temps que de servir aux usages domestiques. Plus tard, dans des appartements de plus en plus décorés par l'architecte, le plâtrier, le peintre, le marbrier, le tapissier, le doreur, le meuble diminua de dimensions, emprunta à la fleur son motif ornemental tout de délicatesse. Dans le cadre frais du dix-huitième siècle, éclatant de blancheur ou coloré de teintes légères, il ressembla, menu, mignard, gracieux, à une fusée de gaieté sortie du ciseau du sculpteur. A toutes ces époques, l'ébéniste travailla dans le but de garnir d'objets nécessaires à la vie un milieu nettement caracté-

sé, de situer dans un décor définitif un mobilier destiné à l'animer.

Or, nous n'avons point réalisé cette ambiance. L'ébéniste ne l'ignore point, le public non plus. Et c'est pourquoi les recherches du premier demeurent stériles et pourquoi les défiances du second persistent malgré toutes les objurgations. On ne peut leur en faire grief. A quoi bon, en effet, achever la création d'un style moderne si l'on a d'avance la conviction que ce style et ce meuble ne s'accommoderont point avec des plafonds enlaidis de festons circulaires, avec des murailles agrémentées d'ornements empruntés aux siècles passés ?



(c) La courbe, symbole de grâce, attire la prédilection des gens de goût.

Il y a là un dilemme que l'on ne parvient pas à résoudre et qui force l'ébéniste et le public à rester dans l'expectative.

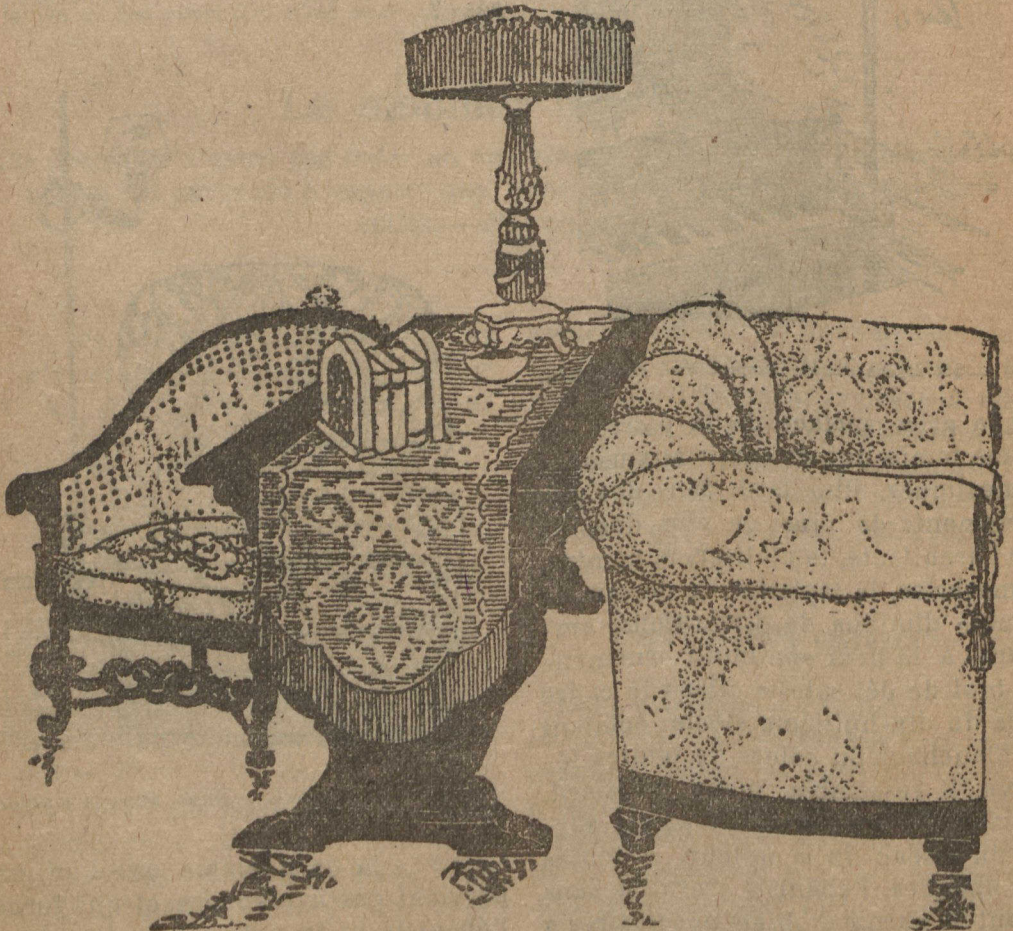
Intervention néfaste du propriétaire

Seul l'architecte y apportera une solution. Partout où il le pourra, en effet, il devra désormais construire selon des données nouvelles, en tenant compte que plusieurs arts attendent, pour s'épanouir, sa rupture avec un enseignement trop imprégné d'histoire et d'archéologie, un effort de son imagination, son adaptation aux exigences du présent. Trop souvent, il est vrai, le propriétaire empêche tout élan de l'architecte vers une renaissance. Il veut que ses appartements puissent s'adapter, sans trop de discordances, à toutes les physionomies des styles anciens. Il ne parvient nul-

lement, d'ailleurs, à obtenir ce résultat. La majorité des logements actuels offrent, entre le décor et le mobilier des disparates hurlants.

Ce qu'il y a à faire

Il ne peut pas être question de remanier, en un jour, ce qui existe déjà. Mais l'accroissement des populations urbaines va imposer l'obligation de construire. C'est dans les maisons nouvelles que l'on pourrait tenter de transformer le décor traditionnel de l'appartement. Opérer cette transformation n'est pas si malaisé qu'on l'imagine. Les tendances actuelles de l'ébénisterie et des arts décoratifs fournissent des indications suffisantes



(d) Des meubles trop massifs pour les proportions ordinaires des pièces.

aux architectes. Pour quiconque a contemplé, dans nos expositions et nos magasins, les mobiliers conçus depuis quelques années, il est évident que la courbe, symbole de grâce, attire la prédilection des créateurs. Si elle est maintes fois employée avec excès et maladresse, elle contribue néanmoins à communiquer au lit, au buffet, à l'armoire, on ne sait quel charme qui n'en exclut point la solidité.

Cette flexuosité du meuble impliquera naturellement l'emploi des lignes infléchies dans l'établissement du décor. Les pièces ne seront plus géométriquement dessinées sous la forme de cubes aux plafonds toujours parés des mêmes moulures sans beauté. Ployées en cintres légers, leurs parties supérieures et même leurs portes et fenêtres viendront épouser les contours onduleux du chêne et de l'acajou. Alors seulement se fondera une harmonie entre le contenant et le contenu.

.. Les tapisseries

Les murailles seront débarrassées des boiseries vraies ou fausses et abandonnée à l'art du tapissier. Celui-ci a fait des progrès immenses depuis que le dessin des papiers a été confié à l'initiative de crayons habiles. Bien choisi le papier peint aide à parachever l'accord des fonds avec le mobilier. C'est une erreur que de lui donner, comme on le fait dans maints modèles d'appartements, trop de personnalité par la vivacité de la couleur ou le sens abstrait des motifs. Son rôle est absolument secondaire, accessoire. La paroi d'une pièce comporte, en effet, son propre mobilier, que la tapisserie doit simplement concourir à mettre en valeur.

Tissée en fines soieries où se jux-

taposent les fleurs stylisées ou bien taillée dans des toiles rigides où s'impriment des volutes décoratives, la tenture y tiendra une place, avec le rectangle de passementerie devenu, sous l'aiguille inspirée d'artistes, un tableau de génie. On substituera, pour encadrer la peinture ou la glace, à la bordure d'or la bordure de bois où se reproduiront, réduits à l'essentiel, les modelés du meuble.

Les auxiliaires naturels

Les étagères où rayonneront vases et bibelots, loin de leur servir, comme il advient souvent, de repoussoirs, les embelliront du relief de leurs lignes. Les lustres, qui ont, ce semble, pour but de tendre, au bout de leur tige, des fleurs lumineuses, seront débarrassés des verroteries, coupes et autres fantaisies burlesques, pour devenir de légers rameaux de cuivre de fer ou de bois dont l'ampoule électrique apparaîtra comme l'épanouissement printanier. Enfin, la cheminée, où l'on ne souhaite plus, comme au grand siècle, superposer en pyramide les faïences hollandaises, n'ayant pas besoin d'un grand espace pour supporter un bronze, un cuivre, un grès, prendra, recouverte de bois aux courbes gracieuses, son vrai aspect d'autel d'où rayonne la chaleur d'amour du foyer familial.

Ainsi pourrait-on concevoir, dans une maison de notre temps, bâtie par un architecte moderniste, aménagée par ses auxiliaires naturels, le décor de l'appartement. Ce décor, croyons-nous, sourirait à l'oeil. En lui la vie apparaîtrait meilleure à vivre. Elle serait certainement plus aimable, car l'esthétique s'accompagne toujours d'hygiène et l'hygiène stimule la sérénité.

Votre caractère d'après votre manière de danser

Dancez-vous sur les orteils? Faites-vous des pointes?

Alors, vous n'êtes pas mariée. Vous avez seize ou dix-huit ans. Vous aimez vous coucher tard; vous adorez les vues, l'opéra et les ballets russes. Vous portez des fourrures l'été et vous montrez votre jeune gorge l'hiver. En guise de lunch vous mangez des caramels; vous connaissez toutes les nouvelles danses. La longueur des jupes ou le coût de la vie ne vous énervent pas. Vous ne savez plus quand partir pour le théâtre ou quand rentrer d'une soirée. Vous êtes convaincue que Guy est un bien plus beau nom que Pancrace. Vous préférez les douze cylindres aux six. Vous raffolez de vous faire appeler au téléphone. Cela vous prend une heure et vingt minutes pour vous habiller. La reliure de vos livres est bleue. Vous n'avez jamais suivi les cours d'une école ménagère. Vous nagez comme une sirène et vous souffletez tous les malheureux tentés de vous embrasser. Vous ne voulez pas entendre parler d'aller dans "le sud" l'hiver. Les violettes sont votre dada, le flirt votre occupation, la vie tourbillonnante votre vocation. Vivez longtemps et heureuse.

Dancez-vous sur les plantes?

Donc, vous êtes blonde et vous avez trente ans. Vous vous querellez avec votre mari, si vous dansez avec lui. Vos pieds vous font souffrir et cela vous prend une heure pour votre toilette.

Vous vous contentez d'une quatre cylindres et vous souhaitez un petit voyage dans le sud en hiver. Vous riez quand un homme veut vous embrasser. Vous savez les danses de l'an dernier, et vous demandez parfois s'il ne serait pas mieux de faire enlever votre téléphone. Vous vous coiffez vous-même et vous aimez la bonne comédie moderne. Les omelettes font votre lunch et votre bonheur. Vous portez



Jazzez-vous?

des fourrures en hiver et la reliure de vos livres est blanche. Vous "êtes un peu là" pour les oeuvres de bienfaisance, mais vous aimez dormir tard le dimanche matin. Vous croyez que les promenades à pied font maigrir. Vous "l'appellez" Jean, ou Guy, ou Paulot ou mon "chou". Les tapisseries japo-

naises sont votre dada. SES allées et venues votre occupation, la jalousie votre vocation. Bon succès.

Dancez-vous sur les talons?

Oh, oh! . . . Vous avez du poids et quarante ans. Vous ne dansez jamais

sez les danses de l'année d'avant l'avant dernière année. Vous avez déniché SON nom dans l'almanach du téléphone. La reliure de vos livres est grise et vous portez des fourrures l'automne, l'hiver et le printemps. Vous



Faites-vous des pointes?

avec votre mari; vous préférez jouer au bridge avec lui. Vous aimez le coin du feu après le repas du soir. Vous sentez que quelque chose est trop ajusté dans votre toilette. Vous dan-

préférez une limousine à toute autre voiture et il ne vous faut qu'une demi-heure pour votre toilette. Vous vous demandez parfois si un homme vous embrassera au cours de la saison. Vous

êtes d'opinion qu'une maison de campagne est une "bâdrerie". Votre lunch se compose d'oeufs à la coque. Vous aimez les tragédies sombres et le cinéma passionnel. Vous croyez en la vertu de la diète pour faire maigrir, et vous vous contentez de "l'appeler" Alphonse. La salade est votre dada, un peu de camouflage facial votre occupation et votre intérieur votre vocation. Puis-iez-vous ne jamais, — hum, hum — trop engraisser.

Jazzez-vous au lieu de danser?

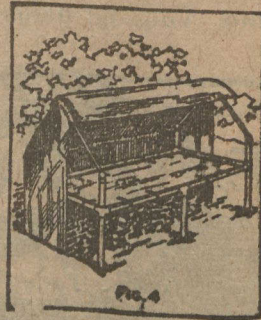
Or, alors, c'est le grand tourbillon. Vous avez entre dix-huit et trente-cinq ans. Vous avez de longues jambes et de longs bras et vous empoignez n'importe qui pour jazzer, même votre mari. Vous aimez le sport avec les ustensiles de cuisine dans les moments de discussion intérieure. Vous vous habillez dans dix minutes et vous ne portez pas de corset. Vous brisez votre téléphone lorsque la communication retarde, et si un homme vous plaît, vous l'embrassez sans façon. Vous avez en horreur les fourrures, les manches, les corsages montants et les jupes au-dessous du genou. Vous ne détestez pas le tapage des assemblées politiques et il vous faut un "steak" saignant au déjeuner. Vous avez les concerts, l'opéra et le théâtre tranquille en horreur; le burlesque et les "leg-shows" c'est votre affaire. Vous n'avez pas peur d'engraisser et vous recherchez les tournois de boxe. La bière et la cigarette sont votre dada, les nouveaux flirts votre occupation et le mouvement votre vocation. Que le ciel vous préserve de l'ataxie locomotive, sur vos vieux jours!

Edmond L'AIGLON

— 0 —

LIT ET ABRI DEMONTABLES

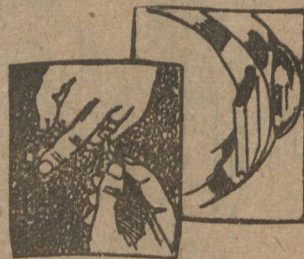
La monture qui supporte le lit de sangle et l'abri en toile est composée de sections tubulaires et peut être facilement montée et démontée.



La toile du lit et celle de l'abri se détachent à volonté et le tout peut être plié et empaqueté, sous un très petit volume, pour être transporté. On trouvera ce lit d'une très grande utilité pour les villégiatures d'été.

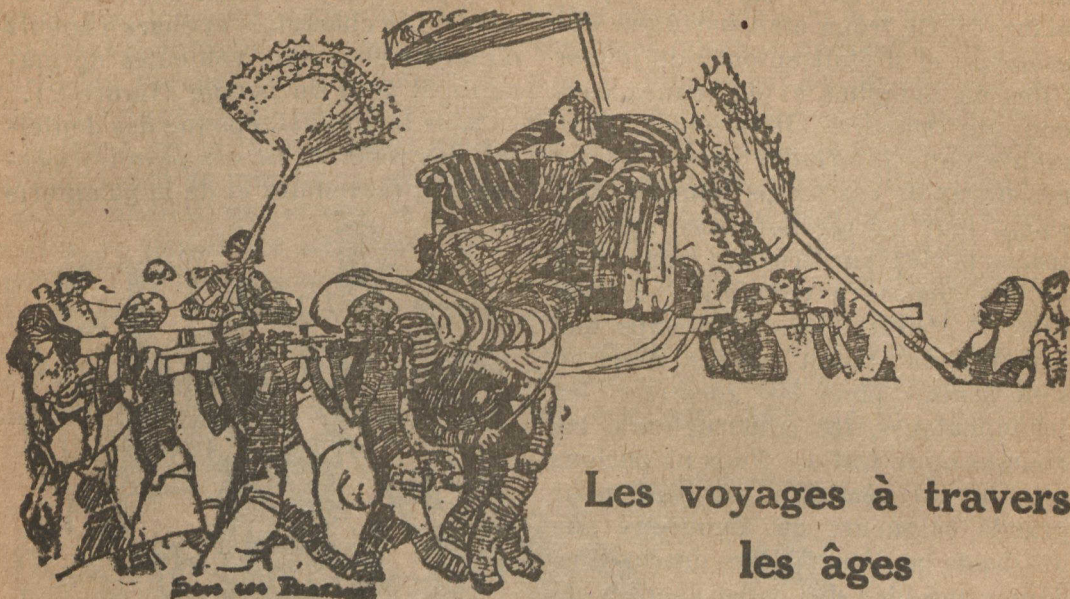
POUR LES GENS QUI N'ONT PAS DE MEMOIRE

Voici, pour les gens qui n'ont pas de mémoire, une petite invention préférable au noeud que l'on fait à son mouchoir et à la ficelle qu'on se passe autour du doigt.



Cette invention consiste en une bague munie d'une pierre transparente sous laquelle est une petite tablette que l'on tire au dehors pour écrire.

La note écrite se trouve ainsi constamment sous les yeux de l'homme distrait et oublieux qui porte la bague pense-bête.



Les voyages à travers les âges

De ce que nous avons pu perdre en luxe de surface, nous l'avons gagné en confort et en vitesse.—Le tourisme par l'image, depuis les Pharaons à nos jours.

L'immortel Goethe s'est demandé si c'était afin de satisfaire à la nature chercheuse de l'homme que le monde avait été créé si grand. Mais Goethe, qui avait étudié l'homme, depuis les époques primitives, savait bien qu'il ne pouvait tenir en place, et que, depuis le grand déménagement du paradis terrestres, cet éternel chemineau cherchait sans cesse, le long des âges, des ciels nouveaux, sous lesquels il ferait bon s'aimer et fonder les foyers, berceaux des races futures.

L'homme préhistorique, lorsqu'il ne voyageait pas à pied, s'improvisait des montures fantastiques avec les bêtes gigantesques qui l'entouraient et qu'il savait rendre docile en leur jouant du chalumeau. Il appert que certains ci-

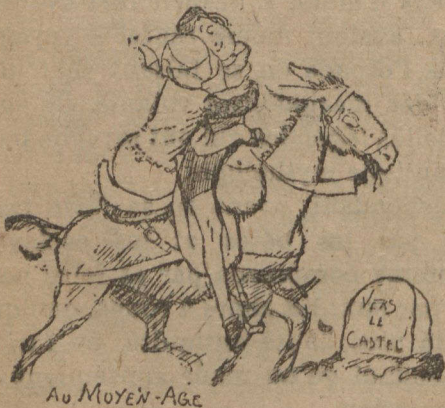
toyens d'alors, à l'esprit fort aventureux, avaient même réussi à voyager dans l'espace en se faisant véhiculer par des mastodontes volants. Ce sont de telles légendes qui ont servi de base à l'antique mythologie.

Cependant, avant de se faire traîner par les bêtes et les esclaves, l'homme commença par se faire porter par eux; les chars à roues, quoique de la plus haute antiquité, ne furent cependant qu'un mode subséquent de locomotion.

L'histoire nous apprend qu'afin de séduire Marc-Antoine par son luxe, la reine d'Egypte, Cléopâtre, se fit porter au-devant du grand soldat romain, sur un trône d'or, lamé d'argent et orné de voiles de soie et de pourpre

aux dentelles tissées de pierres précieuses. Ce trône était porté par des esclaves, et il était entouré de jeunes filles en nymphes et de jeunes garçons en Amours. D'antiques documents nous informent aussi que les amoureux de ces temps lointains faisaient leur voyage de noces, sur des trônes portés, ancêtres des palanquins et des chaises à porteurs. A vrai dire, il y avait alors longtemps que les chariots étaient connus, mais on s'en servait pour les guerriers, les triomphateurs, les constructeurs, les courses ou le trafic. Nous ne parlons ici que du véritable tourisme pour grands seigneurs ou amoureux au-dessus de la plèbe. Notre dessin-titre donne une idée des extravagances de Vénus-Cléopâtre.

Au Moyen-Age, le "preux et hault-tain chevalier, bardez de fer et cotez de mailles, prenoist es croupe sa châstelaine qu'il entraînoist dans une chevauchez espique amont la plaine sauvage et les haultes montaignes."



Les nobles et hobereaux voyageaient alors, presque toujours à cheval ou à dos d'âne, et quand ils emmenaient avec eux la dame de leurs pensées, c'était en croupe, sur la même monture. Ce n'était pas toujours confortable, mais cette manière de voyager

était prétexte à de bien doux enlacements. Les charrettes et chars à boeufs n'étaient alors que véhicules de manants et gens du peuple (figure 2).

Sous Louis XIII, époque des dentelles, des révérences, des pavaies, passepieds, farandoles et de la galanterie



naissante, on n'aurait pas voulu défraîchir les superbes atours des grandes dames en les hissant en croupe, et il y avait déjà "moult" longtemps qu'on avait adopté les chaises à porteurs, ou celles traînées par des chevaux, comme mode de locomotion. La chaise était étroite et très ornementée, et les dames seules, ou presque, y avaient accès, les chevaliers servants se contentant d'escorter leurs belles auxquelles ils récitaient, par la portière, leurs rondels et madrigaux (figure 3).

Oh! les carrosses Louis XV (fig 4) armoriés, dorés sur toutes les coutures, décorés par les peintres les plus fameux, tendus de soiries, d'étoffes précieuses, parfumés, reluisants, véritables boudoirs ambulants, comme nos grand'mères s'y prélassaient orgueilleusement et avec aise, et s'y pâmaient commodément aux mièvreries ampoulées et amoureuses de rimailleurs se faisant passer pour poètes, "parce que de l'aride Boileau ils

avaient appris les préceptes!" Carrosses pas toujours résistants mais cependant si en vogue pour inspirer le "flirt", en voyage! Oh! les délicieux billets doux et parfumés qu'on cachette, la jeune coquette enfouissait dans son bas, avant de monter en carrosse et qu'elle ne lirait que lorsque la lourde et aigre douairière se serait profondément endormie sous l'effet des balancements occasionnés par l'état des routes! Epoque poudrée de la galanterie à outrance et des aventures dont on atténuait le caractère osé sous

jours aux lèvres, le sourire enjoleur, même sous la pluie et à la poussière. Nos pères, alors, songèrent à voyager plus en famille, et ils inventèrent la bonne vieille diligence des familles. Du coup, le tourisme se démocratisait. On se fichait des promiscuités: le manant coudoyait le gentilhomme et la grande dame la femme des halles. Du reste, l'aristocratie venait de recevoir son coup de grâce, la révolution ayant égalisé bien des conditions sociales. On prenait la diligence, non pour aller vite, mais pour aller loin, et l'on s'ac-



CARROSSE
LOUIS XV'

une politesse faite de sourires et de révérences apprises dans les menuets classiques de la Cour et des châteaux. On s'aimait peut-être, mais la sincérité était alors si camouflée sous les grimaces officielles, même en voyage!

Puis, sans cesser d'être galants, les hommes pensèrent un peu plus à eux-mêmes. Ils trouvèrent qu'il était exténuant et peu consolant de faire escorte tout le temps, de ne pas perdre de vue la portière, et de conserver tou-

comodait les dures banquettes, pour manger, dormir ou lier connaissance. La diligence était solide, portait dur, mais c'était une bonne routière, pouvant parcourir tout le pays, à condition de toujours trouver les relais nécessaires aux postes officiellement établis. On voyageait mal, peu confortablement, mais on se rendait en route, de menus services, on se connaissait mieux, on s'appréciait mieux. Grâce à l'antique diligence, les classes socia-

les se nivelai^{ent} enfin pour le plus grand bien et le progrès certain des générations à venir (fig. 5).



LA DILIGENCE DE NOS PÈRES

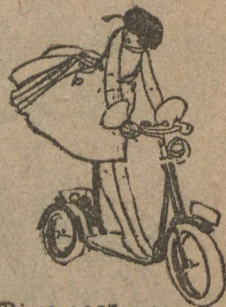
Nos contemporains, habitués à voyager en grande vitesse dans nos wagons de chemin de fer modernes, s'accommoderaient mal de l'état de choses existant vers 1870-75, il y a 45 ou 50 ans. Un voyage de noces n'était pas alors précisément un voyage de plaisir. Les banques étaient dures et rigides, et il ne fallait pas trop s'approcher de sa compagne dont on aurait pu désarticuler l'encombrante crinoline. Et, si l'on allait loin, on s'arrangeait comme on pouvait pour la nuit et les repas. On dormait assis et l'on mangeait les victuailles apportées dans les valises déposées dans le filet. Les wagons-lits et wagons-buffets étaient alors inconnus, et il fallait être patient car, on ne connaissait pas alors la



grande vitesse. Certains trains roulaient même si lentement, parfois, que le président de la France, M. Descha-

nel, eut eu le temps de changer son pyjama pour une tenue de soirée, avant d'effectuer mollement son petit et douillet plongeon sur un lit de sable. N'empêche que nos pères, moins exigeants que nous, se contentaient de ce tourisme imparfait, et parlaient avec enthousiasme du progrès moderne qui venait d'inventer le téléphone, avec fil (fig. 6).

La bicyclette (fig. 7) eut aussi son heure de gloire, et elle n'est pas encore disparue de nos moeurs. Seulement elle est maintenant à moteur, pue l'essence, dévore l'espace, soulève la



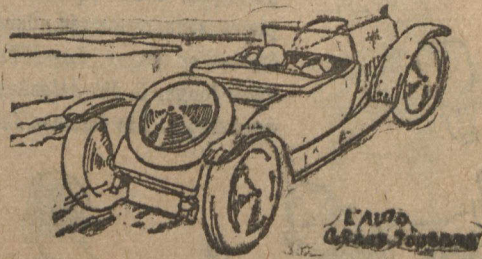
BICYCLETTE, TYPE SPÉCIAL
(A. MOTEUR)

poussière et fait un bruit d'enfer. Nos élégantes ne s'en servent plus beaucoup, et si elles ont abandonné l'exercice des pédales, je soupçonne fort que cela est dû aux transformations de la mode, exigeant le port continu^{el} de la jupe à mi-jambe ou même plus courte encore. Allez donc dans les tramways ou au bal exhiber les mollets durs et rebondis de femmes-athlètes; fi, l'horreur! De nos jours, la bicyclette à moteur est pratiquement abandonnée à ceux du sexe pas beau, qui aiment la vitesse dans les déplacements et n'ont pas les moyens de s'acheter une simple Ford, avec démarreur à l'antique (crankage).

Et, de nos jours enfin, en attendant que demain nous révèle les aéroplanes pour amoureux, moyen suprême d'at-

teindre la chimère et donner du corps à nos rêves de vingt ans, — de nos jours, tout se fait en vitesse. C'est la course à la griserie et au vertige, l'auto est là, à la portée de tous, prêt à dévorer des rubans et des rubans de route, et c'est dans un nuage de poussière que le chauffeur galant crie ses déclarations à la bien-aimée, afin de dominer les bruits ambiants, venant de la machine même ou des autres autos de rencontre. Il n'est pas défendu d'être sentimental, lorsqu'on est au volant mais il faut être bien sûr de ses nerfs, à cause des tournants et des

rencontres. Ainsi, les dialogues mystérieux, par les clairs de lune, sont-ils entrecoupés, dans leurs phases les plus éloquentes par les honk! honk! honk! nasillards des cornes d'avertissement. C'est cocasse et la poésie y perd de son charme, mais il paraît que l'on s'y fait très bien. En tout cas, la jeunesse contemporaine adore l'auto et ses imprévus: manger des milles, voir des pays et des décors nouveaux, brûler de l'essence en même temps que son coeur, telle semble être la devise des adorateurs de l'automobilisme ou grand tourisme moderne (fig. 8).





La Coiffure



Depuis les époques antediluviennes, alors que les hommes comme les femmes démêlaient leurs tignasses, le samedi soir, avec des peignes de pierre ou de silex, au risque de s'arracher le chef, la chevelure fut toujours considérée comme un ornement.



D'antiques statues montrent que certaines classes, chez les Chaldéens, se rasaient entièrement le crâne; les guerriers et les nobles seuls conservaïent leur chevelure. Le petit fer à friser était déjà connu au temps des Assyriens et des Babyloniens; les cheveux et la barbe étaient alors bouclés serré, par étages. Chez les Egyptiens, les esclaves avaient le crâne dénudé au rasoir, mais chez les nobles des perruques à la "Sphinx", dont les modèles de pierre sont conservés, dans le désert du Sahara, étaient en vogue. Les Hébreux portaient les cheveux longs, la loi défendant de les couper autour des tempes. Les femmes Juives mettaient des per-



à Travers les Ages



les, de l'or et de l'argent dans leurs tresses. Les Grecs, selon que nous l'apprend Homère, avaient un soin infini de leur chevelure, et les têtes des femmes étaient ce qu'il y avait de plus artistique, même chez la Vénus de Milo, qui n'avait pourtant pas de bras pour se coiffer.

Les hommes donnaient autant de soins à leur coiffure que les femmes. Seulement, les formes étaient tellement rigides que les cheveux étaient maintenus sur des "carcasses" de fil de fer. Après les guerres médiques, les jeunes gens, qui s'adonnaient aux "sports", portèrent les cheveux courts. Les femmes les relevaient sur le front et les laissaient gracieusement couler sur leur cou et sur leurs merveilleuses épaules. Chez les Etrusques et les Romains, on remarque la même évolution que chez les Grecs, et, sous l'empire, ce fut une véritable orgie de postiches. Après la conquête des Gaules, les dames Romaines s'enthousiasmèrent



pour les cheveux roux des Gaulois, et elles se teignaient outrageusement ou achetaient, à des prix fabuleux, toutes les toisons rousses qu'elles pouvaient se procurer. En l'an 672 un concile défendit les faux cheveux comme une offense au Créateur. Cependant, César, Cicéron et autres grands Romains avaient le crâne rasé. Pendant tout le moyen-âge, la Renaissance et jusqu'au milieu du XVII^{ème} siècle, la coupe des cheveux et la forme des coiffures varièrent, mais il ne fut pas question de postiches. C'est Louis XIV qui remit les perruques à la mode, en fondant, en 1656, la corporation des 200 perruquiers royaux. Alors, on abusa vraiment de la perruque, et l'on en trouva qui furent de véritables monuments, ne se tenant en équilibre sur le ohignon ou le crâne, que comme par miracle. On les inondait de poudre de farine parfumée. Vers 1750, on commença à laisser pousser les cheveux fort longs, par derrière, de manière à en faire une "queue", qui fut enfermée dans une "bourse", puis dans un "catalogan", etc.

La révolution simplifia tout cela et s'est à peine si, au temps de Louis-Philippe, on remarque le toupet. De nos jours, les cheveux sont portés courts et les calvities sont même à la mode. On ne porte presque plus de barbe et l'on se contente, en certains quartiers, des moustaches bouffonnes, à la Chaplin.

Chez les femmes, la coiffure depuis la période romaine, a subi des variations nombreuses. Les femmes mariées, presque jusqu'à la fin du moyen âge, cachaient leurs cheveux dans des étuis ou des coiffes qui n'en laissaient rien paraître, à la grande joie des paresseuses et de celles qui n'étaient pas propres. Les jeunes filles, au contraire, les portaient épandus sur leurs frêles épaules. Au XVI^{ème} siècle, on voit des coiffures montées, frisées, crépées, étagées sur des arcelets, ou des cheveux ondulés, ou relevés en racines droites autour des bonnets, des escotions, des atours, des atifets. Au XVII^{ème} siècle, on se occupa carrément les mèches sur le front, laissant retomber les autres cheveux, en boudins, sur les côtés, le reste étant relevé et massé au fer dans un épais semis de poudre rousse. Du reste, depuis le XIII^{ème} siècle, toutes les

femmes distinguées se poudraient, et comme les cheveux noirs étaient les moins estimés, elles se teignaient en roux. Les coiffures Louis XIV, d'abord écrasées et plates, montent et atteignent bientôt des formes pyramidales qui caractérisent la régence.

Sous Louis XV les dispositions s'aggravent, et jusque sous Louis XVI on voit paraître à la cour des édifices capillaires insensés qui exigeaient tout le temps d'une femme à sa toilette, ainsi que la mobilisation d'un nombreux personnel. On joignit alors aux cheveux, des plumes, des architectures compliquées, voire de petits navires; et les dessins qui encadrent cet article n'ont rien d'exagéré. La révolution et l'empire ramenèrent les coiffures à l'antique, à la Titus, mais depuis ce temps, les coiffures à caractère ont disparu. Les femmes contemporaines se coiffent selon leur fantaisie et selon leur type, et il faut avouer qu'un grand nombre de nos élégantes sont de véritables artistes, sous le rapport de la coiffure.

POUVOIR ET VOULOIR

Un homme doit payer ses dettes, s'il le peut.

Il doit aussi aider son prochain, s'il le peut.

On doit se marier, si l'on peut.

Un député doit se prononcer en chambre, s'il le peut.

Un commerçant doit plaire à ses clients, s'il le peut.

Un mari doit plaire à sa femme, s'il le peut.

Une femme doit porter les culottes, si elle le peut.

Une femme doit retenir parfois sa langue, si elle le peut.

Un avocat doit dire parfois la vérité, s'il le peut.

Un moraliste doit pratiquer ce qu'il prêche, s'il le peut.

Un journaliste doit se borner aux faits, s'il le peut.

Tous les hommes, femmes et enfants, doivent acheter la "Revue Populaire", s'ils le peuvent et s'ils le veulent.

Or, dans ce dernier cas, il suffit de vouloir pour pouvoir.

Les premiers pompiers

Comment nous avons appris à combattre les incendies.

Lorsque nous voyons nos pompiers filant à toute vitesse dans nos rues pour aller éteindre un incendie nous ne songeons guère à la somme de travail individuel nécessitée avant d'arriver à posséder les appareils modernes pour combattre l'élément destructeur.

Dès que l'homme eut appris à se servir du feu il lui fallut inventer un moyen pour l'éteindre.

Le premier appareil contre le feu a été trouvé à Rome. Les Gaulois ayant brûlé la ville, en 390 avant notre ère, on ordonna aux citoyens romains d'avoir constamment chez eux "une machine contre les incendies". Cette machine consistait en une seringue remplie d'eau.

En 150 avant J.-C. un genre de syphon consistait à éteindre les incendies à Alevxandrie.

C'est à Rome que fut fondée la première "brigade de pompiers". Un feu ayant dévasté la ville sous Auguste, celui-ci créa sept compagnies de pompiers de 1,000 hommes chacune.

Mais ce n'est que beaucoup plus tard que l'on vit apparaître les premiers appareils perfectionnés. Le premier engin à vapeur servit à Londres, lors de l'incendie du pont de Londres.

Les premiers boyaux d'arrosage furent inventés par les Van der Heydes, en 1672.

Un des premiers engins à vapeur consistait en un réservoir traîné par deux chevaux et qui lançait un jet d'eau d'un pouce de diamètre à une hauteur de 80 pieds.

Un engin plus moderne fut inventé en 1721 par Morsham, à Londres.

Les alarmes datent d'une quinzaine de siècles. A cette époque, il était d'usage, dans les grandes villes de placer sur une haute maison un veilleur dont le devoir était de découvrir les feux. Dès qu'il en avait découvert un il devait donner l'alarme au moyen de cloches, de sifflet ou de tout autre instrument.

La première brigade de feu, à Londres, ne se composait que de 40 hommes pour chaque district de la ville.

Les premiers boyaux d'arrosage en cuir furent faits en Amérique, à Philadelphie en 1808; et les premiers boyaux en caoutchouc, en Irlande vers 1820.

En passant, faisons remarquer que de 1900 à environ 1914, Montréal fut considérée comme la ville la mieux protégée contre le feu, en Amérique. On venait de fort loin étudier notre système de protection contre les incendies; et on l'a si bien étudié, ce système, qu'aujourd'hui d'autres grandes villes, comme Chicago et New-York sont mieux outillées que la métropole. Notre outillage actuel est encore considérable et efficace, mais nos

administrateurs ne savent pas trouver assez de fonds pour augmenter le personnel et suivre de plus près le mouvement progressiste, en fait de nouvelles inventions.

— o —

UN FORÇAT CANDIDAT A LA PRESIDENCE DES ETATS-UNIS

Les dépêches nous ont appris qu'au pénitencier d'Atlanta, une délégation socialiste s'était présentée au forçat Eugène-V. Debs, pour le notifier de sa candidature à la présidence des Etats-Unis. Certains journaux américains ont ajouté que ce fut "une scène unique dans l'histoire de la politique américaine."

Nous le croyons sans peine, et il est certain que ces journaux auraient pu dire "une scène unique dans l'histoire de tous les pays du monde." Scène unique, sans doute, mais peu enviable. En tous cas, ce serait un honneur plutôt discutable et singulier s'il fallait que la grande république voisine eut un président choisi derrière les barreaux d'un baignoire. Ou bien ces braves socialistes font de la haute fantaisie, ou bien ils abusent vraiment de "l'égalité sociale".

— o —

UN RUDE COUP AU SPIRITISME

Une commission de savants s'occupe actuellement, en France, de trouver la formule exacte de la force magnétique individuelle qui fait que les lois de la gravitation peuvent être contrebalancées par un concours de forces contraires.

Camille Flammarion, le célèbre astronome, a jadis admis :

1° Que l'être humain possède en lui-même la force invisible lui permettant de faire mouvoir des objets plus ou moins lourds sans se trouver en contact avec eux;

2° Qu'avec ou sans contact on peut, en unissant toutes les volontés présentes, faire lever des tables et chaises, et diriger leurs mouvements de manière à les faire "parler" par coups répétés, au moyen d'un code;

3° Que les Brahmes Hindous semblent bien au courant de cette force mystérieuse, et qu'il n'est pas impossible de pénétrer leur secret.

Il est évident que si l'on parvient à établir la formule scientifique de cette force magnétique intérieure, ce sera là le plus rude coup porté à l'occultisme et à tous ceux qui croient encore à l'intervention possible des esprits.

— o —

UNE BONNE LAVETTE

On vient, dernièrement, d'inventer une lavette qui dispense la ménagère de se tremper les mains dans l'eau grasse quand elle lave sa vaisselle.



Cette laveuse automatique fournit elle-même son eau savonneuse. Elle est munie d'un tuyau en caoutchouc qui s'adapte au robinet à eau chaude de l'évier, ainsi que d'un savonnier à travers lequel l'eau chaude passe avant d'arriver à la lavette.

Pour éviter la confusion dans les heures

On parle de construire des cadrans de 24 heures au lieu de douze.—

On s'écarte trop du système précis établi en France.

Les Anglais aiment ce qui est compliqué, même lorsqu'il s'agit de simplifier les choses. Leur système de poids et mesures et de monnaies étant compliqué et ne donnant qu'imparfaitement l'exactitude mathématique, au point de vue des fractions, on songea un moment à trouver autre chose. Il fut question jusqu'à ces derniers temps, du système métrique français, le plus parfait, qui soit. Or, on vient de le trouver trop simple pour l'adopter, et comme on n'a pu trouver quelque chose d'aussi parfait, mais de plus compliqué, on a décidé de rester dans le statu quo. Et, nous qui nous faisons une fête d'avoir enfin l'unité de poids et mesures, nous pouvons nous fouiller, il appert que cette réforme eut occasionné des bouleversements dans le système éducationnel anglais.

Les Américains, sous certains rapports, tiennent des Anglais. Ils excellent à perfectionner ou à compliquer ce qui, bien souvent, a été découvert et établi par d'autres peuples.

Ainsi, leurs magazines nous entretiennent actuellement des cadrans et des montres de vingt-quatre heures, au lieu de douze heures. Ils prétendent, avec raison, que lorsqu'on reçoit

une dépêche nous annonçant un événement, disons pour neuf heures, nous ne savons pas si c'est neuf heures du soir ou du matin, puisque les heures se répètent sur nos cadrans ordinaires. Et c'est pour éviter la confusion, des oublis dans les indications de a. m. et p. m., qu'on parle de l'adoption officielle du cadran de vingt-quatre heures, au lieu de douze heures.

L'idée serait excellente et presque géniale si la France ne l'avait pas déjà adoptée et mise à exécution depuis longtemps déjà. En France, il y a belle lurette qu'on dit: "Il est quatorze heures et vingt minutes, pour il est deux heures et vingt minutes; il est dix-sept heures pour il est cinq heures de l'après-midi" Avec, ce système-là, en France, on a obvié à la confusion, dans les cas d'oubli du a. m. et du p. m.

Le quantième commence à minuit et il ne fini que vingt-quatre heures plus tard, lorsque l'aiguille revient au chiffre XII pour la deuxième fois.

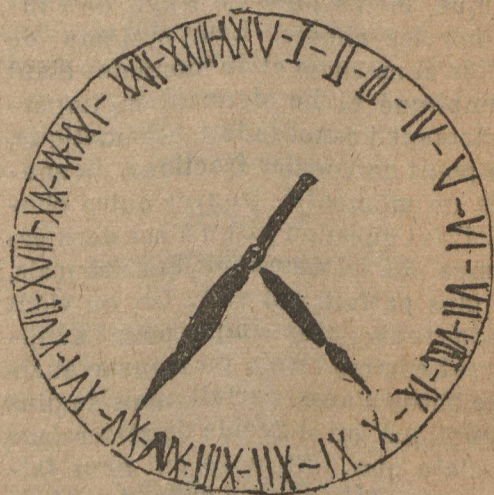
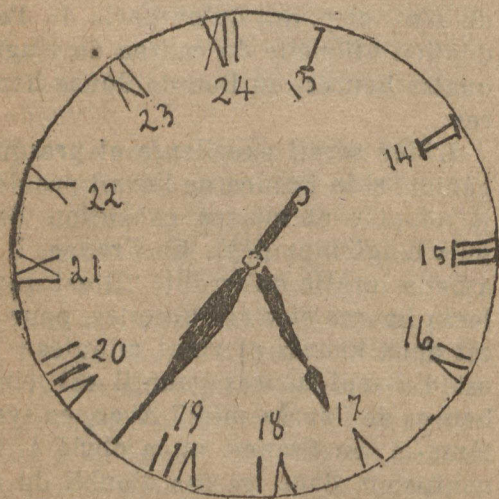
Seulement, et selon que le montre notre vignette, aux Etats-Unis, on est incapable de faire simple comme en France. On songe à agrandir les cadrans et à y placer vingt-quatre chiffres indiquant les vingt-quatre heures, les aiguilles ne devant faire qu'une révolution complète, sur leur axe par vingt-quatre heures.

Résultat: on s'expose à ce qu'il y ait confusion dans les chiffres, (vignette de droite) et l'on obligera les gens à faire très attention pour ne pas se tromper d'heures. En France, on a été plus simple et plus précis. On a conservé les cadrans ordinaires sur lesquelles on a placé le chiffre 13 sous le chiffre 1, le chiffre 14 sous le chiffre II, et ainsi de suite, jusqu'à vingt-quatre, les aiguilles continuant à faire une révolution complète du cadran par douze heures. (Figure de gauche.)

Ainsi, lorsqu'on constate que les aiguilles indiquent deux heures et

l'heure en vingt-quatre fragments de deux minutes et demie chacun, tandis qu'en comptant la journée de vingt-quatre heures avec le simple cadran de douze heures répétées avec les dénominations treize, quatorze, quinze, seize, etc., on conserve la division normale de l'heure en douze phases de cinq minutes chacune.

Plusieurs de nos concitoyens ont déjà l'heure française, et ils n'ont eu qu'à écrire dans le cadran de leur montre, les chiffres 13, 14 jusqu'à 24 sous les chiffres 1, 2, et 12. On admettra encore une fois que les Américains se donnent, de temps à autre,



vingt-cinq, rien de plus simple que de voir en même temps, — s'il fait jour, — qu'il est quatorze heures et vingt-cinq.

A moins d'être un parfait idiot, il est facile de constater si l'on est dans le jour ou en pleine nuit, et quand on sait que les heures, depuis treize à vingt-quatre sont les heures passées midi, il n'est pas difficile de s'orienter avec les nouvelles divisions du temps quotidien. Avec le cadran de vingt-quatre chiffres, la grande aiguille, dans sa révolution du cadran, divise

bien du mal pour compliquer certaines choses pourtant fort simples.

— 0 —

NETTOYAGE DE L'ACIER

Pour dérouiller les objets en acier ou en fer, sans crainte de les altérer, il suffit de les enduire d'huile de tarte par défaillance.

Ce liquide dissout rapidement la rouille et on enlève facilement celle-ci au moyen d'un simple lavage à l'eau.

L'HEREDITE

Le premier né des familles est-il le plus intelligent des enfants?

Une des questions les plus intéressantes est sans contredit celle de l'hérédité.

Plusieurs savants se sont demandés comment il se fait que tant de grands hommes donnent naissance à des enfants d'esprit secondaire.

Sir Francis Galton a trouvé que le talent et l'esprit sont héréditaires et qu'ils se transmettent dans une large part aux plus jeunes enfants qu'aux premiers nés des familles.

Le docteur Rabinovitch, de New-York, partage les mêmes vues et en donne les raisons.

D'autre part, le professeur James-E. Bayles, de New-York, prétend que les premiers nés sont plus intelligents que les derniers.

L'exacte vérité est un constant "puzzle" non encore expliqué.

Sur quelles théories Galton s'appuie-t-il pour prétendre que les plus jeunes enfants sont plus intelligents que les aînés?

Sir Francis Galton est un des plus grands savants de l'Angleterre, et il est spécialement connu comme la plus grande autorité sur l'hérédité. Galton vient précisément de définir sa théorie qui veut que les aînés des familles soient inférieurs comme esprit, comme intelligence et comme aptitudes à leurs cadets.

Galton est lui-même un petit-fils du Dr Erasmus Darwin, et un neveu

du grand Charles Darwin, et il peut être considéré comme une illustration de l'hérédité.

Il a toujours soutenu que le génie est héréditaire, en dépit, de plusieurs exemples contradictoires où l'on a vu des fous et des pauvres d'esprit naître de parents savants et illustres.

Sir Francis Galton a analysé des milliers de familles descendantes d'hommes illustres et de savants et il a trouvé que les descendants de ces hommes sont beaucoup plus intelligents et ont l'esprit beaucoup plus développé que les descendants de familles ordinaires. Mais il soutient que cette aptitude s'étend davantage sur les enfants cadets que les aînés.

L'idée émise par le docteur Galton que les premiers nés sont inférieurs aux cadets est basée sur des recherches toutes récentes qu'il a faites dernièrement dans les laboratoires mis à sa disposition. Ses vues sont généralement partagées par les médecins anglais qui ont étudié le sujet.

Le docteur David Héron, du University College de Londre, amplifie même la théorie de Galton. Il prétend que les leçons tirées de l'eugénisme ont prouvé que l'idée populaire qui veut que les premiers nés de chaque famille soient plus intelligents que tous les autres est fausse. "L'opinion populaire est toujours dans le tort", dit le docteur Héron, "le premier né a



toujours plus de risque d'être plus faible, plus enclin à la tuberculose que les autres. Il s'en suit que les idées modernes qui veulent que les familles aient moins d'enfants diminuent la quantité de sujets sains et forts de la nation."

Le docteur Pearson, lui, prétend que les conditions physiques et mentales du premier et du deuxième enfant diffèrent totalement des autres enfants. Ils sont plus nerveux, et ont une constitution moins forte.

Le résultat de cette loi est remarquable. Il signifie que si l'on tend à diminuer le nombre d'enfants dans les familles, on diminue dans une proportion relative le nombre des gens intelligents dans la société.

Le docteur Rabinovitch prétend qu'un père a ses plus jeunes enfants au moment où il est en possession complète de toutes ses facultés, de tout son savoir, et que conséquemment les plus jeunes enfants ont plus de chances d'être intelligents que les plus vieux.

D'un autre côté, le professeur James-E. Dales, prétend que les premiers nés sont plus intelligents que les cadets.

L'expérience journalière tend à prouver que les aînés sont plus doués que les cadets.

Le fait que sur 26 présidents, les Etats-Unis ont eu 8 premiers nés, parle beaucoup en faveur des aînés, quoiqu'il soit assez difficile de tirer une loi de ce fait. Parmi les professeurs de l'Université de New-York, les premiers nés sont deux fois plus nombreux que les autres. Le professeur Bayles prétend que les études faites sur les conditions vitales et les statistiques sociales n'ont pas assez approfondi le sujet pour en tirer une conclusion qui soit satisfaisante.

Le droit d'aînesse ou du premier né a été un attribut sacré, longtemps, avant même l'histoire écrite. Depuis ces temps reculés c'est cette loi qui a régi les royautes. Aussi loin que nous pouvons la retracer cette loi semble nous venir des tribus nomades qui ont formé les nations aryennes.

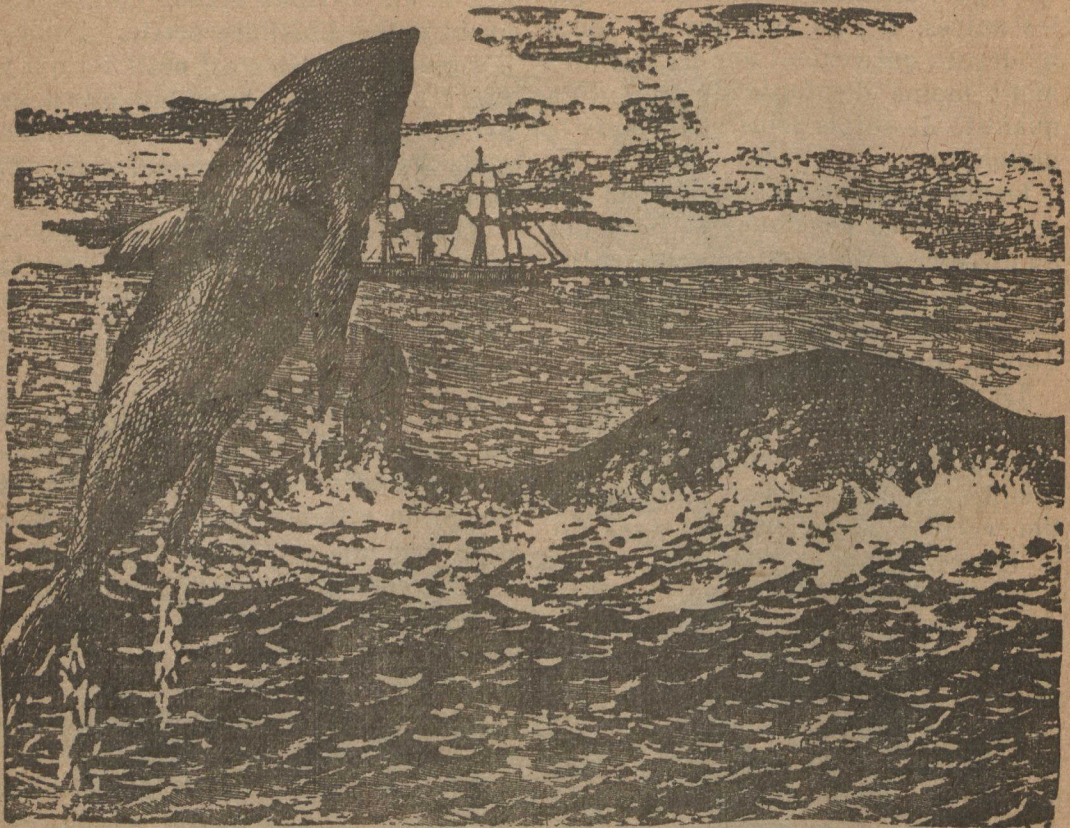
Les Juifs, de qui nous tenons la plupart de nos usages reconnaissent la priorité des premiers nés. L'Exode, la Genèse, le Deutéronome sont là pour le prouver.

Souvent les plus jeunes enfants naissent lorsque les parents sont relativement âgés; on les dorlote et on les choie, on affaiblit leur esprit et leur corps par une sollicitude mal comprise. Ils restent "les bébés", longtemps après qu'ils auraient dû se suffire à eux-mêmes. Lorsqu'ils se trouvent plus tard en face des vicissitudes de la vie, il leur est impossible de se défendre, dans la lutte pour la vie.

Rien ne prouve que le premier né soit moins intelligent que les autres, rien. Un millier de cas étudiés sans aucun contrôle ne saurait résoudre une question aussi importante.

Souvent le premier enfant n'est pas nourri ni habillé comme il le devrait par une jeune maman encore inexpérimentée, ou bien il est un peu négligé par une maman trop jeune, qui songe beaucoup plus à ses plaisirs qu'à ses devoirs maternels.

La nature fait de son mieux pour corriger les effets de ces influences néfastes; si elle ne réussit pas, il faut en accuser l'ignorance humaine. Si les théories émises par le docteur Sir Francis Galton étaient vraies, quelle intelligence ne devraient pas avoir les enfants de certaines tribus de l'Afrique qui sacrifient au soleil leur premier enfant.



Un monstre marin attaqua la baleine et l'épulsait.

LES MONSTRES MARINS

Requins, baleines et serpents de mer

On parle fréquemment du fameux Serpent de Mer comme d'une légende. En telle sorte que beaucoup de gens n'y ajoutent pas plus foi qu'à d'autres animaux fabuleux comme le phénix ou la licorne.

On a eu beau signaler sa présence, à diverses reprises, dans la baie d'Halifax, et même en plein fleuve Saint-Laurent, il n'y a pas si longtemps, presque tout le monde se refuse à croire à son existence. Certains journaux à sensation se servent encore

de cet épouvantail mais les savants nient son existence.

Il n'en va pas de même pour d'autres serpents de petite taille, très répandus dans les mers chaudes et dont la morsure est souvent mortelle. Ces serpents, bien connus des naturalistes et des marins, sont, à cause de leur venin, un juste sujet d'effroi.

L'amiral Montague Browning, qui conduisit un jour, la flotte anglaise à Kiel, raconte à propos de ces serpents, une amusante anecdote personnelle qui illustre bien le fatalisme habituel des Arabes.

Alors qu'il n'était encore qu'un jeune midshipman, Sir Montague Browning, dont le bateau faisait une croisière dans le golfe Persique, descendit à terre, histoire de se dérouiller les jambes.

Mais au bout d'une heure de marche, la chaleur accablante lui fit désirer ardemment de prendre un bain.

Il savait que cette fantaisie pouvait lui coûter cher; les eaux du golfe sont infestées de serpents venimeux. Il pensa que l'avis d'un indigène ne pouvait être de quelque utilité et, avisant un Arabe, il le pria de le conduire en un point de la côte où, selon toute probabilité, il ne courrait pas le risque d'être mordu par un serpent.

L'Arabe le conduisit bientôt vers une sorte de bassin, plus ou moins entouré de rochers, et où, pendant plus d'un quart d'heure, le midshipman nagea avec délices.

Une fois sorti de l'eau, il eut la curiosité de demander à l'indigène comment il se faisait que cet endroit était indemne de serpents:

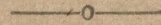
—Bast! Sahib, répondit l'Arabe en haussant les épaules; il n'y a pas de danger que les serpents se hasardent dans ces eaux!

—Et pourquoi donc? demanda Browning.

—Parce qu'ils ont trop peur des requins qui y pullulent.

D'autre part, Lord Campbell, frère du marquis de Lorne, ancien gouverneur général du Canada, en traversant la mer, à bord du "Peruvian", a vu un jour le combat que nous illustrons ci-contre. Cela se passait au temps des voiliers. Il dit que c'était un spectacle grandiose. Le combat

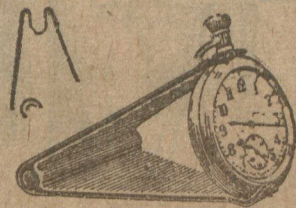
avait lieu entre une baleine et un énorme poisson d'une trentaine de pieds de long, qui se battait avec un acharnement extraordinaire. S'élevant parfois hors de l'eau, il se jetait sur la baleine qui faisait des efforts gigantesques pour s'en débarrasser. L'eau bouleversée était toute blanche d'écume. Quand le navire s'éloigna, la baleine se défendait avec beaucoup moins de vigueur et faiblissait sensiblement.



POUR TENIR UNE MONTRE SUR UNE TABLE

Une peinture peut très facilement être transformée en un devis pour tenir une montre dans la position verticale sur une table ou sur tout autre meuble.

Un côté de la peinture est taillé en forme d'U majuscule pour recevoir le remontoir de la montre dans son ouverture.



L'autre extrémité de la peinture est légèrement recourbée afin que le corps même de la montre puisse s'y placer.

Ce support a un avantage; on peut l'ouvrir ou le fermer à volonté et il s'adapte à toutes les grandeurs de montres.

Une fois le support fermé on peut le porter dans sa poche.

LA TAILLE DU DIAMANT

Ce n'est qu'au XIIIe ou XIVe siècle qu'on s'aperçut des effets surprenants et des jeux de lumière qu'on pouvait considérablement augmenter en taillant des facettes sur le diamant.



L'opération de la taille a pour but de disposer des facettes de manière que les rayons lumineux qui le pénètrent ne puissent le traverser et soient au contraire réfléchis comme sur un grand nombre de petits miroirs de façon à produire les scintillements et les feux diaprés si jolis quand on regarde leurs couleurs à chaque instant modifiées.

On avait bien jusqu'à cette date taillé les autres pierres précieuses, mais la dureté du diamant, qui raye tous les autres corps sans être rayé par aucun, en avait jusqu'alors empêché la taille.

La taille se décompose en trois parties: le clivage ou fendage, la taille et le polissage.

Le clivage a pour but de débarrasser la pierre brute des croutes qui l'enveloppent en utilisant la propriété du diamant de se laisser facilement casser suivant certaines directions ou d'être clivable.



TRAVAIL DU CLIVAGE

L'ouvrier cliveur opère en plaçant le diamant dans une bague en cuivre fixée au bout d'un manche en bois et en le retenant dans un mastic composé

de résine et de brique pilée. A l'aide d'un second bâton armé d'un diamant à arêtes vives l'ouvrier détermine une petite entaille en forme de V; le diamant est alors clivé à l'aide d'une lame qu'on introduit dans l'entaille et qu'on enfonce à l'aide d'une masse en fer.

La taille consiste en deux opérations, l'ébauchage et la taille proprement dite. Par l'ébauchage on donne au diamant sa forme; la taille en façonne les facettes. Ces opérations se font en frottant l'un contre l'autre deux diamants de même grosseur enchassés dans des bâtons.



LE POLISSAGE

Il y a deux formes principales le brillant et la rose. Le brillant qui a la forme de deux pyramides tronquées ayant une base commune et la rose qui consiste en une pyramide aplatie. Le brillant a 64 facettes sans compter les deux bases. Les roses ont de 15 à 24 facettes seulement.

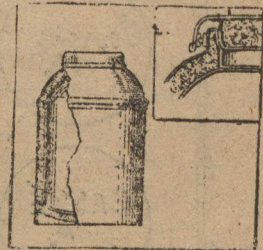
Le polissage s'obtient en enchassant le diamant dans une coquille de plomb et en présentant chaque facette sur une roue d'acier placée horizontalement et recouverte d'une pâte faite d'huile et de poudre de diamants. L'opération est très longue, le diamant à polir devant être sorti de sa coquille de plomb et enchassé de nouveau pour le polissage de chacune de ses facettes.

Après le polissage le diamant est prêt à livrer au bijoutier.

— 0 —

COMMENT PRESERVER LE LAIT EN ÉTÉ

En été il est toujours difficile d'empêcher le lait de tourner par les journées de grandes chaleurs. Cependant, on a découvert un moyen de préserver



le lait.

Il s'agit de placer le bidon contenant le lait dans un deuxième bidon plus grand. Dans l'espace laissé libre entre les deux bidons on place du feutre découpé ou des petits fragments de bouchons ou toute autre matière isolant la chaleur.

Cette innovation très recommandée est un peu sur le même principe que les bouteilles dites Thermos.

L'expérience nous a déjà prouvé que ce procédé est très efficace.

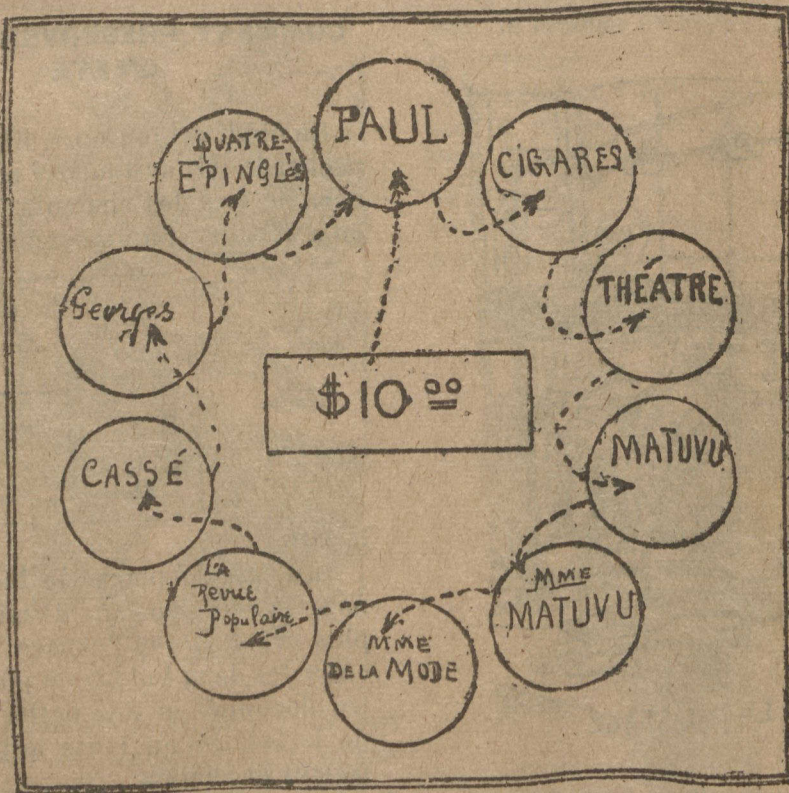
Essayez-le et ce sera encore un moyen de combattre le trust de la glace.

PUZZLE MODERNE

Voici un problème qui, prima facie, semble vouloir entraîner une suite de déductions dans le genre de celles qu'affectionnait Sherlock Holmes.

Paul, un journaliste grassement payé, ce qui se voit rarement, trouve

le lui rendre. Mais ayant ajouté ce dix dollars à la liasse de banknotes qu'il porte toujours sur lui, il n'y songe bientôt plus. Dans l'après-midi, pris d'une terrible envie de fumer, il va chez le marchand du coin, achète pour



un jour, sur le trottoir, un billet de \$10 qu'il examine soigneusement, sans se douter qu'il est contrefait. Paul est même si honnête qu'il prend note du numéro du billet, au cas où il rencontrerait son propriétaire, dans le but de

\$10 des meilleurs cigares et paie, sans s'en apercevoir, avec le billet trouvé le matin.

Le marchand accepte, de confiance, le papier monnaie, et il s'en sert pour

acheter quatre billets de concert à sa famille, au théâtre voisin.

Le gérant du théâtre passe ce \$10 à un acteur dans la purée, demandant un acompte sur sa semaine, M. Matuvu.

L'acteur Matuvu le donne à son tour à sa femme qui s'en sert pour donner un acompte à Mme de la Mode, sur sa dernière toilette.

Mme de la mode achète immédiatement pour \$10 de Revues Populaires pour distribution à ses amis, à cause des articles sur la chiromancie, qu'elle trouve de son goût.

Le caissier de la Revue Populaire passe le \$10 à l'un des rédacteurs ayant besoin d'une faible avance, M. Cassé.

Le journaliste Cassé, à son tour, paye, une dette à son ami Georges, avec ce \$10.

Georges passe le \$10 à son tailleur Quatre-Epingles, lequel, étant l'habilleur de l'élégant Paul, le remet à ce dernier en paiement d'une gageure perdue.

Paul prend le billet, l'ajoute à sa liasse coutumière, mais le lendemain, ledit billet est refusé par le caissier de la banque où Paul dépose tous les jours.

Paul, intrigué, examine le billet, regarde le numéro et reste stupéfié de constater que c'est le même billet qu'il avait trouvé la veille, et qu'il se souvient avoir dépensé, puisque la veille au soir, il s'était "lavé" complètement en régaland une élégante compagnie au Ritz. Il demande à son ami le tailleur où il a pris ce \$10, mais celui-ci ne se souvient plus.

Le problème consiste à savoir qui est le perdant dans toute cette kyrielle de gens ayant eu le billet entre les mains.

Cela semble fort compliqué tout d'abord, mais en y réfléchissant bien on finit par croire qu'il n'y a pas de perdant en l'occurrence, puisque tous ont eu satisfaction pour la valeur de \$10, à commencer par Paul qui s'est presque rendu malade, à force de fumer ses cigares.

Paul avait trouvé le billet contrefait. La banque le refuse et le lui rend, enfin de compte. Il n'y a donc pas de perdant, à moins que ce ne soit la personne ayant échappé ce billet sur le trottoir, et croyant posséder un billet authentique, mais là n'est pas le problème. Ceux qui auraient une autre solution, ne pourraient probablement trouver que celle-ci:

Le tailleur, ami de Paul, n'a pas payé sa gageure, puisqu'il l'a payée avec un faux billet, et s'il se souvient de qui il l'a reçu, nous sommes obligés de passer de nouveau en revue la kyrielle de gens que nous connaissons déjà, pour, en définitive revenir à Paul, et nous ne sommes pas plus avancés, si ce n'est que cette fois, Paul devra payer ses cigares avec un bon billet de \$10. Et, il ne sera tout de même pas encore perdant.

C'est un cercle vicieux des plus curieux.

— o —

FISSURES DE PARQUETS

Pour boucher les fissures des parquets, faire fondre dans deux pintes d'eau quatre onces de colle forte. Quand le mélange est complètement dissout ajouter de la sciure de bois en quantité suffisante pour former une pâte. Boucher les fentes du parquet avec cette préparation.

Problème pour les artistes

Le paradoxe cubiste est-il en train de s'éteindre?

L'art aussi à ses malades. C'est ainsi qu'on trouve encore, bien que le nombre tende heureusement à diminuer, en musique comme en peinture, des cerveaux brûlés qui, à défaut de talent et d'originalité, prétendent que le charabias et l'incompréhensible sont la grande caractéristique des chefs-d'oeuvre. En musique, nous avons eu les futuristes bruiteurs qui ont voulu "harmoniser" tous les bruits, et rien que les bruits, même les plus anti-musicaux, les plus abominables.

En peinture comme dans le dessin, nous avons les malades atteints d'une défectuosité de vision, et qui ne voient les choses que dans une confusion d'angles, de cônes, de lignes, jetés pêle-mêle comme au hasard. Naturellement, ça ne veut rien dire mais les toqués de ces écoles trouvent cela génial. Grand bien leur fasse.

Ainsi, il appert que la vignette ci-contre, représente un jeune poète déclamant une aubade sous le balcon de la bien-aimée. On admettra, qu'ici l'explication est absolument nécessaire pour l'intelligibilité d'un pareil chef-d'oeuvre.

Les snobs s'amuse de ces puzzles, de ces rébus; mais l'artiste n'a pas envie de rire, et nombre de jeunes hom-

mes se découragent, souffrent de voir, en France, des académies cubistes, des journaux cubistes, des galeries où le cube et les arlequinades, les simples bariolages de couleur, voisinent avec les Corot, les Rousseau, les Millet et les Delacroix.



Le cubisme naquit il y a quelque dix-huit années. Le peintre André Derain s'y rencontre avec Maurice de Vlaminck, grand amateur de masques et de fétiches nègres, qui le conduit à son atelier, et la vue de ces sculptures barbares est pour lui une illumination subite.

—Puisque, songe-t-il, les imagiers de la Guinée et du Congo arrivent à reproduire la figure humaine, en n'utilisant aucun élément emprunté à la vision directe, l'artiste européen ne peut-il faire de même et peindre avec des éléments empruntés, non à la "réalité de vision", mais à la "réalité de conception", réalité permettant de donner l'apparence des trois dimensions?

Et, dès ce moment, le cubisme est en route; en route, les objets vus sur toutes leurs faces à la fois; en route, les personnages vus de plusieurs côtés en même temps. Et, comme "toute chose tenant une place dans l'espace est un cube, tout sera envisagé et représenté comme tel". La femme, l'enfant, ne seront qu'un assemblage de cubes.

Dans la profession de foi des cubistes, on lit des énormités comme celles-ci:

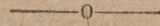
"—Un objet n'a pas une forme absolue, il en a plusieurs, il en a autant que de plans dans le domaine de la signification, etc.

"Peu importe que le tableau n'imité rien... Puissent les formes que l'artiste discerne être assez éloignées de la vérité pour qu'elles ne prennent pas un caractère général", — autrement dit qu'elles soient incompréhensibles.

Plus ambitieux que les cubistes, les futuristes prétendent fixer, non pas "un instant du dynamisme universel, mais donner la sensation du dynamisme elle-même". C'est ainsi que l'un d'eux, pour exprimer le pas, la course d'un cheval, peignit, superposa une centaine de jambes de chevaux dans les différentes phases du mouvement!!

Enfin, voici comment le grand critique Camille Monclair dit ce qu'il

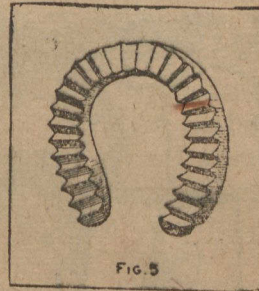
pense de tous ces malades: "Les cubistes s'apparentent aux fous, et leur production ressort à l'aliénation mentale... Je regarde cette crise (le cubisme) avec stupeur et tristesse. J'espère qu'elle n'atteindra dans leur santé morale qu'un très petit nombre de jeunes gens. J'espère qu'elle ne sera qu'une de ces fugitives manifestations de psychotérapie qui désolent et avilissent une époque absolument affolée par l'excès des théories et l'afreuse manie d'originalité."



FER A CHEVAL POUR LA GLACE

Dans quelques mois il nous faudra ferrer les chevaux, pour la glace.

Voici une petite suggestion que nos lecteurs qui possèdent des chevaux trouveront pratique et de construction facile chez tous les forgerons de village.



Ce fer à cheval est muni de côtes et de rainures transversales pour permettre à la bête de se tenir ferme sur les routes et les pavés couverts de glace.

Ce fer se compose d'une pièce d'acier dont les rainures ont toutes été faites parallèlement.

Avec ce fer il est impossible à un cheval de glisser même sur la glace vive.

DEUX FAÇONS NOUVELLES DE SE SERVIR DU PARAPLUIE DE FAMILLE

Grâce à l'imagination de quelque femme toujours à l'affût de découvertes pour le moins originales, on saura qu'à l'avenir, le parapluie pourra servir à autre chose qu'à préserver de la pluie.

A combien de gens n'est-il pas arrivé — gens de pique-niques, par exemple — d'apercevoir soudain un bout de rivière ou un coin de lac idéal où il eût fait bon, pourtant, se baigner, si on avait eu une tente ou un endroit quelconque où changer d'habits?

Faute de tente, mesdames et messieurs, vous auriez pu faire comme la dame que vous voyez ci-contre. Votre grand parapluie de famille étant ouvert, vous auriez pu le suspendre par la poignée — au moyen d'une corde assez solide — à une branche d'arbre, haute de 9 à 10 pieds.



Ceci fait, vous auriez pris le papier-mousseline de couleur foncée, que vous auriez eu la précaution d'apporter et vous l'auriez coupé en autant de lisières de neuf pieds qu'il y a de sec-

tions à votre parapluie. Il aurait fallu alors coudre ces lisières ensemble, et à chaque couture attacher une ficelle assez longue pour la rouler autour de l'extrémité de chaque baleine du pa-



rapluie, la couture dans le papier devant nécessairement correspondre à chaque baleine.

Après avoir mis un petit poids à l'autre bout du parapluie, vous auriez eu une petite tente improvisée et très commode.

Avec beaucoup moins de trouble, on parvient au même résultat avec un simple drap ou la nappe du pique-nique et quelques épingles.

On peut, aussi en un clin d'oeil, convertir le parapluie en séchoir. Il suffit d'avoir quatre verges de ficelle et autant de petits anneaux de cuivre qu'il y a de baleines à votre parapluie. Vous passez, alors, un anneau dans la ficelle, y faites un noeud et entrez l'anneau dans le bout de la baleine, ainsi pour chaque anneau et chaque baleine. Vous suspendez ensuite votre parapluie par la poignée et votre séchoir est prêt à recevoir les dentelles, mouchoirs, bas de soie, etc., que vous voulez faire sécher dans la maison.

La réhabilitation des détenus

Le travail obligatoire pour les détenus de nos pénitenciers est une mesure d'humanité.—L'instruction des forçats et les récompenses pour bonne conduite.—Le tabac aux prisonniers.

Dans son rapport pour l'année 1919, au gouvernemnet, M. W.-S. Hughes, surintendant des pénitenciers au Canada, déclare que le travail est salulaire aux détenus et il se montre également favorable au projet d'encourager ces derniers à la bonne conduite, par des récompenses. Voici ce qu'il dit, entre autres choses, et qui mérite d'être médité :

"Depuis longtemps, ceux qui ont la direction des pénitenciers du Dominion, ont reconnu le besoin impérieux d'occuper convenablement les détenus de ces institutions. Non seulement, il serait des plus inhumains de tenir ces gens dans une oisiveté forcée, mais dans une institution d'un pays étranger où la chose a été essayée, au-delà de 13 pour 100 des malheureux détenus, ont perdu la raison, dans un an.

"Faute d'autre travail, les directeurs sont fréquemment obligés de recourir aux "tas de pierres" et d'employer de cette façon ceux des détenus qui n'ont pas d'autre travail. Cette industrie, si on peut l'appeler ainsi, est des plus repréhensibles et son existence a fait l'objet de beaucoup de critique adverse, mais jamais un directeur ne permet qu'un homme casse de

la pierre lorsqu'on peut lui trouver d'autre travail. On n'a jamais rien écrit de trop sévère à l'endroit de ces tas de pierre, selon moi, et jamais je ne vois ces hommes occupés à pareille besogne sans souhaiter de les voir remplacer par ceux qui sont responsables de cet état de choses. Il s'agit d'un choix entre l'oisiveté et le tas de pierre — deux maux — et le moindre des deux se trouve être le tas de pierre.

"Dans chaque pénitencier sont établies les industries indispensables au maintien de l'institution, oomme la menuiserie, la ferblanterie, la couture, la cordonnerie, la forge, l'atelier des machines, la coupe de la pierre, la boulangerie, etc., et bon nombre de détenus apprennent un métier utile dans ces lignes diverses; conjointement avec chaque pénitencier, on exploite des fermes considérables qui, ordinairement, rapportent des bénéfices mais tout en procurant du travail aux détenus pendant les mois d'été, il faut ensuite leur trouver du travail d'autre nature cependant au moins six mois de l'année.

"Les détenus des pénitenciers sont les pupilles du gouvernement fédéral,

et il n'y a pas de raison qui tienne pour que les marchandises dont l'état a besoin, devant servir pour l'état seul, ne seraient pas fabriquées, dans la mesure du possible, dans les pénitenciers. Chaque année, le gouvernement dépense des milliers de dollars pour l'achat de meubles, de fournitures et de matériel de toutes sortes, dont on pourrait fabriquer une faible partie dans les pénitenciers. Le revenu provenant de cette source permettrait aux institutions de remettre aux détenus, lors de la libération, ou à sa famille pendant sa détention, une petite rémunération qui aiderait sensiblement la famille éprouvée à se soustraire à la misère pendant que son gagne-pain est en prison; ou encore, lorsqu'il s'agit d'un détenu sans responsabilité de famille, cette rémunération lui assurerait, au moment de sa libération, de quoi recommencer la vie à neuf.

"Avec un emploi de ce genre et une rémunération pour leur travail, les détenus se sentiraient puissamment encouragés à faire preuve d'industrie et à se bien conduire, tandis que les directeurs des divers pénitenciers se verraient enlever la grande difficulté et les soucis qu'ils éprouvent faute de ces avantages.

"Depuis de nombreuses années, ceux à qui incombent la responsabilité de l'administration des pénitenciers n'ont cessé de prôner le besoin de ces mesures, et les inspecteurs du ministère ont fortement insisté sur cette question dans leurs rapports de 1896, 1897, 1905, 1909, 1913, 1914 et 1915.

"Nonobstant tous les efforts tentés par ceux qui sont censés être responsables de l'administration des pénitenciers en vue de procurer un travail convenable pour les malheureux déte-

nus, rien n'a été accompli. D'aucuns ont prétendu avec force qu'en "permettant à ces prisonniers de faire ce travail, on enlèverait aux honnêtes ouvriers du dehors le moyen de gagner leur pain". On jugera de la futilité de cet argument en songeant que la forte moitié des détenus des pénitenciers sont employés à un travail qui se rattache entièrement à l'établissement et que les autres susceptibles d'être occupés pour le compte de l'Etat ne représenteraient qu'une très infime proportion des travailleurs du monde ouvrier au Canada, et cependant cette objection a été une entrave à tout projet avancé pour la fabrication de marchandises pour le gouvernement, sauf dans un fort petit nombre de cas insignifiants."

Voici, maintenant, pour l'instruction des prisonniers:

"Dans chaque établissement il devrait y avoir un instituteur dûment qualifié et muni d'un brevet; cet instituteur devrait être de bonnes moeurs et imbu d'idées saines sur ce qu'il faut pour devenir un bon citoyen du Canada et être en mesure de faire partager ces idées aux détenus eux-mêmes. En un mot cet instituteur devrait être un modèle fidèle de ce que doit être un homme dans le vrai sens du mot, un homme animé de la crainte de Dieu. Les leçons de choses constituent le meilleur enseignement, et l'exemple d'un bon chrétien fait plus pour le salut des prisonniers que tous les sermons. Le professeur devrait s'occuper tout spécialement d'aider ceux qui ont des dispositions pour les arts et la littérature.

"A l'heure actuelle, les détenus sont récompensés pour leur bonne conduite et leur industrie par une diminution de leur peine. A cela on devrait ajouter

le versement d'un modique salaire quotidien.

"La plupart des directeurs et des aumôniers recommandent l'octroi d'une petite ration de tabac à ceux qui en avaient l'habitude avant leur incarcération. Je faisais partie du personnel de Kingston depuis plusieurs années avant l'interdiction du tabac en 1898, alors qu'on en faisait la distribution deux fois par semaine à ceux qui en usaient. Je ne saurais dire que le trafic dans l'enceinte de l'institution a ou diminué ou augmenté du fait de cette interdiction. Je ne suis pas non plus en mesure de dire que le tabac provoque moins de désordres dans les prisons aujourd'hui qu'à cette époque. Je ne crois pas que le public doive être mis à contribution pour du tabac ou autre luxe destiné aux prisonniers. Si on nous autorise à rénumérer les détenus pour le travail de prison, je recommanderais qu'on leur permit d'acheter une petite quantité de tabac chaque semaine à même ce qu'ils auraient ainsi gagné. Le tabac pourrait leur être vendu à un prix fort modique et on limiterait la quantité ainsi vendue."

— o —

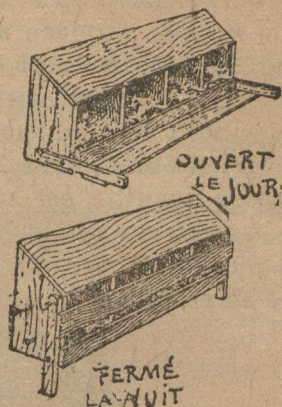
POUR EMPECHER LES VOLAILLES DE RESTER DANS LEURS NIDS

Tout éleveur de volailles sait par expérience que les volailles, si on les laisse faire préféreront se coucher dans leurs nids au lieu de se percher pour la nuit.

Les nids ayant besoin d'être souvent nettoyés ne doivent pas être occupés la totalité du temps par les volailles.

Si on munit les nids d'une barre comme celle que nous montre notre vignette les poules ne pourront se cou-

cher dans leurs nids attendu que la barre étant relevée le soir elle leur en interdira l'entrée.



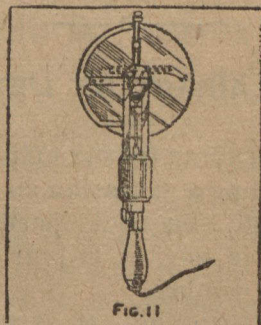
Cette barre est fixée aux nids à l'aide de clous et est baissée durant le jour pour être relevée à la nuit.

Avec ce procédé le nid est tenu plus propre que si les volailles l'habitaient tout le jour et toute la nuit.

— o —

SCIE ELECTRIQUE

Un petit moteur électrique placé dans le manche de l'outil et dont le courant est fourni par un fil électrique fait fonctionner la scie circulaire.



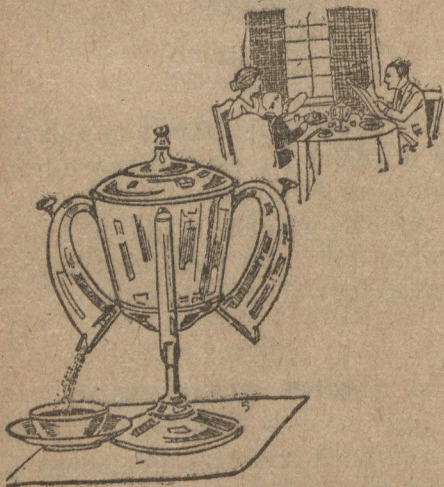
Les dimensions de cette scie peuvent varier suivant les besoins.

Une scie semblable peut éviter beaucoup de fatigues dans les ménages.

NOUVEAU SUCRIER

Voici un sucrier de formes très artistiques qui vient d'être inventé à Cuba. Ce sucrier se place au milieu de la table, chaque personne approche sa tasse, pèse sur un bouton placé au sommet des deux bras du sucrier et le sucre glisse lentement dans la tasse.

Lorsque la quantité est suffisante, on cesse la pression sur le bouton et la petite ouverture par où le sucre est tombé se referme.



Cette invention est pratique et de plus ce sucrier est un ornement sur une table.

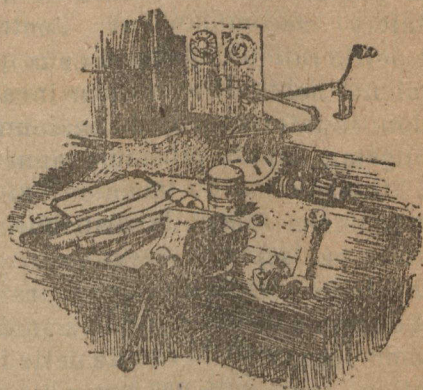
L'ÉCLAIRAGE DE L'ÉTABLI

Avec de vieux tuyaux on peut se faire une lampe à extension au-dessus de son établi, ce qui permettra de travailler le soir, ou le jour lorsque le temps est sombre.

La construction est excessivement simple.

Un coup d'oeil jeté sur notre vignette vous fera voir immédiatement la manière de procéder pour faire cette lampe.

Le fil électrique doit courir à l'intérieur des tuyaux.

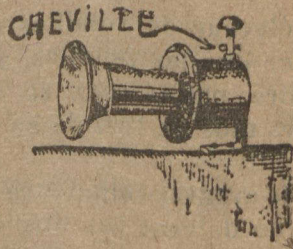


Trois bouts de tuyaux réunis seront assez long pour ce dont on aura besoin.

POUR LES AUTOMOBILISTES

Les propriétaires d'autos sont souvent ennuyés par les enfants qui persistent à faire crier les cornes ou les criards des autos alors que l'on est arrêté chez des amis ou en affaire.

Une méthode efficace de remédier à cela est de faire un trou dans la tige plongeante de la corne ou du criard et d'y introduire une petite cheville qui empêchera la corne de crier alors que l'auto est arrêtée.



Cette cheville peut être enlevée très facilement lorsque le chauffeur veut se remettre en route.



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos verres Toric, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Côté Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la "*Revue Populaire*" soit impeccable comme revue canadienne-française; nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Etablissements d'Education, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la "*Revue Populaire*" pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier

certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la "*Revue Populaire*". Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la "*Revue Populaire*".

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la "*Revue Populaire*", désormais à l'*abri de tous commentaires fâcheux*.

ECRIVEZ-NOUS. — Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander, d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimaut, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :

- { SEPT ou HUIT chansons;
- { DEUX ou TROIS morceaux de piano;
- { Aussi Musique de Violon;
- { Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est, — — Montréal.

☞ Demandez notre catalogue de primes. ☜

LE PANORAMA

25c le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit :

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement la **Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du **TRAITEMENT DENISE ROY**, (de 30 jours) au complet \$1.00

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, **MONTREAL.**



GRATIS - Pour Vous Mesdames! - GRATIS
EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE
: : **EN 25 JOURS GRACE AU** : :
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL



Approuvé par les meilleurs médecins. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du **REFORMATEUR**. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses.

Le Réformateur MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le **REFORMATEUR** est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à une jeune fille qu'à la femme dont la poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies, ou qui n'était pas développée. Le **REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL** jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité, sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 3c en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du **Réformateur Myriam Dubreuil**. Notre **Réformateur** est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quelque soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine, de 2 heures à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, PARC LAFONTAINE
DEPARTEMENT 2, — BOITE POSTALE 2353, MONTREAL, QUE.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



LES PILULES PERSANES

de Tawisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer le creux des
épaules et d'effacer
les angles désagra-
cieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—
j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

LE SAMEDI

PARCE QUE :

chaque semaine il publie
quinze pages d'un magnifique
roman;

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires
sentimentales ou dramatiques
complètement inédites;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième
feuilleton, genre détective et
très mouvementé, des articles
d'actualité, des notes instruc-
tives, quantité d'histoires
et de mots amusants;

PARCE QUE :

le tout est illustré de
nombreuses gravures;

PARCE QUE :

pour le modique prix de
10 cents, il donne au moins
quarante-huit pages grand
format et est un véritable
modèle de bon marché.

Si vous ne le connaissez pas
encore, essayez-en un
numéro et

VOUS SEREZ CONVAINCU.

LE PANORAMA



est le seul grand
magazine de
"Vues Animées"
rédigé en français,
de tout le conti-
nent américain.

25c le numéro dans tous les Dépôts
et chez les édit.-propriétaires,

POIRIER & CIE,

181, rue Cadieux, - Montréal.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



LE LAIT

Borden's

EAGLE BRAND

TIENT LES BEBES EN SANTE

Au cours des 63 dernières années on a nourri plus de nouveaux-nés à l'aide de **Borden's Eagle Brand** (lait Borden, marque Eagle) qu'avec toutes les autres espèces de nourritures pour bébés, combinées.

La **Borden's Eagle Brand** doit être la plus recommandée parce qu'elle constitue la nourriture idéale de l'enfant, la plus rapprochée de la nature.



Demandez un exemplaire gratuit sur les soins et l'alimentation des bébés.

Borden's Eagle Brand consiste en lait avec toute sa crème, scientifiquement mélangé avec du sucre granulé, susceptible de fournir en tout temps une alimentation reconstituante pour le corps, entière, délicieuse, toujours égale sur laquelle on peut compter.

Particulièrement au cours des chaleurs **Borden's Eagle Brand** a une valeur toute spéciale pour l'enfant. Il ne cause aucun désordre organique et ne fatigue pas la digestion délicate du nouveau-né.

Chez tous les épiciers et pharmaciens

THE BORDEN COMPANY LIMITED
MONTREAL